RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE'

EN LA

NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNE'E 1636.

Enuoyée au

R. PERE PROVINCIAL

de la Compagnie de IESVS

en la Prouince de France.

Par le P. Paul le Ieune de la meſme Compagnie, Superieur de la Reſidence de Kébec.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY Imprimeur ordinaire du Roy, ruë ſainct Iacques, aux Cicognes.

M. DC. XXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy il eſt permis à Sebaſtien Cramoiſy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Nouuelle France en l'année mil ſix cens trente-ſix. Enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de Ieſus en la Prouince de France. Par le Pere Paul le Ieune de la meſme Compagnie, Superieur de la Reſidence de Kébec*: & ce pendant le temps & eſpace de dix années conſecutiues. Auec defenſes à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer ledit Liure, ſous pretexte de deſguiſement, ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiſcation, & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 21. Decembre, 1636.

Par le Roy en ſon Conſeil,

VICTON.

Approbation.

NOVS ESTIENNE BINET Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France. Suiuant le Priuilege qui nous a eſté octroyé par les Roys Tres-Chreſtiens Henry III. le 10. May 1583. Henry IV. le 10. Decembre 1605. & Louys XIII. à preſent regnant le 14. Feurier 1612. par lequel il eſt defendu à tous Libraires de n'imprimer aucun Liure de ceux qui ſont compoſez par quelqu'vn de noſtre dite Compagnie, ſans permiſſion des Superieurs d'icelle: Permettons à Sebaſtien Cramoiſy Marchand Libraire Iuré à Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, de pouuoir imprimer pour dix ans la *Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Nouuelle France, en l'année* 1636. à nous enuoyée par le Pere Paul le Ieune de noſtre meſme Compagnie, Superieur de la Reſidence de Kébec. En foy dequoy nous auons ſigné la preſente à Paris ce quinziéme Decembre 1636.

Signé, E. BINET.

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.

RELATION *de ce qui s'eſt paſſé en la Nouuelle France, en l'année* 1636. *page* 1.

Chapitre I. *Des ſentimens d'affection qu'ont pluſieurs perſonnes de merite pour la Nouuelle France.* 7.

Chap. II. *Des Sauuages baptiſez cette année, & de quelques enterremens.* 23.

Chap. III. *Continuation de la meſme matiere.* 51.

Chap. IV. *Continuation des Sauuages baptiſez.* 73.

Chap. V. *De la mort miſerable de quelques Sauuages.* 97.

Chap. VI. *Des eſperances de la conuerſion de ce Peuple.* 110.

Chap. VII. *De quelques particularitez*

remarquables en ces quartiers. 128.
Chap. VIII. *De l'eſtat preſent de la Nouuelle France, ſur le grand Fleuue de S. Laurens.* 144.
Ch. IX. *Réponſes à quelques propoſitions qui m'ont eſté faites de France.* 157.
Chap. X. *Quelques aduis pour ceux qui deſirent paſſer en la Nouuelle France.* 183.
Chap. XI. ou, *Iournal des choſes qui n'ont peu eſtre rapportées ſouz les Chapitres precedens.* 189

RELATION DE CE QVI s'eſt paſſé dans le Pays des Hurons en l'année 1636.

Enuoyée à Kébec au R. P. Paul le Ieune, Superieur de la Miſſion de la Compagnie de IESVS, *en la Nouuelle France.* page 1.

PREMIERE PARTIE.

Chap. I. *De la Conuerſion, Bapteſme & heureuſe mort de quelques Hurons, & de l'eſtat du Chriſtianiſme en cette Barbarie.* 4.

Chap. II. *Contenant ſelon l'ordre des temps, les autres choſes remarquables aduenues pendant cette année.* 21.

Chap. III. *Aduertiſſement d'importance pour ceux qu'il plairoit à Dieu d'appeller en la Nouuelle France, & principalement au Pays des Hurons.* 58.

Chap. IV. *De la langue des Hurons.* 79.

SECONDE PARTIE.

De la creance, des mœurs, & des couſtumes des Hurons.

Chap. I. *Ce que penſent les Hurons de leur origine.* 85.

Chap. II. *Quel eſt le ſentiment des Hurons touchant la nature & l'eſtat de*

l'ame, tant en cette vie, qu'apres la mort. 96.
Chap. III. *Que les Hurons recognoiſſent quelque diuinité: de leurs ſuperſtitions, & de la creance qu'ils ont aux ſonges.* 108.
Chap. IV. *Des feſtins, danſes, ieux de plat, & de croſſe, de ce qu'ils appellent* Ononharoia. 120.
Chap. V. *S'il y a des Sorciers aux Hurons.* 132.
Chap. VI. *De la police des Hurons, & de leur gouuernement.* 145.
Chap. VII. *De l'ordre que les Hurons tiennent en leurs Conſeils.* 175.
Chap. VIII. *Des ceremonies qu'ils gardent en leur ſepulture, & de leur deüil.* 184.
Chap. IX. *De la feſte ſolemnelle des Morts.* 193.

RELATION

de ce qui s'eſt paſſé en la

NOVVELLE FRANCE,

EN L'ANNE'E 1636.

MOn Reverend Pere,
Puis qu'il faut payer le tribut annuel, qu'exige de nous, non ſeulement V. R. mais auſſi vn grand nombre de perſonnes de vertu, de merite, & de condition, qui ſe vont intereſſant dans les affaires de la Nouuelle France, comme dans celles de Dieu; Ie commenceray par la ioye que noſtre Seigneur a verſé dans nos cœurs à l'arriuée de la flotte. Quelques-vns eſtoient dans l'incertitude ſi nous verrions cette année des Vaiſſeaux, à raiſon des grands preparatifs de guerre, qu'on faiſoit en l'ancienne France: mais

les plus aduiſez n'en pouuoient douter, comme ayans cognoiſſance de l'affection du Roy enuers ſes nouuelles Terres, qui ſe vont rendre l'vn des beaux fleurons de ſa Couronne. N'ignorans pas d'ailleurs que Monſeigneur le Cardinal eſtant le Chef de cette honnorable Compagnie, l'appuy des familles qui paſſent en ces contrées, le Pere de cette nouuelle Patrie, & le Genie puiſſant, qui doit faire reüſſir ſouz la faueur & l'authorité de ſa Majeſté, les deſſeins, que Dieu a de la conuerſion de ce nouueau monde, ne manqueroit pas de faire cognoiſtre, quelle place tient en ſon cœur cette ſaincte entrepriſe. Vne autre apprehenſion nous tenoit entre la crainte & l'eſpoir, ſur le changement de Gouuerneur. Monſieur de Champlain nous ayant quitté en la derniere anr ée de ſon Gouuernement pour s'en aller au Ciel, nous eſtions en ſuſpens, quel zele auroit ſon ſucceſſeur pour cette Egliſe naiſſante. Mais les Nauires paroiſſans, toutes ces craintes ſe ſont diſſipées; le nombre des vaiſſeaux nous a fait cognoiſtre que les affaires de la Nouuelle France tiennent

rang dans les grands ſoins de l'Ancienne, & que les affections de Meſſieurs de la Compagnie ſe vont tous les iours augmentant, & les premieres actions de Monſieur de Montmagny noſtre Gouuerneur, nous ont fait eſperer tout ce qu'on peut attendre d'vn eſprit remply de pieté, de reſolution, & de conduitte. On m'a dit autrefois, que la premiere action que fit noſtre grand Roy au moment de ſa naiſſance, fut vne augure de ſa grande pieté : car le premier vſage qu'il fit de ſes mains innocentes fut de les ioindre, comme s'il euſt voulu prier Dieu, & le premier mouuement de ſes yeux luy porta la veuë vers le ciel. Si les premieres actions ſont les prognoſtiques des ſuiuantes, nous auons dequoy benir Dieu en la perſonne de Monſieur de Montmagny, comme ie feray voir dans la ſuitte de cette Relation. Eſtant arriué deuant Kebec la nuict de la ſainct Barnabé, il moüilla l'ancre ſans ſe faire cognoiſtre ; le lendemain matin nous euſmes aduis qu'il eſtoit dans le Vaiſſeau, que la nuict nous auoit caché ; nous deſcendiſmes ſur le bord du grand Fleuue pour le receuoir ; le P. Pierre

Chaſtellain, & le P. Charles Garnier étoient en ſa compagnie : apres les cõplimens ordinaires, nous le ſuiuiſmes droit à la Chapelle; en chemin ayant apperceu l'Arbre de noſtre ſalut, Voicy, dit-il, la premiere Croix que ie rencontre ſur le Païs, adorons le Crucifié en ſon image; il ſe iette à deux genoux, & à ſon exemple, toute ſa ſuitte, comme auſſi tous ceux qui le venoient ſalüer : de là il entre dans l'Egliſe, où nous chantaſmes ſolemnellement le *Te Deum*, comme auſſi les Prieres pour noſtre bon Roy. A l'iſſuë de ſon action de graces, & des loüanges que nous rendiſmes à Dieu pour ſa venuë, Monſieur de Chaſteau fort, qui tenoit la place de defunct Monſieur de Champlain, luy vient preſenter les clefs de la fortereſſe; où il fut receu par pluſieurs ſalues de mouſqueteries, & par le tonnerre de pluſieurs c[illegible]s. A peine eſtoit-il entré, qu'on lu[illegible] demander s'il auroit agreable d'e[illegible] Parrain d'vn Sauuage, qui deſiroit le Bapteſme: Tres volontiers, dit-il, ſe reſioüiſſant d'auoir ce bon-heur qu'à l'entrée de ſon Gouuernement il aidaſt à ouurir les portes de l'Egliſe à vne pau-

ure ame, qui ſe vouloit ranger dans le bercail de Ieſus-Chriſt: & afin que les Peres qui l'auoient accompagné, miſſent la main à la moiſſon, mettant pied à terre; le P. qui auoit inſtruit ce barbare, demande au P. Chaſtellain, s'il ne ſeroit pas bien aiſe de donner commencement à ſes actions en la Nouuelle France, par vn Bapteſme. Dieu! quel ſentiment de ioye ne fit-il point paroiſtre à cette propoſition! Le voila tout diſpoſé, Monſieur le Gouuerneur ſe tranſporte aux Cabanes de ces pauures barbares, ſuiuy d'vne leſte Nobleſſe. Ie vous laiſſe à penſer quel eſtonnement à ces Peuples de voir tant d'écarlate, tant de perſonnes bien faites ſouz leurs toits d'écorce! quelle conſolation receut ce pauure malade, quand on luy dit que le grand Capitaine qui venoit d'arriuer vouloit luy donner nom, & eſtre ſon Parrain. Le Pere l'interroge derechef ſur les myſteres de noſtre creance, il répond, qu'il croit à celuy qui a tout fait, & à ſon fils Ieſus, comme auſſi au bon Eſprit; qu'il eſt faſché d'auoir offenſé celuy qui s'eſt fait homme, & qui eſt mort pour nous, bien marry

de l'auoir cogneu ſi tard. Monſieur le Gouuerneur le nomma Ioſeph, à l'honneur du ſainct Eſpoux de la Vierge, Patron de la Nouuelle France, & le Pere le baptiſa. Pendant le diſner, car tout cecy ſe paſſa le matin, ce noble Parrain dit tout haut en bonne compagnie, qu'il auoit receu ce iour-là le plus grand honneur, & le plus ſenſible contentement qu'il auroit peu ſouhaitter en la Nouuelle France. Sont-ce pas là des ſujets capables de nous réioüir? Ce n'eſt pas tout; ce meſme iour parut vn Vaiſſeau commandé par Monſieur de Courpon, qui nous rendit le P. Nicolas Adam, & noſtre Frere Ambroiſe Cauuet. Ces entreueuës en vn païs ſi éloigné de noſtre Patrie, apres auoir trauerſé tant de mers, ſont ſenſibles par fois aux yeux, auſſi bien qu'au cœur. Noſtre ioye ne ſe tint pas-là, la quantité de familles qui venoient groſſir noſtre Colonie, l'accreut notablement; celles entre autres de Monſieur de Repentigny, & de Monſieur de la Poterie, braues Gentilshommes, compoſées de quarante cinq perſonnes. C'eſtoit vn ſujet où il y auoit à loüer

Dieu, de voir en ces contrées, des Damoiſelles fort delicates, des petits enfans tendrelets ſortir d'vne priſon de bois, comme le iour ſort des tenebres de la nuict, & ioüir apres tout d'vne auſſi douce ſanté, nonobſtant toutes les incommoditez qu'on reçoit dans ces maiſons flotantes, comme ſi on s'eſtoit pourmené au cours dans vn caroſſe. Voila comme ce iour nous fut doublement vn iour de feſte & de réioüiſſance: mais entrons en diſcours. Ie diſtribueray tout ce que i'ay à dire cette année en quelques Chapitres, que i'abregeray ou eſtendray ſelon le loiſir que Dieu m'en donnera.

CHAPITRE PREMIER.

Des ſentimens d'affection qu'ont pluſieurs perſonnes de merite pour la Nouuelle France.

IE ne ſçay pas quel ſuccez auront les affaires de la Nouuelle France, ny quand nous y verrons la porte pleinement ouuerte à l'Euangile: mais ie ſçay

bien neantmoins, que c'eſt Dieu qui conduit cette entrepriſe. La nature n'a pas les bras aſſez longs pour atteindre au point, où elle eſt paruenuë; elle ayme trop ſes intereſts ſenſibles, pour reünir tant de cœurs, & tant d'affections à la pourſuitte d'vn bien, qu'elle ne cognoit pas. Fuïr ſes parens, & ſes amis, abandonner ſes cognoiſſances, ſortir de ſa patrie ſi douce, & ſi polie; paſſer les mers, defier l'Ocean, & ſes tempeſtes, ſacrifier ſa vie aux ſouffrances, quitter les biens preſens, pour ſe ietter dans des eſperances éloignées de noſtre veuë, conuertir le trafic de la terre en celuy du ciel, vouloir mourir dans la Barbarie, eſt vn langage qui ne ſe parle point dans l'école de la nature. Ces actions vont au delà de ſa portée, & cependant ce ſont les actions & le langage de mille perſonnes de merite, qui s'attachent aux affaires de la Nouuelle Frãce, auec autãt & plus de courage qu'ils feroiẽt aux leurs propres en l'Ancienne. Ie ne voy pas, ny ie ne peux entendre tout ce qui tend à ce deſſein; on ne me parle qu'vne fois l'an de ces affaires, & encore ſur vn morceau de papier, qui reſſemble à

ces muets du grand Seigneur, qui parlent ſans dire mot. Si eſt-ce que ie puis dire, voyant tant de feu, tant de zele, tant de ſainctes affections en des perſonnes ſi differentes d'âge, de ſexe, de condition, de profeſſion; qu'autre qu'vn Dieu ne peut cauſer ces penſées, ny allumer ces braſiers, qui ne ſe nourriſſent que des bois aromatiques du Paradis. Ie ne dis rien des tendres & nobles affections qu'a noſtre grand Roy pour la conuerſion de ces Peuples; c'eſt pour ce deſſein qu'il a étably la Compagnie de la Nouuelle France, l'a honorée de ſa faueur, & de pluſieurs grands Priuileges. Ie ne parle non plus des ſoins de Monſeigneur le Cardinal; c'eſt aſſez de dire qu'il s'eſt fait Chef de cette honorable Compagnie, & qu'il a releué, ſouſtenu & animé cette grande entrepriſe, qu'on ne peut choquer à moins que de toucher à la prunelle de ſes yeux. Monſeigneur le Duc d'Anguien fils aiſné de Monſeigneur le Prince, m'honorant d'vn mot de ſa propre main, m'aſſeura l'an paſſé, qu'il auoit de grands ſentimẽs pour nous, & que nous en verrions les effects, à meſure que Dieu luy

feroit la grace de croiſtre en âge. I'ay d'autant plus volontiers remercié noſtre Seigneur, d'auoir deſia inſpiré à ce ieune Prince ces bons deſſeins pour ſon ſeruice, qu'il a l'eſprit plus capable de s'en acquiter. Ie ſçay de bonne part & ſans flatterie, qu'il l'a fait paroiſtre auec autant d'admiration, durant le cours de ſes eſtudes, au iugement de ceux qui l'y ont veu, que ſa qualité le rendra touſiours digne de reſpect, enuers ceux qui le cognoiſtront. Dieu ſoit loüé! tout le ciel de noſtre chere Patrie, nous promet de fauorables influences, iuſques à ce nouuel aſtre, qui commence à paroiſtre parmy ceux de la premiere grandeur.

Perſonne ne peut ignorer, que Monſieur le Marquis de Gamache, eſt le principal appuy de noſtre Miſſion. I'ay appris cette année qu'il a receu lettres de Fondateur d'vn College en la Nouuelle France: noſtre R. P. General me l'a ainſi récrit, & de l'heure que ie parle on a preſenté mille & mille ſacrifices à ſa diuine Majeſté, dans toute l'eſtenduë de la terre où ſe répand noſtre Compagnie, pour la proſperité de ſa Maiſon,

& pour le bon ſuccez de ce deſſein. Nous auons commencé à enſeigner dés l'année paſſée ; le Pere Lallemant, & puis apres le Pere de Quen ont inſtruit nos petits François, & moy quelques petits Sauuages. Nous nous étonnons de nous voir deſia enuironnez de tant de ieuneſſe, en ces commencemens.

I'apprends que quelque perſonne beniſte du ciel penſe à fonder vn Seminaire de petits Hurons ; ô la ſainte penſée ! c'eſt de ces ieunes plantes qu'on doit eſperer de bons fruicts. Dieu ſoit à iamais beny du ſoin qu'il a de cette nouuelle Colonie, la fauoriſant du ſecours de perſonnes qui cheriſſent ces pauures barbares, beaucoup plus qu'ils ne ſe ſont iamais aymez eux-meſmes.

Ie ne voulois pas quaſi parler de Meſſieurs les Aſſociez de cette Compagnie : car ce n'eſt pas merueille s'ils ont de l'amour pour vn pays, dont le Roy les a fait Seigneurs : mais cette amour en la plus ſaine partie de leur corps, me ſemble ſi épurée, que ie ſuis ioyeux & confus tout enſemble de voir vn dégagement auſſi grand en des perſonnes attachées au monde par leur condition,

qu'on en trouueroit dans vne ame éloignée de preſence, & d'affection, des ennuis & des tracas de la terre : ie ne parle point par cœur, ces Meſſieurs m'ayant fait l'honneur de m'écrire par la main de Monſieur l'Amy leur Secrere, me confondent en ces termes. *La lettre qu'il vous a pleu nous eſcrire, a tellement ſatisfait noſtre Compagnie, que nous confeſſons tous, que nos peines, & nos ſoins, ont déja receu leur recompenſe. Ce que nous faiſons pour la Colonie de la Nouuelle France, peut bien eſtre recommandable à cauſe du zele au ſeruice de Dieu, & de l'affection que nous auons au ſoulagement des hommes: mais d'auoir là deſſus l'aide & la conſolation de ceux qui ſont les Maiſtres experimentez en ces vertus, c'eſt eſtre payez dés l'entrée, & receuoir ſon ſalaire entier pour le trauail des premieres heures de la iournée. Le remerciment que vous nous faites vaut beaucoup mieux, que tout ce que nous auons fait ; mais il conuiendroit bien à ce que nous deſirons faire, quand Dieu nous aura donné la grace de l'executer.*

Voila les propres mots de leur lettre : ce n'eſt pas tout, apres auoir teſmoigné que leurs plus grands deſſeins ne ten-

dent qu'à la gloire de noſtre Seigneur, ils ſe reſiouyſſent d'eſtre deliurés de l'importunité d'vn homme dont il a fallu lier les mains auec des chaiſnes d'or: *Et encor que cela nous couſte beaucoup*, diſent-ils, *ſi eſt-ce que nous eſtimons y auoir gaigné, puis que perſonne ne peut plus pretendre aucun droit ſur la Nouuelle France, & que nous la pouuons dedier toute entiere à Dieu par voſtre ſainct miniſtere.* Ne pouuant encherir ſur ces penſées, & ſur ces affections, ie ne diray qu'vn mot à ces Meſſieurs; que s'ils font les affaires de Dieu, Dieu fera les leurs, qu'ils ne perdront rien au change, s'ils pourſuiuent dans ces genereux deſſeins, & qu'ils ſement des benedictions que leurs enfans recueilliront en la terre & au Ciel. Voila les ſentimens de Meſſieurs les Directeurs & Aſſociez de cette honorable Compagnie.

Ie ſuis faſché que des perſonnes grandes en verité deuant les yeux de Dieu & des hommes, me lient ſi fort les mains, & m'obligent à garder le ſecret de leurs lettres, ou pluſtoſt de leurs vertus; ils dérobent aux yeux de la France les tendres & fortes affections qu'ils ont pour

la gloire de noſtre ſaincte foy dans l'étenduë de cette Barbarie, ſe contentans d'en donner la veuë à celuy auquel il ne la ſçauroient cacher. Ie parle de perſonnes employées dans les premieres charges du Royaume : l'vn d'eux embraſſe tout le païs, il a ſoin & des François & des Sauuages, & fait du bien à tous. Vn autre va proteſtant qu'il s'eſt voulu intereſſer dans cette Compagnie, non pour l'eſperance d'aucun lucre, mais pour l'amplification du Royaume de Dieu. Voicy quelques paroles tirées de l'vne de ſes lettres addreſſée à quelque perſonne qui me l'a cõfidemment communiquée : *I'ay intereſt de ſçauoir des nouuelles du pays, par le deſir que i'ay de l'aduancement de la Religion.* C'eſt l'vnique raiſon, à ce qu'il aſſeure, qui l'a meu de s'allier de ces Meſſieurs : & plus bas il dit que les plus grandes villes & les plus celebres ont commencé par vn ramas de vagabons, & que nous auons icy cét aduantage qu'il y a des gens de bien parmy nous, *Que le plus grand ſoin qu'on y doit auoir, eſt que Dieu ſoit ſeruy fidellement, qu'on verra vn notable changement quand la Compagnie generale entrera dans l'entiere*

adminiſtration des affaires, la reſolution eſtant de laiſſer tout le profit pour ameliorer le pays, & y faire paſſer grand nombre de François, ſans rien rapporter d'vn long temps entre les Aſſociez du profit qui prouiendra de la Nouuelle France. Voila parler en homme des-intereſſé: les inclinations de la nature ne nous incitent point à tranſporter en vn pays barbare les vtilitez dont nous pouuõs iouyr dans vn Royaume bien policé. Diſons donc que ces mouuemens ſecrets viennent des reſſorts de la ſacrée prouidence du grand Dieu, qui ſemble auoir de grands deſſeins pour tant de pauures Peuples abãdonnez depuis vn ſi long temps. Voicy ce que d'autres Aſſociez me mandent: *I'eſpere que le ſecours qu'on vous enuoye fera augmenter la moiſſon: c'eſt la principale fin qu'ont ceux qui ſe meſlent de cét affaire, ie voudrois auoir autant de pouuoir que i'ay d'affection pour l'aduancement de la gloire de Dieu en ce pays, & pour la conuerſion de ces pauures Sauuages.* Vn autre me tient ce diſcours: *Il y a apparence que noſtre Compagnie continuant ſon trafic ſans fortune, voſtre colonie pour le ſpirituel s'augmentera de plus en plus; l'intention de la plus part des*

intereſſez d'icelle n'a eſté à autre deſſein, que pour ayder à la conuerſion de ces pauures Sauuages ; ce qui ne peut eſtre faict ſans vos peines, trauaux & grandes incommoditez, voire de voſtre vie.

Ie n'aurois iamais faict, ſi ie voulois recueillir tout ce qu'eſcriuent ſur ce ſuiet vn grand nombre de perſonnes, dont la modeſtie me condamne au ſilence, autant que leur bon exemple m'obligeroit à en parler, ſi ie ne craignois de les offenſer: c'eſt pour cette raiſon que ie me tais ſur les ſaincts deſirs de pluſieurs Religieux, ſur les fortes affectiõs qu'ont vn tres-grand nombre de nos Peres, de venir trauailler en cette nouuelle vigne de noſtre Seigneur, & défricher cette Barbarie: il eſt vray que ces volontez de viure & mourir en la Croix de IESVS, ſont conformes à leur profeſſion; mais c'eſt choſe bien plus eſtonnante de voir des hommes attachez comme de grandes intelligences aux plus hautes ſpheres des affaires du monde, ſe délaſſer dans les ſoins de la Nouuelle France, tant ils la cheriſſent. Bien plus, il ſe trouue des Dames qui veulent partager cette gloire auec eux, ſurmontant l'in-

firmité

firmité de leur ſexe par la generoſité de leur courage.

Ie cherchois l'an paſſé vne ame courageuſe qui peût arborer le grand eſtendart de la charité en ces contrées : ce grand Dieu des bontez y a pourueu. I'apprends que Madame de Combalet y veut mettre la main, & fonder vn Hoſpital en la Nouuelle France. Voicy comme il luy a pleu m'en donner aduis. *Dieu m'ayant donné le deſir d'aider au ſalut des pauures Sauuages, apres auoir leu la Relation que vous en auez faicte, il m'a ſemblé que ce que vous croyez qui puiſſe le plus ſeruir à leur conuerſion, eſt l'eſtabliſſement des Religieuſes Hoſpitalieres dans la Nouuelle France ; de ſorte que ie me ſuis reſoluë d'y enuoyer cette année ſix ouuriers, pour défricher des terres, & faire quelque logement pour ces bonnes Filles. Ie vous ſupplie de vouloir prendre ſoin de cét eſtabliſſement : i'ay prié le P. Chaſtelain de vous en parler de ma part, & de vous declarer plus particulierement mes intentions : ſi ie puis contribuer quelque autre choſe pour le ſalut de ces pauures gens, pour leſquels vous prenez tant de peine, ie m'eſtimeray bien-heureuſe.* Là deſſus que diray-ie autre choſe, ſi ce n'eſt que

tout le Ciel preſente deuant le throſne de Dieu ces ſainctes penſées, ces grandes reſolutions, & que tous les Anges redoublent leurs Cantiques d'honneur & de loüanges pour vne ſi ſaincte entrepriſe ; ce ſont les actions de graces que nous faiſons à cette illuſtre Dame, au nom de tous les ſaincts Anges gardiens de ces pauures Barbares, qui ne ſçauroient comprendre la grandeur de l'amour qu'on leur porte. Ie leur ay faict entendre qu'vne grande Dame alloit faire dreſſer vne grande maiſon, où on receuroit tous leurs malades, qu'on les coucheroit dans de bons lits, qu'on les nourriroit delicatement, qu'on leur donneroit des medecines & des onguens neceſſaires pour les guerir, & qu'on ne leur en demanderoit aucune recompenſe. Ils me reſpondent auec eſtonnement, que cela va bien : mais neantmoins ie cognois par leurs ſouſris, qu'ils ne croiront point ce miracle que par les yeux. En vn mot, ils ne ſçauroient comprendre la grandeur de cette charité ; ſuffit que le Dieu des cœurs, qui faict germer cette ſaincte penſée dans vn bon cœur, voit ſon diuin ouurage, & y prend

plaiſir ; certes il n'y a rien ſi puiſſant que cette inuention pour attirer ces pauures Barbares, voire meſme pour peupler parmy eux des ſeminaires de garçons & de filles. Noſtre Seigneur ſoit beny dans les temps, & dans l'eternité.

Si ie m'engage plus auãt dans les ſentimens de deuotiõ qu'vne infinité d'ames ſainctes, qu'vn tres-grand nombre meſme de Religieuſes nous teſmoignent auoir pour l'amplification de la foy en la Nouuelle France, ie paſſeray de beaucoup la iuſte grandeur d'vn Chapitre; mais n'importe la charité couure tout. I'apprends qu'en l'Egliſe de Mont martre, lieu ſi ſacré pour les deſpoüilles de tant de Martyrs, & par la preſence de tant d'ames eſpurées, les Religieuſes font à leur tour oraiſon iour & nuict pour ſolliciter & forcer le Ciel à reſpandre ſes ſainctes benedictions ſur nos trauaux. Les Carmelites ſont toutes en feu : les Vrſulines remplies de zele : les Religieuſes de la Viſitation n'ont point de paroles aſſez ſignificatiues pour témoigner leur ardeur. Celles de Noſtre Dame coniurent qu'on leur donne part aux ſouffrances qu'il faut ſubir parmy

ces Peuples; & les Hoſpitalieres crient qu'on les paſſe dés l'année prochaine. La nature n'a point de ſouffles ſi ſacrez, qui puiſſent allumer ces braſiers; ces flammes prouiennẽt d'vn feu tout diuin, d'vn feu increé & ſubſiſtant. *Nous vous portons plus d'enuie, que de compaſſion dans vos ſouffrances*, écriuent quelques vnes. *Nous vous accompagnons de nos petites prieres, particulierement vers la ſaincte Vierge, à qui nous ſommes dediées, & vers noſtre Pere ſainct Ioſeph, & noſtre Mere ſaincte Tereſe, & aux Anges du pays où vous eſtes, afin que leurs forces & leur puiſſance ſoient auec vous.* O le grand ſecours! *S'il eſtoit auſſi facile*, dit vn autre, *de baſtir vn Conuent de Carmelites, que de dreſſer vne Cabane de Sauuages, & que nous euſſions autant de pouuoir, que d'impuiſſance & de foibleſſe, vous trouueriez des à preſent grand nombre de Sœurs tres diſpoſées de vous aller ayder.*

Voicy les propres termes d'vne autre. *Il faut que vous ſçachiez que la Nouuelle France commence d'entrer dans les eſprits de pluſieurs perſonnes, ce qui me fait croire que Dieu la regarde d'vn œil fauorable. Helas! que diriés vous, mon R. Pere,*

ſi ſa diuine Majeſté diſpoſoit les affaires en ſorte, que nous euſſions bien toſt le courage, & le moyen de vous aller trouuer. Ie vous diray que ſi telle eſt la volonté de Dieu, qu'il n'y a rien en ce monde, qui m'en puiſſe empeſcher, quand meſme ie deurois eſtre engloutie des ondes en chemin.

Voila le cœur d'vne vraye Vrſuline, qui me va découurant les voyes par où ſon Ordre pourra vn iour paſſer en ces grandes foreſts. Pendant que i'écris cecy, i'ay deuant mes yeux les noms de treize Religieuſes du meſme Ordre, qui proteſtent dans vne lettre commune enuoyée au R. P. Adam, qu'elles ont toutes le meſme deſſein, & leur Superieure bruſle du meſme feu; *I'ay laiſſé*, dit-elle, *prendre l'eſſor aux deſirs de nos bonnes Sœurs, qu'elles ont couché ſur ce papier ſelon leur ferueur; il n'y a rien de moy que l'approbation que i'en fay par l'appoſition de mon nom, pour vous témoigner que ie n'en quitte pas la partie. Ie vous porte plus d'enuie que vous ne me faites de pitié dans les trauaux où vous allez entrer.* Mais écoutons ces ames reſoluës. *Il n'y a point de difficultez qui nous épouuantent, & bien que la foibleſſe & l'infirmité de noſtre ſexe*

ſoit grande, noſtre Seigneur fortifie, & rehauſſe ſi puiſſamment noſtre courage, que nous nous enhardiſſons de dire auec ſainct Paul, nous pouuons tout en celuy qui nous conforte; la mer ny les tempeſtes n'ont point aſſez d'horreur pour épouuanter des cœurs, qui n'ont ny vie, ny mouuemens, que pour celuy qui a mis la ſienne pour les racheter, & qui ne deſirent rien tant que de pouuoir donner la leur pour ſon amour, & pour le ſalut des Sauuages. N'eſt il pas vray de dire apres cela, que la parfaite amour bannit la crainte. Ie paſſe ſouz ſilence d'autres termes auſſi pathetiques, & des affections auſſi fortes que celles-cy, ſorties des cœurs & de la bouche d'vn grand nombre de bonnes ames d'autres ſaincts Ordres, voire meſme de perſonnes engagées dans le monde. *Si des femmes tendres & delicates pour ie ne ſçay quels intereſts,* diſent quelques-vnes, *ſe ſont iettées courageuſement dans le hazard des mers, noſtre cœur bleſmira-il à la veuë des meſmes dangers? puis que nous ne pretendons paſſer dans cette Barbarie, que pour honorer & benir le Dieu des mers?* Celles qui pretendent paſſer les premieres, apres s'eſtre deffiées de leur foibleſſe, diſent tout

haut, que ſe confiant en Dieu, elles ne craignent plus rien, ſinon que le trop grand delay. Or ie réponds aux vnes & aux autres, qu'elles ne ſçauroient auoir trop de deuotion, pour prier le Ciel de fauoriſer cette entrepriſe ; mais qu'elles pourroient auoir trop de precipitation, ſi elles paſſoient ſans qu'on leur donnaſt aduis, que le Païs eſt en eſtat de les receuoir : chaques choſes ont leur temps, Dieu prend le ſien quand il luy plaiſt ; c'eſt celuy qu'il faut attendre en patience & en douceur. Finiſſons, i'en ay aſſez dit pour faire voir que la Nouuelle France eſt bien auant dans le cœur de Dieu, puis qu'elle a ſi bonne place dans ceux de tant de perſonnes, qui luy ſont ſi cheres.

CHAPITRE II.

Des Sauuages Baptiſez cette annee, & de quelques enterremens.

IL ſemble que noſtre Seigneur veüille authoriſer la pureté de l'immaculée Conception de ſa ſaincte Mere, par les

grands ſecours qu'il donne à ceux qui honnorent cette premiere grandeur de la Vierge. I'enuoyay l'an paſſé à V. R. la formule d'vn vœu, que nous fiſmes ſuiuans ſon conſeil dans toutes nos Reſidences le huictieſme de Decembre, iour dedié à cette Conception ſacrée; nous cachions cette deuotion, & V. R. l'a publiée la faiſant imprimer en meſmes termes que nous l'auons voüée, & que nous la voüerons encore Dieu aydant tous les ans à meſme iour. La benediction que le ciel a verſé ſur nos petits trauaux depuis ce temps-là, eſt ſi ſenſible; que ie conuierois volontiers tous nos Peres de l'Ancienne France, voire de tout le monde, & toutes les bonnes ames qui cheriſſent la conuerſiõ de ces Peuples, de s'allier de nous par ces ſaincts vœux, vniſſant tous les ieuſnes, toutes les prieres, toutes les ſouffrãces, toutes les ſaintes actions les plus ſecrettes de ceux qui entreront dans ces alliances, pour eſtre preſentées à la Diuinité en l'honeur & en action de grace de l'immaculée Conception de la ſaincte Vierge: afin d'obtenir par ſon entremiſe l'application du ſang de ſon Fils

à nos pauures Sauuages, l'entier dénuëment & l'amour de IESVS en la Croix, auec vne mort vrayment Chreſtienne, à ceux qui procurent leur ſalut, & à tous les aſſociez en la pratique de cette deuotion, dont la formule eſt à la fin de la Relation de l'an paſſé. I'écriuois dans cette Relation, que nous auions baptizé vingt deux perſonnes, nous en auons baptizé cette année plus d'vne centaine depuis ces vœux preſentez à Dieu, & fort peu auparauant. En tout on a fait enfans de l'Egliſe depuis le depart des Vaiſſeaux iuſques à preſent cent quinze Sauuages. De plus, Dieu nous a donné de grandes ouuertures pour le ſalut de ces Peuples, les faiſant reſoudre à deux points, qui font voir que la foy entre dans leur ame. Le premier eſt, qu'ils ne ſont pas marris qu'on baptize leurs enfans malades, voire ils nous appellent pour ce faire. Le deuxieſme, que les plus âgez meſmes commencent à deſirer de mourir Chreſtiens, demandans le bapteſme en leurs maladies, pour ne point deſcendre dans les feux, dont on les menace. Bref nous auons obtenu ce que nous n'oſions quaſi demander, tant

nous les voyons alienez de ces penſées; c'eſt de donner quelques petites filles: mais ie parleray de cecy en ſon lieu. Toutes ces faueurs ſont venuës du ciel par les merites de la ſainte Vierge, & de ſon glorieux Eſpoux, depuis les vœux dont i'ay fait mention. Deſcendons en particulier, & ſuiuons l'ordre du temps de ces Bapteſmes.

Le neufieſme de Decembre, iuſtement le lendemain de la feſte de la Conceptiõ: le ſieur Iean Nicolet, Truchement pour les Algonquins aux trois Riuieres, vint donner aduis aux Peres, qui demeuroient en la Reſidence de la Conception, ſcize au meſme lieu, qu'vn ieune Algonquin ſe trouuoit mal, & qu'il ſeroit à propos de le viſiter. Les Peres ſe tranſportent incontinent en ſa Cabane, demandant permiſſion à ſon pere de l'inſtruire, Dieu ſembloit auoir diſpoſé les cœurs de ces Barbares, que nous luy auions preſentez, faiſant nos vœux le iour precedent. Ce pauure Barbare ſe monſtre fort content du bien qu'on procuroit à ſon fils: le Pere Buteux l'inſtruit, & pource que le malade eſtant Algonquin n'entendoit qu'à demy la langue Montagneſe, dont ſe

ſeruoit le Pere, vne femme Sauuage bien verſee en ces deux langues, ſeruoit d'interprete, faiſant couler par ſa bouche la foy & les veritez Chreſtiennes dans l'ame de ce pauure ieune garçon, ſans les retenir pour ſoy : iuſtement à la façon de ces canaux, ou de ces aqueducs, qui verſent les ſources d'eau toutes entieres, ſans rien reſeruer pour eux. Enfin le douzieſme du mois, voyant que leur malade abaiſſoit, ils le baptiſerent apres l'auoir inſtruit, & luy donnerent nom Claude; il mourut bien toſt apres, prononçant les ſaincts noms de IESVS & de MARIE, ſes parens demanderent aux Peres, s'ils ne ſeroient pas bien contents qu'on miſt ce corps aupres des François; C'eſt bien noſtre deſir, repartent-ils. Nous luy ferõs vn honneur, leur diſmes nous, que nous denierions au plus grãd Capitaine du mõde, s'il n'eſtoit Chreſtiẽ. Haſtez vous donc de preparer ce qui eſt neceſſaire pour l'enterrer à voſtre mode, dirent-ils, puis qu'il eſt à vous. Il ſe fit vn beau conuoy de tous nos François, apres leſquels venoient les Sauuages deux à deux, auec vne modeſtie qui ne ſentoit rien du Barbare. A l'iſſuë de l'enterrement le pere du de-

funct fit vn feſtin aux Sauuages, pendant lequel, comme il ne mangeoit point ſelon leur couſtume ; tantoſt il chantoit, maintenant il diſcouroit ; I'ay perdu l'eſprit, diſoit-il, la mort de mon fils me tire hors de moy-meſme ; ie me ſuis veu autrefois entre les mains de nos ennemis, tout preſt d'eſtre mis en pieces, & d'eſtre déchiré à belles dents, iamais ie ne perdy courage, il ne faut pas que ie le perde maintenant ; i'ay dequoy me conſoler, puis que mon fils, s'il euſt veſcu, n'auroit pas manqué de tirer vengeance des Hiroquois. Et ſe tournant vers les Peres, Vous auez de beaucoup allegé ma douleur, rendans les derniers honneurs à mon fils. Voila la harangue de ce pauure Barbare, ſur les funerailles de ſon fils, qui a bien d'autres penſées maintenant dans le ciel.

Le vingt-deuxieſme du meſme mois, les meſmes Peres reſſentirent l'effect des bontez de la ſaincte Vierge, au bapteſme d'vn ieune garçon âgé d'enuiron dix ans: cét enfant ne vouloit point du tout ouïr parler de noſtre creance, s'imaginant qu'eſtre baptizé, & mourir incontinent apres, eſtoit la meſme choſe. Et en effect

comme nous ne confions pas aiſément ces eaux ſacrées, ſinon à ceux qu'on voit n'en deuoir point abuſer pour eſtre voiſins de la mort, ces Barbares ont eu pour vn temps cette penſée, que le Bapteſme leur eſtoit fatal. Nous auions beau leur repreſenter que nous eſtions tous baptiſez, & que nous viuions plus long-temps qu'eux: Ces eaux, diſoient-ils, ſont bonnes pour vous, mais non pas pour nous. Les Peres voyans ces reſiſtances, s'adreſſent à noſtre commune Mere, & luy demandent cette ame pour ſon Fils. Choſe eſtrange! l'enfant non ſeulement ne les fuit plus, mais il demande d'eſtre porté en leur maiſon. Le Pere Quentin à ces paroles, le prend, l'embraſſe, l'apporte tout languiſſant en ſa chambre, où il fut baptizé, & nommé André par Monſieur de Malapart, ſon parrain. Ce pauure petit eſtoit d'vne humeur ſi douce, & ſi facile, qu'il ſe rendoit aymable à tout le monde: voila pourquoy le Pere Buteux l'ayant autrefois demandé à ſa mere; Ie n'ay garde, fit-elle, de te le donner, ie l'ayme comme mon cœur. C'eſt vne prouidence bien particuliere du bon Dieu, que cette mere fuſt abſente pen-

dant ſon inſtruction & ſon bapteſme. Car il eſt croyable qu'elle y auroit apporté de l'empeſchement, ſuiuant l'erreur qui les a tenu long-temps, que ce qui nous donne la vie leur cauſe la mort; on eut bien de la peine d'auoir le corps de ce petit innocent apres ſa mort, comme ie vay dire tout maintenant.

Le vingt-ſeptieſme, Monſieur de Maupertuis donna le nom de Marie à vne petite fille âgée de deux ans, que les Peres baptizerent; elle eſtoit fille de defunct Capitanal, Capitaine des Sauuages, homme vaillant, & fort ſage pour vn Barbare. Il auoit laiſſé trois enfans à ſa femme, vn garçon âgé d'enuiron dix-ſept ans, & deux petites filles: la plus petite de ces filles eſt au ciel, le garçon eſt mort tres-miſerablement, comme ie diray cy apres. A meſme temps qu'il mourut, le petit André treſpaſſa: or comme ils eſtoient parens, on les enterra dans vn meſme ſepulchre, au deſceu de nos Peres, qui en ayant eu le vent ſe vindrent plaindre à la grande mere d'André, de ce qu'on auoit enterré ce petit baptizé ſans les aduertir. Le Pere Buteux prie qu'on leur rende le corps pour le placer auec nous: vn Sau-

uage luy repart, Va-t'en, on ne t'entend pas; c'eſt vne réponſe que nous font par fois les Sauuages, quand on les preſſe de faire vne choſe qui ne leur agrée pas. Il eſt vray que nous ne parlõs encore qu'en begayant, mais neantmoins quand nous leur diſons quelque choſe conforme à leurs deſirs, iamais ils ne nous font ces reproches. Le Pere voyant cela va querir l'Interprete, on luy répond que l'affaire eſt faite, que l'enfant eſt enterré auec le fils du Capitanal, & que la femme du Capitanal s'offenſeroit, ſi on foüilloit en la foſſe de ſon fils. Le Pere la va trouuer, la prie de laiſſer tirer du ſepulchre le corps de ce petit enfant, elle ne répond aucun mot: vn Capitaine ſe trouuant là deſſus, prend la parole. Hé bien, dit-il, les deux corps ſont à toy, porte les auec les François: mais ne les ſepare point, car ils s'entr'ayment. Si ſont-ils bien loing l'vn de l'autre, fit le Pere, l'vn a eſté baptizé, & l'autre non, & par conſequent l'vn eſt bien heureux, & l'autre gemit dans les flammes. Ne tient-il qu'à cela pour eſtre enſemble, & pour eſtre bien heureux, fit ce Sauuage, tu n'as point d'eſprit, déuelope celuy qui n'eſt pas baptiſé, & luy iette

tant d'eau ſur la teſte que tu voudras, & puis les enterre en meſme ſepulchre. Le Pere ſe ſouſrit, & luy fit entendre que cela ne ſeruiroit de rien. Ce Barbare en fin acquieſça, & nos Peres tirerẽt le petit André du ſepulchre profane, & le mirent en terre ſaincte. *Vnus aſſumetur, & alter relinquetur.* Apres l'enterrement la mere de celuy qui eſtoit mort ſans Bapteſme, voyant qu'on auoit rebuté ſon fils, cõme le corps d'vne ame damnée, pleuroit à chaudes larmes. Ah mon fils, diſoit-elle, que ie ſuis marrie de ta mort: le Pere alors qui auoit veu les Iongleurs ſoufflans ce ieune garçon en ſa maladie; luy dit, Voila la gueriſon que ces badins promettoient à ton fils: ta petite fille eſt malade, donne toy bien de garde de les appeller, ny de la faire chanter. Iamais, dit-elle, ils n'en approcheront, ſi elle empire ie vous appelleray: quelque temps apres les Peres la iugeant bien malade, la baptiſerent au grand contement de la mere.

Le trente-vnieſme vne fille âgée d'enuiron ſeize ans fut baptiſée, & nommée Anne par vn de nos François. Le Pere Buteux l'inſtruiſant luy dit, que ſi eſtant Chreſtienne elle venoit à mourir, ſon ame

ame iroit au Ciel dãs les ioyes eternelles. A ce mot de mourir elle eut vne ſi grande frayeur, qu'elle ne voulut plus iamais preſter l'oreille au Pere: on luy enuoya le Sieur Nicolet truchement, qui exerce volontiers ſemblables actions de charité, elle l'eſcoute paiſiblement; mais comme ſes occupations le diuertiſſent ailleurs, il ne la pouuoit viſiter ſi ſouuent: c'eſt pourquoy le Pere Quentin s'efforça d'apprendre les premiers rudimens du Chriſtianiſme en Sauuage, afin de la pouuoir inſtruire: cela luy reüſſit ſi bien, que cette pauure fille ayant pris gouſt à cette doctrine ſalutaire, deſira le Bapteſme, que le Pere luy accorda. La grace a pluſieurs effects; on remarqua que cette fille fort deſdaigneuſe & altiere de ſon naturel, deuint fort douce & traittable eſtant Chreſtienne.

Le ſeptieſme de Ianuier de cette année mil ſix cens trente-ſix, le fils d'vn grand Sorcier ou Iongleur fut faict Chreſtien, ſon pere s'y accordant apres de grandes reſiſtances qu'il en fit: car comme nos Peres éuentoient ſes mines, & le decreditoient, il ne pouuoit les ſupporter en ſa Cabane. Cependant comme

ſon fils tiroit à la mort, ils prierent le ſieur Nicolet de faire ſon poſſible pour ſauuer cette ame : ils s'en vont donc le Pere Quentin & luy en cette maiſon d'écorce, preſſent fortement ce Sauuage de conſentir au bapteſme de ſon petit fils : comme il faiſoit la ſourde oreille, vne bonne vieille luy dit ; Quoy penſe-tu que l'eau que ietteront les Robes noires ſur la teſte de ton enfant, le faſſe mourir ? Ne vois tu pas qu'il eſt déja mort, & qu'à peine peut il reſpirer ? Si ces gens là te demandoient ta Pourcelaine, ou tes Caſtors, pour les offices de charité qu'ils veulent exercer enuers ton fils, tu aurois quelque excuſe ; mais ils donnent & ne demandent rien, tu ſçay le ſoin qu'ils ont des malades, laiſſe les faire ; ſi ce pauure petit meurt ils l'enterreront mieux que tu ne ſçaurois faire. Le malade fut donc baptizé, & nommé Adrien par le ſieur du Cheſne, Chirurgien de l'habitation ; il mourut quelque temps apres. Le Pere Buteux le demanda pour l'enſeuelir à noſtre façon. Non, non, dirent les parens : tu ne l'auras pas tout nud, attends que nous l'ayons paré, & puis nous te le donnerons. Ils luy peignent la face de

bleu, de noir & de rouge ; ils le veſtent d'vn petit Capot rouge, puis l'enfourrent de deux peaux d'Ours, & d'vne robe de peau de Chat ſauuage, & par deſſus tout cela d'vn grand drap blanc, qu'ils auoient acheté au Magazin, ils accommodent ce petit corps dans tout ce bagage, en forme d'vn paquet bien lié de tous coſtez, & le mettent entre les mains du Pere, qui baiſe doucement ces ſacrées dépoüilles pour témoigner aux Sauuages l'eſtime que nous faiſons d'vn petit Ange baptizé. On l'enterra au Cimetiere de nos François, auec ſolemnité : ce qui plaiſt fort à ces Barbares, & qui les induit bien ſouuent à permettre qu'on face Chreſtiens leurs enfans.

Le huictieſme du meſme mois de Ianuier, vne ieune fille vniquement aymée de ſes parens, mais encor plus de Dieu, s'en alla au Ciel, apres auoir eſté lauée dans le ſang de l'Agneau. Ie remarqueray en cét endroit les folies que fit ſon pauure pere pour la pouuoir guerir. Son beau frere luy vint dire qu'il auoit ſongé que ſa niepce gueriroit, ſi on la faiſoit coucher ſur vne peau de mouton, variée de diuerſes figures ; on en cherche auſſi

toſt, on en trouua, on peint deſſus mille groteſques, des canots, des auirons, des animaux, & choſe ſemblable : les Peres qui n'auoient pas encore inſtruit cette fille, font inſtance que ce remede eſt inule : mais il le faut éprouuer. La malade repoſe ſur ces peintures, & n'en reçoit aucune reelle gueriſon. Vn autre Charlatan fut d'auis, que ſi on donnoit à la malade vn drap blanc pour cheuet, ſur lequel on auroit figuré des hommes chantans & dançans, que la maladie s'en iroit. On ſe met incontinent en deuoir de peindre des hommes ſur vn drap ; mais ils ne firent que des marmouſets, tant ils ſont bons Peintres: ce remede ne ſucceda non plus que le premier. La pauure fille ſe couche ſur ce drap, ſans repoſer, ny ſans guerir. Que ne peut l'affection naturelle des peres & des meres enuers leurs enfans? Ces bonnes gens cherchoient par tout la ſanté de leur fille, horſmis en celuy qui la pouuoit donner. Ils conſultent vne fameuſe Sorciere, c'eſt à dire vne fameuſe badine. Cette femme dit qu'elle auoit appris, ſoit du Manitou, ſoit d'vn autre, ie m'en rapporte, qu'il falloit tuer vn chien, & que les hommes le mangeaſ-

ſent en feſtin. De plus, qu'il falloit faire vne belle robe de peau de Cerf, l'enrichir de leurs matachias rouges faits de brins de Porc épic, la donner à la malade, & qu'elle en gueriroit. Comme on preparoit ce feſtin, vn Sauuage ſongea, que pour la gueriſon de cette fille, il falloit faire vn banquet de vingt teſtes d'Elans : voila les parens de la fille bien en peine : car comme il n'y auoit gueres de neige, on ne pouuoit courre, encore moins prendre l'Eſlan. Sur cette grande difficulté on conſulte les Interpretes des ſonges, il fut conclud qu'il falloit changer ces vingt teſtes d'Orignac en vingt grãds pains tels qu'ils en achetent de nos François, & que cela auroit le meſme effect. Ils ne ſe tromperent pas, d'autant que ces pains & ce feſtin de chien, ne firent autre choſe que remplir le ventre des Sauuages ; c'eſt tout ce qu'auroient peu faire ces vingt teſtes d'Orignac : car pour guerir vn malade, ny les banquets, ny les belles robes ne ſeruent de rien.

Pendant qu'on appliquoit ces beaux remedes, les Peres s'addreſſoient à Dieu pour le ſalut de cette pauure ame : ils venoient voir cette pauure fille ; mais les

parens ne vouloient pas permettre qu'on luy parlaſt de noſtre creance, s'imaginant que le Bapteſme nuiſoit au corps, quoy qu'il en fuſt de l'ame. Attendez, diſoient-ils, quand noſtre fille n'en pourra plus, quand nous aurons cherché tous les remedes, dont nous nous ſeruons, s'ils ne reüſſiſſent, nous vous permettrons de l'inſtruire. Les Peres voyans cela deſiſterent pour vn temps de viſiter la malade, traictant de la gueriſon de ſon ame auec Dieu. La mere de la fille ſe ſentit portée à deſirer qu'on la vinſt inſtruire, ſon mary y contrarioit. Enfin, Dieu qui tient les cœurs de tous les hommes entre ſes mains, amolit ceux de ces Barbares, pour le bien de leur enfant; non ſeulement ils n'ont plus d'auerſion des Peres, mais au contraire ils les font inuiter, leur donnant aſſeurance que leur fille les écouteroit volontiers. Les Peres y volent auſſi toſt, le Pere Buteux prend la parole, déduit le mieux qu'il peut les principaux articles de noſtre foy. Les parens, pour ayder le Pere qui n'a pas encore la perfection de la langue, & pour ſoulager leur enfant, reïteroient doucement, & expliquoient en termes plus ſignificatifs

ce qu'on diſoit à cette pauure ame, qui ſe montroit alterée de cette doctrine, comme vne terre ſeiche de la roſée du Ciel: on employe quelque temps à l'enſeigner, touſiours auec le contentement des parens, & beaucoup plus de la malade. Pendant la nuict elle diſoit par fois à ſa mere, Ne ſera-il pas bien toſt iour, le Pere ne viendra-il pas de bon matin, puis s'addreſſant à Dieu, luy diſoit. *Miſsi ka khichitaien chaouerimitou*, toy qui as tout fait, fais moy miſericorde. *Khiranau*, *oue ka nipien khita pouetatin khiſadkihitin.* Toy qui eſt mort pour nous, ie crois en toy, ie t'ayme, ſecours moy. Le Pere la viſitant, elle luy diſoit, Tu me réioüis quand tu me viens voir, i'ay retenu ce que tu m'as enſeigné, & là deſſus luy expliquoit fidelement. Le ſoir auant ſa mort, vn ſien oncle eſtant venu voir les Peres, & ſoupant auec eux, leur dit, Ma niepce eſt bien malade, vous la deuriez baptiſer: on luy replique, qu'on la veut plainement inſtruire; Si toutesfois, luy dit-on, tu la voyois notablement baiſſer, appelle nous, & nous l'irons voir. Sur les dix ou onze heures de nuict, ce pauure Sauuage s'n vint au trauers de la neige, & d'vn

froid tres piquant, crier à pleine teſte proche de l'habitation de nos François, qu'ils vinſſent viſte baptiſer la malade, & qu'elle s'en alloit mourant. Les peres s'éueillent à ces cris bien étonnez, que ny les grands chiens qu'on détache la nuict, ny la rigueur du froid n'auoient point empeſché ce bon homme de les venir appeller. Le ſieur Nicolet, & le ſieur de Launay les accompagnerent, celuy-cy fut le Parrain, & la nomma Marie, ſon pere & ſa mere, quoy que Barbares, témoignerent receuoir du contentement de cette action, & remercierent les Peres & nos François, d'auoir pris la peine de ſortir pendant vne nuict ſi faſcheuſe, que le ſieur Nicolet s'en trouua mal. La pauure fille n'eut qu'autant de paroles, qu'il en falloit pour accepter le bapteſme, qu'elle auoit tant deſiré : car ſi toſt qu'elle l'eut receu elle entre en l'agonie, & bien toſt apres s'en alla en Paradis, auec l'étolle d'innocence, dont le Ciel la venoit de couurir. Son oncle la voyant morte, fit appeller le Pere Buteux, & luy dit, Vous n'aymez pas ſeulement pendant la vie, mais encore apres la mort, ma niepce eſt à vous, enterrez la à voſtre

mode. Faites vne grande foſſe; car mon frere à qui la triſteſſe a dérobé la parole, veut loger auec elle ſon petit bagage: ils vouloient enterrer auec cette fille deux chiens, & pluſieurs autres choſes: pour les chiens, on leur dit que les François ne ſeroient pas bien aiſes qu'on logeaſt auec eux de ſi laides beſtes; Permets nous donc, dirent-ils, de les enterrer prés de voſtre Cimetiere; car la defuncte les aymoit, & c'eſt noſtre couſtume de donner aux morts, ce qu'ils ont aymé ou poſſedé pendant leur vie. On combat tant qu'on peut cette ſuperſtition, qui ſe va aboliſſant tous les iours; neantmoins on tolere en ces premiers commencemens beaucoup de choſes, qui ſe détruiront d'elles meſmes auec le temps. Si on refuſoit à ces pauures ignorans, de mettre dans la foſſe de leurs treſpaſſez leur petit equipage, pour aller en l'autre vie, diſent-ils, ils nous refuſeroient auſſi l'abord de leurs malades, & ainſi pluſieurs ames ſe perdroient, qu'on va petit à petit recueillant, iuſques à ce que les iours de la grande moiſſon viennent. Ils enueloperent donc le corps mort de pluſieurs robes, ils luy donnerent ſes affiquets, ſes

braueries, quãtité de porcelaine, qui ſont les diamans & les perles du païs, & de plus on mit dans la foſſe deux auirons, & deux grands ſacs remplis de leurs richeſſes, & de diuers outils ou inſtrumens, dont ſe ſeruent les filles & les femmes. Pour concluſion le pere de cette fille tant aymée, voyant l'honneur qu'on rendoit à ſon enfant, & comme on luy auoit fait faire vn beau cercueil, ce qui plaiſt infiniment à ces Barbares, il ſe ietta ſur le col du Pere Buteux, & luy dit *Nikanis*, mon bien-aymé, en verité ie cognois que tu m'ayme, & tous vous autres qui portez cét habit, vous cheriſſez noſtre Nation. Puis apoſtrophant ſon enfant; Ma fille que tu es heureuſe d'eſtre ſi bien logée: cét homme eſt l'vn des principaux de ſa nation, ſa femme s'eſt fait Chreſtienne, comme nous dirons en ſon lieu, nous eſperons qu'il mourra Chreſtien, auſſi bien que ſes plus proches. Ainſi ſoit-il.

Le vingtieſme du meſme mois Dieu fit paroiſtre ſa bonté en la conuerſion & au Bapteſme d'vn Sauuage, dont nos Peres ſembloient quaſi auoir deſeſperé: ce ieune homme eſtant malade, le Pere Buteux

l'alla viſiter : comme il y alloit grand nombre de perſonnes dans ſa cabane, il l'inuita de venir faire vn tour en noſtre maiſon, ſi ſa maladie luy permettoit : il s'y tranſporte incontinent, apres quelques diſcours le Pere le iette ſur les articles de noſtre creance, mais auec peu de ſuccés : car ayant eſpouſé la fille d'vn des plus grands Charlatans du païs, il n'eſtoit pas pour ſe rendre à la premiere ſemonce : comme on le preſſoit ſur les biens de la vie future, s'il n'en vouloit pas iouïr, il repartit, qu'il ne pouuoit pas croire cela; car mon ame, diſoit-il, apres ma mort n'aura point d'eſprit, & par conſequent ne ſera pas capable de ces biens. Comment ſçais tu, luy fit le Pere, que les ames apres leur treſpas ſont ſtupides, & ſans connoiſſance; deux de nos hommes, replique-il, ſont retournez autresfois apres leur mort, & l'ont dit à ceux de noſtre nation. Ces ames qui retournerent auoient-elles de l'eſprit? Non, fit-il. Tu te trompes, dit le Pere, car c'eſt auoir de l'eſprit, de cognoiſtre qu'on n'a point d'eſprit; mais laiſſons cette ſubtilité, eſt-ce pas auoir de l'eſprit que d'eſtre bon chaſſeur? iamais les Sauuages ne nieront

cette propoſition, car leur plus grande Philoſophie & Theologie n'eſt pas en leur teſte, mais en leurs pieds. Or eſt-il, pourſuiuit le Pere, qu'il y a des ames des Sauuages qui chaſſent brauement aux ames des Caſtors & des Eſlans, donc elles ont de l'eſprit. A cét argument vn peu trop preſſant pour vn Sauuage il ne reſpondit autre choſe, ſinõ que puis que ſes gens n'alloient point au Ciel, qu'il n'y vouloit point aller; Vous autres, diſoit-il, vous aſſeurez que vous allez là haut, allez y donc à la bonne heure, chacun aime ſa nation, pour moy i'iray trouuer la mienne. Le Pere voyant bien qu'il s'opiniaſtreroit chãge de diſcours, l'interroge ſur ſon mal; C'eſt, reſpond-il, vn meſchant Algonquain qui m'a procuré cette maladie qui me tient dans le corps, pource que m'eſtant faſché contre luy, la peur qu'il eut que ie ne le tuaſſe l'a induit à traitter de ma mort auec le Manitou. Et comment ſçais-tu cela? I'ay faict conſulter le Manitou, qui m'a dit que ie me haſtaſſe de faire des preſens aux *Manitouſiouekhi*, ce ſont leurs Iongleurs, & qu'il preuiẽdroit mon ennemy, luy oſtant la vie, & par ainſi que ie guerirois: mais

mõ malheur eſt que ie n'ay plus rien, i'ay donné ma Pourcelaine & mes Caſtors, & à faute de pouuoir continuer ces preſens il faut que ie meure. Voila l'vnique vtilité de l'art de ces Iongleurs, c'eſt qu'ils tirent tout ce qu'ils peuuent des pauures malades, & quand ils n'ont plus rien ils les abandonnent. Les Iaponois ont des erreurs toutes ſemblables, ils croyent que les pauures ne pouuans rien donner aux Bonzes, ne ſçauroient aller en Paradis. Les Chreſtiens ſont obligez d'adorer & de recognoiſtre la bonté de leur Dieu. Que la foy a de clarté pour eſtre vn flambeau obſcur, & que noſtre creance pour eſtre releuée par deſſus les forces de la nature, s'accorde bien auec la raiſon! Les Theologiens diſent bien à propos, qu'il faut auoir *piam motionem*, pour donner conſentement aux propoſitions de noſtre foy; il faut que la volonté s'amoliſſe, & qu'elle quitte ſa dureté naturelle; ce qui ſe fait par vn doux ſoufle ou mouuement du S. Eſprit, lequel nous induit à croire. Ie voy tous les iours des hommes conuaincus ſur cette verité, que noſtre creance eſt bonne, qu'elle eſt ſaincte, qu'elle eſt conforme à la raiſon, & apres

tout cela, ne voyant aucune concluſion de ces premices, ie m'eſcrie, Qu'auons nous faict à Dieu pour nous auoir donné la Foy, qui a tant de peine d'entrer en l'ame de ces pauures Sauuages ! Mais pour retourner à noſtre ieune homme, les Peres auoient comme deſeſperé de ſon ſalut ; neantmoins comme la conuerſion d'vne ame depend de celuy qui eſt tout-puiſſant, ils ne laiſſoient pas de le viſiter, pour luy donner de fois à autre quelque crainte de l'enfer, ou quelque eſperance de la vie eternelle. En fin ce pauure ieune homme fut touché tout à coup, cét entendement plein de tenebres commence à voir le iour, & ſa volonté deuient ſoupple & obeyſſante aux volontez de Dieu, comme vn enfant bien né aux deſirs de ſes parens. Les Peres entrans certain iour en ſa Cabane il leur fait preſent d'vn morceau d'Eſlan qu'on luy auoit donné: le Pere Buteux luy dit, Nous ne venons pas icy pour receuoir, mais pour te donner ; nous ne cherchons pas tes biens, mais nous te voulons donner ceux du Ciel; ſi tu voulois croire en Dieu que tu ſerois heureux! Oüy, dit-il, i'y veux croire, & ie veux aller auec luy ; il diſoit

cela les mains iointes, les yeux eſleuez au Ciel, d'vn accent ſi deuot, auec vne poſture ſi compoſée, que les Peres reſterent tous remplis de ioye & d'eſtonnement, voyant que Dieu en fait plus en vn moment que tous les hommes en cent ans; auſſi eſt-il le Dieu des cœurs. Voila ce cœur de pierre changé en vn cœur de chair, il eſcoute auidemẽt ce qu'il croioit déja, il eſt tout plein de regrets de ſes reſiſtances, il ne peut aſſez admirer la bonté de celuy qui l'a ſi doucement vaincu. Les Peres l'ayant veu ſi bien diſpoſé, offrent pour luy le ſacré ſainct ſacrifice de la Meſſe, & apres vne bonne inſtruction luy changerent en fin le nom ſauuage d'*Amiskouerouï* au nom de Nicolas, qui luy fut donné au ſainct Bapteſme. Dieu ſçait prẽdre ſon temps quand il luy plaiſt. A l'heure qu'il fut touché, qu'il fut baptiſé, & qu'il mourut, certains gauſſeurs & badins qui demeuroient en ſa Cabane, & qui auroiẽt faict leur poſſible pour le détourner du Chriſtianiſme, eſtoient allez à la chaſſe, ils retournerent iuſtement deux heures apres ſa mort, bien eſtonnez de ce qui c'eſtoit paſſé : mais *quis vt Deus?* Qui pourra détourner la bonté de Dieu,

non plus que ſes foudres? *Non eſt qui ſe abſcondat à calore eius.* Il n'y a cœur de bronze qui ne ſe liquefie, quand Dieu le veut bruſler.

Le vingt-cinquieſme, iour de la Conuerſion de ſainct Paul, vn ieune Sauuage fut nommé Paul, ſon pere luy procura dans ſa maladie, ce qu'il ne prenoit pas pour ſoy dans la ſanté: tant s'en faut qu'il ſe monſtraſt faſché qu'on inſtruiſiſt ſon fils, âgé de quinze à ſeize ans, qu'au contraire il l'exhortoit à preſter l'oreille aux Peres, & par fois les venant viſiter luy-meſme, & les ayant ouy parler des choſes de l'autre vie, il racontoit par apres à ſes enfans ce qu'il auoit apris, n'ayant pas aſſez de courage d'embraſſer & profeſſer les veritez qu'il aprouuoit en ſon cœur. Les reſpects humains font bien du mal par tout.

Le vingt-huictieſme & vingt-neufieſme, deux ſœurs ont eſté enroolées au Catalogue des enfans de Dieu. La plus petite, âgée de deux ans, chante maintenant ſes grandeurs parmy les Chœurs des Anges. L'aiſnée l'a ſuiuie quelque temps apres, elle auoit enuiron ſeize ans, quand elle prit vne nouuelle naiſſance en Ieſus-Chriſt,

Chriſt, eſtant tombée malade, il ne fut pas difficile de luy perſuader qu'elle ſe fiſt Chreſtienne. Il ſemble qu'elle auoit déja la foy deuant que les Peres luy parlaſſent; ſon frere frequentoit en noſtre Maiſon, inſtruiſant nos Peres en ſa langue, & comme on luy parloit ſouuent de nos Myſteres, il racontoit à ſa ſœur ce qu'il auoit appris. Il eſtoit plus heureux ietrãt cette ſemence ſacrée, que les Peres meſmes: car on n'a point remarqué qu'elle ait encore germé en ſon ame, & elle a porté des fleurs & des fruicts dans le cœur de ſa ſœur: laquelle interrogée en ſa maladie, ſi elle ne vouloit pas eſtre baptiſée, répondit, qu'elle en auoit vn grand deſir. Les Peres la voulans inſtruire, trouuerent qu'elle en ſçauoit aſſez pour receuoir le ſainct Bapteſme, ce qui les étonna & conſola: Elle fut donc nommée Ieanne, receuant auec ce nom ſi grande abondance de grace, qu'il ſembloit que le Fils de Dieu priſt vn plaiſir particulier en cette nouuelle Eſpouſe. Le Pere Buteux la voyant ſur ſon depart pour s'en aller dans les bois auec ſa mere, & les autres Sauuages, luy dit, Adieu ma fille, ſouuenez vous que vous eſtes maintenant

amie de Dieu, & que ſi vous mourez, il vous menera dans ſa maiſon, remplie de tout bon-heur. Adieu mon Pere, repartit-elle, ie ne vous verray plus; mais il importe peu que ie meure, puiſque ie dois aller en ſi bon lieu. Elle dit cela auec vn tel ſentiment de pieté, que les larmes en vindrent aux yeux des deux Peres, rauis de voir vne petite Barbare, parler en Ange de Paradis. Mais que vous pourrions nous donner, Ieanne, puis que vous nous quittez pour vn ſi long-temps? luy dirent-ils. Si vous auez du raiſin donnez m'en vn peu, ce ſera la derniere fois que vous me ſoulagerez en ma maladie, car ie m'en vais mourir dans les bois: mais ie croy que i'iray au Ciel; à voſtre auis, mon Pere? Oüy ma fille, vous y irez, ſi vous perſeuerez en la foy. Aſſeurez vous, dit-elle, que ie croy en Dieu, & que i'y croiray toute ma vie. Ils luy donnerent tout le raiſin qu'ils auoient de reſte, qui n'eſtoit pas grande choſe, le peu qu'on leur auoit enuoyé, ayant déja eſté diſtribué à beaucoup d'autres malades. Quand on vint à lier cette pauure fille auec ſa petite ſœur, toutes deux nouuellement baptiſées, ſur leurs longues traiſnes, pour les mener

dans ces grandes forests, il sembloit aux Peres qu'on leur arrachast le cœur : car ces pauures gens n'auoient autres viures qu'vn peu de pain qu'ils leur donnerent ; leur disner & leur souper estoit en la prouidence de Dieu, leurs hostelleries la neige & les arbres, & vn peu d'écorce. Vn grand Nordoüest, qui est le vent le plus froid de ces Contrées, souffloit sur ces pauures malades, & cependant ils s'en alloient tous aussi contens, comme s'ils eussent deu entrer dans vne terre de promission. O que ie me voulois de mal, m'écrit le Pere qui m'a enuoyé ces memoires, voyant ce beau spectacle ! ces gens me condamnoient de pusillanimité, ne iettant pas si fortement ma confiance en Dieu, qu'ils la iettent en leurs arcs & en leurs fleches, & ne faisant par vertu, ce que ces Barbares font par nature.

CHAPITRE III.

Continuation de la mesme matiere.

COMME les Sauuages se plaisent dauantage aux trois Riuieres, que non

pas à Kébec, auſſi ſont-ils là plus ſouuent leur ſejour, & en plus grand nombre: c'eſt pourquoy les Peres qui ont demeuré cette année en noſtre Reſidence de la Conception, ont baptiſé plus de perſonnes, que ceux qui ſont reſtez à Kébec, où ces Barbares n'arreſtẽt pas ſi long-temps. On n'a pas laiſſé neantmoins d'y faire quelque fruit auec eux: puis qu'on a obtenu qu'ils nous donnaſſent quelques enfans, dont ie parleray cy apres, & que quelques-vns d'entre-eux ayent receu le ſainct Bapteſme. Ie ne les diſtingue point des autres, qui ont receu ce Sacrement à la Conception, parlant d'eux tous, ſelon l'ordre du temps qu'ils ſont entrez en l'Egliſe.

Le neufieſme de Feurier, vn Sauuage nommé *Attikamegou*, & ſurnommé le Prince par nos François, s'eſtant cabané aſſez proche de noſtre Dame des Anges, enuoya querir en diligence vn de nos Peres pour baptiſer vñ ſien petit fils, qui ſe mouroit. Le Pere prend vn peu d'eau auec ſoy, craignant de n'en point trouuer en leur maiſon d'écorce, à raiſon que le froid auoit gelé les ruiſſeaux & les fleuues; il ſe preſſe le plus qu'il luy eſt poſſi-

ble; arriue enfin tout hors d'haleine, où eſtoit l'enfant, qui s'en alloit expirer. Son pere s'écrie qu'on le faſſe Chreſtien auant ſa mort; ſa mere s'y oppoſe, diſant tout cruëment, qu'elle ne vouloit point qu'il fuſt baptiſé, & que tous ceux qui eſtoient baptiſez mouroient. On luy replique, que tous les François eſtoient baptiſez; on luy nomme quelques-vns de ſa nation, qui l'eſtoient auſſi, & qui cependant ioüiſſoient d'vne parfaite ſanté. Que ſi apres le bapteſme pluſieurs Sauuages mouroient, cela ne prouenoit pas du Sacrement, mais de la maladie, qui ne laiſſeroit pas de les tuer, quand ils ne ſeroient point baptiſez, comme elle le voyoit en quelques-vns, qui mouroient ſans receuoir ce Sacrement. Son mary la tance, Eſt-ce le bapteſme, dit-il, qui fait mourir maintenant ton fils? & cependant le voila qui trépaſſe, ie veux qu'il ſoit Chreſtien. La mere reſiſtoit toûjours, & l'enfant s'en alloit mourant, ne pouuant quaſi plus reſpirer. Le Pere preſſoit la mere de ſon coſté, l'aſſeurant que le bapteſme, non ſeulement ne faiſoit mourir perſonne, mais au contraire qu'il rendoit quelquefois la vie du corps,

& la vie de l'ame tout enſemble, & que ſi elle vouloit croire que Dieu peuſt operer cette merueille, que ſon fils pourroit guerir. Tout ſur l'heure meſme, ſur ce propos cette femme commence à ouurir les oreilles; Si tu le peux guerir, repart-elle, baptiſe le, ſinon ne le touche pas. Pour moy, dit le pere de l'enfant, ie croy que celuy qui a tout fait le peut guerir. Si ta femme auoit la meſme creance, luy dit on, tu verrois bien-toſt ton fils en vie. Il commence à la preſſer, Tu n'as point d'eſprit, tu crains que le bapteſme ne le faſſe mourir, & tu vois qu'il meurt ſans bapteſme; celuy qui a tout fait, & qui peut tout, eſt aſſez fort pour luy rendre la vie; & quand il ne la luy rendroit pas, il aura touſiours pitié de ſon ame. Qu'on le baptize donc, dit la mere, Prends courage, fait ſon mary, & conſidere bien ſi tu crois; car ſi tu ments en ton cœur, Dieu ne guerira pas ton enfant. Ie croy, dit-elle; qu'on le baptiſe. Le Pere ſe vit vn peu en peine; car il cognoiſſoit bien que cette femme ne s'accordoit au bapteſme de ſon enfant, que ſouz eſperance de gueriſon; & par conſequent ſi l'enfant venoit à mourir, à quoy tous s'atten-

doient, qu'aſſeurémẽt elle décrieroit fort ce Sacrement : neantmoins, comme il ne le pouuoit voir perir deuant ſes yeux, il prend reſolution de le baptiſer, demandant aux parens, qu'au cas qu'il gueriſt, qu'on nous le donnaſt, quand il ſeroit grandelet pour l'inſtruire. A cette demande la mere ſe rebute derechef. Ie voy bien qu'il veut auoir mon fils, il ne l'aura pas. Son mary ſe tournant vers le Pere. Demandes-tu mon fils pour toûjours, ou ſeulement pour l'enſeigner? Ie ne le demande que pour l'inſtruire, & encor quand il ſera âgé de ſix ou ſept ans. Baptiſe le, tu l'auras, & preſſant ſa femme, il l'aſſeura qu'on luy rendroit ſon enfant, quand il ſeroit bien inſtruit, au cas que Dieu luy rendiſt la ſanté. Les Sauuages qui eſtoient là, s'étonnoient qu'on debatoit d'vn enfant qui eſtoit aux abois; Le voila qui meurt, & vous debattez à qui l'aura. En effect, dit ſon pere, il eſt mort, ſi le bapteſme ne le guerit. On les aſſeure donc derechef, que s'ils croyoient que Dieu fuſt aſſez puiſſant, & aſſez bon pour rendre la vie à leur enfant, qu'il le feroit. La mere enfin le preſente elle meſme au bapteſme. En témoignage de

ſa foy, & de ſon eſperance; l'enfant eſt baptiſé ſur l'heure meſme, ſans ceremonie, & ſans luy donner nom, car la maladie n'en permettoit pas dauantage. Choſe eſtrange! Le Pere qui le baptiſoit n'eut pas acheué de prononcer les paroles ſaintes, verſant vn peu d'eau, ſur la teſte de ce pauure petit, que ſa mere découuroit; qu'il ouure les yeux, commence à reſpirer, à s'étendre, & à ſe remuer dans ſon petit berceau portatif. Sa mere toute éperduë, luy preſente le tetin, qu'il ne pouuoit plus prendre; il le prend ſans difficulté, & deuant que le Pere ſortiſt de la Cabane, il fut entierement guery. Quelques Sauuages accourent: Le pere de l'enfant, leur dit ce qui eſtoit arriué, ils demeurent eſtonnez ſans mot dire. Maintenant ce petit Chreſtien eſt beau & graſſet, la ioye de ſes parens, & l'admiration de ceux qui l'ont veu dans ſa maladie.

Cét effet du Sacrement a beaucoup ſeruy pour arracher de l'eſprit de ces Barbares, que la mort eſtoit dans ces eaux ſalutaires, & qu'il ne falloit qu'eſtre baptiſé pour bien-toſt mourir. Le Prince, c'eſt le ſurnom du pere de l'enfant, allant de-

puis aux trois Riuieres, racontoit cecy par tout. Si bien que le Pere qui l'auoit baptiſé, entrant certain iour dans vne Cabane, par où il auoit paſſé; ceux qui l'habitoient luy demanderent, s'il n'auoit plus de cette eau qui auoit guery le fils d'*Aitikamegou*, & qu'il en donnaſt vn peu à vn malade qu'ils auoient. Helas! il en auoit aſſez; mais le pauure malade n'en peût boire; c'eſt à dire que le Pere ne le voyant qu'en paſſant chemin, il n'eut pas le loiſir de l'inſtruire, de ſorte qu'il le trouua mort au retour. Mais pour acheuer ce point, le Prince voyant ſon fils guery, dit à ſa femme, Aye ſoin de cét enfant, & garde toy bien d'empeſcher vn iour qu'il ne ſoit inſtruit: car la mort dont il deuoit mourir tomberoit ſur ta teſte. Le Pere luy demanda s'il ne ſeroit pas bien aiſe qu'on luy appliquaſt les ſaintes Ceremonies dans la Chapelle de Kébec. Fais luy, répond il, tout ce que tu fais aux enfans des François; il luy aſſigne iour pour l'apporter, & luy donne aduis de choiſir vn François; & vne Françoiſe, pour eſtre Parrain & Marraine de ſon enfant. Luy expliquant ce que vouloient dire ces mots. Il doutoit ſi les François

luy voudroient faire cette faueur; mais l'ayant aſſeuré qu'ils en ſeroient bien aiſes, il inuita le ſieur Oliuier, Commis & Interprete, & Madame Hebout, qui exercerent vòlontiers cét acte de charité. Vn Dimanche au matin ces deux pauures Barbares apporterent eux-meſmes leur enfant à l'Egliſe de Kébec. Le Pere qui l'auoit baptiſé, declara à nos François, qui eſtoient aſſemblez pour entendre la grande Meſſe, comme tout s'eſtoit paſſé; que les eaux ſacrées du Bapteſme auoient rendu la vie à ce petit enfant, & qu'ils le venoient preſenter eux-meſmes pour receuoir les ſaintes Ceremonies, qu'on ne luy auoit peu appliquer. Qu'au reſte ils promettoient de le donner vn iour pour le faire inſtruire; & comme on leur demanda derechef, en la preſence de tout le monde, ils confirmerent la promeſſe qu'ils auoient faite. La deſſus on ſonne la cloche; vne de nos Françoiſes prend ce petit, & le preſente; ſon Parrain, & ſa Marraine, luy donnent nom François Oliuier; on luy applique les Huiles ſacrées, & les autres ſaintes Ceremonies, auec vne grande conſolation de tous nos François, & vn contentement ſi ſenſible

du pere & de la mere, que la ioye en redondoit ſur leur face.

On auoit emmaillotté ce petit Chreſtien à la Françoiſe, ſa mere le tenant diſoit à ſon mary, Ie ne ſçay qu'a noſtre petit François Oliuier; quand il eſt accommodé à la Françoiſe, il rit touſiours; quand ie l'accommode à noſtre façon il pleure & ſe chagrine, & quand ie le tiens il eſt tout triſte & tout morne, & quand vne Françoiſe le tient; vous diriez qu'il veut touſiours ſauter. Elle vouloit par ce diſcours teſmoigner le contentement qu'elle auoit de voir ſon fils comme deuenu François. Son pere auoit bien de meilleures penſées, car certain iour ie l'eſcoutois comme il diſoit à ſa femme, que les Sorciers n'auoient plus de pouuoir ſur ſon fils, & que par le Bapteſme il auoit eſté mis en la protection de celuy qui a tout fait. Il tenoit ce diſcours à l'occaſion de deux Sorciers qui s'eſtoient entrebattus, & qui s'eſtoient reprochez qu'ils auoient tué par leur art les parens l'vn de l'autre. Les Sauuages craignent grandement ces longleurs, & quelqu'vn de nos François m'a aſſeuré qu'ordinairement ils font mourir ceux contre leſquels ils

dreſſent leur ſort, & que neantmoins ils n'ont iamais rien pû faire aux Chreſtiens. Or ſoit qu'en effect ils ayent quelque communication tacite auec le Diable, dequoy ie doute fort, ou qu'ils n'en ayent point; ayant eu priſe auec l'vn de ces deux Sorciers, ie le défiay de me tuer par ſes ſortileges; l'aſſeurãt qu'eſtant baptiſé, & croyãt en Dieu, i'eſtois hors de ſes priſes. Le pere du petit François Oliuier eſtoit preſent quand ie diſois cela: Quoy donc, fit-il, mon fils eſtant baptiſé, ne peut il point eſtre mis à mort par ces gens-là? Non, luy repartis-je, ne les crains pas, & qu'ainſi ne ſoit, porte leur parole de ma part, que ie leur pardonne ma mort, s'ils me tuent par leurs iongleries: mais auſſi qu'au cas que leurs enchantemens ſoient trop foibles pour me nuire, dis leur que ie les prie de ſe ietter auec moy ſouz la ſauuegarde de celuy qui tient tous les demõs à l'attache. Ce pauure hõme auoit bien retenu cette leçon, voila pourquoy il ſe réioüyſſoit auec ſa femme de ce que ſon fils eſtoit hors des priſes de ces loups-garous. Vne autre fois il me vint trouuer tout trẽblant de peur qu'il ne luy meſ-arriuaſt, ſur ce que ſa femme ayãt porté ſon enfant en

vn bãquet où elle alloit à ſa place; vn Iongleur le luy ayant pris, & l'ayant chanté, auoit dit tout haut pour nous decrediter, que nous eſtions des trompeurs, que le Bapteſme n'auoit pas guery cét enfant, puis qu'il ne paroiſſoit aucune marque, qu'il euſt eſté malade. Ie l'aſſeuray, & me mocquay de ce baladin. Au ſurplus le pauure homme m'a ſouuent teſmoigné deſirer le Bapteſme; ie luy ay donné quelque inſtruction, & pour l'arreſter ie l'auois mis en la compagnie de quelques François à cultiuer la terre, mais il n'a pas tenu bon. Or comme depuis peu il eſtoit en la compagnie de trente à quarante Sauuages, qui s'en alloient à la guerre, ie le ſonday en la preſence de ſes compatriotes, luy reprochant qu'il les craignoit, & que par reſpect humain il ne vouloit pas croire en Dieu, encor que ſouuent il m'euſt aſſeuré qu'il y falloit croire. Il me répondit deuant tous, qu'il auoit eu cette volonté, & qu'il l'auoit encor; qu'il ne craindroit point de profeſſer ſa creance deuant tout le monde; mais toy-meſme, me fit-il, tu m'as quitté ſur la difficulté que i'ay eu auec l'vn de tes François. Ie fus forraiſe de cette réponſe, car il n'y a

rien qui retienne tant les Sauuages de profeſſer la foy, que la crainte d'eſtre mocquez de leurs ſemblables. Arriuez que nous fuſmes aux trois Riuieres, faiſãt feſtin à ces guerriers, ie luy donnay encor vne attaque; & il me teſmoigna deuant tous qu'il n'eſtoit ny menteur, ny enfant, & qu'il ſeroit conſtant en noſtre foy, quand il l'auroit embraſſée. Cela fut cauſe que ie l'appellay en particulier, & que ie luy dis qu'au retour de la guerre où il alloit, que ie l'inſtruirois, s'il vouloit ſe faire inſtruire. I'en ſuis content, me fit-il. Va t'en donc, luy repartis-ie, en la Chapelle, & prie celuy qui a tout faict de te conſeruer, afin que tu puiſſe eſtre baptiſé; il le fit, & à ſon départ il me pria d'auoir ſoin de ſon petit François Oliuier, s'il mouroit en guerre, & de ſecourir ſa femme: s'il retourne i'eſpere que Dieu luy fera miſericorde. Ie le recommande aux prieres de ceux qui liront cecy; car ſi vne fois Dieu en auoit fortement touché quelqu'vn qui fuſt capable de bien inſtruire les autres, cela ſeroit puiſſant pour les attirer à la cognoiſſance de la verité.

Le dix-ſeptieſme de Mars vn ieune François hiuernant auec les Sauuages

baptiſa vn petit enfant, qui s'en alloit mourir. Dieu eſt admirable dans le choix des vns, & dans le rebut des autres. Ce ieune François voyant que quelques Sauuages ſe venoient pourmener aux trois Riuieres, eſcriuit ſur vn bout d'eſcorce à ſon frere, qu'il y auoit des malades en la Cabane où il eſtoit, & qu'il en donnaſt aduis aux Peres, notamment d'vn petit garçon qui s'en alloit mourant. Les Peres iugerent que ce ſeroit aſſez de bien informer ce ieune garçon, ou pluſtoſt de luy reſcrire de poinct en poinct tout ce qu'on luy auoit déja enſeigné, pour baptiſer les petits enfans; ce qu'ils firent. Le Fils de Dieu qui dit qu'on laiſſe aller vers luy les petits, receut celuy-cy; car comme ce ieune François liſoit les lettres que nos Peres luy auoient enuoyé; le pere du petit malade l'interrogea ſur ce qu'on luy mandoit. Les Peres, reſpond-il, m'eſcriuent qu'ils ayment ton fils; qu'ils ſont bien marris de ſon mal, & m'inſtruiſent comme il le faut baptiſer, au cas qu'il ſoit en danger de mort; ils m'eſcriuent auſſi que ſi les grandes perſonnes ſont bien malades, ils viendront icy. Le Sauuage repartit, Ie ſuis bien aiſe que mon fils ſoit ba-

priſé ; Tiens voila de l'eau, baptiſe le, car il s'en va mourir. Si toſt qu'il ſera mort, ie leur enuoyeray ſon corps, afin qu'ils l'honnorent d'vne ſepulture à la Françoiſe. L'enfant fut baptiſé, & le pere tint ſa parole, nous l'enuoyant apres ſa mort par quelques Sauuages, auec ſes dépoüilles. Sur quoy nos Peres euſſent eſté en peine de ſçauoir s'il auoit eſté baptiſé, & s'ils le pouuoient mettre en terre ſainte; ſi l'vn des Sauuages ne les en euſt aſſeurez, exprimant ce qu'il auoit veu faire au ieune François.

Le premier iour d'Auril, le Pere Buteux baptiſa vne petite fille, qu'il alla chercher enuiron dix bonnes lieuës, plus haut que la demeure de nos François. En voicy l'occaſion. Quelques Algonquins eſtant venus chercher du Petun au Magaſin, vindrent voir nos Peres deuant que de s'en retourner, & leur donnerent aduis qu'ils auoient quelques perſonnes fort malades en leurs Cabanes. Surquoy le Pere Buteux prenant vn ieune garçon, qui demeure en noſtre Reſidence, fait déieuner ces Barbares, & puis ſe met en leur compagnie. Il ne fut pas bien loing de la maiſon, qu'il trouua, comme l'on

dit,

dit, à qui parler, les chemins ſont icy plus blancs qu'en France, & bien plus faſcheux ; il leur falloit tantoſt prendre des raquettes, tantoſt les quitter ; ils marchoient ſur le grand Fleuue glacé, qui leur déroboit bien la veuë de ſes eaux, mais non pas l'apprehenſion du danger de s'y perdre: car le Soleil auoit commencé à fondre ſes glaces, qui en pluſieurs endroits n'auoient plus qu'vn doigt d'épaiſſeur. La neige aux autres endroits venant à mollir ſur le haut du iour, les faiſoit enfoncer auec leurs raquettes, qui ſe chargeoient de ces glaçons, & leur donnoient vne eſpece de torture aux iambes : ſi fallut-il tirer cette charuë depuis ſix heures du matin iuſques à ſix heures du ſoir, ſans dételer, ſinon peut-eſtre l'eſpace d'vn petit quart d'heure, qu'ils s'arreſterent pour boire vn peu d'eau, dans vne hoſtellerie de glace. En verité ſi Dieu ne donnoit d'autres rafraichiſſemens que ceux-cy, à des perſonnes qui ne ſont accouſtumées à ces courſes, la chair ſuccomberoit : mais c'eſt choſe étrange que ces iours de peines, ſont des iours de douceurs, & le corps ſemble mettre en oubly ſes foibleſſes, quand l'eſprit

gouſte la force de Dieu. Ie n'auois garde, dit le Pere, de me repentir d'auoir entrepris ce voyage, puis que ie trouuois du contentement dans ce trauail, & de l'aſſeurance dans la crainte. Enfin eſtant arriué dans les Cabanes, il trouue que ſes Sauuages l'auoient trompé, décriuans comme moribons, ceux qui n'eſtoient pas quaſi malades; il leur témoigne neantmoins qu'il eſtoit bien aiſe de les voir hors de danger; qu'il eſtoit venu pour les inſtruire, & qu'il y auroit plus de moyen de le faire, quand ils ſeroient de retour vers les François. La pluſpart s'étonnoient de la peine qu'il auoit priſe, & ſe réiouïſſans de le voir, luy faiſoient feſtin de langues & de muffles d'Orignac, dont ils auoient abondance. La neige ayant eſté profonde & dure cette année, a cauſé la mort à vn tres grand nombre d'Elans, & a donné la vie à pluſieurs Sauuages. Dieu ne voulut pas que le Pere s'en retournaſt les mains vuides: il eſtoit venu pour de grandes perſonnes, & il luy donna le ſalut d'vne petite fille: car comme il viſitoit les todis de ces pauures Barbares, il apperceut cette enfant toute abbatuë, il recogneut qu'il auoit eu déja

enuie de la baptiſer, auant qu'elle fuſt conduite dans les bois ; mais l'occaſion luy ayant eſchappé, il en auoit du ſcrupule en ſon ame, la demandant à ce ſujet tous les iours à l'Autel à noſtre Seigneur. Se voyant donc en main l'occaſion qu'il n'attendoit pas, il demãde à ſa grãde mere permiſſion de la baptiſer. Cette bonne vieille luy répond, Vous eſtes bons, vous autres, vous auez pitié des malades, Tu as bien eu de la peine à nous venir viſiter. Fais tout ce que tu iugeras à propos, ie te la donne. Le ieune homme qui accompagnoit le Pere, luy donne nom Marie, & le Pere la baptiſe. Apres cette action vn Sauuage ſçachant que le Pere auoit deſſein de s'en retourner, ſe preſente pour le reconduire ; le Pere s'étonnant de cette courtoiſie ; ce Barbare luy dit qu'il auoit eſté delegué auec ſon gendre par les autres Sauuages, pour le remercier. Adiouſtant qu'il vouloit auſſi mener auec ſoy le corps d'vn ſien fils mort depuis quinze iours, pour eſtre enterré au Cimetiere des François. Le Pere l'ayant remercié, luy fit entendre, que cét enfant n'ayant pas eſté baptiſé, n'auroit point de place parmy les François. Ces bonnes

gens nonobſtant s'opiniaſtrerent, & ſe mirent en chemin, deuançans le Pere de beaucoup : Ce qu'ils y gagnerent, fut de s'en retourner, apres vn aſſez bon traitement qu'on leur fit.

Le dix-ſeptieſme du meſme mois d'Auril, vne ieune fille receut le ſainct Bapteſme, qu'elle auoit ardemment deſiré. Noſtre Seigneur, ayant chaſtié fort rudement tous ceux auec leſquels i'ay hiuerné, pour n'auoir pas voulu accomplir la promeſſe qu'ils luy auoient faite de le recognoiſtre, m'a conſolé en la conuerſion de deux enfans de ces Barbares ; l'vn eſt le fils du Sorcier defunct, qu'on nommoit *Carigoüan*, ie parleray de cét enfant en ſon temps : l'autre eſt cette fille, qui par fois me rendoit quelque petit ſecours, quand i'eſtois malade en la Cabane de ſon parent ; m'allant querir vn peu d'eau, ou me faiſant fondre de la neige pour boire. Cette pauure enfant eſtant reſtée ſans pere ny mere, affligée d'vne maladie fort faſcheuſe, eſtoit delaiſſée, & en horreur à ceux de ſa natiõ, Dieu voulut que nos Peres, qui eſtoient aux trois Riuieres, où elle ſe trouua, luy payaſſent au centuple la charité qu'elle auoit exercée

en mon endroit : car ils prirent ſoin de ſon corps, & de ſon ame. On luy fit vne Cabane au Fort, & tous les iours les Peres la nourriſſoient, la faiſoient penſer, & l'inſtruiſoient. Comme elle auoit l'eſprit bon (m'écriuent les Peres) elle conceut bien toſt, & gouſta la doctrine du Fils de Dieu, s'affectionnant particulierement à la ſaincte Vierge, dont elle voulut prendre le nom au bapteſme. En peu de temps elle ſembla ſe mieux porter. Si bien qu'on parloit de la remettre entre les mains des Sauuages, cette pauure fille apprehendoit ce retour plus que la mort. Dieu qui la vouloit auoir pour ſoy, luy enuoya vne fiéure qui la mit ſi bas, qu'elle cogneut bien que c'eſtoit fait de ſa vie ; c'eſt pourquoy on luy confera le bapteſme, ce qui la conſola fort : Car quelqu'vn luy diſant qu'elle s'en alloit mourir. Ie le voy bien, répond-elle, mais ie me conſole de ce que i'iray au Ciel. O que vous ſerez heureuſe, luy dit-on, de voir celuy qui a tout fait dans ſa grandeur ! Ne verray-ie pas auſſi, dit-elle, la bõne MARIE mere de Dieu : & comme on luy eut aſſeuré qu'elle la verroit, Ie luy diray, repliqua-elle, ce que ie luy ay touſiours dit d'vn bon cœur.

Ou kaouia IESVS *Khiſadkihitin.* Ie vous ayme, ô la Mere de IESVS. Cette bonne ame lauée dans le ſang de l'Agneau, prie maintenant pour ſa Nation, & pour tous ceux qui la ſecourent en quelque façon que ce ſoit.

Le vingt quatrieſme du meſme mois, vn Algonquain voulant mourir Chreſtien, fut baptiſé, & nommé Iacques. Apres ſa mort, en l'abſence de nos Peres, le Capitaine de la Nation ayant eſté gagné par vn diſné à découurir le lieu de ſa ſepulture, & permettre qu'on l'enleuaſt; comme on eſtoit à meſme, on fut contraint de deſiſter ſur les plaintes de quelques femmes, qui crioient à pleine teſte, qu'on leur déroboit leurs morts. Il faut par fois condeſcendre à leur foibleſſe.

Le trentieſme du meſme mois, les meſmes Peres baptiſerent deux petits enfans, vn garçon & vne fille; comme ils demanderent au pere du petit garçon, s'il ne trouueroit pas bon qu'on fiſt à ſon enfant, ce qu'on faiſoit aux enfans des François; il répondit fort ſagement, Ie vous ay trouué ſi bons, & ſi charitables, que ie ne croy pas que vous vouliez faire du mal à l'enfant, ayant fait du bien au

pere. Au commencement de cette Lune vous ayant amené mon fils aiſné mort, pour l'enterrer à voſtre façon, vous me répondites, que vous ne le pouuiez faire, pource qu'il n'eſtoit pas Chreſtien; ie ne deſire pas que le meſme arriue à ce pauure petit. De plus, comme le temps eſtoit faſcheux, & que ie ne pouuois m'en retourner en ma Cabane, ſans danger de me perdre dans les glaces qui ſe deprenoient, vous me retintes, & nourriſtes quelques iours en voſtre maiſon, auec mon gendre, quoy que nous nous en vouluſſions aller de peur de vous eſtre à charge. Ie ne croy pas, que des hommes qui font tant de bien, vouluſſent faire mal à nos enfans; Tenez voila mon fils, faites luy ce que vous voudrez. On luy fit vn bien, dont il iouïra dans l'étenduë de tous les ſiecles, & au delà: car on luy confera le ſainct Bapteſme, auec le nom de Iacques, que ſon Parrain le ſieur Hertel luy donna.

Pour la petite fille, ſa mere fut tres contente de l'offrir à Dieu; le ſieur Godefroy la nomma Magdelaine: elle eſtoit fille d'vn nommé *Eroachi*, qui tranchoit du Capitaine parmy les Sauuages: ce

pauure miſerable gemira auſſi long-tẽps dans les enfers, que ſa fille ſe réioüira dedans les Cieux. O que ces deux conditions ſont differentes ! à iamais damné, & à iamais ſauué ; à iamais compagnon des Anges, & à iamais compagnon des diables : nous rapporterons ſa mort en ſon lieu.

Le troiſieſme de May, fut baptiſé vn petit Sauuage Algonquain, âgé d'enuiron neuf ans, il fut appellé Iean. Les Peres qui m'ont mis ces memoires en main, n'écriuent point les circonſtances de ce bapteſme ; c'eſt beaucoup que ſon nom ſoit écrit au liure de vie.

Le vingt vnieſme du meſme mois, Monſieur Gand eſtant allé faire vn tour aux trois Riuieres, donna le nom de Ioſeph à vn ieune garçon, âgé d'enuiron quinze ans. Les Peres le faiſoient venir tous les matins en leur chambre, pour luy donner la nourriture du corps, & de l'ame, le renuoyans ſur le ſoir en ſa Cabane voiſine du Fort : mais quand ce pauure enfant ne peût plus marcher, le Pere Quentin l'alloit querir luy meſme, & l'apportoit ſur ſes bras, auec grande edification de nos François, qui loüoient

cette charité. Le Pere Buteux luy demandant apres ſon bapteſme, s'il eſtoit bien aiſe d'eſtre Chreſtien, & s'il ne craignoit point la mort; il repartit qu'il eſtoit bien ioyeux de n'eſtre plus Sauuage, & qu'il ne vouloit plus qu'on l'appellaſt *Miskouaskoutan*, c'eſtoit ſon ancien nom; mais qu'on le nommaſt Ioſeph. Pour la mort ie ne la crains non plus que cela, monſtrant le petit bout du doigt; Pourquoy la craindray ie? puis qu'en mourant ie m'en iray au Ciel. Le Pere Quentin le voulãt aller querir vn beau matin le trouua en l'agonie. Vne vieille Sauuage luy dit, emporte le, puis qu'il eſt mort; il attendit qu'il fuſt expiré, puis l'embraſſant il le porta chez nous, où l'ayant enſeuely on luy fit ſes funerailles comme aux autres.

CHAPITRE IV.

Continuation des Sauuages baptiſez.

SI quelqu'vn trouue ces narrez vn peu longs; ie le prie d'auoir égard, que de gagner quelque pauure Sauuage à Dieu,

& à l'Egliſe; c'eſt tout noſtre trafic en ce nouueau monde, toute la manne, que nous cueillons en ces deſerts; que nous ne chaſſons qu'à cela dans ces grãds bois, & que nous ne faiſons autre peſche ſur ces larges Fleuues.

Le vingt-troiſieſme de May, la mere de cette fille tant aymée, dont i'ay parlé au Chapitre ſecond, ſuiuit ſon enfant au bapteſme, à la mort, à la ſepulture, & comme nous croyons en Paradis. C'eſtoit la femme d'vn nommé *Mataouau*, ſurnommé des François le grand Oliuier, que i'ay dit auoir du credit parmy les ſiens. Il eſt grand en trois façons, grand de corps, grand diſcoureur, & grand Iongleur. Il s'eſt monſtré autant porté au bapteſme de ſa femme, qu'il auoit eu de peine à ſe reſoudre qu'on baptiſaſt ſa fille. Et comme il auoit fait ioüer tous les reſſorts de ſon art, pour donner la vie du corps à l'enfant, auſſi n'a-il rien épargné pour donner celle de l'ame à la mere. Cette femme qui auoit obtenu de ſon mary permiſſion de faire ſa fille Chreſtienne, ne vouloit pas l'eſtre, & auoit ſi grand horreur des Peres, qu'elle ne leur vouloit rendre aucune réponſe. Eſtant

allé pour quelque affaire aux trois Riuieres, ie la fus viſiter; elle cogneut que ie n'eſtois pas celuy qui auois inſtruit ſa fille, & me répondit; Ie luy repreſente doucement le danger, où elle ſe ietroit d'eſtre à iamais ſeparée de ſon enfant, qu'elle aymoit auec ſi grande paſſion; qu'à mon aduis elle en eſtoit malade de regret & de triſteſſe. Ta fille, luy diſois-ie, eſt bienheureuſe, & tu ſeras malheureuſe à iamais: elle eſt au Ciel, & tu ſeras dans le fond des abyſmes, tu dis que tu l'aymes, & tu ne veux pas aller auec elle; tu ne la ſçaurois ſuiure, ſi tu ne crois, & ſi tu n'es baptiſée. Elle ſe mit à pleurer; I'adioûtay, que ſi ie faiſois ſejour aux trois Riuieres, ie la verrois ſouuent; mais puis qu'il me falloit deſcendre à Kébec, ie la priois de preſter l'oreille à mon frere; elle le fit veritablement, mais non pas ſi toſt. Les Peres apres mon depart l'ayãt pluſieurs fois viſitée, la quitterent pour vn temps, comme vne acariaſtre; ſon mary s'en formaliſa, & ſe vint plaindre à l'Interprete, diſant qu'on auoit tort de laiſſer mourir ſa femme ſans bapteſme; qu'il eſt vray que iuſques à preſent elle auoit perdu l'eſprit, mais qu'elle eſtoit

rentrée en ſon bon ſens, & que les Peres en fiſſent l'experience. Iamais plainte ne leur fut plus agreable ; ils viſitent cette pauure femme malade, l'inſtruiſent quelques iours durant, ſon mary ſe trouuant touſiours preſent, & luy diſant beaucoup de bien des Peres, pour la rendre plus affectionnée à noſtre creance. Tu ſçais, diſoit-il, que ces gens-là ſont grands Capitaines, que tous les François les ayment, qu'ils font perpetuellement du bien à nos malades, que tout l'hyuer quand nous ſommes affamez, ils donnent à manger à ceux qui n'en ont point, pourquoy ne leur croiras tu pas? Si feray bien, reſpond-elle, ils diſent vray. Le Pere Buteux là deſſus luy demanda, ſi retournant en ſanté elle ne promettoit pas d'eſtre fidelle à la creance qu'elle vouloit embraſſer : Soit que ie viue, ou que ie meure, ie croiray touſiours en Dieu, reſpondit-elle. Eſtant ſuffiſamment inſtruite, ſon mary enuoya certain iour querir les Peres, & tous les parens de la malade, pource qu'elle ſe mouroit. Le Pere Buteux l'approchant la voulut interroger, mais on luy dit qu'elle auoit perdu la parole depuis minuit, & qu'il ſe haſtaſt de la baptiſer

puis qu'elle mouroit. Le Pere la regarde, & luy dit qu'elle ouuriſt les yeux pour marque de ſa creance, & pour teſmoigner qu'elle deſiroit le ſainct Bapteſme : auſſi toſt elle ouure les yeux, regarde le Pere, & luy dit, Ie croy en Dieu, & ie croy auſſi ce que tu m'as dit: c'eſtoit plus qu'on n'en deuoit eſperer d'vne femme tenuë pour morte : on la baptiſe donc, & ſon parrain luy donna nom Michelle. Si toſt qu'elle fut lauée dans ce ſacré bain, elle parle plus libremẽt, & appellãt ſon mary le pria de faire ſortir beaucoup de perſonnes qui eſtoiẽt entrez en ſa Cabane; Feray-je auſſi ſortir les Peres, luy dit-il ? Non pas, répond-elle, mais biẽ les autres. Apres que le Pere l'eut conſolée, il loüa le mary d'auoir aymé ſa femme d'vn vray amour. Si ie ne l'euſſe pas aimée, replique-il, ie ne l'aurois pas preſſée de croire en celuy qui a tout faict; mais ie me réioüis de ce qu'elle verra au Ciel celuy qui eſt tout bon, eſtant baptiſée en ſon nom. C'eſt choſe eſtrange que ces Barbares trouuent nos veritez tres-adorables ; ie veux dire que pluſieurs d'entre eux approuuent noſtre creance, & cependant ils ne la veulent receuoir qu'à la mort : ils ont peur d'eſtre

mocquez de leurs compatriotes, faiſant comme pluſieurs Chreſtiens qui iugent au fond de leur ame, que c'eſt vn biẽ tres-grand de frequenter les Sacremens, mais comme ils ont peur d'eſtre tenus pour deuots, & de receuoir quelque petit coup de dent des bouffons ou des impies ; la crainte d'vn petit mal leur faict perdre le fruit d'vn tres-grand bien.

Le trentieſme du meſme mois, Dieu fit vne eſpece de miracle au bapteſme d'vne fille Algonquine, les Peres l'ayant trouuée ſans parole & ſans iugement deſeſperoient de la pouuoir inſtruire ; ils s'addreſſent à S. François Xauier, luy promettant de faire porter ſon nom à cette pauure creature, s'il luy plaiſoit de luy obtenir autant de force qu'il eſtoit neceſſaire pour receuoir le Bapteſme. Choſe eſtrange ! cette moribonde que ſes parens auoient deſia peinte de noir comme vne treſpaſſée, reuint à ſoy : on appelle le truchement Algonquin, on l'inſtruit, elle croit, elle ſouhaite le Bapteſme, on le luy donne, & ſuiuant la promeſſe faicte à ce grand Sainct, le truchement la nomma Françoiſe : ſi toſt qu'elle fut deſchargée du fardeau de ſes pechez elle s'endormit

en terre pour ſe reſueiller au Ciel : ô quelles benedictions ! ô quelles actions de graces ! de ſe voir au meſme moment dans la creance, dans le ſouhait, & dans la ioüiſſance d'vn bien que l'œil n'a veu, ny l'eſprit conceu.

Le cinquieſme iour de Iuin vne bonne femme Sauuage porta ſon petit fils malade en noſtre Chappelle des trois Riuieres pour receuoir le ſainct Bapteſme, Monſieur Rouſſeau le nomma Denys : cette bonne mere auoit deſia donné deux enfans à Dieu, ces trois ames adoreront à iamais les trois adorables perſonnes, & obtiendront le ſalut d'vne ſi bonne mere, comme nous eſperons.

Le ſixieſme de Iuin le Pere de Quen baptiſa vn grand ieune Sauuage, à qui Monſieur Gand donna le nom de Ioſeph, il ſe nommoit en ſa langue *Echkanich*, c'eſt à dire vne petite corne ; ce pauure homme eſtant tombé malade aux trois Riuieres pendant l'hyuer, & ſouhaittant d'eſtre auec ſes parens qui couroient les bois voiſins de Kébec, vn autre Sauuage ſon parent l'attache ſur ſa traiſne & le traiſne trente lieuës durant ſur la neige & ſur les glaces, ie vous laiſſe à penſer quels re-

ſtaurans il donnoit à ce pauure malade, en quelle hoſtellerie il paſſoit les nuicts, il n'y a que les corps de bronze qui reſiſtent aux fatigues des Sauuages. Ce pauure miſerable fut amené encor en vie iuſques à Kébec, vn de nos Peres le va voir, auſſi eſtonné de l'entrepriſe de celuy qui ſe portoit bien, comme de la reſolution du malade; il donne à manger à tous deux, & pendant qu'ils eſtoient attentifs à leurs corps, le Pere penſoit au ſalut de leur ame. Comme il les inſtruiſoit il vit que le pauure malade prenoit plaiſir à ouyr parler de l'autre vie, cognoiſſant bien que celle qu'il menoit tres miſerable luy alloit eſchapper: pour celuy qui eſtoit en ſanté, comme il ſe vit deceu de ſon eſperance, croyant rencontrer à Kébec les parens du malade, il le quitte là ſous vn meſchant todis, & les va chercher dans les bois: le Pere en attendant prit le ſoin de ce Sauuage, & ſur tout demanda à noſtre Seigneur au ſainct ſacrifice de la Meſſe qu'il offrit pour ſon ſalut, que ſa Majeſté accordaſt le Bapteſme à cette pauure ame qui ſembloit gouſter ſa parole: il ſe trouua à l'Autel dans vne grande confiance qu'il eſtoit exaucé, mais au ſortir

ſortir delà il creut quaſi tout le contraire: car voicy arriuer les plus proches parens de cette carcaſſe, qui n'auoit plus que les os, leſquels ayãs garotté ce fardeau mourant ſur les traiſnes, l'emmenent auec eux bien auant dans les foreſts. Ceux qui le virent partir, ne luy donnoient pas cinq iours de vie. Cependant il a paſſé l'hyuer, ſa pauure mere, & ſes parens le traiſnant par toutes les ſtations des Sauuages, tantoſt ſur des Montagnes, tantoſt dans des Vallées, maintenant ſur des Fleuues, ou des Lacs tout glacez, le plus ſouuent ſur la neige, & touſiours dans les bois: le Printemps venu ils l'ont amené à Kébec. Le Pere qui l'auoit demandé à Dieu, le voyant fut bien eſtonné, il s'approche de luy pour l'inſtruire. Ce pauure homme n'auoit plus que le ſentiment neceſſaire pour la foy; c'eſt à dire les oreilles, car il auoit perdu la veuë, & tous les autres ſentimens eſtoient fort aſſoupis, reſſemblant à vn ſquelet pluſtoſt qu'à vn homme. Il écoute volontiers ce qu'on luy dit, ſa mere meſme luy inculque, & luy fait doucement rendre réponſe. En vn mot il croit, & donne des preuues de ſa creance, inuoquant tantoſt l'vne, tantoſt l'au-

tre des trois perſonnes de la ſaincte Trinité, particulierement le ſainct Eſprit, lequel enfin il receut par le Bapteſme, que luy confera le Pere de Quen. Il ne reſta que cinq ou ſix iours en terre apres cette faueur, ſa Patrie eſtoit le Paradis, où il ſe retira, laiſſant ſon corps à ſa pauure mere, qui l'enueloppa dans diuerſes robbes, & ſans nous en donner aduis l'alla loger ſur de hautes fourches, pour l'enterrer par apres ſelon leur ancienne couſtume. Le Pere qui l'auoit inſtruit eut le vent qu'on auoit enleué ce corps, il ſe tranſporte aux Cabanes des Sauuages, demande à ſa mere & à ſes parens, où on l'a mis, ils ne ſonnent mot. Il va voir le Capitaine de cette Nation, le prie de luy faire rendre ces dépoüilles, que cét homme eſtoit baptiſé, & que Monſieur le Gouuerneur ſeroit faſché ſi on ne le plaçoit au Cimetiere des François. Attend, fit-il au Pere, ie te feray donner ce que tu deſires; il s'en va de ce pas voir les parens du defunct, leur fait vne belle harangue, declarant l'affection que nous portions à leur Nation, l'aſſiſtance que nous rendions à leurs malades, & les honneurs que nous faiſions à leurs morts. Auſſi-toſt

la mere acquieſce à noſtre deſir, & ce Capitaine preſſe la ieuneſſe d'aller querir le corps, & de nous le mettre entre les mains. Comme le Pere les preſſoit; l'vn d'eux repartit, Ne te haſte pas tant, peut eſtre que ſon ame n'eſt pas encore ſortie de ſon corps, qu'elle eſt encor au bout de ſa teſte, & cependant il y auoit deux iours qu'il eſtoit mort. Le Pere ayant receu ce depoſt, fit preparer les choſes neceſſaires au conuoy, & donner aduis à Monſieur de Montmagny noſtre Gouuerneur de tout ce qui ſe paſſoit. Cét homme de pieté & de courage, qui auoit trois iours auparauãt, faiſant ſon entrée au Païs, aydé à donner l'entrée à l'Egliſe, & à la grace, à vn pauure Sauuage, comme ie vay dire tout maintenant, quitta les delineamens des fortifications qu'il traçoit, & qu'il fait maintenant baſtir, pour honorer ces funerailles de ſa preſence. Il prend luy meſme vn flambeau, ou vn cierge en main. Monſieur le Cheualier de l'Iſle ſon Lieutenant en fit autant, Monſieur de Repentigny, Monſieur de ſainct Iean, tous braues Gentilshommes, quantité de ſoldats, & d'autres perſonnes rendirent les derniers deuoirs à ce

nouueau Chreſtien. Le Pere Garnier & le Pere Chaſtelain, portoient ſon corps, que les Sauuages ſuiuoient, auec beaucoup de modeſtie & de ſilence. Comme on vint à le deſcendre dedans la foſſe, ſes parens y ietterent outre les robbes, dont il eſtoit couuert, vne Caſtelogne, vn Capot, vn ſac contenant ſon petit equipage, & vn rouleau d'eſcorce. Le Pere leur dit aſſez que cela ne ſeruoit de rien à vne ame, qui eſtoit au Ciel; mais ils repartirẽt, que c'eſt leur couſtume, & qu'ils n'oſtent rien au mort, de ce qui luy appartient. Ie vous laiſſe à penſer ſi nos François & nos Françoiſes nouuellement venus, qui aſſiſtoient à cét enterrement, s'eſtonnoient de ces façons de faire. Ils portoient compaſſion aux viuans, & vne ſainte enuie au mort, croyans ceux-là miſerables, & celuy-cy bien-heureux.

L'onzieſme du meſme mois, iour de ſainct Barnabé, nous fut vn iour de réiouïſſance en toutes façons, comme i'ay témoigné à l'entrée de cette Relation. Monſieur noſtre Gouuerneur mettant pied à terre, voulut eſtre Parrain d'vn Sauuage qui demandoit le bapteſme, il luy donna nom Ioſeph. Le Pere Cha-

ſtellain, comme i'ay déja dit, deſcendant du Vaiſſeau, commença ſon apprentiſſage en la Nouuelle France, par ce bapteſme. Ayant fait mention de cette action, ie diray ſeulement ce que i'ay obmis, touchant ce Neophyte, l'vn des mieux diſpoſez pour le Ciel, que nous ayons veu. Le Pere qui l'inſtruiſoit, le voyant d'vn bon naturel, & cognoiſſant que la foy s'enracinoit dans cette ame, eut grand deſir de luy ſauuer la vie. Il employe nos Chirurgiens François, le penſe luy meſme, le viſite, luy porte quelques raffraichiſſemens; mais la maladie eſtant plus forte que les remedes, ce pauure homme luy dit, *Nikanis*, mon grand amy, penſons à l'ame; baptiſe moy, pour le corps ie voy bien qu'il faut mourir. Le Pere le differoit, pour luy faire deſirer plus ardemment vn ſi grand bien. Or il arriua, qu'en le viſitant certain iour, il trouua vn Iongleur qui le ſouffloit, criant, hurlant, battant ſon tambour, faiſant mille grimaces à leur façon. Il les tance tous deux fort ſeichement; le malade d'auoir eu recours à d'autres qu'à Dieu; le Charlatan de s'eſtre ingeré à cymbaliſer vne perſonne qui croyoit déja en Ieſus-Chriſt. Ce-

luy-cy regarde le Pere ſans dire mot, & tire païs : le pauure patient prenant la parole, luy dit, *Nikanis*, pourquoy te faſche-tu ? cét homme m'eſt venu faire ſelon la couſtume de noſtre Nation : s'il y a du mal, il le faut quitter ; nous ne faiſons pas ces choſes à mauuais deſſein : ceux qui eſtoient preſens, adiouſterent, parlant au Pere, Tu n'as point d'eſprit, Tu fais ce que tu peux pour guerir ce malade, tu n'en ſçaurois venir à bout ; l'autre te veut ayder, & tu t'en faſche ? Ce n'eſt pas trop de deux perſonnes, pour guerir vne ſi grande maladie. Fais de ton coſté, & luy du ſien ; voila comme il ſe faut accorder. Ils faiſoient iuſtement comme les Philiſtins, qui vouloient ioindre l'Arche, & Dagon tout enſemble. IESVS ne s'accorde point auec Belial. Il eſt bien vray neantmoins, que ces badineries ſont plus innocẽtes, que ie ne penſois au commencement. Les plus ſimples croyent qu'ils ſont ſecourus par ces chants, ſans ſçauoir comment ; d'autres les prennent, pour ainſi dire, comme on prendroit vne medecine ; quelques vns penſent que ces bruits chaſſent le Manitou ; & les Charlatans font ces ſingeries pour en tirer du

profit. Noſtre malade s'étoit laiſſé ſouffler pour ſuiure la couſtume de ſes Anceſtres: il me promit fort de n'auoir iamais plus de recours à ces remedes. Mais ils ont beau faire, leurs parens les leurs procurẽt cõtre leur gré. Cõme donc on continuoit de luy declarer les veritez Chreſtiennes, il preſſa le Pere de le faire Chreſtien, & de penſer à ſon ame: Tu vois, diſoit-il, que ie croy, & que pour t'obeïr, ie ne veux pas, que nos Medecins m'approchent, ie ne ſçaurois quaſi plus me mouuoir; ſi ie meurs ſans Bapteſme, tu dis que i'iray dans des feux qui iamais ne s'éteignent; Pourquoy retarde tu tant? Les vaiſſeaux arriuans ſur cette entrefaite, on luy donna l'accompliſſement de ſon deſir. Eſtant baptiſé, il appelle le Pere, & luy dit, *Nikanis* mon ame eſt toute conſolée, elle a neantmoins encor vn ſouhait, c'eſt de voir mes parens pour la derniere fois; ils ſont là haut aux trois Riuieres, trouueras-tu à propos que i'y aille? Si tu n'en es pas content, ie mourray icy aupres de toy; mais tu as là des freres, eſcris leurs qu'ils ayent ſoin de mon ame, comme tu as eu. Le Pere luy repliqua qu'il mourroit en chemin; Non, dit-il, ie ne mourray pas,

ie ſens bien mon cœur, i'arriueray aux trois Riuieres, i'y feray quelque ſejour, & puis ie mourray : tout cela fut vray. Le Pere luy donne des lettres, on l'embarque dans vn Canot, ſa femme & ſes enfans l'emmenent ; eſtant arriué, il enuoye querir le Pere Buteux, le fait aſſeoir aupres de ſoy, & luy rend les lettres qu'on luy auoit données. Le Pere cognoiſſant par ces lettres, qu'il eſtoit Chreſtien, & filieul de Monſieur le Gouuerneur, l'embraſſe étroitement, & luy promet toute aſſiſtance. Ses parens qui l'eſtoient venus voir, admiroient ces careſſes, & ces témoignages de charité, qui ne ſe voyent point parmy eux. Prenant donc la parole, il dit au Pere, Ton frere aiſné m'a bien ſecouru à Kébec : Nous ferons le meſme icy, repart le Pere ; mais te ſouuiens tu bien de ce que mon frere t'a enſeigné ? Ouy da, fit-il, & quittant vn plat d'écorce qu'il tenoit entre ſes mains, il commence à marquer ſur ſes doigts les trois perſonnes de la ſaincte Trinité, & à reciter les premiers rudimens du Chreſtien : s'il oublioit quelque choſe, ſa femme le luy remettoit en memoire. Veritablement à peine pouuois-ie retenir mes

larmes, écrit le Pere, voyant vn homme de quarante ans inſtruit dans le fond de la Barbarie, parler le langage des enfans de Dieu, & rendre compte de ſa Foy & de ſon Catechiſme, auec l'humilité d'vn enfant, & la deuotion d'vne grande perſonne. Il mourut enfin le trentieſme de Iuin, apres auoir paſſé quelques iours aux trois Riuieres, comme il auoit predit; & ſon corps nous fut donné pour l'enterrer, non ſans en faire inſtance en vne aſſemblée, que ces Barbares firent exprez.

Le ſeizieſme du meſme mois, deux petits Sauuages furent changez en deux petits Anges. Le ſieur Iean Paul vint donner aduis aux Peres de la maladie preſſante de l'vn des deux : les Peres ſe tranſportent aux Cabanes, le font Chreſtien, & le nom de Iean Paul luy fut donné par celuy qui auoit donné aduis de ſa maladie, lequel deſira d'eſtre ſon Parrain ; il eſtoit âgé d'vn an ſeulement, ſon pere promit qu'il le feroit François, s'il réchappoit. A meſme temps qu'on venoit de baptiſer celuy-cy, Robert Hache; c'eſt le nom d'vn ieune homme qui demeuroit auec nos Peres aux trois Ri-

uieres, vint crier qu'on ſe dépeſchaſt de venir baptiſer vn enfant de huict iours qui eſtoit aux abbois. Le Pere Buteux y accourt, & ſur la remonſtrance que fit à la mere la femme du Capitanal, obtint permiſſion de le baptiſer, de le nommer Ignace, & de l'enterrer bien toſt apres.

Le vingt-ſixieſme du meſme mois, Monſieur le Cheualier de l'Iſle fut Parrain d'vne petite fille Sauuage, qu'vn de nos Peres baptiſa à Kébec, & la nomma Marie, la voyant preſque mourir auſſitoſt.

Le ſeptieſme de Iuillet, vne femme Sauuage vint offrir vne petite fille qu'elle auoit, à nos Peres des trois Riuieres, pour eſtre baptiſée, auec promeſſe de la faire inſtruire en la foy, quand elle ſeroit grande. Le Pere Garnier qui eſtoit là attendant les Hurons pour s'embarquer auec eux, la baptiſa ſolemnellement en noſtre Chapelle. Le ſieur de la Treille la nomma Marie.

Le huictieſme du meſme mois vn Sauuage aagé d'enuiron quarante ans, deſirant de paſſer le reſte de ſes iours en la loy de Dieu, fut baptiſé par le Pere Char-

les du Marché, il receut le nom de Ioſeph que luy donna Monſieur de Repentigny ſon Parrain. Il y auoit long-temps qu'il auoit eſté guery, à ce qu'il diſoit, d'vne maladie, par les prieres qu'vn de nos Peres auoit fait pour luy, ou pluſtoſt qu'il luy auoit appriſes : car le Pere qui l'auoit inſtruit en la foy, viſitant vne Cabane des Sauuages, vne femme malade luy dit, Apprends moy les paroles que tu as enſeignées à *Naaktuch*, c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, pource qu'il dit qu'elles luy ont ſeruy, & qu'eſtant en danger de ſa vie, il s'eſt veu deliuré prononçant ces paroles. Quand les Sauuages auant ſon Bapteſme tomboient ſur le propos de noſtre Religion, ce pauure homme ſe monſtroit triſte, voyant que quelques-vns la blaſmoient, & s'en mocquoient : le Pere l'a tenu long temps fort ſuſpect, le croyant diſſimulé, mais en fin il a fait voir qu'il auoit bon cœur. Quelque-fois il entroit tout ſeul en la Chappelle, & faiſoit ſa priere. Il demanda certain iour de ſon propre mouuement vne image pour ſe reſſouuenir de celuy qui eſtoit mort pour nous ; le Pere le voyant teſmoigner publiquement deuant tous ceux de ſa

Cabane qu'il vouloit eſtre Chreſtien, l'inſtruiſit plainement, & puis luy accorda le ſainct Bapteſme. Sa femme voyant qu'on ſe diſpoſoit pour le baptiſer, ſe mit à pleurer, diſant que ſi on le baptiſoit qu'il mourroit bien-toſt Luy l'entendant, s'écria, Tu ne ſçais ce que tu dis, tais toy, ie n'en mourray pas, & quand i'en deurois mourir, ie voudrois eſtre baptiſé pour purifier & lauer mon ame. Monſieur & Madamoiſelle de Repentigny & quelques autres perſonnes qui eſtoient preſentes furent tous attendris, quand le Pere leur eut expliqué ce qu'il diſoit, mais leur ſentimẽt de deuotion s'accreut quand ils le virent receuoir le Bapteſme d'vne façon pleine de pieté; l'ayant receu il prit la main du Pere qui l'auoit enſeigné, & de celuy qui l'auoit baptiſé, comme auſſi de Monſieur de Repentigny, & les baiſa d'vne grande tendreſſe, les remerciant du bien qu'ils luy auoient procuré. Apres le Bapteſme de ce pauure homme ie fus contraint de m'en aller au deuant des Hurons pour faire embarquer les Peres que nous y deſtinions. Eſtant aux trois Riuieres ie receus vne Lettre du Pere de Quen, qui parloit en ces ter-

mes de ce Neophyte que ie luy auois recommandé. *Ioſeph iadis nommé Nahakhich a penſé mourir auiourd'huy, il m'a enuoyé querir comme i'allois dire Veſpres : i'y ſuis allé promptement auec le ſieur Hebert qui m'a fort aſſiſté. Il perſeuere dans la bonne volonté de croire, nous luy auons fait faire quelques actes de contrition, il les fait volontiers, il dit qu'il ne veut pas eſtre bruſlé auec les meſchans, qu'il veut touſiours croire ce que luy a dit le Pere le Ieune, en diſant cela il pleuroit. Il a vn grand deſir de vous voir, ie dis tres-grand ; ie crains neantmoins qu'il ne vous voye plus qu'en l'autre monde. Pour moy voſtre retour m'apporteroit vne grande conſolation, & vn grand ſoulagement; car tandis qu'il ſera malade, il ſera neceſſaire que ie l'aille ſouuent voir durant le iour ; & ce qui me faſche, c'eſt que ie ne ſçaurois parler.* Ce ſont les propres mots du Pere, qui eſt fort occupé & diuerty auſſi bien que les autres ; voila pourquoy il n'aduance pas tant en la cognoiſſance de la langue comme il deſireroit. De verité c'eſt vne choſe bien faſcheuſe de voir vn pauure homme demander le pain de l'Euangile à la mort, & de ne luy pouuoir donner que de petites mies, qui ne ſont pas

capables de le raſſaſier. Le Pere du Marché, qui m'a rendu les Lettres du Pere de Quen, m'adiouſtoit que ce pauure Sauuage pleuroit de tendreſſe, & qu'au rapport du truchement il exhortoit vn ſien compatriote la larme à l'œil à croire en Dieu, & embraſſer ſa ſaincte foy. En fin il mourut le dernier iour de Iuillet; les Sauuages auoient déja mis ſon corps dans vn Canot pour le porter au Sault de Montmorency, quand le Pere Maſſe ſuruenant les arreſta, & le fit rendre pour l'enterrer auec les Chreſtiens. Le Pere de Quen m'écriuit ſa mort : *Ioſeph*, dit-il, *tant & ſi ſouuent recommandé, a quitté cette vie le iour de noſtre bien-heureux Pere & Fondateur ſainct Ignace. Ie l'ay viſité tous les iours trois fois : i'ay fait mon apprentiſſage à l'enſeigner, & luy faire faire des actes de foy & de douleur, ſans emprunter la langue d'autruy. Il me faiſoit par fois reiterer ce que ie luy faiſois dire pour marque qu'il y prenoit gouſt. Monſieur de Repentigny ſon Parrain l'a ſouuent viſité dans ſa maladie, luy faiſant porter tantoſt des œufs, tantoſt des Tourterelles, quelquefois des confitures : en fin il luy a rendu les derniers deuoirs, l'accompagnant à la ſepulture, comme auſſi*

Madamoiſelle ſa mere, & Madamoiſelle ſa femme, & autres perſonnes de ſa maiſon. Ie donneray cette loüange à nos François, qu'ils honorent volontiers les obſeques & les Bapteſmes de nos Sauuages de leur preſence: ce qui edifie grandement ces Barbares, voyant qu'on fait eſtat de ceux de leur nation, qui reçoiuent noſtre ſaincte foy. Quatre François portoient le corps de celuy-cy. Monſieur de Courpon, Monſieur Gand, Monſieur de Caſtillon, & pluſieurs autres, ſe trouuerent au conuoy ſuiuy des Sauuages qui ſe trouuoient pour lors à Kébec.

Le quatorzieſme du mois d'Aouſt, le Pere Antoine Daniel, deſcendant du Pays des Hurons, & paſſant par la petite Nation des Algonquins, baptiſa vn pauure priſonnier Hiroquois, que les Sauuages alloient ſupplicier. Voyant donc que cét homme entendoit bien le Huron, il fait quelques preſens à ſes gardes pour le pouuoir aborder, & luy parler auec liberté; il luy repreſente que c'eſt fait de ſa vie, qu'apres ſa mort ſon ame doit ſouffrir des tourmens incomparablemẽt plus grands, que ceux qu'il auoit deſia experimenté, & deuoit experimenter en ſon

corps; que ſi neantmoins il veut croire en celuy qui a tout fait, il échapera ces tourmens, & ioüira des delices du Ciel. En vn mot il l'inſtruit, & le baptiſe immediatement deuant qu'on le menaſt à la mort. Il nous diſoit qu'eſtant vn ſoir aupres de luy, les Sauuages le vindrent lier, afin qu'il ne ſe ſauuaſt point la nuict; ils luy attachoient les bras & les pieds à deux gros baſtons, qui ioignoient ſon pauure corps tout eſtendu ſur la terre, & placé en telle poſture qu'il ne le pouuoit remuer. Pendant que l'vn le lioit, vn autre éclairoit auec vn flambeau d'écorce, & tout exprez ſecoüoit ce flambeau, parſemant de feu ce pauure miſerable, nud comme la main, lequel ne pouuoit ſe défaire de ces flammes, qui s'attachoient à ſa chair, & la bruſloient auec vne grande douleur; il ne crioit point neantmoins, endurant ce tourment auec vne conſtance digne d'étonnement.

Le vingt deuxieſme du meſme mois, vne femme Sauuage apporta ſon petit fils au Fort, demandant pour luy quelques raiſins ou quelques pruneaux; voyant ce pauure enfant fort malade, ie m'enquis ſi elle ne ſeroit pas bien contente qu'on le baptiſaſt,

baptiſaſt, elle s'y accorda fort volontiers, on le porte tout ſur l'heure à la Chapelle, Monſieur le General ſe trouuant là voulut eſtre ſon Parrain, il luy donna nom Theodore, il fut baptiſé ſolemnellement en la preſence de la plus part de nos François.

Voila tous ceux qui ont eſté baptiſez aux Reſidences plus proches de Kébec, tous les autres ont eſté faits Chreſtiens aux Hurons. La Relation de ces Païs ſi éloignez, que i'enuoye, en fera mention, comme auſſi de beaucoup d'autres choſes fort remarquables.

CHAPITRE V.

De la mort miſerable de quelques Sauuages.

VN certain diſoit que Dieu auoit des pieds de laine, & des mains de plomb; il me ſemble qu'il a eu des pieds de Cerf, & des bras de fer ou de bronze en la punition de quelques Sauuages. L'Apoſtat duquel i'ay amplement parlé les années paſſées menera la bande. Ie

me ſuis ſouuent eſtonné repaſſant par ma memoire, comme Dieu auoit foudroyé, pour ainſi dire, les trois freres, auec leſquels i'ay hyuerné ; pour auoir méchamment fauſſé la promeſſe qu'ils luy auoient faite de le recognoiſtre pour leur ſouuerain, de l'aymer, & de luy obeïr, comme à leur Seigneur. Ils auoient eu recours à ſa bonté dans leur famine extreme ; il les auoit ſecourus, leur donnant dequoy manger abondamment : *Adhuc eſca erant in ore ipſorum, & ira Dei aſcendit ſuper eos.* Ils n'auoient pas encore aualé le morceau, que Dieu les prit à la gorge. Auant que l'année fuſt expirée, l'aiſné qui eſtoit ce miſerable Sorcier, qui m'a bien donné de l'exercice, fut bruſlé tout vif dans ſa propre maiſon. Le ſecond qui eſtoit mon hoſte, homme d'vn aſſez bon naturel ; mais qui pour complaire à ſon frere, voulut déplaire à Dieu, fut noyé, ayant perdu la ceruelle, comme i'ay déja écry. Reſtoit l'Apoſtat, le plus ieune des trois. Ie croy que le charactere de Chreſtien luy a pour vn peu de temps arreſté la iuſtice diuine ; mais comme il ne s'eſt pas voulu recognoiſtre, le meſme carreau de foudre, qui a frappé

ſes freres, l'a reduit en cendres. Ce miſerable eſt mort cette année de mal-faim, delaiſſé dans les bois, comme vn chien; choſe bien remarquable, qu'il n'ait pas eu dequoy manger dans l'abondance: car il y a peut eſtre dix ans, que les Sauuages n'ont tué tant d'Elans, qu'ils ont fait cet hyuer, la neige ayant eu toutes les conditions qu'ils deſirent pour leur chaſſe. Ie ne ſçay pas bien les particularitez de cet accident: les Sauuages nous ont dit ſeulement, qu'on l'auoit trouué mort de faim dans les bois. C'eſtoit bien la raiſon que cette bouche impie manquaſt de viures, qui auoit ſi ſouuent blaſphemé Dieu, & que Dieu condamnaſt à ce genre de mort, celuy qui auoit veu mourir deuant ſes yeux de pauures malades, ſans iamais me vouloir ayder à leur donner vn morceau de pain de la parole de Dieu. En vn mot l'Apoſtat eſt mort; s'il eſt mort Apoſtat, ie n'en ſçay rien, du moins il eſt mort ſans aucun ſecours de la terre; Ie ne ſçay s'il en a eu du Ciel; ie ſerois bien aiſe qu'il fuſt ainſi. Quelqu'vn me témoignant, n'y a pas long-tẽps, qu'il eſtoit biẽ aiſe de ſa mort, m'obiectoit que ie l'auois encor cette année

inuité à me venir trouuer, ſçachant bien que c'eſtoit vn meſchant homme. I'auouë qu'il eſtoit meſchant, ie confeſſe que l'année paſſée, & encore celle-cy, i'auois écry à *Tadouſſac*, pour le faire venir aupres de moy. Ie dy bien dauantage, s'il eſtoit en mon pouuoir de le tirer des fers, & de la cadene, où peut eſtre il eſt maintenant, que ie l'en tirerois, pour en contre-eſchãge du mal qu'il m'a fait, luy procurer le plus grand bien, que l'on puiſſe procurer à vne creature raiſonnable, le ſalut eternel. Helas! eſt ce donc ſi peu de choſe qu'vne ame ſoit damnée! Toutes les grandes affaires des Conclaues, des Cours ſouueraines, des Palais, & des Cabinets, ne ſont que ieux d'enfans, en comparaiſon de ſauuer, ou de perdre vne ame. Mais paſſons outre.

Vne femme Sauuage eſtant tombée malade à Kébec, vn de nos Peres la voulut inſtruire, elle faiſoit ſemblant de l'écouter; mais quoy qu'on die que les Sauuages nous trompent par fois, faiſant mine de preſter l'oreille à vne doctrine, que leur cœur ne gouſte pas; ſi eſt-ce qu'il eſt bien aiſé de recognoiſtre dans vne inſtruction de durée, ſi le cœur s'accorde auec

la langue, iamais le Pere n'eut opinion, qu'elle ſe vouluſt veritablement faire Chreſtienne. Elle vit de ſes yeux la gueriſon ſoudaine du petit fils du Prince, dõt i'ay parlé au Chapitre III. cela luy fit demander ſouuẽt le Bapteſme, pour eſtre auſſi guerie. Le Pere qui ne voyoit qu'vn ſoin du corps en cette ame, ne le luy voulut pas accorder, luy promettant qu'auſſi toſt qu'elle ſeroit mieux inſtruite, qu'on la baptiſeroit. Baptiſe moy, diſoit elle, & puis tu m'inſtruiras: cét ordre n'eſtoit pas bon. Enfin *Attikamégou*, c'eſt ce Sauuage nommé le Prince, s'en voulant aller à la chaſſe dans les bois, luy demanda ſi elle vouloit reſter pour eſtre inſtruite, que nos François l'aſſiſteroient, & que nous la nourririons; iamais elle n'y voulut conſentir. On la iette donc ſur vne traiſne pour l'emmener. Le Pere defendit fort au Sauuage qui la traiſnoit, de la tuer, car c'eſt ainſi qu'ils ſe déchargent de leur fardeau, il ne la tua pas en effet; mais elle meſme par deſeſpoir, ou par accident: diſons pluſtoſt par vn iuſte chaſtiment de Dieu, ſe fit mourir. Pendant certaine nuict, comme il y auoit bon feu dans ſa Cabane, & que tout le monde dormoit

profondement, cette femme ſe voulant leuer tomba dans les flammes, & fut eſtouffée en vn moment; beuuant le feu dés cette vie, qu'elle alloit trouuer bien plus ardent en l'autre. Le Prince nous eſtant venu voir, & nous ayant raconté cette cataſtrophe; le Pere qui l'inſtruit luy demanda, s'il ne ſçauoit point la raiſon, pourquoy cette femme n'auoit pas voulu croire, ny demeurer pour eſtre inſtruite. Elle diſoit, répondit il, que mourant parmy les François, on ne luy donneroit qu'vn drap apres ſa mort. Et que luy as tu donné? luy demanda-on. Ie l'ay enueloppée dans la peau d'Ours, que vous luy auiez donnée, qui eſtoit déja à demy pourrie. Ie m'aſſeure, dit-il, en ſe gauſſant, que ſon ame ne prendra pas la peine de la venir querir, car elle ne l'empeſcheroit guieres de reſſentir les feux, qui bruſlent les infidelles.

Ceux qui aydent à la conuerſion des ames ne ſont pas touſiours ſauuez, la premiere conuerſion qu'on doit faire c'eſt de ſoy meſme. Malheur à celuy qui fait comme les balais, qui nettoyent la maiſon, & ſe falliſſent eux-meſmes; c'eſt ce qu'vn Sauuage a fait cette année. Ce mi-

ſerable a fait baptiſer ſon propre fils, ſa fille, ſa niepce, & quelques autres, & luy ne l'a pas voulu eſtre. Eſtant tombé malade aux trois-Riuieres, le Pere Buteux l'allant viſiter trouua vn Iongleur aupres de luy : il le voulut faire ſortir de la Cabane ; mais ce Charlatan repartit qu'il écouteroit luy meſme ce qu'on enſeigneroit au malade. Le Pere luy demande donc, s'il ne vouloit pas croire en Dieu, qui ſeul le pouuoit guerir en cette vie, & le rendre bien-heureux en l'autre. Ouy da, fit-il, ie croy que voſtre Manitou eſt tout puiſſant, dis luy qu'il me gueriſſe, & ie te donneray dix Caſtors. Tu ſçay bien, repartit le Pere, que nous ne voyons pas les malades pour tirer d'eux quelque preſent ; mais pluſtoſt pour leur en faire. Ie le ſçay bien, & partant reuiens moy voir ſur le midy. Il ſe vouloit faire chanter par ce Iongleur ; mais le Pere le fit venir ſecrettement, & l'intimida en ſorte qu'il ne chanta point, ny ne ſouffla ce pauure miſerable, comme il s'y attendoit. Le Pere l'eſtant retourné voir ſur le midy, ſoit qu'il fuſt touché par les prieres de ſes enfans, qui ſont au Ciel, ou qu'il fiſt l'hypocrite, il promit merueille ; mais com-

me il eſtoit extremement ſuperbe, la foy ne peût entrer, ou faire long ſejour dans ſon ame. *Quomodo vos poteſtis credere, qui gloriam ab inuicem accipitis.* L'orgueil met de grands obſtacles entre Dieu & l'ame, & ferme la porte à la Foy, auſſi bien qu'à la Charité. Quelques iours apres il fit venir le Pere, & luy dit qu'on l'auoit aſſeuré qu'il gueriroit s'il dormoit auec vn chappeau, le ſuppliant de luy en donner vn; comme on le voulut détourner de cette ſuperſtition, cette ame altiere ne voulant pas eſtre contredite, ſe cabre, dit des iniures aux Peres, & à tous les François, les appellans menteurs & impoſteurs. On le voulut ramener à la raiſon par la douceur; mais il ſe tourna par dépit de l'autre coſté, ſans iamais vouloir répondre. Quelque temps apres ſon frere le voyant approcher de l'agonie, dit à vn ieune garçon François, qu'il en aduertiſt les Peres, celuy-cy s'en oublia: la mort le pourſuiuant de prés, vn autre Sauuage vint frapper à la porte des Peres, mais l'vn d'eux diſoit la ſaincte Meſſe, & l'autre eſtoit empeſché ailleurs, ſi bien qu'il ne trouua perſonne; il retourne encore vne fois, rencontre le Pere Buteux, l'em-

mene auec ſoy; mais comme ils entroient en la Cabane, ce ſuperbe rendit le dernier ſouſpir. Ces accidens deuãt les hommes, ne ſont que des accidens, mais deuant Dieu ſont de grands iugemens. Il eſtoit tenu des François pour vn meſchant homme; quoy que ſur la fin de ſes iours il euſt taſché par quelques bonnes actions d'effacer cette mauuaiſe reputation. Nous auons remarqué ſouuent, que ceux qui auoient quelque bonté naturelle ont eſté ſecourus de Dieu, & que les luxurieux, les arrogans, & autres ſemblables n'ont point ioüy des meſmes faueurs à la mort. On m'a dit que c'eſtoit ce Sauuage qui auoit mis le feu dans la Cabane du Sorcier, dont ie viens de parler, le faiſant bruſler tout vif pour ſe deliurer de l'importunité qu'il luy cauſoit par ſa maladie, ſemant par apres vn bruit pour couurir ſa cruauté, que ce feu s'eſtoit pris par l'operation d'vn autre Sorcier, auec lequel celuy-cy auoit eu quelques priſes, iuſque là que quelqu'vn me dit, que ce feu eſtoit venu par deſſous terre.

Le fils du Capitanal âgé d'enuiron dix-huict ans a reſſemblé à ce malheureux;

paſſant en l'autre vie d'vne façon tres-miſerable ; il eſtoit enfant de bons parens pour eſtre Sauuages, ſon Pere mourut il y a deux ans en reputation de ſage, & de vaillant Capitaine parmy ſon peuple ; ſa mere eſt encor viuante, c'eſt la femme Sauuage la plus modeſte que i'aye point veu ; leur fils degeneroit de ces bonnes qualitez. Il y a vn an que le Pere Buteux & vn autre de nos Peres s'eſtant rencontrez en vn feſtin des morts que faiſoient les Sauuages proche du ſepulchre de ſon pere : ils furent contraints de luy donner la chaſſe publiquement, ſur vne action brutale qu'il alloit commettre à leurs yeux : les aſſiſtans recogneurent ſa faute pour luy, & firent cas de la remonſtrance de nos Peres ; car ces Sauuages ont cela de bon, de ne contredire iamais la verité cogneuë, bien qu'ils ne la ſuiuent pas touſiours. Ie ne ſçay pas ce que fit du depuis cét infame, mais voicy ſa mort déplorable. Eſtant tombé malade le Pere Buteux l'alla viſiter, demande à ſa mere ſi elle ne ſeroit pas bien-aiſe qu'il parlaſt à ſon enfant ; elle repart qu'elle en eſtoit fort contente, mais que pour l'heure il y auoit quelque empeſchement dans la Ca-

bane, & partant qu'il retournaſt dans quelque temps. Cét empeſchement prouenoit de deux Iongleurs : le Pere nonobſtant cela le voulut aborder, mais ces beaux Medecins luy firent ſigne qu'il le congediaſt abſolument, ce qu'il fit. A peine le Pere eſtoit-il ſorty que ces trompeurs ſe mettét à crier, hurler, battre leur tambour, & faire leur tintamarre ordinaire : cela fait, ils abordent le pauure malade, font retirer ceux qui l'auoiſinoient de trop prés, luy crient, Prens courage mon enfant, nous auons trouué la cauſe de ta maladie, ferme les yeux ſeulement, & nous laiſſe faire : ce pauure patient ferme les paupieres tant qu'il peut, pendant que ces Iongleurs viſitent ſon corps, & tirant de leur ſac vn grand couſteau de boucher, ils font ſemblant de luy ouurir le coſté, & comme s'ils euſſent foüillé dans la playe, ils produiſent vn petit couſteau tout ſanglant qu'ils monſtrent aux aſſiſtans, s'écrians, Voila la cauſe du mal, courage le Manitou t'auoit mis cela dedans le corps, te voila ſoulagé, ne le ſens tu pas bien ? Oüy, repart le malade, ie me porte bien mieux. Tous les aſſiſtans s'eſtonnent regardans ce couſteau

auec admiration. Là deſſus mes Charlatans pour couurir leur ieu & leur tromperie font vne emplaſtre de cendres détrempées auec de l'eau, & l'appliquent ſur le coſté qu'ils feignoient auoir ouuert, auec defenſes biẽ expreſſes à la mere & à l'enfant de toucher à ce baume qui le deuoit guerir de tout mal, s'il ſe fuſt recogneû Vn Sauuage donne aduis de tout ce procedé aux Peres, ils courent à la Cabane du malade : le Pere Buteux preſſe la mere de luy dire ce qu'on a fait à ſon fils: apres quelques reſiſtances elle découure le ſecret, & le Pere la fourbe des Iongleurs, car ayans leué doucement ce beau cataplaſme, il ne trouua ny playe ny cicatrice. Ne vois tu pas, fit-il à cette pauure mere, que ces *Manitoſiouekhi* t'abuſent ? te faiſant croire que ce couſteau eſt ſorty du corps de ton fils, ſans qu'il en paroiſſe aucun veſtige. C'eſt en cela, qu'eſt la merueille, repart-elle, qu'ils ayent ſi dextrement fait leur operation, que le corps en ſoit ſoulagé, & en rien du monde endommagé : Peux-tu nier que mon fils ne ſe porte mieux ? Tu le vois à l'œil. En effet ſoit que le malade euſt quelque relaſche, ou que l'imagination qui opere par tout

puiſſamment luy fiſt croire qu'il ſe portoit mieux, on le voyoit plus gay qu'à l'ordinaire ; ie croy que l'eſperance que luy auoient donné ces faux Eſculapes d'vne vraye gueriſon luy cauſoit cette ioye trompeuſe. Le Pere conteſte, mais en vain, que l'abſence de ce couſteau ſanglant ne luy rendroit non plus la ſanté, que ſa preſence l'auoit fait malade, & pour n'alterer d'auantage cette femme il la quitte. Le lendemain matin elle enuoye vn Capitaine Montagnés porter la nouuelle aux Peres que ſon fils eſtoit mort la nuit, ſans que perſonne l'euſt veu expirer, qu'elle eſtoit fort deſolée, & qu'elle leur donnoit mort celuy qu'ils auoient deſiré en vie, & qu'encor bien qu'il euſt ſouhaitté d'eſtre enterré auprés de ſon pere, qu'elle leur laiſſoit l'entiere diſpoſition de ſon corps. Les Peres repartent qu'eſtant mort en Barbare, il ne pouuoit pas eſtre enterré en Chreſtien. Voila vne mauuaiſe fin d'vn ieune homme qui auoit commencé vne mauuaiſe vie.

I'aime mieux parler des roſées du Ciel, que de ſes foudres, & des benedictions de la bonté de Dieu, que des rigueurs de ſa iuſtice. Ie laiſſe ce diſcours pour en

commencer vn plus doux : apres auoir dit qu'vn ieune homme Algonquin receut pareille & encore pire recompenſe de s'eſtre fié à ces Iongleurs ; car ils luy fendirent en effet la gorge en trois endroits, comme s'ils en euſſent tiré trois morceaux de fer recourbé, qu'ils luy mirent en main. Nos Peres de la reſidence des trois Riuieres le viſiterent, & ſans profit ; car voulant pactiſer auec Dieu d'vne ſanté paſſagere, il mourut, & s'en alla commencer vn tourment eternel.

CHAPITRE VI.

Des eſperances de la conuerſion de ce Peuple.

ENTRE quelques propoſitions qu'on m'a fait de l'Ancienne France, quelqu'vn me demande, d'où vient qu'en tant d'années on a baptiſé ſi peu de perſonnes? Il me ſemble qu'il faudroit renuerſer la propoſition, & dire, d'où vient qu'en ſi peu d'années on a baptiſé tant de perſonnes? L'Eſcriture ſaincte parlant de Saül dit qu'il n'a regné que deux ans ; & cepen-

dant il eſt aſſeuré qu'il a porté le Sceptre & la Couronne bien plus long-temps. Le ſainct Eſprit compte en cét endroit ſa vertu, & non pas les années de ſon Sceptre & de ſa Couronne. I'en dis le meſme, ſi vous comptez combien il y a d'années qu'on vient rechercher en la Nouuelle France la dépoüille des animaux, vous en trouuerez bon nombre: mais ſi vous demandez combien il y en a qu'on leur annonce le ſainct Euangile, ie réponds qu'à peine a-t'on encores commencé; car à bien prendre la choſe, il ne faut compter que depuis le temps que Meſſieurs de la Nouuelle Compagnie ſont rentrez dans Kébec. Et ſi vous remontez plus haut, vous ne vous eſtonnerez point que la foy n'aye rien auancé en ces contrées, pendant qu'vn heretique y auoit la principale conduite des affaires, & l'authorité ſur ceux qui euſſent peû s'y employer. Or le terme eſt ſi court du depuis, qu'on a ſujet de donner mille loüanges à Dieu du progrez qui s'eſt faict en la Religion, dans les premiers begaiemens d'vne langue qu'il faut apprendre, maniant la truelle d'vne main, & l'eſpée de l'autre; c'eſt à dire en faiſant meſme au-

tres choſes. Ceux qui ſçauent ce que c'eſt des langues, iugeront bien que d'en apprendre vne ſans liures, & preſque ſans Truchement, parmy des peuples vagabonds, & au milieu de pluſieurs autres occupations, n'eſt pas l'œuure d'vn iour. N'eſt-ce rien, de preſcher auec cela à nos François, entendre les Confeſſions, adminiſtrer les Sacremens, viſiter les malades, aſſoupir les petits diuorces, qui peuuent ſuruenir, & faire beaucoup d'autres fonctions, capables d'employer tout vn homme. Ie veux conclure, que faute d'auoir vne pleine cognoiſſance de la langue, nous n'auons pas encor bien commencé à déployer les grandeurs de noſtre croyance. Themiſtocle diſoit au Roy de Perſe, que la parole reſſembloit à vne belle tapiſſerie, qu'il faut dérouler pour en voir les beautez: en effect il faut parler pour eſtre entendu; c'eſt ce que nous ne pouuons encore faire qu'en enfans. S'il ne falloit que propoſer en begayant quelques veritez, pour conuaincre les Sauuages plainement, ce ſeroit bientoſt fait; mais il faut interroger & répondre, ſatisfaire aux demandes, obuier aux obiections, diſpoſer ſon auditeur. Bref nos

veritez

veritez qui ſont plus nouuelles à ces Barbares, que ne feroient les equations de l'Algebre, à qui ne pourroit compter iuſqu'à dix, leur deuroient preſque faire oublier leur langue, quād nous nous en ſeruōs pour les leur expliquer; tant s'en faut que nous ayons peû ſi toſt, la nous rendre familiere en de ſi hauts myſteres. Et puis on demande d'où vient qu'on ait ſi peu auancé en la conuerſion de ces Barbares? Les grandes affaires ne ſe font que dans vn grand temps pour l'ordinaire. Celuy qui entreprit de bâtir le Temple de ſaincte Sophie, à Conſtantinople, s'enfuit ſi toſt qu'il eut poſé les fondemens de ce miracle de l'induſtrie humaine. On le fit ſouuent chercher, mais en vain; au bout de trois ans parut ce braue Architecte. L'Empereur luy demandant pourquoy il s'eſtoit eſloigné, il repart qu'vne ſi grande Machine ne ſe pouuoit faire en peu de temps, qu'il falloit laiſſer repoſer & affermir ſes fondemens deuant que de les charger; & qu'il ſe doutoit bien que ſa Majeſté n'auroit pas eu la patience requiſe en cét affaire. C'eſt la vertu qu'il faut auoir, non ſeulement pour baſtir vne Egliſe de pierres; mais encore plus pour

vne Hieruſalem celeſte. Les ames qui doiuent eſtre les materiaux de cét edifice ne reſſemblent pas aux pierres dont fut baſty le Temple de Salomon; qu'on tailloit ; & qu'on mettoit en œuure ſans bruit, elles ne crient que trop, elles reſiſtent, & d'vne double reſiſtance naturelle & acquiſe ; eſtre Barbare & bon Chreſtien, viure en Sauuage & en enfant de Dieu, ſont deux choſes bien differentes. Cette metamorphoſe ne ſe fait pas en vn mot, ny en vn moment. Pluſieurs eſtãs en France, ſe figurent qu'il ne faut qu'ouurir la bouche, & dire quatre paroles, & voila vn Sauuage conuerty. Et quand ils ſont icy, & qu'ils voyent ces Barbares dans leurs reſiſtances, ils crient que c'eſt temps perdu de leur preſcher la parole de Dieu. Quel moyen de les contenter, & de peupler le Ciel, de cette barbarie ? Si ie n'entrois point déja dans la longueur, ie ferois voir que la pluſpart des Chreſtiens font de plus grandes reſiſtances à Dieu que les Sauuages. Laiſſez ces gueux, diſent quelques-vns, vous perdez vos peines, vous-vous rompez la teſte ſans fruict. Ie dirois volontiers vn mot à l'oreille à ces gens-là. Combien de fois, ou

voſtre Confeſſeur, ou les Predicateurs, ou quelque bon Liure, ou voſtre propre conſcience, vous ont-ils repris de ce peché ſecret, que vous commettez il y a dix ans? Que de ſolicitations de la part du Ciel, & de voſtre bon Ange, pour vous le faire quitter? Vous auez reſiſtê à toutes ces batteries, & à tous ces canons? Vous qui auez eſté nourry dans la maiſon de Dieu, qui eſtes marqué à ſa marque, qui croyez que ce monſtre luy déplaiſt, qui ne doutez pas que ſa iuſtice ne ſoit épouuantable; & vous criez qu'vn pauure Sauuage eſt vn coquin, vn gueux, vn opiniaſtre. Que c'eſt perdre le temps que de l'enſeigner, pour le voir faire le rétif à la premiere ou ſeconde propoſition qu'on luy fait d'vne doctrine ſi nouuelle, à luy, & à tous ces anceſtres. Et pour autant que vous ne le voyez pas courir à bras ouuerts apres ces veritez, qu'il ne croit pas encor, vous le dedaignez, & condamnez ceux qui l'inſtruiſent, vous qui auez des pieds de plomb pour aller apres la vertu que vous croyez adorable. Hé pour Dieu donnez vous patience! *Referunt fructum in patientia*, les affaires les plus precipitées ne ſont pas les mieux fai-

tes ; qui court trop fort, eſt bien toſt hors d'haleine. Iuſques icy nous n'auons pas ſujet de nous plaindre, graces à Dieu. Pour le futur nous entrons dans de bonnes eſperances, que ie vous vay briéuement deduire.

Premierement vous m'auouërez, que s'il y a des bontez en Dieu, qu'il en fait participans ſes amis ; que s'il a des oreilles, c'eſt notamment pour ſes fauoris, *Voluntatem timentium ſe faciet.* Il fait la volonté de ceux qui le craignent auec amour & reſpect : or eſt il qu'vne infinité d'ames tres pures le ſolicitent inceſſamment pour la conuerſion de ces Peuples. I'ay fait mention de quelques-vnes cy-deſſus ; i'en ſçay pluſieurs autres : & toutes celles dont i'ay parlé, ou dont i'ay cognoiſſance, ne ſont qu'vn petit nombre, en comparaiſon de tant d'autres qui combattent pour nous, comme Moiſe pour le peuple d'Iſraël. Le ſainct Eſprit qui cauſe ce grand vuide dans ces volontez ſi pures, n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour le remplir ? Ie coniure toutes ces bonnes ames de continuer ; leurs prieres ne ſont pas ſans benediction. Vne marque que Dieu veut donner, eſt quand il ſe fait de-

mander, & demander auec amour, auec ardeur, & auec perſeuerance. Nous ſentons les effets de ce puiſſant ſecours ; ſi ce bruit des trompettes du Ciel dure, les murs de Iericho tomberont ; ils ſemblent déja s'ébranler.

Secondement, la bonté de Dieu leuant quelques obſtacles à la foy, iette petit à petit ſa crainte dans ces ames. *Initium ſapientiæ timor Domini.* Pluſieurs Sauuages ſe ſont eſtonnez auſſi bien que nous des chaſtimens du Sorcier, & de ſes complices ; la mort de l'Apoſtat ne nuira point à fomenter les apprehenſions que pluſieurs ont de ſe ioüer à Dieu. Mais ie ne puis aſſez admirer, comme il a abbaiſſé l'orgueil des plus ſuperbes d'entre-eux, notamment d'vn certain nommé *Oumaſtikoueiau*, ſurnommé des François, la Grenoüille. Ce meſchant homme auoit plus d'authorité que les Capitaines meſme ; ſon credit s'eſtendoit parmy toutes ces Nations. Ses deſſeins eſtoient de les diuertir entierement du commerce, & de l'amitié des François. Il auoit à cette fin traicté de paix auec ſes ennemis ; mais Dieu qui cognoiſſoit la malice de ſon cœur, l'a foudroyé, & a permis que les

plus meſchants des Sauuages ſe trouuaſſent enueloppés dans ſes crimes. Car voulant frayer le chemin chez l'Eſtranger par les terres de ſes ennemis, qu'il croyoit auoir gagné, ils ont trempé leurs mains dans ſon ſang, l'égorgeant miſerablemẽt auec tous ceux dont l'orgueil nous faiſoit plus de reſiſtance. Quand Goliat fut terraſſé, l'armée des Philiſtins n'eut plus de force. La mort de ceux-cy rend les autres plus ſouples, & mieux diſpoſez à nous accorder ce que nous deſirons d'eux.

En troiſieſme lieu, plus la ſplendeur des François ira croiſſant en ces Païs, plus les Barbares les reſpecteront-ils, & plus grande crainte auront-ils de les offenſer. Les Peuples de l'Inde Orientale, ayans les Portugais en grande eſtime, receurent plus aiſément leur creance; & les Sauuages venans petit à petit à admirer la puiſſance, l'induſtrie & les bonnes mœurs de nos François: ie tremble écriuant ces derniers mots, tant i'ay peur d'eſtre fruſtré de mon attẽte en ce point: feront eſtat de leur foy, & l'embraſſeront plus aiſément.

En quatrieſme lieu, S'ils commencent

déja à procurer le Bapteſme à leurs enfans malades, il faut eſperer qu'vn iour ils deſireront pour eux, ce qu'ils penſent eſtre bon pour les autres. Ie vous ſupplie de remarquer ce point icy, & celuy qui vient apres. Vous voyez des meres qui apportent elles meſmes leurs enfans au Bapteſme, quand elles les voyent en danger de mourir, & quelques-vnes pleurent abondamment, entendans dire que leurs enfans ſont dans les flammes, pour n'auoir voulu croire, ou qu'ils ſont priuez des plaiſirs du Ciel, pour n'eſtre baptiſez. Eſt-ce pas là vn bon commencement? Il eſt tel, que ie ne l'euſſe oſé eſperer en ſi peu de temps. On voit par ces actions comme Dieu va exauçant les prieres de ceux qui le ſollicitent pour cette Nation.

En cinquieſme lieu, nous auons vn indice encor bien plus certain, que la ſemence de l'Euangile commence à germer dans les cœurs de ces Barbares; c'eſt que beaucoup d'entre-eux ſont bien aiſes de mourir Chreſtiens; non tant à la verité par amour, que pour la crainte de tomber dans les feux, dont on les menace: Touſiours n'eſt-ce pas peu. Encore

plus, de ce qu'ils commencent à perdre l'apprehenſion qu'ils auoient du Bapteſme, & la croyance que ce Sacrement leur doiue cauſer la mort ; qu'ils s'aſſeurent que leur ame eſt nettoyée par ces ſaintes eaux ; qu'ils deſirent d'eſtre enſeuelis auec nous : ſi cette foy n'eſt pas encor ſi forte dans leurs ames, c'eſt quelque choſe qu'elle commence d'y germer. I'en ay veu qui m'ont dit, Ie ſçay bien que ie ſuis mort, laiſſons là le corps, penſons à l'ame ; cela ſe peut-il dire ſans auoir la foy ? Tout ce que nous diſons n'eſt que reſuerie, s'écrient quelques-vns ; vous autres vous auez cognoiſſance de la verité. Ces penſées ne monſtrent-elles pas que le iour commence à poindre dans leurs cœurs ? Le filieul de Monſieur le Gouuerneur, eſtant allé aux trois Riuieres, demandoit au Pere Buteux, s'il eſtoit permis de demander à Dieu la ſanté, comme s'il euſt voulu ſçauoir, s'il ne ſeroit pas meilleur de le laiſſer faire.

En ſixieſme lieu, l'Hoſpital qu'on nous fait eſperer, aura, comme nous croyons, de puiſſans effets. Il eſt certain que tous les Sauuages malades viendront

fondre là dedans; car eſtre malade parmy ces Barbares, & auoir déja vn pied dans la foſſe, c'eſt la meſme choſe; ils cognoiſſent fort bien cela; voila pourquoy ie n'en ſçache point parmy eux qui ne prefere en ſa maladie la plus pauure maiſon des François à la plus riche Cabane des Sauuages. Quand ils ſe verront bien couchez, bien nourris, bien logez, bien penſez, doutez vous que ce miracle de charité ne leur gagne le cœur? Il nous tarde en verité que nous ne voyons cette merueille. Mais ie ſupplie ces bonnes filles, qui en doiuent preudre le ſoin, de ne point paſſer la mer, que leur Maiſon ne ſoit en eſtat d'exercer leurs fonctions. Ce n'eſt pas tout que d'eſtre icy, il y faut eſtre auec fruict; autrement il vaudroit bien mieux eſtre en France. Si toſt qu'elles ſeront baſties, on les mandera; vne grande maiſon ne ſe fait pas biẽ en peu de temps, & par vn petit nõbre de perſonnes. Nous auons plus grand deſir de voir nos malades entre leurs mains, qu'elles n'ont de les penſer; quoy qu'elles en bruſlent, pour ainſi dire. Nous voyons bien que leur Hoſpital peuplera les Seminaires de garçons & de filles: car les enfans de ceux

qui y mourront leur demeureront. Ie dy bien dauantage, qu'en ſecourãt les peres & les meres, il leur faudra nourrir & veſtir les enfans ; c'eſt iuſtement ce qu'on demãde pour les pouuoir inſtruire. Pleuſt à Dieu qu'elles fuſſent déja chargées d'vne cinquantaine de petites filles penſionnaires ; elles auroient bien toſt de braues Vrſulines qui prendroient ces enfans, & leur laiſſeroient leurs malades, qui leur donneront prou d'exercice ; & par conſequent, que les vnes & les autres s'exercent dans les ſolides vertus, elles auront icy enquoy les employer. Et puis il faudra qu'elles ſoient bien rentées pour nourrir & entretenir des perſonnes, qui vſeront plus d'habits en vn an, que d'autres ne feroient en trois. Bref qu'elles ſe ſouuiennent qu'elles quittent la France, vn Païs plein de douceur, & de courtoiſie, pour venir en vn Païs ſauuage & barbare.

En ſeptieſme lieu, Nous auons tant fait enuers ces pauures mécreans, qu'ils nous ont donnez quelques-vnes de leurs filles, ce qui me ſemble vn coup de Dieu. Ces petites filles eſtans nourries à la façon des Chreſtiens, puis mariées à quel-

ques François, ou quelques Sauuages baptiſez, retireront tant d'enfans de leur Nation que nous voudrons. Tout conſiſtera à les ſecourir, à les doter, à les ayder dans leur mariage; c'eſt ce que ie ne croy pas qui leur manque, Dieu eſt trop bon, & trop puiſſant. Ces enfans ſont nourris chez le ſieur Hebout, qui a eſpouſé la vefue de defunct Monſieur Hebert, premier habitant de Kébec; luy meſme en a vne à ſoy qu'il nourrit & entretient. Le ſieur Oliuier le Tardif en tient vne autre dans la meſme maiſon, que les Sauuages luy ont donnée; il paye ſa penſion, cõme nous faiſons celle des autres qui ſont au meſme logis. Ces petites filles sõt veſtuës à la Françoiſe, elles ne ſe ſoucient non plus des Sauuages, que ſi elles n'eſtoient pas de leur Nation: Neantmoins afin de les dépaïſer, & de leur donner le moyen d'apprendre la langue, & l'honneſteté Françoiſe, pour ſecourir par apres leurs compatriotes; nous auons deliberé d'en enuoyer deux ou trois en France, pour les faire loger & inſtruire en la maiſon des Hoſpitalieres qu'on deſire faire paſſer en la Nouuelle France. Ie ſupplie toutes les Communautez qui

m'en demandent d'auoir patience, & de croire que ſi ie ne ſatisfais à leur deſir, que c'eſt par impuiſſance. Pour ces premieres il me ſemble que la gloire de noſtre Seigneur requiert qu'elles ſoient inſtruites en la maiſon des Filles qui les doiuent ramener, en la façon qu'on leur preſcrira. Il me ſemble auſſi à propos de ne les pas ſeparer, de peur qu'elles ne perdent la cognoiſſance de leur langue : ô s'il nous eſtoit permis d'en enuoyer vne qui doit reſter en la maiſon dont i'ay parlé ; que ie conſolerois les perſonnes qui l'auroient ; cét enfant n'a rien de ſauuage que le teint & la couleur ; ſa douceur, ſa docilité, ſa modeſtie, ſon obeyſſance la feroient paſſer pour vne petite Françoiſe bien née, & bien capable d'inſtruction : ſon pere ne nous l'a donnée que pour deux ans, à condition qu'elle n'iroit point en France : hà, que i'ay peur que cét enfant ne nous échappe ! ie prie Dieu de luy donner vn ſi puiſſant deſir de perſeuerer auec les François, que ſes parens ne l'en puiſſent iamais retirer. Puis que ie parle des enfans qu'on enuoye en France, ie diray auſſi que Monſieur Gand fait preſent à Monſieur de Noyers Secretaire d'Eſtat d'vn

petit Sauuage ; i'ay bonne eſperance qu'vne ſi bonne main nous le rendra vn iour ſi bien inſtruit, qu'il pourra ſeruir d'exemple à ceux de ſa nation.

En dernier lieu, ie tiens pour tres-probable, que ſi nous eſtions bien baſtis à Kébec, que nous aurions beaucoup d'enfans par les meſmes voyes par leſquelles nous deſeſperions d'en auoir. Nous auions touſiours penſé que l'amour exceſſif que les Sauuages portent à leurs enfans nous empeſcheroit de les auoir ; c'eſt par ce moyen là meſme qu'ils ſeront nos penſionnaires ; car en ayant quelques-vns affidez qui appellent & retiennent les autres ; les peres & meres qui ne ſçauent ce que c'eſt de contrarier leurs enfans, les laiſſeront ſans contredit ; & comme on leur permettra aux premieres années d'vſer d'vne grande liberté, ils s'accouſtumeront tellement à nos viures, & à nos habits, qu'ils auront horreur des Sauuages & de leurs ſaletez. Nous auons veu l'exemple de cecy en tous les enfans nourris parmy nos François ; ils font telle cognoiſſance les vns auec les autres dans leurs ieux d'enfans, qu'ils ne regardent les Sauuages que pour les fuir, ou ſe

mocquer d'eux. Noſtre grande difficulté eſt à baſtir, & à trouuer dequoy nourrir ces enfans : il eſt vray que nous auons dequoy les loger à Noſtre Dame des Anges: mais comme ce lieu eſt ſolitaire; qu'il n'y a point d'enfans François, nous changeons la penſée que nous auons eu autrefois d'arreſter là le Seminaire. L'experience nous fait voir qu'il le faut neceſſairement placer où eſt le gros de nos François, pour arreſter les petits Sauuages par les petits François. Et puis qu'vne perſonne de merite & de vertu a commencé de donner quelque choſe pour vn Seminaire, nous allons quitter le ſoin de défricher quelques terres, pour faire vn effort de baſtir à Kébec; ie dis vn effort, car ce ſont des frais & des peines incroyables de baſtir en ces commencemens. Quelle benediction de Dieu, ſi nous écriuions l'an prochain qu'on regente en trois ou quatre langues en la Nouuelle France: i'eſpere, ſi nous pouuons auoir du logement, de voir trois claſſes à Kébec : la premiere de petits François, qui ſeront peut-eſtre vingt ou trente Eſcoliers : la ſeconde de quelques Hurons : la troiſiéme de Montagnés : nous pouuons auoir

ceux-cy tout l'hyuer ; mais ie m'attends bien qu'ils paſſeront plus auant, ayans gouſté la douceur d'vne vie qui ne crie pas touſiours à la faim, comme font ces Barbares. Bien heureux ceux qui contribuent du leur à ces genereuſes entrepriſes : il y a nombre de riches au monde, mais il y en a peu de choiſis pour ces grands ouurages : auoir des biens de la terre, c'eſt vne benediction de la terre : les employer pour le Ciel, c'eſt vne benediction du Ciel : les employer pour recueillir & appliquer le ſang de Ieſus-Chriſt, c'eſt entrer dans les merites des Apoſtres, ſe ranger au nombre des amis plus intimes de Ieſus Chriſt.

Voila vne partie des raiſons qui nous font eſperer qu'auec le temps on tirera quelque choſe de nos Sauuages errans : ie ne parle point des ſedentaires, comme des Hurons, & autres Peuples qui habitent des bourgades, & cultiuent la terre : ſi nous auons vn grain d'eſperance de ces premiers inconſtans & fugitifs, nous en auons vne liure, pour ainſi dire, des derniers, qui viuent ramaſſez enſemble. La Relation qu'on nous enuoye de leur païs, & que nous faiſons tenir en France, fera

voir les grandes diſpoſitions qu'ils ont à la foy.

CHAPITRE VII.

De quelques particularitez remarquables en ces quartiers.

I'ENTREPRENDS ce diſcours pour adiouſter ou corriger en mes Relations precedentes ce que de iour en iour ie découure de nouueau, ou de plus aſſeuré. Commençons par les feſtins des Sauuages : ils en ont pour la guerre ; & c'eſt à chanter, à danſer par tour, ſelon l'aage : que ſi les plus ieunes prennent le deuant, les vieillards leur portent compaſſion de s'expoſer à la mocquerie des autres. Chacun a ſa chanſon, qu'vn autre n'oſeroit chanter, & il s'en offenſeroit. C'eſt pour ce meſme ſuiet que pour déplaire à leurs ennemis, ils entonnent quelquefois de celles du party contraire. Il s'y gliſſe auſſi quelques nuditez affectées, non par laſciueté, mais par complaiſance enuers le Manitou qui s'y plaiſt, diſent-ils. Le Pere Buteux m'eſcrit que le Prince

s'abſtint

s'abſtint vn iour de la dance des filles nuës, pour ce, diſoit-il, que celuy qui a tout fait haït ces vilainies, & que le Pere le Ieune ſe faſcheroit contre moy ſi ie m'y trouuois. Leurs viandes en ces feſtins, ſont les ordinaires; ſi ce n'eſt qu'en ſuitte de leurs ſonges, ils y mangent quelque chien par fois, qui eſt vn mets auſſi honteux pour nos Montagnés, que rare & delicieux pour les Hurons.

I'ay déja fait mention, comme les Charlatans, ou Iongleurs & Sorciers, ſont icy obeïs; par fois mieux que n'eſt celuy qui a tout fait, comme nous parlons en ce Païs, parmy ceux qui le recognoiſſent. Vn de ces nouueaux Medecins ordonna vn iour à vn malade vne paire de bas de chauſſes à la façon des robbes Noires, c'eſt ainſi qu'ils nous appellent: le Pere Buteux viſitant ce pauure homme, ſes parens luy dirent qu'il ne tenoit qu'à luy que le malade ne gueriſt. Le Pere en demandant la raiſon, ils luy repartirent, Donne luy tes chauſſes noires, & bien toſt tu le verras ſur pied: car le Manitou l'a ainſi aſſeuré. Le Pere leur replique, que ces ſonges n'eſtoient que folie, & que pour en voir la preuue, qu'il

luy donneroit ce qu'il demandoit, à condition que les ayant portées quatre iours, plus ou moins, s'il ne gueriſſoit, il quitteroit ces reſueries, & croiroit en Dieu. Ils répondirent, qu'il les falloit donner ſans condition, & que le malade meſme les deuoit emporter en l'autre monde, s'il venoit à mourir. Quel diſcours! N'eſtoit-ce pas vne bonne medecine, qui deuoit profiter en ce monde, & en l'autre; & qui ayant d'aſſeurance à guerir ſon malade ne laiſſoit pas neantmoins de pouruoir qu'il n'euſt froid aux pieds apres la mort, ſi d'auenture elle l'emportoit.

I'ay parlé fort amplement en la Relation de l'année mil ſix cens trente quatre, d'vn certain Tabernacle qu'ils font, dans lequel les Iongleurs font venir, & conſultent les Genies de l'Air, ou du iour. Or non ſeulement les hommes, mais encor les femmes entrent dans ce beau Tabernacle. Aux trois Riuieres vn Iongleur ayant appellé le Manitou, ou autre Genie, & ne l'ayant peu faire venir, vne femme y entra, elle cõmence à ſi bien ébranler ſa maiſon, & à chanter & crier ſi fortement, qu'elle fit venir le diable, qui en

dit plus qu'on ne vouloit. Premierement il dit, que le malade pour lequel on le conſultoit en mourroit, & que ſa maladie prouenoit de ce qu'ayant fait quelque iniure à la fille d'vn Algonquin, cette fille auoit prié ſon pere d'en tirer vengeance, & que ſon pere auoit ſi bien fait par ſes ſortileges, que ſa femme, c'eſt à dire la femme du diable, s'eſtoit iettée dedans ſon corps, & le rongeoit interieurement, & partant que c'eſtoit fait de ſa vie. Secondement, ce Diable ou ce Manitou, témoigna que s'il n'auoit point répondu au Iongleur qui auoit precedé, c'eſtoit pour autãt que ce Iongleur eſtoit Algonquin, & de la Nation de celuy qui auoit fait le mal. En troiſieſme lieu, comme quelqu'vn luy demanda s'il ne voyoit point d'Hiroquois, ſortir de leur Païs pour les venir ſurprendre. Il répondit, apres que cette femme l'eut inuoqué par ſes ſifflemens & agitations & tintamarres. Haſtez-vous, haſtez-vous d'aller à la guerre, ie voy le Païs des Hiroquois remply de toute ſorte d'armes, d'arcs, & de fleches, qu'on prepare pour vous venir attaquer. Ce Demon, ou pluſtoſt cette Demoniaque, car c'eſtoit cette im-

pudente qui faiſoit croire que c'eſtoit le Manitou qui parloit, adiouſta qu'il auoit mangé quelques *Attikamegouekhi*, ce ſont des Peuples, qui demeurent au deſſus du Fleuue, qu'on nomme les trois Riuieres; qu'il en mangeroit bien d'autres, s'il n'eſtoit appellé ailleurs. Mais qu'*Atchen*, c'eſt vne eſpece de loup garou, viendroit en ſa place pour les deuorer, s'ils faiſoient vne bourgade, comme ils s'y eſtoient reſolus, qu'il les viendroit prendre iuſques aupres du Fort des François, qu'il égorgeroit des François meſmes. O la meſchante femme! comme elle eſt habituée à courre deçà, delà, elle auoit peur d'eſtre retenuë dans vn bourg, & par conſequent elle voulut donner l'épouuante, & en effet la donna à ſa Nation, qui ne penſa plus qu'à la guerre. Le Pere Buteux la reprenant de ſa malice, elle tira vn couſteau, & le menaça de le tuer. Mais ne ſeroit-ce pas icy vne ruſe de l'ennemy, qui craint de perdre en vne vie ſedentaire, ceux qui luy ſont tous acquis dans leurs courſes vagabondes.

Voicy quelques menuës ſuperſtitions qui leur iettent bien de la pouſſiere aux yeux, & des tenebres dans l'eſprit. Ils ne

ſont pas bien aiſes d'ouïr parler de la mort, ny de la maladie, ny d'aucun malheur, quel qu'il ſoit, de peur que le Manitou entendant ce diſcours, ne prenne de là occaſion de les affliger, ou de les faire mourir. I'ay dit autre fois qu'ils craignent fort la mort; cela eſt veritable, car ils n'en peuuent ſupporter le nom; neantmoins quand ils ſont malades, ils ne l'abhorrent pas tant; notamment quand ils ſouffrent beaucoup, & quelques-vns meſmes prient qu'on les tuë, ou pour ſe deliurer des tourmens qu'ils endurent, ou pour deliurer de peine ceux qui les doiuent traiſner auec eux.

Ils portent par fois au bas de leurs robbes de petits ornemens fais en pattes d'Ours, afin de tuer aiſément ces animaux, & de n'eſtre point offenſez d'eux.

Il y en a certains d'entre-eux, qui diſent que la poitrine, ou la mammelle leur fremit, quand quelqu'vn doit arriuer. Vn d'entre-eux, aſſeurant que les Sauuages de l'Iſle eſtoient proche de la Riuiere des Hiroquois, où ſe faiſoit cette année l'aſſemblée de guerre, n'en donna point d'autre raiſon, ſinon que la poitrine luy fremiſſoit. Vn de nos François, qui a long-

temps conuerſé auec ces Barbares, m'a aſſeuré qu'il a pluſieurs fois experimenté qu'ils eſtoient veritables en leurs fauſſes propheties, & de nouueau, diſoit-il, vne telle femme Sauuage ſentant fremir ſa mãmelle, dit à ſa mere, & aux autres, qui eſtoient dans la Cabane, les François arriueront bien toſt icy, ce qui fut vray; il eſtoit l'vn de ceux qui parurent. Ie ne ſçay ſi le diable s'y fourre: cela ſçay-ie bien, qu'examinant toutes ces fourbes de plus prés, vous trouuerez que les premiers autheurs en ſont morts ou abſens.

Le ieune homme qui eſt auec nos Peres des trois Riuieres, ayant pris certain poiſſon, qui reſſemble en quelque façon à vn gros lezart; car il a quatre pattes & vne queuë aſſez longue; quelques Sauuages s'en eſtant apperceus, vindrent dire aux Peres, qu'on auoit mal fait de prendre cét animal, qui cauſoit les vents, & que de long-temps les barques n'arriueroient à cauſe de cela, & partant qu'on feroit bien de le ietter au plus toſt à la riuiere pour appaiſer le vent qui eſtoit contraire; ces bonnes gens n'entendent pas que Dieu tire les vents de ſes threſors, & non pas du ventre & de l'eſtomach d'v-

ne beſte. Les ieunes femmes & les filles ne veulent point manger de teſtes de brochets, de peur de n'auoir point d'enfans.

Il y en a qui portent ſur eux quelque choſe par l'ordonnance du Manitou, pour viure long-temps, à ce qu'on m'a dit; en quoy il arriua vne choſe agreable à l'vn de nos Peres aux trois Riuieres. Voyant vn Sauuage paré d'vne belle ceinture, il luy demanda s'il l'aymoit beaucoup; Ouy, répond-il, car le Manitou m'a fait dire, que ie la portaſſe pour viure long-temps. Et celuy qui a tout fait, repart le Pere, dit que cela ne ſert de rien, pour la mort, ny pour la vie. Ce Sauuage s'en va; mais ruminant à part ſoy, ce que luy auoit dit le Pere, le retourne voir, & luy dit, Tiens voila ma ceinture, donne m'en quelque choſe; i'ay penſé que ton Manitou auoit plus d'eſprit que le noſtre; & par conſequent ie ne me ſoucie pas de m'en deffaire. Le Pere ſe mit à rire voyant vn homme ſi dégagé.

Vn autre voyant la ſolemnité qu'on fait la veille de la ſainct Iean, croyoit qu'on faiſoit cette feſte pour chaſſer le Manitou, & diſoit que nous entendions bien mieux à l'éloigner & le bannir de

nous, que non pas eux ; c'eſt pourquoy nous viuions plus long-temps ; cela me confirme dans l'opinion que i'ay qu'ils font leurs tintamarres, & battent leurs tambours pour chaſſer le diable, afin qu'il ne tuë point les malades : ie crains que l'vn de ces iours ils ne nous viennent prier de tirer nos canons pour les guerir.

Il arriue par fois, que les Sauuages ſe faſchants l'hyuer contre la rigueur du froid, qui les empeſche de chaſſer, déchargent leur colere d'vne façon ridicule. Tous ceux qui ſont nez l'eſté, ſortent de leurs Cabanes, armez de feux, & de tiſons ardens, qu'ils lancent contre *Kapipou noukhet*, c'eſt à dire contre celuy qui a fait l'hyuer, & par ce moyen le froid s'appaiſe. Ceux qui ſont nez l'hyuer, ne ſont point de la partie ; car s'ils ſe meſloiẽt auec les autres, le froid s'augmenteroit au lieu de s'appaiſer. Ie n'ay point veu cette ceremonie ; ie l'ay appriſe de la bouche d'vn Sauuage.

Vn Sauuage voyant qu'vn François mangeoit le cœur d'vn certain oyſeau : Comment, luy dit-il, toy qui es homme oſe tu manger de cela ? Si nous en mangions nous autres, nos ennemis

nous ſurprendroient, & nous tueroient; c'eſt vn manger de femme.

Vn autre diſoit, que les oiſeaux faiſoient ordinairement leurs feſtins pendant les plus courtes nuits de l'année : les Orignaux dans les longues, & les Caſtors dans les mediocres.

Vn des noſtres viſitant vn Sauuage malade, & le trouuant tout déconforté, luy demanda ce qui luy eſtoit ſuruenu de nouueau. Helas, luy dit il, ie commençois à me mieux porter, ie ſuis ſorty de ma Cabane, vne fille qui a ſes mois m'a regardé, ie ſuis retombé dans la rigueur de mon mal. I'ay déja dit que ces filles ſe retirent hors la Cabane quand elles ont cette infirmité, & que les Sauuages apprehendent meſme leur rencontre. Le Pere le conſola, luy faiſant entendre que ce regard eſtoit incapable de luy nuire.

Voicy le voyage admirable d'vn *Nipiſirinien*, qui m'a eſté raconté par vn Montagnés. Cét homme s'en eſtant allé bien loing, arriua en fin à la Cabane ou maiſon de Dieu, qu'il nommoit celuy qui donne à manger : il le trouua ſeul, mais ſa fille ſuruint bien-toſt apres ; il n'a que cette

fille, & encor ne ſçait-on comme il l'a euë, car il n'a point de femme. Toutes ſortes d'animaux l'enuironnẽt, il les touche, les manie comme il veut, ſans qu'ils s'enfuient, auſſi ne leur fait-il aucun mal, car comme il ne mange point, il ne les tuë pas; il demanda neantmoins à ce nouuel hoſte, ce qu'il deſiroit manger, & ayant ſceu qu'il mangeroit volontiers d'vn Caſtor, il en prend vn ſans peine, & le luy fait manger, puis luy demanda quand il s'en vouloit aller; Dans deux nuits, reſpond-il: Bien, dit-il, vous ſerez deux nuits auec moy: ces deux nuits furent deux années; car ce que nous appellons vn an, ce n'eſt qu'vn iour, ou vne nuit, au compte de celuy qui fait trouuer à manger; & on eſt ſi content auec luy, que deux hyuers, ou deux années ne ſemblent que deux nuits. Quand il fut retourné en ſon pays, il fut bien eſtonné du retardement qu'il auoit fait. Ie demanday ſi on ne pouuoit pas aller encor vne fois où ce Sauuage auoit eſté; il n'y a me dit-on qu'vne ſeule perſonne qui puiſſe y aller, & non pas encor touſiours, & cela au rapport de celuy qui en eſt reuenu. Cela reſſent ie ne ſçay quoy de bon, qui en prendroit le ſuc, comme

auſſi ce que ie m'en vay raconter. Le Pere Buteux entrant dans vne Cabane auec le Sieur Nicolet, qui entend fort bien la langue Algonquine, vn Algonquin qui fait du Docteur les inuita de s'aſſeoir aupres de luy, ce qu'ils firent; & là deſſus il leur dit que les Sauuages recognoiſſent deux Manitous, mais pour luy qu'il en recognoiſſoit vn troiſieſme, qui preſidoit aux guerres. Que l'vn de ces trois auoit fait la terre, du moins celle de ſon pays; car pour celle du païs des François, qu'il n'en eſtoit pas bien aſſeuré: ayant fait la terre il produiſit les animaux & toutes les autres choſes de ſon païs: il luy donnoit vn grand lac, ou vn Sault d'eau pour reſidence, cõme on donne la mer à Neptune: ce bon Createur de la terre tirant certain iour ſur vn Caſtor, pour le chaſſer bien loing, afin d'en peupler le païs, il le manqua, & la fléche rencontrant vn arbre elle le rendit beau & fort poly; & que cela ne fut vray; i'ay, diſoit-il, cognu des vieillards, leſquels ont veu cét arbre: il rapporta mille autres badineries. Le Pere luy fit demander où eſtoit ce Dieu deuant qu'il creaſt la terre: dans ſon Canot, répond-il, lequel flottoit ſur les eaux. S'il

auoit vn Canot, luy dit-on, il falloit qu'il y euſt des arbres, car il eſt fait d'écorce d'arbres; s'il y auoit des arbres, il y auoit de la terre; ſi la terre eſtoit, cõment l'a il creée? La terre, repart-il, auoit eſté auparauant, mais elle auoit eſté inondée par vn deluge. Et deuant ce deluge qui auoit creé cette terre? Ie n'en ſçay rien, vous auez plus d'eſprit que moy, n'en demandez pas d'auantage. Puis que tu l'ignores, preſte nous l'oreille, luy dit-on. Si i'eſtois ieune vous auriez raiſon de me vouloir inſtruire, mais eſtant déja vieil, vous perdrez vos peines, car ie n'ay plus de memoire. C'eſt pour autant que tu es âgé, luy dit le truchement, qu'il te faut haſter d'apprendre ces veritez, car ſi tu ne les crois tu ſeras tres malheureux apres ta mort. Là deſſus il luy toucha quelque choſe de la creation du monde, & de la redemption, des peines & des recompenſes de l'autre vie. Ie n'ay pas, repartit-il, l'eſprit de pouuoir retenir tant de choſes, enſeignez-le aux enfans qui ont bonne memoire; neantmoins cette doctrine fit quelque impreſſion ſur ſon eſprit, car du depuis il enſeignoit à quelques malades ce qu'il auoit retenu. Ie logeray en cét en-

droit, ne ſçachant où le mieux placer ailleurs, ce que i'ay appris de nouueau du Caſtor; cét animal eſt admirable, il fait ſa Cabane, comme i'ay dit, ſur le bord d'vn Fleuue, ou d'vn Eſtang: il a comme vn double eſtage dans ſa maiſon toute ronde, faite à la façon d'vn four, tres bien maſſonné. Le premier eſtage, c'eſt le fond de ſa Cabane, où l'eau entre par ſon ouuerture; mais le Caſtor met de gros bois en trauers, ſur leſquels il iette des branches de ſapin, & d'autres arbres qui luy ſeruent de plancher. Il perce le ſecond eſtage ſur le milieu, & par l'ouuerture il deſcend dans l'eau, qui eſt au fond de ſa Cabane, c'eſt à dire au plus bas eſtage; d'où il ſe coule dans l'Eſtang, par la porte de ſa maiſon. On m'auoit dit qu'il portoit ſa prouiſion de bois pour mãger pendant l'hyuer dans ſa demeure: mais vn Sauuage m'a aſſeuré du contraire. Il dit donc qu'il couppe force bois pendãt l'Automne, & le met dãs le Fleuue ou Eſtang, ſur le bord duquel il fait ſa maiſon; & afin que ce bois ne ſurnage, & ne ſe prenne auec les glaces, quand le deſſus de l'eau ſe gele: il fait couler ſa prouiſion au fonds, au moyen d'vn certain bois plus

peſant, dont il la charge, & la garentit par ce moyen. Que Dieu eſt admirable en ſes œuures ! l'hyuer eſtant venu le deſſus de l'eau ſe glace, & la glace couure l'ouuerture, ou la porte de ſa maiſon; en ſorte neantmoins que le profond de l'eau n'eſtant point gelé, cét animal ne laiſſe pas de ſortir de ſa petite tour, pour s'aller pourmener dans l'Eſtang, ou dans le Fleuue par deſſous les glaces. Mais voicy vne choſe qui me ſemble encore plus merueilleuſe. Les Caſtors ſe trouuant par fois en trop grand nombre en quelque endroit, & ne ſe pouuans accorder, quelques-vns ſe retirent, & vont chercher païs ailleurs: trouuant quelque ruiſſeau commode ils s'arreſtent là, & ſi ce ruiſſeau n'eſt pas aſſez profond ils le barrent, & font vne chauſſée qui donne de l'eſtonnement à l'eſprit de l'homme. Ils couppẽt de gros arbres auec les dents, ils iettent des bois à trauers le Fleuue de toutes façons, puis ils maſſonnent auec de la terre, ſi proprement, du coſté qu'ils veulent retenir l'eau, que des artiſans ſeroient bien empeſchez de mieux faire. Ces chauſſées ont enuiron trois toiſes de large, & de longueur, plus ou moins, ſe-

lon la largeur du Fleuue ou du Ruiſſeau qu'ils ont barré. Le ſieur Oliuier m'a rapporté, qu'il auoit paſſé ſur vne de ces chauſſées, longue de plus de deux cens pas. Le ſieur Nicolet en a veu vne autre quaſi d'vn quart de lieuë, ſi forte & ſi bien faite, qu'il en eſtoit tout eſtonné. Les eauës arreſtées par cette chauſſée deuiennent profondes, & font comme vn bel Eſtang où le Caſtor ſe va pourmener; on m'a dit iuſques-là, que la terre manquant au lieu où ils font ce grand trauail, ils en vont querir ailleurs, & l'apportent ſur leur dos; ie ne ſçay qu'en croire, ſinon que *mirabilis Deus in omnibus operibus ſuis.*

Comme nous auons icy quelques Elans deuant nos yeux, que Monſieur noſtre Gouuerneur fait domeſtiquer, i'ay remarqué que ce haut animal ſe met auſſi aiſément à genoux que le Chameau, ſoit pour boire ou manger, ou pour ſe coucher. La Nature, ou pluſtoſt ſon Autheur, pouruoit ſagement à tout : comme l'Elan eſt haut monté, il luy a donné cette facilité de plier les genoux, & de ſe ſouſtenir aiſément deſſus, ce qu'il n'a pas accordé aux autres animaux, plus petits & plus bas.

CHAPITRE VIII.

De l'eſtat preſent de la Nouuelle France, ſur le grand Fleuue de S. Laurens.

IL me ſemble qu'en contẽplant le progrez des affaires de la Nouuelle Frãce, ie voy ſortir vne Aurore des profondes tenebres de la nuict, laquelle embelliſsãt de ſes rayons dorez la ſurface de la terre, ſe change à la parfin en ce grand Ocean de lumiere que le Soleil apporte. Les grandes pertes qu'ont fait ces Meſſieurs en la premiere naiſſance de leur Compagnie, ſont iuſtement comme vne nuict tres eſpaiſſe, qui couuroit d'horreur toutes ces contrées. On n'y penſoit que pour les rebutter; on ne les regardoit que pour les fuïr; on debattoit en France la iuſte poſſeſſion de ces terres; pendant que la famine, & l'Anglois les partageoient & les affligeoient l'vn apres l'autre. Les Lys y mouroient en leur naiſſance, le peu de François qui les habitoient eſtoiẽt Eſtrãgers dans leur propre Païs. Bref ces grandes Prouinces ne pouuoient aſpirer à vne plus

plus grande fortune que d'eſtre faites vn magazin de peaux de beſtes mortes, que de nourrir des bouches ſauuages, des Elans, des Caſtors, & grand nombre d'Arbres. Voila iuſques où ſe pouuoit éleuer la gloire de la Nouuelle France, ſouz la captiuité de l'Eſtranger, ou ſouz la conduite de ceux qui ne l'aymoient que pour ſes dépoüilles : mais Dieu ayant verſé ſa benediction ſur cette nouuelle Compagnie, cette nuict s'eſt diſſipée, & maintenant l'Aurore d'vne douce & paiſible proſperité ſe va répandant le long de noſtre grand Fleuue : ce qui nous fait eſperer que le Soleil de l'abondance ſuiura ces heureux commencemens, s'auançant tous les iours iuſques au plus haut point de ſon Apogée pour n'en iamais deſcendre ; puis que la plus grande abondance qu'on luy ſouhaite, c'eſt l'abondance des vertus, dont les fruicts ſont eternels. Mais découurons quelques rayons de cette Aurore, qui commence à produire ſes beautez.

Ie donne à cognoiſtre par l'inſcription de ce Chapitre, que ie ne parle point de ce qui ſe paſſe, ou de ce qui ſe rencontre dans toute l'étenduë de la Nouuelle

France ; comme par exemple de l'Acadie, ny de la Reſidence de ſaincte Anne au Cap Breton, ny de l'habitation de S. Charles en l'Iſle de ſainct Louis à Miſcou : car encor bien que le premier des Fleuues nous ouure vn grand chemin royal pour nous entre-viſiter, & nous entre-communiquer les biens, que Dieu depart à chaque contrée, ſi eſt-ce que nos havres ne ſont pas encor aſſez peuplez de vaiſſeaux, ny nos demeures d'vn aſſez grand nombre de perſonnes pour entreprendre ce commerce. Les Sauuages ſeulement trauerſans les terres, ou nauigeãs dans leurs petites gondoles ſur les Fleuues, nous rapportent par fois quelques nouuelles de ces habitations plus eſloignées. Comme de nouueau vn grand ieune homme venu de l'Acadie, nous a fait entendre que Monſieur de Raſilly eſtoit dans l'eſtime d'vn tres grand Capitaine, non ſeulement parmy les François & les Anglois ; mais encor dans la creance de tous les Peuples de ſon Païs. Il ne s'eſt pas trõpé. La vertu de ce grand homme merite d'eſtre honorée, meſmes au milieu de la Barbarie. Ce preambule eſt long, entrons dans nos demeures.

Quatre choſes rendent vn Païs recommandable, la bonté du ſol, les places fortes & munies, la qualité & la quantité des habitans, & la police.

Pour la bonté des terres qui ſont les riues du grand Fleuue, i'en parleray cy apres. Quand aux places fortes, ie diray ſimplement ce qui en eſt. Monſieur de Champlain deuant que de mourir, fortifia la place que les Anglois auoient vſurpée, & qu'ils ont renduë : depuis ſa mort on y a encor trauaillé, on a entretenu vne redoute qu'il auoit dreſſée pour cõmander le long du Quay, & l'on a multiplié les canons qui battent ſur la riuiere, renforçant la platte forme qui les porte. L'Iſlet de Richelieu demeure comme il eſtoit auec ſes pieces de batterie. I'en parlay l'an paſſé, & n'en diray pas dauantage à preſent. Les deſſeins croiſſent auec le temps. Monſieur de Montmagny noſtre Gouuerneur a tracé le plan, comme i'ay déja dit, d'vne fortereſſe qu'on doit baſtir regulierement. Les vns trauaillent à la chaux, les autres à la brique, les autres tirent de la pierre, d'autres explanadent la place. On a tiré les allignemens d'vne ville, afin que tout ce qu'on baſtira

doreſnauant ſoit en bon ordre ; on a viſité vn endroit ſur la riuiere qui pourra empeſcher, non ſeulement les grands Vaiſſeaux de paſſer outre, mais encor les petites Barques, & peut eſtre encor les Chaloupes.

L'habitation des trois Riuieres eſt agrandie de deux corps de logis, d'vn magazin, & d'vne platte forme garnie de canon. Voila ce qui s'eſt fait, mais non pas tout ce qui ſe doit faire pour la conſeruation du Païs.

Ie ne dis rien des maiſons des particuliers, qu'ils ont fait & font dreſſer encor tous les iours, qui deçà, qui delà, ſuiuant l'affection, & la commodité d'vn chacun. Ceux qui n'ont point veu le Pays dans ſa pauureté, n'admirent pas peut-eſtre ces commencemens encore aſſez petits; pour moy ie confeſſe ingenuëment que Kébec me ſemble vn autre Païs, & qu'il n'eſt plus ce petit coin caché au bout du monde, où on ne voyoit que quelques mazures, & quelque petit nombre d'Européens. Le courage de ces Meſſieurs paſſe bien plus auant, ils meditent diuerſes demeures ou habitations iuſques au grand Sault de ſainct Louys, qui ſeront

peut eſtre vn iour autant de Villes. Voire meſme auec le temps ils pourront s'aſſeurer de la grande riuiere, iuſques à la mer douce des Hurons ; c'eſt vn lac de plus de cinq cens lieuës d'eſtenduë : mais il faut reünir, & rallier nos forces en quelques endroits ſtables & bien conſeruez, deuant que de nous répandre ſi loing.

Quand aux habitans de la Nouuelle France, ils ſe ſont multipliez au delà de nos eſperances. Entrant dans le Païs, nous y trouuames vne ſeule famille, qui cherchoit paſſage en France, pour y viure ſouz les loix de la vraye Religion: & maintenant nous voyons tous les ans aborder bon nombre de tres-honorables perſonnes, qui ſe viennent ietter dans nos grãds bois, comme dans le ſein de la paix, pour viure icy auec plus de pieté, plus de franchiſe, & plus de liberté. Le bruit des Palais, ce grand tintamarre de Sergens, de Plaideurs & de Solliciteurs ne s'entend icy que de mille lieuës loing. Les exactions, les tromperies, les vols, les rapts, les aſſaſſins, les perfidies, les inimitiez, les malices noires ne ſe voyent icy qu'vne fois l'an ſur les papiers & ſur les Gazettes, que quelques vns apportent de l'Ancien-

ne France. Ce n'eſt pas que nous n'ayons nos maladies, mais elles ſont plus aiſées à guerir; & encor ne faut-il point d'argent pour payer le ſoin des Medecins. Pleuſt à Dieu que les ames amoureuſes de la paix peuſſent voir combien douce eſt la vie eſloignée des gehennes de mille complimens ſuperflus, de la tyrannie des procez, des rauages de la guerre, & d'vne infinité d'autres beſtes ſauuages qu'on ne rencontre point dans nos foreſts. Mais ie ne prends pas garde, que voulant parler des nouueaux habitans de la Nouuelle France, ie vay diſcourant de la paix qu'elle poſſede. Diſons donc que nous auons icy deux braues Cheualiers, l'vn pour Gouuerneur, c'eſt Monſieur de Montmagny; l'autre pour ſon Lieutenant, c'eſt Monſieur de l'Iſle; nous y auons auſſi de tres honneſtes Gentilshommes; nombre de ſoldats de façon, & de reſolution; c'eſt vn plaiſir de leur voir faire les exercices de la guerre, dans la douceur de la paix, de n'entendre le bruit des mouſquetades & des canons, que par réioüiſſance, nos grands bois & nos montagnes répondans à ces coups par des Echos roulans comme des tonnerres innocens, qui n'ont ny

foudres, ny éclairs. La Diane nous réueille tous les matins, nous voyons poſer les ſentinelles, le corps de garde eſt toûiours bien muny; chaque eſcoüade a ſes iours de faction; en vn mot, noſtre forteresſe de Kébec eſt gardée dans la paix comme vne place d'importance dans l'ardeur de la guerre. Le reſte des habitans fait vn gros de diuerſes ſortes d'artiſans, & de quelques honorables familles, qui s'eſt notablement accreû cette année. Nos Sauuages meſmes, qui ne ſont pas des grands admirateurs de l'Vniuers, s'étonnent de voir, diſent-ils, tant de Capitaines, & tant d'enfans de Capitaines. Entre les familles qui ſont venuës de nouueau, celles de Monſieur de Repentigny, & de Monſieur de la Poterie, braues Gentilshommes, tiennent le premier rang. Quand on nous dit à Kébec, qu'il y auoit nombre de perſonnes à Tadouſſac, qui venoient groſſir noſtre Colonie, qu'on ne voyoit là bas qu'hommes, femmes, & petits enfans; nous loüaſmes Dieu, & le priaſmes de répandre ſa ſaincte benediction ſur cette nouuelle Peuplade; mais quand on nous aſſeura qu'il y auoit entre autres ſix Damoiſelles, des enfans beaux

comme le iour: que Meſſieurs de Repentigny, & de la Poterie, compoſoient vne groſſe famille, qu'ils eſtoient en bonne ſanté; ie vous laiſſe à penſer, ſi la ioye ne s'empara pas de noſtre cœur, & l'eſtonnement de noſtre eſprit: tout cela redoubla par leur preſence, leur grace, leur entretien nous fit voir la grande difference qu'il y a entre nos François & nos Sauuages. Qui fera maintenant difficulté de paſſer nos mers? puis que des enfans ſi tendres, des Damoiſelles ſi delicates, des femmes naturellement apprehenſiues ſe moquent & ſe rient de la grandeur de l'Ocean? Finiſſons bien toſt ce Chapitre. Reſte à parler de noſtre police Eccleſiaſtique & Ciuile; I'ay déja dit qu'il n'y a point icy de pratique pour les Chiquaneurs. Les differens que i'y ay veu naiſtre iuſques à preſent, n'ont paru que pour diſparoiſtre bien toſt; chacun eſt ſon propre Aduocat; & la premiere perſonne qu'on rencontre iuge en dernier reſſort ſans appel; s'il y a quelque choſe qui merite d'eſtre rapporté à Monſieur le Gouuerneur, il l'expedie en deux mots, ou le fait conclure & terminer par ceux qui peuuent auoir cognoiſſance de l'affaire.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe proceder icy iuridiquement, & que par fois on ne l'ait fait; mais comme il n'y a point de grandes occaſions de diſputer, auſſi n'y peut-il y auoir de grands procez, & par conſequent toute la police eſt douce, & agreable. Il y a par tout quelques eſprits plus libertins, qui croyent que les loix les plus douces ſont des chaiſnes; mais leurs mécontentemens ſont les maladies de leur eſprit, & non la rigueur des ordonnances qui n'ont point d'amertume. Au reſte celles qui ſe font icy, y ſont gardées en meſme temps. En voicy des preuues. Le vingt neufieſme Decembre de l'an mil ſix cens trente cinq, furent miſes à vn pillier deuant l'Egliſe, des affiches & defenſes, ſur certaines peines; de blaſphemer, de s'enyurer, de perdre la Meſſe & ſeruice diuin aux iours de Feſtes. En ſuite dequoy, vn carcan fut attaché au meſme pilier, & vn cheualet aupres, pour les delinquants; où fut mis par effet le ſixieſme Ianuier vn yurongne & blaſphemateur. Et le vingt-deuxieſme, vn de nos habitans fut condamné à cinquante liures d'amende pour auoir fait enyurer quelques Sauuages. Les meilleures loix du monde,

ne valent rien, ſi on ne les fait garder. Pour la Iuriſdiction Eccleſiaſtique, elle ne s'eſt encor exercée que dans les cœurs, & dans les conſciences. Veritablement nous auons ſujet de benir Dieu, voyant que l'accroiſſement de nos Parroiſſiens eſt l'augmentation de ſes loüanges. Les premiers ſacrifices de la Meſſe, que nous preſentaſmes en ces contrées, furent offerts dans vn meſchant petit todis, qui maintenant nous feroit honte; nous-nous ſeruiſmes par apres d'vne chambre, puis on fit baſtir vne Chapelle; on a taſché de la changer en Egliſe, l'augmentant de moitié, ou enuiron, & auec tout cela les iours de Feſtes, les deux premieres Meſſes qui ſe diſent à Kébec ſont ſi frequentées, que cette grande Chapelle, ou cette petite Egliſe ſe voit remplie *vſque ad cornu altaris*, d'vn bout à l'autre. Le ſeruice ſe fait maintenant auec ſolemnité; outre les Meſſes baſſes, on en chante vne tous les Dimanches & toutes les Feſtes, où ſe fait l'Eau beniſte, & le Pain benit; on recite le Proſne pour l'inſtruction des plus ignorans, on ne manque pas de preſcher en ſon temps, d'expliquer le Catechiſme apres les Veſpres. Nos François y aſſiſtent,

les vns pour y eſtre mieux inſtruits, les autres pour donner courage aux enfans, qui font auſſi bien qu'en aucune Parroiſſe que i'aye veu en France. Si toſt qu'on nous eut logé proche de l'Egliſe, le Pere Lallemant commençant d'habiter cette Reſidence donna en meſme temps commẽcement à ſes ſolennitez : le Pere de Quen luy a ſuccedé dans la meſme affection & ſplendeur. Ie confeſſe ingenuement que mon cœur s'attendrit la premiere fois que i'aſſiſtay à ce diuin ſeruice, voyant nos François tous réjoüis d'entendre chanter hautement & publiquement les loüanges du grand Dieu au milieu d'vn Peuple barbare, voyans de petits enfans parler le langage Chreſtien en vn autre monde. Il me ſembloit qu'vne Egliſe bien reiglée où Dieu eſt ſeruy auec amour & reſpect, auoit trauerſé la mer ; ou que ie me trouuois tout d'vn coup dans noſtre France, apres auoir paſſé quelques années au païs des Sauuages : ce qui vous eſt commun en l'Ancienne France, & qui ne touche que les ames les mieux diſpoſées, nous réioüit iuſques au fond du cœur dans nos petites Egliſes baſties de bois eſtranger. Autãt de fois que nous preſentons au Dieu du Ciel

l'adorable ſacrifice de l'Autel, en quelque nouuel endroit, il nous ſemble que nous en banniſſons les demons, & que nous prenons poſſeſſion de ces terres au nom de Ieſus-Chriſt noſtre ſouuerain Seigneur & Maiſtre, que nous deſirons de voir regner pleinement dans les cœurs de nos François, & dans la creance de nos Sauuages. Le zele de Monſieur Gand à procurer de toutes ſes forces, que nos François aiment ces deuotions ſolennelles & publiques, me ſemble fort loüable: mais les ordonnances de Monſieur noſtre Gouuernenr, ſon exemple tres-remarquable, & la pieté des plus apparens tiennent tout en deuoir: qui refuſera d'aſſiſter à l'explication du Catechiſme, puis que ces perſonnes de merite & d'authorité l'honorent de leur preſence, & prennent vn grand plaiſir d'entendre par fois chanter en langue Sauuage l'oraiſon du Fils de Dieu, & les articles de noſtre creance par les bouches encor enfantines de petits garçons, & de petites filles Françoiſes & Sauuages. Dieu ſoit loüé dans le temps & dans l'eternité par les langues de toutes les Nations de la terre.

Ie m'oubliois de dire que l'eſtabliſſe-

ment d'vn College ſert encor beaucoup pour le bien du pays : auſſi quelques perſonnes tres-honneſtes nous ſçauent fort bien dire, que iamais elles n'euſſent paſſé l'Ocean pour venir en la Nouuelle France, ſi elles n'euſſent eu cognoiſſance qu'il y auoit des perſonnes capables de diriger leurs conſciences, de procurer leur ſalut, & d'inſtruire leurs enfans en la vertu, & en la cognoiſſance des Lettres.

CHAPITRE IX.

Réponſes à quelques propoſitions qui m'ont eſté faites de France.

QVELQVES perſonnes de condition m'ont faict propoſer ſous main, & de diuers endroits, certaines difficultez dont elles deſirent eſtre éclaircies, pour ſe reſoudre à paſſer en ces contrées. Il eſt raiſonnable de leur ſatisfaire auec fidelité.

I. On demande ſi le païs eſt hors des incurſions de l'Eſpagnol, & là deſſus on deſire vne Chorographie pour voir la diſtance qu'il y a entre la nouuelle France, & les terres qu'il poſſede en l'Amerique.

Ie reſponds qu'il n'eſt pas beſoin de Chorographie pour cognoiſtre cét éloignement ; adiouſtez que ie n'en ſçaurois faire que ſur les cartes qui ont déia cours, n'en ayant ny le temps, ny le loiſir, ny les moyens de me tranſporter en tant d'endroits pour prendre les hauteurs neceſſaires ; neantmoins ce que ie vay dire ſatisfera pleinement à la demande. L'Eſpagnol ne nous ſçauroit venir trouuer que par mer ou par terre : de venir par terre c'eſt l'impoſſibilité meſme, & quiconque a tant ſoit peu de cognoiſſance du Païs ſe rendroit ridicule, s'il apprehendoit ſa venuë au trauers de tant de centaines de lieuës de bois, de foreſts, de fleuues, de lacs, & de montagnes. Pour venir par eau, il a vn tres-grand chemin à faire, car entre nous & luy il y a toute la Floride, & peut-eſtre pluſieurs autres contrées au delà ; toute la Virginie & toutes les autres terres qui appartiennent à la France, qui ſont de tres-grande eſtenduë. Ce n'eſt pas tout, ayant trouué l'emboucheure de noſtre grand fleuue, il faut monter quaſi deux cens lieuës ſelon les mariniers, qui ne donnent qu'enuiron dix-ſept lieues & demy pour degré. Que ſi nous ſuiuons

les Geographes qui en aſſignent vingt-cinq, il faut monter plus de trois cens lieues ſur cette grande Riuiere pour nous rencontrer: & quand tout ce chemin ſeroit fait, nous ſommes maintenant en tel eſtat & en tel nombre, que nous ne craindrions pas ſes forces. Si Monſieur de Champlain euſt eu des viures, & de la poudre, & autres munitions de guerre, iamais l'Anglois ne fuſt entré dãs le fort de Kébec; il auoit le courage trop bon, & la place eſtoit d'ailleurs trop tenable, bien que ce ne fuſt encore rien, au prix de ce qu'on y a adiouſté, & qu'on y adiouſte tous les iours. Pour les munitions de bouche, on nous en enuoye touſiours pour deux ans, & ſi nous ſerons bien-toſt ſur le poinct de nous nourrir icy de noſtre trauail. Mais c'eſt ce qu'on me demande en ſecond lieu.

II. Si défrichant les terres & les labourant, elles produiront aſſez pour leurs habitans.

Ie reſponds qu'ouy; c'eſt le ſentiment de ceux qui s'y entendent. Le Sieur Giffard qui n'a défriché que durant deux ans, & encor laiſſant pluſieurs ſouches, eſpere recueillir cette année, ſi ſon bled

correſpond à ce qu'il monſtre maintenant, pour nourrir vingt perſonnes: dés l'an paſſé il recueillit huit poinçons de fourment, deux poinçons de pois, trois poinçons de bled d'Inde; & tout cela au moyẽ de ſept hommes qui ont encor eſté bien diuertis à baſtir, à faire des foins, & à d'autres manufactures; ſa terre eſt bonne, toutes ne ſont pas ſemblables.

III. S'il y a eſperance que les pommiers & autres arbres fruictiers y puiſſent porter du fruict.

Ie n'en puis répondre auec aſſeurance, pour n'en auoir aucune experience oculaire. Le ſieur Hebert auoit planté quelques pommiers pendant ſa vie, qui ont porté de fort bons fruicts, à ce qu'on m'aſſeure; le beſtail a gaſté ces arbres; nous auons greffé quelques ſauuageons cette année, les antes ſont tres-bien repriſes. Le temps nous apprendra ce qui en eſt; on voit icy des poiriers, pommiers, pruniers, ceriſiers; & autres arbres portans des fruits ſauuages; s'ils reſiſtent aux rigueurs de l'hyuer; ie ne vois pas pourquoy ils doiuent mourir pour eſtre antez de bons greffes. Il y a en quelques endroits force lambruches chargées de raiſins,

raiſins; quelques-vns en ont fait du vin par curioſité, i'en ay gouſté, il m'a ſemblé fort bon. Pluſieurs tiennent pour certain que la vigne reüſſiroit icy, & comme i'oppoſois la rigueur des froids, on me répondit que les ſeps ſeront en aſſeurance tout l'Hyuer ſouz la neige, & qu'au Printemps on ne doit pas tant craindre que les vignes gelent, comme on fait en France, pour ce qu'elles ne s'auanceront pas ſi toſt. Tout cela ſemble probable.

IV. Combien vingt hommes ſeroient de temps à défricher vn arpent de terre? ce que couſteroit vn chacun à nourrir durant vn an? & qu'elles prouiſions il faudroit faire?

Vingt hommes défricheront en vn an trente arpens de terre, au net, en ſorte que la charuë y paſſe; s'ils eſtoient intereſſez dans l'affaire, peut eſtre en feroiét-ils dauantage; il y a des endroits bien plus aiſez les vns que les autres; la taſche ordinaire de chaque homme par an eſt vn arpent & demy, n'eſtant point diuerty en d'autres choſes. On donne à chacun pour ſon viure deux pains d'enuiron ſix ou ſept liures par ſemaine, c'eſt à dire qu'il faut vn poinſſon de farine par an,

deux liures de lard, deux onces de beurre, vne petite meſure d'huile, & de vinaigre, vn peu de moluë ſeiche, c'eſt enuiron vne liure, vne écuelée de pois, c'eſt enuiron vne chopine, tout cela par ſemaine. Pour leur boiſſon, on leur donne vne chopine de ſydre par iour, ou vn pot de biere, & par fois vn coup de vin, comme aux bonnes feſtes. L'hyuer on leur donne vne priſe d'eau de vie le matin, ſi on en a. Tout ce qu'on peut retirer ſur le Païs, ſoit par la chaſſe, ou par la peſche, n'eſt point compris là dedans. Suiuant ce memoire on peut voir ce qu'il couſte pour nourrir vn homme, & les prouiſions qu'il faut faire. Ie ne parle point des autres rafraichiſſemens, qu'il eſt bon d'apporter, des pruneaux, ris, raiſins, & autres choſes qui peuuent ſeruir pour les malades. Ie ne parle non plus des habits, des couuertures, des mattelats, & autres choſes ſemblables, qu'vn chacun peut apporter ſelon ſa condition, & ſelon ſon pouuoir.

V. Comme eſt fait le grand Fleuue ſainct Laurens, quels ſont ſes riuages, iuſques où vont les grands Nauires, de quel port ſont ceux qui montent iuſques

à Kébec, & iuſques aux trois Riuieres, quel eſt l'eſtat des fortifications qu'on a fait pour la ſeureté du Païs.

Voila bien des demandes tout à la fois, auſquelles il eſt bien difficile de répondre, ſans faire de longues pourmenades. Quand on monte à Kébec, & qu'on a le vent en pouppe, on ne s'arreſte gueres à remarquer les riues du grand Fleuue, qui par fois ne parroiſſent point, ſoit pour leur eſloignement, le Fleuue eſtant fort large, ſoit pour les bruines qui en dérobent la veuë. D'aller cottoyer ces riuages, il faudroit faire quatre cẽs lieuës, & mener des hõmes & des viures pour vn long tẽps. Si faut il toutesfois donner quelque réponſe. Quand on eſt entré dans les terres, on rencontre vn Golphe grand comme vne mer : montant plus haut ce Golphe ſe change en vn Fleuue fort large, car à peine en voit-on les riues nauigeant au milieu. Il ſe va touſiours étreſſiſſant : en ſorte neantmoins qu'il a bien encor dix lieuës de large à plus de cent lieuës de ſon emboucheure. Deuant Kébec, où il ſe rétreint fort, il a ſix cens ſeptante deux toiſes, on l'a meſuré ſur la glace : quatre lieuës au deſſus il élargit encore

ſon lict, & deuant l'habitation des trois Riuieres, qui eſt à trente lieuës au deſſus de Kébec, il a bien encor deux ou trois mille pas communs ; comme ie l'écriuy l'an paſſé : vn peu plus haut, il fait le grãd Lac de ſainct Pierre, large d'enuiron ſept lieuës. Ce Roy de tous les Fleuues eſt bordé, tantoſt de montagnes, tantoſt d'vn païs plat, ou bien peu releué. I'ay ſouuent nauigé de Kébec aux trois Riuieres. I'ay remarqué des riues pierreuſes, d'autres ſablonneuſes; en d'autres on trouue de l'argille, des terres graſſes, tres-bonnes pour faire de la brique ; le Païs eſt beau & bien agreable, entre-couppé de riuieres, de ruiſſeaux, de torrens qui viennent des terres. Les Sauuages m'ont monſtré quelques endroits, où les Hiroquois ont autrefois cultiué la terre. I'vſe à mon aduis de redite ; mais ceux qui demandent ces réponſes le ſouhaittent ainſi. Ce Fleuue depuis le Cap de ſainct Laurens ; c'eſt à dire depuis ſon emboucheure iuſques à Tadouſſac tire en partie au Nordoüeſt, quart d'Oüeſt, en partie à l'Oüeſt, quart de Suroüeſt, ſelon les cartes de Monſieur de Champlain : car ie n'ay point fait ces obſeruations voguant deſſus, ne me figu-

rant pas que cela fuſt neceſſaire à mon deſſein. Pour la grandeur des Vaiſſeaux qui peuuent entrer dans ce Fleuue, ie me perſuade que tous ceux qui marchent en aſſeurance ſur l'Ocean peuuent venir en ſeureté iuſques à Tadouſſac, & peut-eſtre encor iuſques à Kebec, & vn peu plus haut: neantmoins on n'y en fait ordinairement monter que de cent à deux cens tonneaux : au delà de Kébec on n'enuoye que des Barques, qui paſſent bien loing au deſſus des trois Riuieres. C'eſt aſſez ſur ce point. I'ay répondu au Chapitre precedent à la demande des fortifications.

VI. Remarquer la qualité des terres, exprimer celles qui ſont propres au labourage, au plant, aux paſturages ; s'il ſera neceſſaire pour les labourer de harnois, de bœufs, de cheuaux, quelles graines on peut apporter.

Si tous nos grands bois eſtoient abbatus, ie ſatisferois bien aiſément à ces demandes ; mais comme ils ſont encor debout, & qu'on ne les viſite pas aiſément; ie diray que i'ay veu de bonnes & de mauuaiſes terres aux lieux que i'ay frequenté. Il faut philoſopher ſur ce point de

la Nouuelle France, comme de l'Ancienne. Il y a des terres fertiles, en quelques endroits des ſables, en d'autres il y a des prairies, & des lieux tres propres pour en faire. Ie croy qu'il y a quelques quartiers propres pour la vigne, pour le plant; mais tout cela n'eſt pas raſſemblé: & c'eſt ce pendant ce qu'on deſireroit. En ces commencemens, comme on n'a point encor fait toutes ces experiences; ie ne ſçaurois marquer la proprieté d'aucun terroir auec aſſeurance. Les trois Riuieres me ſemblent comme l'Anjou; c'eſt vn païs ſablonneux, ie croy que la vigne s'y plairoit. Kébec eſt diuerſifié, il y a des endroits fort bas, les bleds y pourront eſtre bons, ſur le haut la vigne & les bleds y pourroient profiter; pour le bled, l'experience en fait foy; on peut faire des prairies en mille endroits. Il y en a ſur le bord du grand Fleuue, mais les marées les incommodent. Il n'eſt pas beſoin d'apporter des grains pour ſemer, on en trouuera icy en échange d'autre bled, ou autre choſe. Le bled marſais ſemé au renouueau reüſſit bien mieux que le bled ſemé deuant l'hyuer; ce n'eſt pas que ie n'en aye veu de tres-beau ſemé en Octo-

bre. Mais comme on ne ſçait pas bien encor recognoiſtre le temps & la nature du ſol & du climat, il eſt plus aſſeuré de le ſemer au Printemps, que deuant l'Hyuer: l'orge commun, & l'orge mondé reüſſiſſent en perfection: le ſeigle y vient fort bien; au moins ie puis aſſeurer que i'ay veu croiſtre icy de tous ces grains auſſi beaux comme en France. Les pois ſont plus tendres & meilleurs que ceux qu'on y apporte par la nauigation. Les herbes potageres y viennent fort bien, il en faut apporter des graines. Il eſt vray que le voiſinage des foreſts, & tant de bois pourry, dont les terres ſe ſont comme formées & nourries, nous engendrent par fois des vermines qui rongent tout: ces animaux venans à mourir parmy les chaleurs de l'Eſté tout vient en perfection; mais quelquefois plus tard qu'il ne faudroit pour retirer des graines & des ſemences. Nous auons icy des bœufs & des vaches qui nous ſeruent à labourer les terres défrichées: on a cette année amené quelques aſnes qui rendront de tres-bons ſeruices: les cheuaux pourroient ſeruir, mais rien ne preſſe d'en amener.

VII. Trouue-t'on de la pierre pour baſtir,

de l'argille, du ſable ? Tout cela eſt icy en abondance en quelques endroits, en d'autres non : à deux lieuës à la ronde de Kébec on fait de la chaux, on tire de bonnes pierres à baſtir, qui ſe taille fort bien ; on y fait d'excellente brique ; le ſable ſe trouue quaſi par tout.

VIII. Remarquer les commoditez que le pays produit pour la vie de l'homme, les eſpeces d'animaux, &c.

La chaſſe des oiſeaux de riuiere eſt abondante en ſon temps, c'eſt à dire au Printemps & à l'Automne ; mais comme elle eſt fort battuë aux endroits plus habitez, elle s'éloigne de plus en plus : il y a des Iſles toutes pleines d'Oyes, d'Outardes, de Canars de diuerſes eſpeces, de Sarcelles, & d'autre Gibbier : comme on s'occupe aux choſes les plus neceſſaires, on va peu ſouuent apres ces animaux. Il y a des Elans, des Caſtors, des Porcs-épics, des Liévres, & quelques beſtes fauues, cõme des Cerfs ; vne eſpece de vaches, qui ſemblent auoir quelque rapport aux noſtres. Cette chaſſe des plus grandes teſtes n'appartient quaſi encor qu'aux Sauuages, qui éloignent par leurs courſes ces animaux de nos habitations ;

quelques François neantmoins ont tué des Elans, mais peu : le temps viendra qu'on pourra les domeſtiquer, & en tirer de tres-bons ſeruices, traiſnant ſur la neige les bois & autres choſes dont on aura beſoin: ces Meſſieurs en nourriſſent trois, deux maſles & vne femelle; nous verrons comme ils reuſſiront; s'ils s'appriuoiſent il ſera aiſé de les nourrir, car ils ne mangent que du bois. On pourra quelque iour faire des parcs pour tenir des Caſtors; ce ſeroit vn threſor, outre qu'on auroit en tout temps de la chair fraiſche. Que ſi on voit tant de brebis, tant de moutons, & tant d'aigneaux en France, encor que la Brebis pour l'ordinaire ne face tous les ans qu'vn aigneau; ie vous laiſſe à penſer combien les Caſtors ſe multiplieroient dauantage, puis que la femelle en porte pluſieurs.

Pour le poiſſon il eſt icy comme en ſon empire; il y a vn grand nombre de Lacs, d'Eſtangs, & de Riuieres tres-poiſſonneuſes. Le grand fleuue eſt remply d'Eſtourgeons, de Saumons, d'Aloſes, de Brochets, de Barbuës, de poiſſons dorez, de poiſſons blancs, de Carpes de diuerſes eſpeces, d'Anguilles &c. non qu'on les

prenne en meſme quantité par tout, mais il y a des endroits où la peſche ſemble prodigieuſe. De l'heure que i'écris cecy, voila vn garçon qui apporte vingt-cinq ou trente Barbuës priſes en vne nuit. Il y a des Lacs où on ſe peut nourrir de poiſſon hyuer & eſté: nos François cét hyuer paſſé y prenoient des Brochets de trois ou quatre pieds, des Eſtourgeons de quatre ou cinq pieds, & d'autres poiſſons en abondance: c'eſt vn Sauuage qui m'en découurit l'induſtrie. Elle fait maintenant grand plaiſir à nos François qui ſont aux trois Riuieres, où la peſche ſans mentir ſurpaſſe la creance qu'on en peut auoir; il n'en eſt pas de meſme par tout. Quand on pourra faire icy comme on fait en France, que les vns s'addonnent ſeulement à peſcher, les autres à chaſſer, d'autres à cultiuer la terre, d'autres à baſtir, on ſera ſoulagé autant qu'en France: mais nous ne pouuons pas encore eſperer cela, n'eſtans pas en aſſez grand nombre.

IX. Quelles marchandiſes on peut enuoyer d'icy en France, comme les Pelleteries, les Mouluës ſeiches, & vertes, les huiles de Baleine & d'autres grands poiſſons, les mineraux que l'on y peut trou-

uer, les bois goumeux qui donnent la reſine, les Pins, Sapins, Cedres, les ais de Cheſnes, la commodité de baſtir des Nauires.

Ie réponds que tout cela ſe trouue en ce pays-cy; mais il n'eſt pas encor aſſez fort de monde pour recueillir ſes richeſſes. Nous auons de la Moluë à noſtre porte, pour ainſi dire; on la vient peſcher de France dans noſtre grand fleuue à Gaſpé, à l'Iſle percé, à Bonauenture, à Miskou; & cependant la Moluë qu'on mange à Kébec vient ordinairement de France, pource qu'il n'y a point encore aſſez d'hommes icy pour deſcendre à cette peſche. I'en dis de meſme du charbon de terre & du plaſtre; tout cela ſe trouue icy, mais il faut des vaiſſeaux pour l'aller querir; ces forces nous manquent encor, pource que le ſoin principal doit eſtre de ſe loger, fortifier, & défricher la terre. Les Baſques viennent tuer les Baleines iuſques dans Tadouſſac & plus haut; on s'efforcera cette année, me dit-on, de prendre des Marſoins, ou des Baleines blanches, qui paſſent ſans nombre deuant Kébec: il y a ſi lõg temps que nous les voyons ſe pourmener deuant nos yeux, & cepen-

dãt les affaires plus preſſantes ont retardé iuſques icy cette entrepriſe ; & encor s'il les falloit aller chercher à dix ou vingt lieuës d'icy, on les y laiſſeroit dans leur liberté : tout ſe fera en ſon temps. Quelques perſonnes ſoigneuſes de leurs affaires, telles qu'il en faut en ce pays-cy, me témoignent qu'elles enuoyent en France du Mairin, & des ais de Cheſne, & quelques autres bois pour des Nauires iuſqu'à la valeur de dix mille francs, & tout cela n'eſt pas le trauail d'vn an ; car ils ont employé vne partie du temps au défrichement des terres ; ie ſouhaitterois vne cinquantaine de familles ſemblables à celà, tout le monde n'a pas la meſme induſtrie. Si on peut retirer quelque profit des Sapins, des Cedres, des Pins, des Pruches, il y en a icy vne infinité, & en pluſieurs endroits. Pour les mines il faut auparauant auoir des terres défrichées, à cauſe qu'il ne faut pas attendre de France la quantité de farines neceſſaires à tant de bouches, & à tant de perſonnes, qui ſe doiuent occuper aux forges. Quelqu'vn penſe y auoir trouué vne mine d'or, & vn autre vne d'argent ; ie m'en rapporte à ce qui en eſt. On peut non ſeulement trou-

uer des Moluës de toutes ſortes, mais encor du Saumon en quelques endroits; on peut encor ſaller de l'Anguille en abondance, qui eſt fort bonne; nous peſchons, & faiſons prouiſion de ces longs poiſſons, pour ce qu'ils ſe rencontrent à Kébec, le Saumon & la Moluë eſtans plus eſloignez ſont hors de nos priſes; mais ce ne ſera pas pour touſiours. Quant aux Pelleteries de Caſtors, de Loutres, de Renards, & autres; c'eſt à quoy il ne faut point penſer; ces Meſſieurs ſe reſeruent cette traitte. On en peut neantmoins tirer quelque profit ſur le Païs, car ils ne ſe ſouciét pas par quelles mains paſſent leurs Caſtors, pourueu qu'ils viennent en leurs magazins. Les habitans en peuuent acheter des biens qu'ils recueillent ſur leurs terres; mais à condition qu'ils ne les feront point paſſer en France. Ce qui ſemble tres raiſonnable: car il eſt impoſſible de fournir aux grands frais de leurs embarquemens, s'ils ne retirent quelque vtilité de ces contrées. Ie voudrois que tout le monde priſt ma penſée; qu'on conceuſt bien cette verité, que la force de cette honorable Compagnie eſt l'appuy du Païs; ſi on leur couppe les bras

nous donnerons tous du nez en terre ; ſi nous conſpirons tous à leur proſperité, nous baſtiſſons & affermiſſons la noſtre.

Or à propos de ces Traictes V. R. m'écrit, & me cite l'ordonnance de la ſeptieſme Congregation generale de noſtre Compagnie, qui defend abſolument toute ſorte de commerce & de negotiation, ſouz quelque pretexte que ce ſoit. Quelques autres de nos Peres, me mandent, qu'il ne faut pas meſmes regarder du coin de l'œil, ou toucher du bout du doigt la peau d'aucun de ces animaux, qui ſont icy de prix ; d'où peuuent venir ces aduis ? Sans doute, ce n'eſt pas que noſtre Compagnie ſe défie de ceux qu'elle enuoye en ces quartiers, en ce qui eſt de ce point, non plus qu'en beaucoup d'autres. Il me ſemble que i'ay eu le vent, qu'en France quelques-vns qui ne nous cognoiſſent, ny ne nous veulent cognoiſtre, crient que nous n'auons pas les mains nettes de ce trafic, Dieu les beniſſe, & leur faſſe recognoiſtre la verité, telle que ie m'en vay la dire ; quand il ſera à propos pour ſa gloire ; car il ne faut pas s'attendre de ſeruir long-temps le Maiſtre que nous ſeruons ſans eſtre calomniez. Ce

ſont ſes liurées, il ne nous recognoiſtroit pas luy meſme, pour ainſi dire, ſi nous ne les portions.

Voicy donc ce que i'en puis écrire auec la meſme ſincerité, dont ie voudrois rendre vn iour compte à Dieu, de toutes mes actions. La Pelleterie eſt non ſeulement la meilleure étoffe & la plus facile à mettre en vſage, qui ſoit en ces contrées; mais auſſi la monnoye de plus haut prix. Et le bon eſt, qu'apres qu'on s'en eſt ſeruy pour ſe couurir, on trouue que c'eſt de l'or & de l'argent tout fait. On ſçait en France, combien vaut la façon d'vn habit. Icy, il n'y a qu'à le coupper ſur vne peau de Caſtor; auſſi-toſt vne Sauuageſſe vous le coud à ſon petit enfant, auec du nerf d'Orignac, d'vne promptitude admirable. Qui veut icy payer en cette monnoye les denrées qu'on y achete, y ſauue les vingt cinq pour cent, que le prix du marché leur donne plus qu'en France, pour les dangers qu'elles courent ſur mer. Les iournaliers auſſi ayment mieux y receuoir le ſalaire de leur trauail en cette meſme monnoye, qu'en aucune autre. Et certes il ſemble que la iuſtice commutatiue veut, que ſi ce qui nous

vient de France encherit, pour auoir flotté ſur met; ce que nous auons icy y vaille quelque choſe pour auoir eſté couru dans les bois, & ſur la neige, & pour eſtre les richeſſes du Païs: veu nommément que ceux qui ſe payent de cette monnoye, y treuuent touſiours leur compte, & quelque choſe de plus. C'eſt ce qui fait que Meſſieurs de la Compagnie permettent raiſonnablemẽt cette pratique à vn chacun, & ne ſe ſoucient pas qu'on employe ces peaux pour le commerce, ou pour ſe garentir du froid; moyennant qu'apres tout, elles reuiennent en leur magazin, & qu'elles ne paſſent la mer, que ſur leurs Vaiſſeaux. En ſuite dequoy, ſi par fois il nous en viẽt quelqu'vne entre les mains, nous ne faiſons point de difficulté de les employer ſelon le cours du marché; non plus que d'en couurir les petits Sauuages, qui ſont à nos frais, ou de nous faire des ſouliers de celles d'Orignac, pour marcher ſur les raquettes, à quoy les ordinaires ne valent rien, à raiſon de leur dureté. Tel eſt icy l'vſage des François & des Barbares. Nous enuoyons auſſi quelques peaux d'Elan paſſées à nos Peres, qui ſont aux Hurons, & de la Pourcelaine,

ne, quand nous en pouuons auoir; c'eſt la meilleure partie de la monnoye, dont ils achetent leurs petites prouiſions de bled d'Inde, & de poiſſon fumé, auec les materiaux, ou la façon de leurs Palais d'écorce. Voila en verité tout le profit que nous tirons icy de la Pelleterie, & des autres raretez du Païs; tout l'vſage que nous en faiſons. Si on iuge ſans paſſion qu'il y ayt quelque eſpece de trafic; ou meſme ſi V. R. trouue plus à propos de retrancher tout cela, pour ne donner aucun ombrage; nous ſommes tous preſts de nous en deporter entierement; ie dis, tous tant que nous ſommes icy; & ſi i'oſe eſperer de la bonté de noſtre Seigneur, que ceux qui viendront apres nous, garderont la meſme loy. Quel aueuglement nous ſeroit-ce de venir icy, pour deſ-obeïr à nos Superieurs, ou pour ſcandaliſer ceux à qui nous voudrions auoir immolé nos vies? Que ſi au contraire on nous écrit, que tout cela eſt ſelon Dieu, ſans aucune apparence de trafic, bien que quelques médiſants, dont il ne faut point ſe mettre en peine, en fomẽtent leur paſſion & le tournent en venin; nous ne laiſſerons pas de continuer, a-

pres auoir ſupplié ces meſmes eſprits noirs & ombrageux, de croire, que s'il leur plaiſt de nous obliger à quitter cette pratique innocente, il faut qu'ils ouurent leurs coffres, pour nous ſecourir en ces Païs éloignez, quand ils nous auront retranché par caprice vne partie de ce qui nous y eſtoit neceſſaire. Quelque bon ménage que nous ayons peû faire iuſques à cette heure, les dernieres lettres de celuy de nos Peres, qui manie nos rentes ou nos aumoſnes par delà, & qui nous en enuoye nos prouiſions, portent que ſans vn petit miracle qu'il a experimenté nouuellement en l'aſſiſtance de ſainct Ioſeph, il n'auroit peû nous fournir cette année. Que ſeroit-ce donc s'il nous falloit acheter icy le ſurplus, & luy en enuoyer les parties plus hautes d'vn tiers ou d'vn quart? Outre que, s'il y a de la charité au monde, il ne faut point porter enuie à nos petits Seminariſtes, de ce que nous les couurons des étoffes qui naiſſent chez eux, & qui ſont plus de durée, nommément ſur leurs épaules aſſez fripponnes, & les garantiſſent mieux du froid qu'aucune autre. Non plus qu'on ne nous doit blaſmer, ſi nous-nous ſeruons

de la monnoye du Païs, pour épargner quelque choſe au profit de ces pauures abandonnez ; leur donner le couuert & la nourriture pendant qu'ils ſe laiſſent inſtruire, & veulent eſtre Chreſtiens, s'ils ne le ſont déja, & pour auoir dequoy les mettre en terre, quand ils viennent à mourir. Si la France en eſtoit reduite là, que la monnoye n'y ayant cours, on fuſt contraint de ſe ſeruir pour le commerce, des choſes meſmes, & des denrées, les trocquant les vnes auec les autres ; ou meſme qu'il y euſt du gain à le faire hors de cette neceſſité ; & ſi l'vſage y eſtoit tel, pourroit-on trouuer mauuais, que quelque profeſſion que nous faſſions de pauureté, nous ſuiuiſſions le train des autres, & quand quelques denrées de prix nous ſeroient, ou venduës, ou données, ſoit en échange, ſoit en pur don, nous-nous en ſeruiſſions ſelon les occaſions ? Nous n'auons pas de plus grands attraits pour ces pauures gens, que l'eſperance qu'ils ont de tirer de nous quelque aſſiſtance corporelle ; ils ne ceſſent de nous demander. Si nous les refuſons, c'eſt les eſtranger. Si nous leur donnons touſiours ſans rien prendre d'eux ; nous

ſerons bien toſt au bout ; & ſi encore nous leur oſterons la liberté de demander, ou ils ne ſe poliront iamais. Que reſte-il donc ? de leur dire qu'ils donnent à ceux qui en ont plus que nous ? Cela ne nous ſoulagera guieres, ny ne nous les rendra guieres plus familiers. De prendre pour donner à ceux qui nous fourniroient dequoy leur ſatisfaire ? ce ſeroit nous rendre leurs Facteurs. Mais qui s'eſt iamais imaginé, que ce ſoit trafiquer de prendre & donner ſelon la neceſſité des occurrences ordinaires en la vie humaine ; pour autant que ce que vous prenez en vn endroit, excedera le prix de ce que vous y aurez donné, quand vous-vous trouuerez en vn autre ? Voila ce que i'auois à dire ſur ce point, m'en remettant apres tout, à ce que l'obeïſſance en iugera, ou que l'edification y reglera, comme i'ay déja proteſté. Car de vouloir répondre à ceux qui nous calomnient, comme ſi nous faiſions ſouz main quelqu'autre employ de ces peaux, & en enuoyons en France ; ce ſeroit ſe rendre ridicule. Il faut bien leur laiſſer quelque choſe à dire, & s'ils treuuent des oreilles ſuſceptibles de ces niaiſeries ; ie ſerois coupable

de penſer les trouuer ouuertes à la verité. Quoy donc? des hommes qui ont quitté plus de bien au monde, qu'ils n'en ſçauroient eſperer dans les imaginations de ces calomniateurs, ſe ſeront finalement reſolus de changer la France en Canada, pour y venir chercher deux ou trois peaux de Caſtor, & en trafiquer au deſceu de leurs Superieurs; c'eſt à dire aux dépens de leur conſcience, & de la fidelité qu'ils doiuent à celuy, pour lequel imiter ils ſe ſont reduits à ne pouuoir pas diſpoſer librement d'vne épingle?

Credite poſteri.

Au ſurplus, ie ſçay mauuais gré à toute cette tres-honorable Compagnie de la Nouuelle France, ſi elle apperçoit quelque choſe de ſemblable en nous, & le diſſimule; quel fruict peut-elle eſperer de nos trauaux, pour le ciel, ſi elle nous voit attachez à la terre, par quelque ſorte d'auarice? Quelqu'autre auſſi auancera pour nous, que ſi nous trempions dans ces infamies, ſans que ces Meſſieurs en euſſent cognoiſſance, ils ſeroient bien peu vigilants en leurs affaires, & au poinct principal de leur traicte. Mais i'abuſe de mon loiſir, & de voſtre patience, d'eſtre

ſi long, ſur ce qui ne meritoit pas de réponſe.

X. On me demande finalement ce que c'eſt du Païs des Hurons, & quelle eſperance il y a pour ceux qui voudroient y aller.

A cela ie ne ſçaurois mieux répõdre que par la Relatiõ, que i'en enuoye auec celle-cy. Ie prie Dieu, qu'il y attire nombre de ieunes hommes forts, vaillants, & courageux; mais ſur tout ſingulierement vertueux, & qui ayment mieux perdre tout que ſa ſaincte grace, quand ce ne ſeroit que pour vn moment: ſans cette qualité, ils s'y ruineroient corps & ame, veu les occaſions qui s'y rencontrent. Auec cette qualité ils y feront l'office d'autant d'Apoſtres. Et ſi en outre ils pourront dans quelque temps y viure à leur aiſe, & y eſtre en honneur comme de petits Rois. Mais il vaut mieux qu'ils entreprennent ce voyage, pour le reſpect de Dieu ſeul. Qui ne cherche que luy, ſe trouue étonné de ſe voir enuironné de tout le reſte.

CHAPITRE X.

Quelques aduis pour ceux qui deſirent paſſer en la Nouuelle France.

TOVS ceux qui deſirent venir groſſir cette Colonie, ſont gens moyennez, ou perſonnes pauures; ie parleray aux vns & aux autres. Commençons par les pauures.

Vn pauure homme chargé de femme, & d'enfans, ne doit point paſſer icy les premieres années auec ſa famille, s'il n'eſt aux gages de Meſſieurs de la Compagnie, ou de quelque autre qui les y vueille prẽdre; autrement il ſouffrira beaucoup, & n'auancera rien. Le Païs n'eſt pas encor en eſtat de ſoulager les pauures, qui ne ſçauroient trauailler. Mais s'il ſe rencontroit de bons ieunes garçons, ou hommes mariez bien robuſtes, qui ſceuſſent manier la hache, la houë, la beſche, & la charuë; ces gens là voulans trauailler ſe rendroient riches en peu de temps en ce Païs; où enfin ils pourroient ap-

peller leurs familles. Voicy comme ils deuroient proceder.

Il faudroit qu'ils ſe ioigniſſent quatre ou cinq enſemble, & qu'ils s'engageaſſent à quelque famille pour cinq ou ſix ans, aux conditions ſuiuantes; qu'on les nourriroit pendant tout ce temps-là ſans ſans leur donner aucun gage; mais auſſi qu'ils auroient la moitié en fond, & en propre, de toute la terre qu'ils défricheroient. Et pour ce qu'il leur faut quelque choſe pour ſe pouuoir entretenir, le marché porteroit, que tout ce qu'ils retireroient tous les ans des terres, qu'ils auroient déia défrichées, ſeroit partagé par moitié; cette moitié, auec les petits profits qu'ils peuuent procurer ſur le Païs, ſuffiroit pour leur entretien, & pour payer apres la premiere ou ſeconde année la moitié des outils, dont on ſe ſert au défrichement, & au labourage. Or ſi quatre hommes peuuent défricher par an huict arpens de terre, ne faiſant autre choſe ny hyuer ny eſté; en ſix ans voila quarante huict arpens, dont les vingt-quatre leur appartiendroient: auec ces vingt-quatre arpens ils pourroient nourrir trente-ſix perſonnes, ou meſme qua-

rante-huict, ſi la terre eſt bonne. N'eſt-ce pas-là le moyen de s'enrichir en peu de temps ? & ce d'autant plus que la terre ſera vn iour icy tres-vtile, & rapportera de grands grains. On fait maintenant venir de France tant de farines, qu'on riſque ſur la mer, ſi quelqu'vn auoit icy des bleds pour racheter ces riſques, & l'embaraſſement des vaiſſeaux, il en tireroit bien du profit. Il y a tant de forts & robuſtes païſans en France, qui n'ont pas du pain à mettre ſouz la dent, eſt-il poſſible qu'ils ayent ſi peur de perdre la veuë du clocher de leur village, comme l'on dit, qu'ils ayment mieux languir dans leurs miſeres & pauuretez, que de ſe mettre vn iour à leur aiſe, parmy les habitans de la Nouuelle France, où auec les biens de la terre ils trouueroient bien plus aiſément ceux du ciel, & de l'ame; les débauches, les diſſolutions, les procez n'ayant point encor icy de cours. Mais à qui eſt-ce que ie parle ? à des perſonnes qui n'ont garde de ſçauoir rien de ce que i'écris, ſi plus capables qu'eux ne leur en font le recit. Ie les en prie, au nom de Dieu, & du Roy; car il y va de l'intereſt des deux, que ce Païs ſe peuple.

Pour les perſonnes riches & de condition, ie leur conſeillerois deuant que de paſſer icy d'obtenir de Meſſieurs de la Compagnie, vne place pour baſtir vne maiſon dans la ville deſignée, comme auſſi quelques arpens de terre proches de la ville, capables de nourrir leur famille. En outre vne conceſſion de quelque bel endroit qu'ils choiſiront auec le temps. Cecy fait, il faut faire paſſer du moins deux Maſſons, deux Charpentiers, & des manœuures, & s'ils veulent encor des défricheurs armez d'outils propres de leur meſtier : ſur tout qu'ils faſſent faire des haches exprez, & qu'ils n'y épargnent pas l'argent ; car l'hyuer eſt plus dur que le meſchant acier. Il faut vn homme qui ait ſoin de tous ces gens là, qui ſoit d'authorité, & de prudence, pour les diriger & pour conſeruer les viures, qu'on fera venir. Le plus de bonnes farines qu'on peut faire paſſer, c'eſt le meilleur, & le plus aſſeuré. Monſieur de Repentigny en a apporté pour deux ans, en quoy il a fait ſagement. Il ſeroit bien à propos d'apporter en faiſſeau quelque gribane, ou grand batteau, capable de voguer dans les marées ; c'eſt à dire qu'il doit eſtre re-

leué d'e bord, il peut eſtre plat pour tirer moins d'eau. Il faut qu'il ſoit fort, & grand pour porter du bois, de la pierre, de la chaux, & autres choſes ſemblables; on le pourroit faire dreſſer à Tadouſſac. Tous ces hommes rendus ſur le Païs s'occupperont les vns à défricher ſelon le deſſein de celuy qui leur commandera. Le baſtiment fait, propre pour les loger, eux & leurs gens, toute la famille paſſera & amenera du beſtial, ſi on luy mande qu'il ſoit à propos : car peut eſtre en pourra on recouurer ſur les lieux; d'en auoir d'abord, cela détourne de choſe meilleure, & couſte infiniment, ſi ce n'eſt qu'on les mette auec celuy qui eſt au Cap de Tourmente, s'accordant auec les Meſſieurs, qui en tiennent là. Si on ſuit cét ordre, les femmes & les enfans arriuans icy ſeront tous conſolez de trouuer vn logement pour eux, vn iardin pour leurs rafraichiſſemens, & des perſonnes à leur ſeruice qui auront cognoiſſance du Païs. Puis qu'on me dit, ſans me nommer perſonne, qu'il y a de trés-honorables familles qui veulent venir gouſter la douceur du repos & de la paix dans la Nouuelle France, i'ay creu que l'amour que

ie leur porte déja, ſans auoir l'honneur de leur cognoiſſance, m'obligeoit à leur donner ces aduis, qui ne leur ſçauroient nuire; ie leur diray encor deux petits mots. Le premier, que ſi pour le défrichement de la terre, ils peuuent auoir des hommes intereſſez en l'affaire, ſelon que ie viens de dire, ce ſera le meilleur. Les hommes qu'on tient à gages, pour la plus part, veulent reſſembler à ceux d'entre nos voiſins, qui à peine ont-ils paſſé la ligne de l'Equateur, qu'ils ſe diſent tous Gentilshommes, & ne veulent point trauailler; quand ils ſe verront obligez à faire pour eux, ils ne s'y endormiront pas.

En ſecond lieu, ie prie ceux qui viendront, de venir auec enuie de bien faire. La Nouuelle France ſera vn iour vn Paradis terreſtre, ſi noſtre Seigneur continuë à la combler de ſes benedictions, tant corporelles, que ſpirituelles: mais il faut en attendant, que ſes premiers habitãs y faſſent ce qu'Adam auoit receu commandement de faire en celuy qu'il perdit par ſa faute. Dieu l'y auoit mis pour l'engraiſſer de ſon trauail, & le conſeruer par ſa vigilance, & non pour y eſtre ſans rien faire. I'ay plus d'enuie de voir ce païs de-

friché, que peuplé. Les bouches inutiles y ſeroient à charge pour ces premieres années.

CHAPITRE XI.

OU

Iournal des choſes qui n'ont peu eſtre rapportées ſous les Chapitres precedens.

LE quinzieſme Septembre m'eſtant embarqué pour noſtre reſidence de la Conception, ie fus conſolé de voir que les Nibiſiriniens peuple voiſin des Hurons entendoient mon baragoin Montagnés. Qui ſçauroit parfaitement la langue des Sauuages de Kébec, ſe feroit entendre, comme ie coniecture, de tous les Peuples qui ſont depuis la grande Iſle de Terre-neufue iuſques aux Hurons du coſté du Nord; car la difference qu'il y a entre ces langues ne conſiſte qu'en certaines Dialectes qu'on apprendroit aiſément, ſi on frequentoit ces Nations.

Le neufuiéme Octobre le Pere Buteux eſtant entré en la Cabane d'vn Capitaine Montagnés, où eſtoient arriuez quelques

Eſtrangers, ce Capitaine le fit aſſeoir auprés de ſoy, puis s'addreſſant à ſes hoſtes, leur dit tout plein de bien de nous. Ces gens, diſoit-il, ont de grandes connoiſſances, ils ſont charitables, il nous font du bien dans nos neceſſitez; l'vn d'eux a guery ma fille qui s'en alloit mourant: le Pere Quentin luy auoit donné quelques onguents, dont elle ſe trouua bien. Cependant, adiouſtoit il, ils ne demandent aucune recompenſe, au contraire ils donnent à manger aux malades, en leur procurant la ſanté. Et afin que vous cognoiſſiez leur eſprit, il dit au Pere, Prends ton *Maſſinatrigan*, c'eſt à dire ton Liure, ou tes Tablettes, écris ce que ie te diray. Il luy nomme les noms de douze ou treize petites Nations qui ſont vers le Nord, & le prie de les prononcer tout haut; le Pere luy obeiſt. Quãd ces Eſtrangers entendirent nommer ces Nations, ils s'eſtonnoient de voir tant de Peuples renfermez dans vn petit morceau d'écorce, c'eſt ainſi qu'ils appelloient les feuillets de ſes Tablettes. Là deſſus le Pere prit occaſion de leur dire, que Dieu par l'entremiſe de ſon liure nous auoit donné à cognoiſtre les biens du Ciel, & le

tourment des Enfers : l'vn d'eux luy demanda, s'il ne luy auoit point dit de quelle profondeur ſeroit la neige l'hyuer ſuiuant : *Omnes quæ ſua ſunt quærunt.* Les hommes de terre ne penſent qu'à la terre.

Le premier de Decembre le feu s'eſtant pris à l'habitation des trois Riuieres, vn Capitaine des Sauuages les exhorta ſi viuement de nous ſecourir, & de ſauuer le pain & les pois, qu'en effet le magazin ſe ſauua : Autrement, diſoit-il, nous ſommes perdus, ſi cela bruſle.

Le ſixiéme du meſme mois vn Sauuage voyant vne Image de Noſtre Seigneur en noſtre Maiſon, me dit que i'auois tué ſon frere auec vn ſemblable pourtraict : ie fus bien eſtonné, ie luy demanday donc comment ie m'eſtois ſeruy de cette Image pour tuer vn homme. Te ſouuiens-tu, me fit-il, que l'hyuer paſſé tu donnas à *Sakapoüan*, mon beau-frere vne Image ſemblable à celle-là ; il fut malade bien toſt apres, & en mourut. Alors ie me ſouuins qu'en effet voyant la miſere de ces Peuples qui crioient à la faim, apres en auoir fait manger chez nous vne bonne bande, ie leur parlay d'auoir recours au Dieu du Ciel, & qu'aſſeurément il les ſe-

coureroit ; ie leur fis voir l'Image de ſon Fils, & la mis entre les mains de ce *ſakapoüan*, les inſtruiſans tous comme ils deuoient auoir recours dans leurs neceſſitez à celuy qu'elle repreſentoit, les aſſeurans auſſi que s'ils croioient & eſperoient en luy, qu'ils ſeroient ſecourus ; mais s'ils ſe gauſſoient, qu'il les puniroit. Ce miſerable n'eut iamais la hardieſſe de monſtrer cette Image, ny de prier celuy qu'elle figuroit, de peur d'eſtre gauſſé des ſiens: peut-eſtre qu'en punition de cette perfidie Dieu le punit d'vne maladie qui l'emporta, comme ie l'écriuis l'an paſſé. Voila ce que me vouloit dire mon Sauuage, m'imputant la mort de cét homme en la preſence de pluſieurs autres de ſa Nation: mais leur ayant expliqué comme la choſe s'eſtoit paſſée, ie commençay à reprocher à mon accuſateur que ie luy auois ſauué la vie, comme il eſt vray ; il voulut me démentir ; mais quand i'eus mis au iour toutes les circonſtances de l'affaire ; tous les Sauuages luy dirent, Tais toy, tu n'as point d'eſprit, le Pere dit vray. Il fut bien eſtonné quand ie luy declaray que ſon beau frere & ſa propre ſœur auoient determiné de le tuer en dormant, & que

ſi ie

ſi ie ne les euſſe empeſché, qu'il ne ſeroit plus au monde. Ce pauure homme tout eſtourdy commence à me dire qu'il n'auoit point de cerueille, & que la menace qu'il m'auoit fait ſe deuoit décharger contre les Hiroquois, & non pas contre aucun François, que ie ne me faſchaſſe point contre luy. I'ay remarqué que les Sauuages reſſemblent aux Demons en vn poinct, ſi on leur tient teſte ils ſont poltrons, ſi on leur cede ils ſont furieux: ie veux dire qu'il y a danger d'vſer de trop grande rigueur, ou de trop de diſſimulation enuers eux; l'vne de ces deux extremitez les armera vn iour contre nous, ſi on n'y prend garde. Vous voyez des perſonnes qui ne leur oſeroient dire mot, d'autres les menent à baguette: ceux-là les rendront inſolens & inſupportables; ceux-cy les feront cabrer: faire du bien aux Sauuages, les ſecourir dans leurs neceſſitez, ne leur faire aucun tort, ny aucune iniure, exercer quelque eſpece de Iuſtice contre les particuliers qui font les inſolens, notamment ſi leurs Capitaines n'en peuuent tirer raiſon, c'eſt le moyen de tenir long-temps ces Barbares dans leur deuoir.

Le dixiéme du meſme mois de Decembre le Pere Buteux eſtant entré en vne Cabane où on faiſoit vn feſtin de graiſſe d'Ours à tout manger, s'eſtant mis en rang auec les autres ſans y prendre garde, on luy donne vn grand plat tout plein de ce Nectar; luy bien eſtonné le refuſe, diſant qu'il venoit de diſner; le diſtributeur du feſtin ſe faſche, luy diſant, Pourquoy es-tu donc entré icy, ſi tu ne veux pas eſtre du feſtin? Il faut que tu mange tout cela, autrement noſtre banquet ſeroit gaſté. Le Pere pour le contẽter en gouſte vn peu. Là deſſus arriue le Pere Quentin, qui entre auſſi ſans y penſer, le voila condamné à en manger ſa part, comme ils diſoient tous deux, que cela leur eſtoit impoſſible, on les condamna de ſtupidité, & de n'auoir qu'vn petit cœur, puis qu'ils n'auoient pas vn grand eſtomach; I'en ay plus mangé, diſoit l'vn d'eux, que n'en ſçauroient manger toutes les robbes noires. Les Peres luy repartirent, Puis que tu es ſi vaillant homme mange encore noſtre mets, Ouy da, répond-il; il le fit en effect, à condition qu'on luy donneroit encore à manger en noſtre petite Maiſon.

Le meſme iour, qui eſtoit le ſecond depuis le vœu que nous auions fait à Dieu en l'honneur de la Conception de la ſaincte Vierge, pour la conuerſion de ces Peuples; vn Sauuage me vint amener de ſon propre mouuement, ou pluſtoſt par vne conduite ſecrette du ſaint Eſprit, vne petite fille pour m'en faire preſent; cela nous réioüit fort, car iuſques icy la difficulté d'auoir des filles a eſté fort grande. Or pour me deliurer de l'importunité de ces Barbares, ie leur conſeillay de la preſenter à quelque Capitaine François; c'eſt ainſi qu'ils nomment tous ceux qui ont quelque authorité; ie luy inſinuay Monſieur Gand, lequel ie ſuppliay d'accepter cét enfant, & de faire quelque preſent à ce Sauuage, l'aſſeurant que nous ſatisferions à tout; il n'y manqua pas, il ſe monſtra fort content, il témoigna de l'affection à ce Barbare, luy fit preſent d'vne couuerture, & d'vne barrique de galette qu'on mit ſur nos parties: la fit loger chez le ſieur Hebout, & incontinent nous la fiſmes habiller à la Françoiſe, payans en outre ſa penſion; il eſt vray que Monſieur Gand luy voulut donner vne robbe à ſes propres couſts, tant il eſtoit

ioyeux de voir cette pauure fille dans les voyes de ſon ſalut, & encore de pluſieurs autres. Nous auons gardé & garderons le meſme procedé en celles qu'on nous a donné depuis, & qu'on nous donnera doreſnauant, pour ce que ces Barbares ſe voulans dédire, ie les renuoye au Capitaine François, & leur dy qu'ils l'offenſeront, s'ils ſe comportent comme des enfans, qui changent à tous momens de volonté; cecy les retient dans leur deuoir.

Le dix-huictieſme du meſme mois, Monſieur de Champlain eſtant fort malade, Monſieur Gand s'en alla aux Cabanes des Sauuages, pour mettre ordre aux traictes qu'on faiſoit d'eau de vie, & d'autres boiſſons, qui enyurent & tuënt ces Barbares; leſquels à la parfin aſſommeront dans leur yurognerie quelque François, les François ſe defendans tuëront quelques Sauuages: & voila la ruine de la traicte pour vn temps. Les defenſes de vendre de ces boiſſons, ayant eſté reïterées parmy nos François, on voulut en donner vn bon aduis aux Sauuages. Monſieur Gand leur fit dire, que ſi quelqu'vn d'eux s'enyuroit doreſnauant, qu'on luy demanderoit, eſtant retourné en ſon bon

ſens, qui luy auroit donné ou vendu cette boiſſon, que s'il diſoit la verité qu'on ne luy feroit aucun mal; mais qu'on feroit payer au François l'amende portée dans les defenſes; qu'au cas qu'il refuſaſt de declarer celuy duquel il auoit tiré cette boiſſon, qu'on luy defendroit l'entrée aux maiſons des François; & que ſi quelque François l'admettoit chez ſoy, que tous les deux en ſeroient chaſtiez également. Voila vne excellente inuention pour obuier à ce mal, qui exterminera ces Nations, ſi on n'y remedie efficacement. Les Sauuages furent tres-contens de ce procedé, diſans, que ſi les François ne leur donnoient ny vin, ny eau de vie, que leurs femmes & leurs enfans auroient dequoy manger, d'autant qu'ils auroient de bons viures de leurs Pelteries, mais que les échangeans contre des boiſſons, il n'y auoit que les hommes & quelques femmes qui s'en reſſentiſſent, & encor auec detriment de leur ſanté, & perte de leur vie; & afin de nous preſſer de faire garder ces ordonnances, ils demanderent plus de trois fois ſi Monſieur Gand parloit tout de bon, s'il ne donnoit point ſeulement des paroles comme on auoit fait,

diſoient-ils, iuſques alors. On les aſſeura que les François & eux auſſi ſeroient chaſtiez à la façon ſuſdite s'ils n'obeïſſoient. Voila qui eſt bien, répondent-ils, ſi quãd nous allons dans vos maiſons on nous donnoit vn morceau de pain au lieu d'vn coup d'eau de vie, nous ſerions bien plus contens ; ouy bien ſelon le diſcours de la raiſon qui leur fait voir, que ces eaux de vie leur donnent la mort ; mais non pas ſelon le ſens : car ils ſont trop auides de nos boiſſons, & hommes & femmes, prenans vn ſingulier contentement, non à boire, mais à s'enyurer, faiſans gloire d'eſtre yures, & d'auoir enyuré les autres. Or l'execution des peines portées par ces ordonnances, ayant ſuiuy bien toſt apres en quelques François oublieux de leur deuoir ; les Sauuages eurent bien l'eſprit de dire, que iadis on parloit, mais qu'à preſent on faiſoit. Les maux ne ſe corrigent qu'eſtans cogneus.

Ie remarqueray deux particularitez ſur ce point, deuant que de paſſer outre. La premiere eſt, que l'vn des Sauuages qu'on auoit enyuré penſa tuer vn ieune François, en effect il l'auroit aſſommé s'il l'euſt peû attraper : ayant cuué ſon vin,

il ſceut que le François qui luy auoit donné cette boiſſon auoit eſté condamné à cinquante francs d'amende; on m'a dit, ie ne ſçay s'il eſt vray, qu'il promit de luy donner la valeur en Pelteries. C'eſt vne marque d'vne bonté naturelle; mais ie cognois le pelerin, il dit bien plus aiſément qu'il ne fait. La deuxiéme eſt, que Monſieur Gand parlant aux Sauuages, comme i'ay dit cy-deſſus, leur remonſtroit, que s'ils mouroient ſi ſouuent, il s'en falloit prendre à ces boiſſons, dont ils ne ſçauroient vſer par meſure. Que n'écris-tu à ton grand Roy, firent-ils, qu'il defende d'apporter de ces boiſſons qui nous tuent. Et ſur ce qu'on leur repartit, que nos François en auoiét beſoin ſur la mer, & dans les grandes froidures de leur païs; Fais donc en ſorte qu'ils les boiuent tous ſeuls. On s'efforcera, comme i'eſpere, d'y tenir la main; mais ces Barbares ſont importuns au dernier point. Vn autre prenant la parole, prit la defenſe du vin & de l'eau de vie. Non, dit-il, ce ne ſont pas ces boiſſons qui nous oſtent la vie; mais vos écritures: car depuis que vous auez décry noſtre païs, nos fleuues, nos terres, & nos bois,

nous mourons tous, ce qui n'arriuoit pas deuant que vous vinſſiez icy. Nous-nous miſmes à rire entendans ces cauſes nouuelles de leurs maladies. Ie leur dy que nous décriuions tout le monde, que nous décriuions noſtre païs, celuy des Hurons, des Hiroquois ; bref toute la terre, & cependant qu'on ne mouroit point ailleurs, comme on fait en leur païs, qu'il falloit donc que leur mort prouint d'ailleurs ; ils s'y accorderent.

Le vingt-cinquiéme Decembre iour de la naiſſance de noſtre Sauueur en terre, Monſieur de Champlain noſtre Gouuerneur prit vne nouuelle naiſſance au Ciel ; du moins nous pouuons dire que ſa mort a eſté remplie de benedictions. Ie croy que Dieu luy a fait cette faueur en conſideration des biens qu'il a procuré à la Nouuelle France, où nous eſperons qu'vn iour Dieu ſera aimé & ſeruy de nos François, & cognu & adoré de nos Sauuages : il eſt vray qu'il auoit veſcu dans vne grande iuſtice & equité, dans vne fidelité parfaite enuers ſon Roy, & enuers Meſſieurs de la Compagnie : mais à la mort il perfectionna ſes vertus, auec des ſentimens de pieté ſi grands, qu'il nous eſtonna

tous. Que ſes yeux ietterent de larmes ! que ſes affections pour le ſeruice de Dieu s'échauferent ! quel amour n'auoit-il pour les familles d'icy ! diſant qu'il les falloit ſecourir puiſſamment pour le bien du Pays, & les ſoulager en tout ce qu'on pourroit en ces nouueaux commencemens, & qu'il le feroit, ſi Dieu luy donnoit la ſanté. Il ne fut pas ſurpris dans les comptes qu'il deuoit rendre à Dieu, il auoit preparé de longue main vne Confeſſion generale de toute ſa vie, qu'il fit auec vne grande douleur au Pere Lalemant, qu'il honoroit de ſon amitié ; le Pere le ſecourut en toute ſa maladie qui fut de deux mois & demy, ne l'abandonnant point iuſques à la mort. On luy fit vn conuoy fort honorable, tant de la part du Peuple, que des Soldats, des Capitaines, & des gens d'Egliſe : le Pere Lalemant y officia, & on me chargea de l'Oraiſon funebre, où ie ne manquay point de ſuiet. Ceux qu'il a laiſſez apres luy ont occaſion de ſe loüer ; que s'il eſt mort hors de France, ſon nom n'en ſera pas moins glorieux à la Poſterité.

Au ſortir de ces deuoirs funebres Monſieur de Chaſteau-fort, qui commande à

preſent aux trois Riuieres, prit ſa charge, ſelon le pouuoir que luy en donnoient Meſſieurs de la Compagnie, par les Lettres qui furent ouuertes, & leuës à l'heure meſme en preſence du Peuple aſſemblé en l'Egliſe : ces Meſſieurs m'en auoient fait le depoſitaire pour les produire en temps & lieu, comme ie fis.

Le trentiéme du meſme mois vn Sauuage eſtant entré en diſpute auec vn de nos Peres, ſur la cauſe de la mort, ſouſtenoit touſiours que le Manitou cauſoit les maladies & la mort. Le Pere luy ayant parlé du peché, & voyãt que cela eſtoit trop ſubtil pour luy, le conuainquit par vne ſimilitude groſſiere, laiſſant à part la cauſe morale de la mort, pour luy faire comprendre la phyſique. Quand ta hache eſt émouſſée, luy fit il, ou qu'elle eſt vn peu ébrechée, tes bras ne s'en ſeruent pas ſi bien, pource qu'elle eſt malade en ſa façon : quand elle eſt toute rompuë, & qu'elle ne vaut plus rien, tu la iette là, tu l'abandonne; elle eſt comme morte, tes bras ne s'en ſçauroient plus ſeruir. Or ce qu'eſt ta hache entre tes mains, cela eſt ton corps au regard de ton ame; quand tu es bleſſé en l'œil, ton ame ne s'en ſert

pas ſi aiſément pour voir, pource qu'il eſt malade : ainſi en eſt-il des autres parties eſtant offenſées, l'ame ne s'en ſert pas ſi aiſément : mais ſi le poulmon, ſi la rate, ſi le cœur, ou autre partie noble viennent à eſtre gaſtées tout à faict, ton ame ne s'en pouuant plus ſeruir, les quitte là, & voila comme l'on meurt. Or ce n'eſt pas le Manitou qui gaſte ces parties, mais le trop grand froid, le trop de chaleur, les excés de quoy que ce ſoit : ne ſens tu pas que tu bruſle quand tu as beu de l'eau de vie, cela conſomme ton foye, & le deſſeiche, cela altere les autres parties interieures, & cauſe la maladie, qui venant à ſe rengreger corrompt entierement quelque partie ; d'où s'enſuit que ton ame s'en va, & te voila mort, ſans que le Manitou t'ayt touché. Ie croy, diſoit-il, que tu as raiſon, nous autres nous manquons d'eſprit de croire que c'eſt le Manitou qui nous tuë.

Le quinziéme du meſme il fit vn grand vent de Nordeſt accompagné d'vne pluie qui dura fort long temps, & d'vn froid aſſez grand pour geler ces eaux auſſi toſt qu'elles touchoient à quelque choſe que ce fuſt, ſi bien que comme cette pluie

tomboit ſur les arbres depuis la cime iuſques au pied, il s'y fit vn criſtal de glace, qui enchaſſoit & la tige & les branches; en ſorte qu'vn fort long temps durant tous nos grãds bois ne paroiſſoiẽt qu'vne foreſt de criſtal; car en verité la glace qui les reueſtoit vniuerſellement par tout eſtoit épaiſſe de plus d'vn teſton; en vn mot toutes les broſſailles & tout ce qui eſtoit ſur la neige eſtoit enuironné de tous coſtez, & enchaſſé de glace: les Sauuages m'ont dit qu'il n'en arriuoit pas ſouuent de meſme.

I'ay veu ton Manitou, & moy ton IESVS, diſoient enuiron ce temps deux Sauuages venans voir vn de nos Peres; ô qu'il nous promet bonne année! que de Caſtors, que d'Elans! moyennant que tu nous donnes bien du Petun pour luy ſacrifier. Allez, Galands, ce n'eſt ny ce qu'il demande en ſacrifice, ny ce que vous voulez luy donner: croyez en luy, & ſeruez-le comme on le vous enſeignera, & vous ſerez trop heureux, leur répondit le Pere. Ce ſont de leurs inuentions pour auoir ce qu'ils pretendent, ou celles qu'ils ont retenuës de quelques-vns de nos François, qui les trompoient

iadis ſous ces belles apparences.

Le douziéme de Feurier vn de nos Peres parlant aux Sauuages de la Iuſtice de Dieu, & qu'il nous meſuroit à la meſme meſure que nous meſurions nos ſemblables : vn Sauuage duquel i'ay parlé cy-deſſus luy dit par apres en particulier ; Ie croy ce que tu as dit de la Iuſtice de Dieu, i'en ay veu vn exemple de mes yeux. Nous eſtiõs allez chaſſer vn mien frere & moy, & comme nous n'auions que fort peu de viures, mon frere me dit, que nous miſſions à mort vn pauure garçon orphelin qui nous accompagnoit, & en diſant cela luy ietta vne corde au col, & me fait tirer d'vn coſté, luy tirant de l'autre ; ie luy obeïs à contre cœur. Quoy que s'en ſoit, ayans tué ce ieune homme, nous-nous ſeparaſmes pour trouuer la piſte de quelque Orignac, en ayant trouué vne, ie la ſuy, ie rencontre la beſte, ie la tuë, i'en porte la monſtre en noſtre Cabane, où ie ne trouuay point mon frere. Comme il ne retournoit point, & qu'il ſe faiſoit tard, ma mere le va chercher, elle le rencontre tout malade, & tout effaré. Cette pauure femme bien étonnée, le preſſe doucement de retourner ; Non, dit-il, il

faut que ie meure ; enfin ayant fait mine d'obeïr, il dit à ma mere qu'elle marchaſt deuant, qu'il la ſuiuroit doucement. Ma pauure mere eſtant vn peu éloignée, ce miſerable tourne viſage, & s'en va, ſi bien que iamais depuis on ne l'a reueu, ny ouy parler de luy, quoy qu'on l'aye diligemment cherché. En cela, diſoit ce Sauuage, ie recognois, que celuy qui a tout fait nous paye à la meſme monnoye, que nous nous traittons les vns les autres.

Le deuxiéme iour d'Auril, le Pere Quentin fit vn voyage à quelques lieuës des trois Riuieres, pour quelques malades, dont on nous auoit donné aduis. Le fruict qu'il en rapporta fut d'auoir expoſé pluſieurs fois ſa vie pour Dieu, parmy les dangers des glaces & du mauuais temps. Il ſe cõtenta de leur donner quelque inſtruction, ſans en baptiſer aucun, ne les voyant ny en peril de mort, ny ſuffiſamment inſtruits. Le ſieur Iean Nicolet luy ſeruit de truchement, auec ſa charité & fidelité ordinaire, dont nos Peres tirent de grands ſeruices en ſemblables occaſions. I'ay quelques memoires de ſa main, qui pourront paroiſtre vn iour, touchant les Nipiſiriniens, auec leſquels il a

ſouuent hyuerné, & ne s'en eſt retiré, que pour mettre ſon ſalut en aſſeurance dans l'vſage des Sacremens, faute deſquels il y a grande riſque pour l'ame, parmy les Sauuages.

Le quatrieſme de May, Monſieur Gand allant faire vn tour aux trois Riuieres, ie montay dans ſa barque, deſirant me trouuer en vne aſſemblée de Sauuages qui ſe deuoit tenir là. Le vent nous eſtant contraire, de bonne fortune pour moy paſſa vn Canot de Sauuages qui m'enleua, & me rendit bientoſt où ie deſirois eſtre. Monſieur Gand eſtant enfin arriué les Sauuages le vindrent voir, & tindrent conſeil pour le ſupplier de faire aupres des Capitaines qui viendroiẽt, qu'on leur donnaſt ſecours pour leurs guerres. Le premier qui parla nous contenta fort, il commença par vne exclamation. Que puis-ie dire? ie n'ay plus de voix, ne prétez point l'oreille à mes paroles, écoutez ces pauures vefues, & ces pauures orphelins, qui crient qu'ils n'ont plus de peres, & de maris, voulez vous ſeuls, vous autres François, ſubſiſter en ce païs-cy, tenés vous en repos, ne nous ſecourez point, & dans peu de temps vous ne verrez plus

que des femmes & des enfans. Nous allons mourir auec nos Capitaines, que nos ennemis ont égorgez. Ie me trompe, vous auez trop de bonté pour nous voir courre à la mort, sãs nous preſter la main. Vn petit nombre de vous autres nous peut à tous ſauuer la vie, & faire reuiure tout le païs, Prenez donc courage, & quand les Capitaines ſeront arriuez parlez pour nous. Monſieur Gand viſant autant & plus au ſalut de leurs ames, qu'au bien de leurs corps, leur fit répondre qu'il les aymoit, & qu'il parleroit volontiers pour eux aux Capitaines; neantmoins qu'il craignoit que ces Capitaines n'euſſent non plus d'oreilles pour ſes paroles, que les Sauuages n'auoient monſtré d'affection pour les François. Premierement vous ne vous eſtes point alliez iuſques icy de nos François, vos filles ſe marient à toutes les Nations voiſines, & non pas à nous autres. Vos enfans demeurent au païs des Nipiſiriniẽs, des Algonquins, des Attikamegues, des peuples du Sagné, & dans les autres Nations. Iuſques icy vous ne les auez point preſentez aux François pour les inſtruire. Si vous euſſiez fait cela dés noſtre premiere entrée dans le Païs, vous

vous ſçauriez tous maintenant manier les armes, comme nous, & vos ennemis ne ſubſiſteroient pas en voſtre preſence, vous ne mourriez pas tous les iours comme vous faites. Celuy qui a tout fait, & qui nous protege, vous conſerueroit auſſi bien que nous, puis que nous ne ſerions plus qu'vn meſme Peuple. Secondement, nous-nous ſouuenons bien que les Hiroquois ont tué de nos gens, nous en prendrons raiſon; mais nous ne nous precipitons pas. Vous voyez que nous-nous peuplons tous les iours. Quand nous ſerons bon nombre, nous les attaquerons, & ne quitterons point la guerre, que nous ne les ayons exterminez. Si vous voulez venir auec nous, vous y viendrez, mais comme vous ne ſçauez pas obeïr en guerre, nous ne nous attendrons pas à voſtre ſecours. En troiſieſme lieu, ſi les Capitaines me demandent ſi vous n'allez point voir l'Eſtranger pour vos traictes; ie ne ſçay ce que ie leur pourray répondre; neantmoins ſi vous aymez noſtre alliance, ie les prieray pour vous, ce n'eſt point que nous ayons beſoin de vos filles ny de vos enfans; nous ſommes peuplez comme les feüilles de vos arbres; mais nous

voudrions bien ne voir plus qu'vn Peuple en toutes ces terres. Ils répondirent que tout cela eſtoit raiſonnable, & que Monſieur de Champlain en auoit autrefois parlé en particulier ; qu'il en falloit parler en la face de toutes les Nations.

Le vingt deuxieſme du meſme mois à Kebec, i'appris vne fort mauuaiſe nouuelle. Vn ieune Sauuage baptiſé, qui demeuroit en noſtre maiſon, eſtant auec vn de nos François qui chaſſoit delà le Sault de Montmorency, l'arquebuſe du François s'eſtant creuée entre ſes mains, & l'ayant offenſé, il s'en reuint en diligence pour ſe faire penſer, laiſſant du feu & dequoy viure au petit Sauuage qui ne le pouuoit ſuiure : cét enfant ayant peur de reſter ſeul, comme nous coniecturons, venant au torrent qui tombe du Sault de Montmorency, le voulut paſſer, mais comme il eſt fort rapide il ſe noya. O que cét accident nous a cauſé de douleur ! car ce pauure petit eſtoit fort docile, & nous dõnoit de bonnes eſperrances de ſecourir vn iour par ſon bõ exemple ſes cõpatriotes, ſon innocence nous conſole, & nous eſperõs qu'il ne ſera pas moins puiſſant au ciel, qu'il euſt eſté ſur la terre. Ie

craignois fort que les Sauuages ne nous reprochaſſent cette mort, & de fait quelques-vns m'en parlerent ; mais comme ils furent informez du fait, & qu'ils ſceurent les diligences qu'on apporta pour aller au deuant de luy ; comme ils virent que nous leur offrions meſme de beaux preſens s'ils le pouuoient trouuer vif ou mort, cela les appaiſa. Il eſt vray que ie me ſeruy de leur couſtume pour me defendre contre-eux: car comme ils donnent des iniures à ceux qui leur parlent de leurs morts, ie les tançois quand ils en ouûroient la bouche, diſant qu'ils réueilloient ma douleur, que ie l'aymois comme mon frere, cela les faiſoit taire, ſe diſans l'vn l'autre, N'en parle plus, car tu l'attriſte ; ne voids-tu pas qu'il l'aymoit. Or pour monſtrer que la ſeule education manque aux Sauuages, cét enfant n'ayant eſté qu'vne année en France, ſe rangea ſi bien icy à ſon deuoir, qu'il ſe rendoit aymable à nos François. Noſtre Seigneur l'auoit beny notamment depuis ſon Bapteſme, de trois ou quatre belles qualitez bien contraires aux grands defaux des Sauuages. Il n'eſtoit ny menteur, ny acariaſtre, ny gourmand, ny pareſſeux. Ce ſont les quatre

vices qui ſemblent eſtre nés auec ces Peuples faineans & libertins au dernier point. Or ce pauure petit auoit les perfections toutes contraires. Ie ne ſçache aucun François qui l'ayt cogneu, qui ne l'ayt aymé, & qui n'ayt témoigné vn grand regret de ſa mort. Il ſe confeſſoit auec tant de candeur, & faiſoit paroiſtre tant de douleur de ſes offenſes fort legeres, qu'on iugeoit bien qu'il y alloit de cœur. Il prioit Dieu fort volontiers, entendoit tous les iours la Meſſe d'aſſez bon matin. Que ſi pour quelque occupation il ne l'entendoit pas à ſon heure, & qu'on luy preſentaſt à déieuner en quelque endroit, il n'y touchoit point qu'il n'euſt aſſiſté à ce ſainct Sacrifice. Si quelque petit Sauuage faiſoit quelque choſe meſſeante deuant luy, il en eſtoit honteux, & diſoit, Il n'eſt pas encor baptiſé, il n'a pas d'eſprit. Nous auõs ſceu que le méchant Apoſtat voyãt que nous l'aymions pour ſa docilité, le ſolicita fort ſouuent de nous quitter, iuſques à le battre & le foüetter deux ou trois fois pour ce ſujet; mais ce bon petit garçon ne luy voulut obeïr. Il recognoiſſoit bien la ſaleté & la cruauté de ſa Nation, & l'auoit en hor-

reur. Il me monſtra certain iour l'endroit où ſa mere mourut, & me dit qu'auſſi toſt qu'elle eut expiré, les Sauuages tuerent vn ſien petit frere, peut eſtre pour le deliurer de la peine qu'il auroit ſouffert apres le decez de ſa mere; ils en auroient fait tout autant de luy, s'il n'euſt déja eſté grandelet. Nous l'auions nommé Fortuné deuant ſon bapteſme. Monſieur de Champlain, luy donna nom Bonauenture, quand il fut fait Chreſtien; & certes, *funes ceciderunt ei in præclaris*. Son exemple nous fait eſperer, qu'il n'y aura naturel ſi farouche en ces deſerts, que noſtre Seigneur n'adouciſſe par ſa grace, quand il luy plaira.

Le quatriéme de Iuin, arriua des Hurons vn ieune François, lequel s'eſtant mis auec quelques Algonquins au commencement de l'hyuer, à deſſein d'apprendre leur langue, ils le conduiſirent par terre, ou pluſtoſt par neige, iuſques aux païs des Hurons; ce fut vne hardie entrepriſe & bien difficile. Nos Peres furent bien eſtonnez, & bien ioyeux de le voir en vn temps ſi extraordinaire, ils nous écriuirent à ſon retour, qu'ils auoiẽt baptiſé prés de ſoixante Sauuages depuis

le vœu que nous fiſmes tous le iour de la Conception de la ſaincte Vierge, & que les Peres que nous leur enuoyaſmes l'an paſſé eſtoient arriuez en bonne ſanté par la grace de noſtre Seigneur, qui va tous les iours applaniſſant les plus grandes difficultez de ce voyage. Ces Algonquins alloient là pour ſolliciter les Hurons de venir en guerre auec eux contre les Hiroquois.

Le vingt-huictieſme du meſme mois, Monſieur du Pleſſis Bochart General de la flotte, monta iuſques à Kebec, & nous réioüit fort par ſa preſence; nous le remerciaſmes de ſa faueur ordinaire, & de la charité qu'il exerce enuers les Peres qui paſſent dans ſon Vaiſſeau; le Pere Ragueneau, & noſtre Frere Louis Gobert eſtoient dans ſa Barque.

Le premier de Iuillet, le Pere Chaſtellain, & le Pere Garnier, s'embarquerent pour aller attendre les Hurons, à la Reſidence de la Conception aux trois Riuieres, Monſieur noſtre Gouuerneur les conduiſit iuſques au bord du grand Fleuue, auec vne courtoiſie, & vne affection nompareille, faiſant tirer trois coups de canon de ſalut à leur depart. Ce grand

Dieu qui nous donne le cœur, & l'amour de tant de perſonnes de merite, nous oblige par meſme moyen à vne ſaincte & fidelle recognoiſſance.

Le ſecond du meſme mois, le Pere Iogues, & le Pere du Marché vindrent accroiſtre noſtre ioye, qui nous fut d'autant plus ſenſible, que noſtre Seigneur nous les auoit tous rendus en bonne ſanté. Ie prie ſa bonté qu'elle nous donne à tous les forces neceſſaires pour accomplir fidellement ſes ſaincts volontez en l'auancement du ſalut de nos François, & de nos Sauuages.

Ce meſme iour le Capitaine des Sauuages de Tadouſſac eſtant à Kebec, auec vne eſcoüade de ſes gens, qui s'en alloient à la guerre, deſira de parler en conſeil à Monſieur le Gouuerneur, & à Monſieur le General; en vn mot aux François. Le Capitaine des Sauuages de Kébec y aſſiſta l'aſſemblée ſe faiſoit au magazin de Meſſieurs de la Compagnie; où ie me trouuay par le commandement de Monſieur le Gouuerneur. Chacun eſtant aſſis, les François d'vn coſté, les Sauuages de l'autre, le Capitaine de Tadouſſac commença à haranguer; il eſtoit veſtu à la

Françoiſe, d'vn fort bel habit, ſouz vne caſaque d'écarlate. Voulant parler, il oſta ſon chapeau, & fit vne reuerence aſſez gentiment à la Françoiſe, puis addreſſant ſa parole aux Capitaines, notamment à Monſieur du Pleſſis, qu'il appella ſon puiſné : Vous voyez, dit-il, que ie ſuis François ; tu ſçais, mon frere, que ma Nation me tient pour tel ; on croit que i'ay le bon heur d'eſtre aimé des Capitaines, & que ie ſuis leur parent ; pour moy vous ſçauez que i'ay le cœur François, ie vous ay touſiours aimez, dois-ie douter du reciproque? Dites moy, ie vous prie, ſi ie me puis preualoir de voſtre amitié, comme vous eſtes aſſeuré de la mienne? Cela dit, il s'arreſta pour ouïr la réponſe : comme on l'eut aſſeuré qu'on l'aimoit, il pourſuiuit : Mes compatriotes me preſſent fort de faire paroiſtre le credit que i'ay aupres de vous ; ils croyent que vous m'aimez, mais ils le voudroient voir par effet : quelle parole leur porteray ie là haut, où ie les vay trouuer? vous ſçauez que c'eſt le propre des amis de ſecourir ceux qu'ils aiment au beſoin : le ſecours que vous nous donnerez dans nos guerres ſera le teſmoin fidelle de voſtre

amitié; voſtre refus me couurira le viſage de confuſion. Voila à peu prés le diſcours de ce Barbare, qui eſtonna Monſieur noſtre Gouuerneur. L'autre Capitaine prenant la parole dit, Quand il fait mauuais temps nous entrons dans nos maiſons, nous prenõs nos robbes, nous fermõs nos portes pour nous defendre des iniures de l'air : nous voicy dans vne ſaiſon de guerre fort faſcheuſe, nous n'auons pas aſſez de force pour nous mettre à couuert de nos ennemis; nous recherchons voſtre abry, ne le refuſez pas; voſtre amy vous en coniure : ſi vous ne luy preſtez la main vous le verrez diſparoiſtre dans la meſlée de ſes ennemis; vous le chercherez des yeux & de la bouche, demandans, où eſt vn tel, qui nous aimoit tant, & que nous aimions; apprenant ſon deſaſtre vous ſerez triſtes, & voſtre cœur vous dira: Si nous l'euſſions ſecouru nos yeux prendroient plaiſir à le voir, & noſtre cœur à l'aimer, & nous voila dans l'amertume : or il ne tient qu'à vous de vous deliurer de cette angoiſſe, & de vous donner le contentement de le voir retourner du combat plein de vie & de gloire. Ie n'adiouſte rien au diſcours de ce Sauuage, il toucha tou-

tes ces raiſons, & pluſieurs autres qu'il déduiſit fort grauement en ſon langage. Vn vieillard tout chenu parla par apres à l'antique ; ces bonnes gens auoient fait ietter aux pieds de nos Capitaines vn paquet de peaux de Caſtors, ſuiuant la couſtume qu'ils ont de faire des preſens, quand ils veulent obtenir quelque choſe, c'eſt par où commença ce vieillard. Quand nous viſitons les Peuples qui nous ſont voiſins & alliez, nous leur faiſons des preſens, qui parlent pendant que nous nous taiſons : ceux qui reçoiuent ces preſens s'addreſſent à leur ieuneſſe, & les apoſtrophent en cette façon ; Courage, ieunes hommes, faites voir voſtre generoſité, voila de belles robbes, qui vous attendent au retour du combat ; ſouuenez-vous de ceux qui vous ont fait ces dons, tuez beaucoup de leurs ennemis : voila vne bõne couſtume, vous la deuriez garder auſſi bien que nous, diſoit ce bon vieillard. On prit de là ſuiet de leur répondre, que quand ils rempliroient la maiſon de Caſtors, qu'on n'entreprendroit pas la guerre pour leurs preſens ; que nous ſecourions nos amys, non pour l'eſpoir d'aucune recompenſe, mais pour

leur amitié. Qu'au reſte on n'auoit pas amené d'hommes pour eux, ne ſçachant pas qu'ils fuſſent en guerre ; que ceux qu'ils voyoient ne portoient pas tous les armes, & que ceux qui les portoient n'eſtoient pas contens de ce que les Sauuages ne s'eſtoient point encor alliez des François par aucun mariage, & qu'on voyoit bien qu'ils ne vouloient pas eſtre vn meſme Peuple auec nous, donnans leurs enfans deçà delà aux Nations leurs alliées, & non pas aux François. Le Capitaine de Tadouſſac repliqua, que le moyẽ de faire vne forte alliance eſtoit de faire paroiſtre noſtre courage, & noſtre bonne volonté ; car, diſoit-il, vos ieunes gens retournans de la guerre apres le maſſacre de nos ennemis, n'auront pas de peine à trouuer de nos filles en mariage. Pour les enfans, on ne voit, dit-il, autre choſe que petits Sauuages aux maiſons des François ; on y voit des garçons, on y voit des filles ; que voulez vous dauantage ? ie croy que l'vn de ces iours on nous demandera nos femmes. Vous nous demandez inceſſamment nos enfans, & vous ne donnez point les voſtres : ie ne ſçache aucune famille parmy nous, qui tienne auec

ſoy aucun François. Monſieur le Gouuerneur entendant cette réponſe, me dit, Ie ne ſçay ce qu'vn Senateur Romain auroit répondu de plus à propos ſur le ſuiet propoſé. Ie luy repliquay, qu'on faiſoit nos Sauuages en France bien plus maſſifs qu'ils ne ſont : mais mettons fin à cette aſſemblée. On leur repliqua que defunt Monſieur de Champlain de bonne memoire les auoit ſecourus en guerre, & que pour cela ils ne s'eſtoient pas alliez de nous : on leur fit entendre qu'on ne vouloit leurs enfans que pour les inſtruire, & pour n'eſtre vn iour qu'vn meſme Peuple auec eux ; que nous n'auions aucun beſoin de nous en charger : que ſi nous ne leur en donnions pas des noſtres, c'eſt pour autant qu'ils demandent de grandes recompenſes, quoy qu'ils n'ayent pas dequoy les nourrir ; mais que nous entretenions & inſtruiſions les leurs gratuitement. Cette verité les arreſta tout court. Pour ce qui concernoit la guerre, on repliqua qu'on ne pouuoit leur donner ny vn grand, ny vn petit nombre de François ; d'en donner vn grand nombre, ils voioient bien que la choſe ne ſe pouuoit pas faire, les vaiſſeaux ne ſe voulans pas

dégarnir de leurs hommes : d'en donner peu, nos François ne vouloient point aller auec eux, pour ce, disent-ils, que les Sauuages ne sçauroient obeïr, ny tenir pied ferme en guerre, à la premiere fantaisie ils s'enuolent comme des oyseaux ; si bien qu'il faudroit aussi que nos François estãs vn petit nombre prissent la fuitte, ce qui les rendroit fort honteux : car on se moque parmy nous des fuyards. Les braues soldats, tels que nous auons icy, veulent vaincre ou mourir. Ils furent satisfaits de ces raisons, & ainsi le conseil finit.

Le neufiéme du mesme mois de Iuillet, ie montay dans vne barque pour aller au deuant des Hurons, qui ne deuoient pas descendre iusques à Kébec. Il se faut trouuer au rendez vous, pour faire passer nos Peres qui y vont, & répondre aux lettres de ceux qui y sont. Nous n'estions gueres auancez, quand vn vent contraire nous arreste au milieu du grand Fleuue ; & comme i'ay déja souuent experimenté, que nos Vaisseaux ne sont ny asseurez, ny si vistes, si ce n'est dans les bons vens, que les petits Canots d'écorce des Sauuages. I'auois donné le mot à quelques-vns qui deuoient monter aux trois Riuieres d'a-

border noſtre Barque, pour me prendre en paſſant. Ils n'y manquerent pas. Ie me mets donc auec eux. Ils eſtoient douze Canots, & enuiron trente ou quarante ieunes gens pour la plus part, qui s'en alloient à la guerre; ils m'enuironnent de tous coſtez, & me prient de les accompagner iuſques au païs des Hiroquois; ie me mis à rire, & les entretiens d'autres choſes. Sur les trois ou quatre heures apres midy, comme ils eſtoient las de ramer contre vn vent aſſez violent, ils mirent tous pied à terre: chacun prend ſon Nauire, le range aupres du bois, dans lequel nous entrons pour preparer noſtre maiſon, & pour faire du feu, ou pluſtoſt de la fumée pour chaſſer les maringoins. Noſtre hoſtellerie fut bien toſt faite, car on rompit quelques bouts de branches d'arbres, on les ietta ſur la terre, & voila noſtre palais dreſſé, ie iettay là deſſus vne méchante peau pour diſtinguer ma chambre, & mon lict des autres. Quand nous allons à la campagne, François & Sauuages, Religieux & autres, nous n'auons point d'autres licts que quelque méchante peau, ny de tente que le ciel, quand il ne pleut pas; pendant la pluye, on ſe cou-

ure comme l'on peut ; les Sauuages ont à cét effet des écorces fort legeres, & fort commodes. Comme ie m'eſtois retiré pour faire mes prieres, vn Capitaine me vint trouuer, & me tirant encor plus à l'écart, me dit, Tu nous a ſouuent fait entendre, que ſi celuy qui a tout fait ne nous fauoriſe, que nous aurõs du pire; que faudroit-il faire afin qu'il m'aydaſt. Ie vis bien qu'il parloit pour ſa perſonne, & qu'il n'auoit pas aſſez de courage de propoſer à ſon eſcoüade ce qu'on luy auroit conſeillé. Ie luy dy donc que Dieu ſe plaiſoit fort qu'on creuſt en luy, & qu'on s'y confiaſt, & par conſequent que dés à preſent il deuoit croire, que luy ſeul le pouuoit ſecourir; qu'il luy deuoit demander ſecours, & luy promettre, qu'au cas qu'il retournaſt ſain & ſauue, qu'il croiroit publiquemẽt en ſon Nom. Luy donnant aduis, que s'il ſe trouuoit inueſty de ſes ennemis, ou en danger de ſa vie, il ſe ſouuinſt de luy demander la deliurance pour auoir moyen d'eſtre baptiſé ; il me promit de le faire. La nuict s'approchant, les principaux d'entre-eux m'accoſtent, & me parlant de nos façons de faire, me dirent que quand ie priois Dieu qu'ils

approuuoient fort cela, comme auſſi quand ie leur diſois quelque choſe ; & par conſequent qu'il falloit auſſi que i'approuuaſſe leurs couſtumes, & que ie creuſſe en leurs façons de faire ; que l'vn d'eux alloit bien toſt prier à leur mode, & que ie l'écoutaſſe patiemment. Ie vy incontinent qu'ils preparoient vn petit tabernacle, pour conſulter le Manitou ou quelque Genie ; ie leur demanday s'ils croyoient que le Manitou ou les Genies deuſſent venir dans ceſte petite tour, & ſi ce n'eſtoit pas le Sorcier qui ébranloit cette maiſon ou ce tabernacle : ils me proteſterent que ce n'eſtoit pas luy. Là deſſus ie leur fay vn offre ; Quand ce tabernacle ſera ébranlé, leur dy-ie, permettez moy que que i'entre dedans, & ſi me ſaiſiſſant des deux mains du Iongleur, vous voyez encore branler ſon tabernacle, ie vous promets de vous donner vn baril de pois, ſi toſt que nous ſerons arriuez aux trois Riuieres ; Donne nous vne Barique de pain, dit la ieuneſſe ; I'en ſuis content, faites entrer le Iongleur ; mais les plus âgez ne voulurent pas accepter la propoſition : & comme il eſtoit déja fort nuict, le Capitaine s'écria, Dormez ieuneſſe,

neſſe, & prenez garde à ce que vous ſongerez, ne cachez rien de ce que vous aurez veû en ſonge. Là deſſus tout le monde s'endort, ie me iette ſur mon grabat, & fais comme les autres. Enuiron la minuict i'entends trois ou quatre hommes qui chantoient & hurloient dans les bois; ie me leue, mais ces chanteurs ſe teurent bien toſt apres; c'eſtoit le Charlatan qui vouloit faire ſa conſulte. Or ie ne ſçay s'il m'entendit, quoy que c'en ſoit, il ſortit de ſon tabernacle ſans rien faire, diſant que le Manitou ne vouloit pas venir. Le lendemain matin ayant veu la piſte de quelques Caſtors, & rencontré là du bois propre pour faire des boucliers, ils y vouloient paſſer la iournée, ce qui me faſchoit fort, car ie deſirois d'offrir le ſainct Sacrifice de la Meſſe le iour ſuiuant, qui eſtoit vn Dimanche, eſperant que nous arriuerions aux trois Riuieres; ie les prie, ie les preſſe; point de nouuelles: ils me demandoient ſi i'eſtois enfant pour m'attriſter, & que ie ſerois encore bien loing ſi ie fuſſe reſté dans la Barque: enfin leur ayant dit que ie voulois le iour ſuiuant prier celuy qui peut tout, que ie le prierois pour eux, afin qu'il les aydaſt dans

leurs combats, ils laiſſerent partir celuy qui me menoit dans ſon Canot, & eux-meſmes s'embarquerent bien toſt apres; le mauuais temps nous fit demeurer à ſix lieuës prés des trois Riuieres. Le ſoir deuant qu'on s'endormit, le Capitaine s'écria, Tenez vos armes preſtes, ô ieuneſſe, que chacun ayt ſon épée, ſa hache & ſon couſteau aupres de ſoy en dormant. Ils commençoient à craindre les ſurpriſes de leurs ennemis. Sur la minuict voila vne abondance d'eau, qui ſe décharge ſur ceux qui n'eſtoient pas abriez; ie me mis en peloton ſous la peau qui me ſeruoit de matelas, & que ie fis ſeruir de couuerture; & là deſſous auſſi content, que ſous vn lambry doré, ie reçoy plus d'vn poinſſon d'eau ſans me beaucoup moüiller. Le iour ſuiuant, l'Aurore commençant à poindre, i'éueille mes gens, ie les preſſe tant que ie peux, & m'addreſſant à mon hoſte; ie luy promets, que ſi nous arriuions deuant midy aux trois Riuieres, ie luy ferois vn beau preſent; mais auſſi ie l'aſſeuray, que ſi nous arriuiõs plus tard qu'il n'en auroit que la moitié. Ne void tu pas? me fait-il, que ie ne puis pas fauſſer compagnie. Ie m'eſtois iuſtement

addreſſé à vn Canot, dans lequel il y auoit vn ieune homme qui tomboit du haut mal, & qui en fut ſaiſi deuant mes yeux, vn peu deuant que de nous rembarquer: cela m'étonna, car ſi ce mal l'euſt pris au milieu de la riuiere, c'eſtoit pour renuerſer & nous & le Canot, & nous faire perdre; ie ne voulus pas neantmoins changer de vaiſſeau pour le peu de chemin qui reſtoit. Nous arriuaſmes enfin comme il falloit pour auoir le temps d'offrir à Dieu le ſaint ſacrifice de l'Autel: approchans des trois Riuieres, nos Canots ſe raſſemblerent en vn gros, & nos Peres les voyãs venir de loing, ſe doutans que ie ſerois dans cette trouppe, vindrent au deuant de moy; mes Sauuages les voyans me dirent, Voicy tes Freres qui te viennent receuoir. Ie mets donc pied à terre, & comme nous vinſmes à nous entre-ſalüer, nous embraſſans par ſigne de charité, mon eſcoüade de Sauuages commence à pouſſer vn grand cry du fond de la poitrine, témoignans tous enſemble par cette voix d'allegreſſe, qu'ils approuuoient ces marques d'affection & de deference, que nous-nous portions les vns aux autres. Le Pere Buteux & le Pere Chaſtelain

eſtoient les deux premiers; ie me mis auec eux, marchant ſur la greue, pendant que mes Sauuages ramoient doucement en bel ordre, ſur le bord du Fleuue, n'aduançant pas plus que nous: rencontrant par apres le Pere Quentin, & le Pere Garnier, qui eſtoient venus au premier bruit, & les ſaluant comme les autres, ces pauures Barbares redoublans tous enſemble leurs cris de ioye, nous donnerent vn ſecond témoignage de leur affection. Le lendemain nous leurs fiſmes feſtin, qu'ils agreerent fort ſelon leur couſtume; ce mot de feſtin parmi eux leur eſt infinimẽt agreable; c'eſt par là qu'on les gaigne.

Le quinzieſme du meſme mois, arriua Monſieur le General dans ſa Barque aux trois Riuieres. Le meſme iour arriuerent ſept Hurons dans vn Canot, qui nous apporterent des lettres du Pere Brebœuf, leſquelles nous réioüirent fort: car on nous auoit comme aſſeurez que les Hurons ne deſcendroient point cette année pour les grands bruits de guerre, qui couroient par toutes les Nations, par leſquelles ils doiuent paſſer.

Le dix-huictieſme Monſieur le General partit des trois Riuieres, pour monter

à la riuiere des Hiroquois, où il eſtoit attendu des Sauuages iuſques au nombre de deux ou trois cens, pour parler de leurs guerres; il me dit qu'il y alloit auſſi pour les reconcilier, car il y auoit quelque diſſention entre eux : & de fait vn Capitaine Montagnés s'eſtoit comme venu ietter ſouz ſa protection; Il n'y a plus que toy, & le Pere le Ieune, luy diſoit-il, qui m'aymiez; mes Alliez ſe bandent contre moy, les Algonquins me veulent mettre à mort, & perdre le Païs. On le ſoupçonnoit, mais à tort, d'auoir receu des preſens des Hiroquois, & d'auoir trahy la Grenoüille, & les autres qui auoient eſté maſſacrez; ils en penſoient autant d'vn autre, qu'ils vouloient auſſi égorger. Monſieur du Pleſſis a appaiſé tout cela, comme nous dirons bien toſt.

Le vingt-vnieſme du meſme mois de Iuillet, le Pere Chaſtelain & le Pere Garnier s'embarquerent le plus heureuſement du monde pour aller aux Hurons. Il y eut tant de facilité en cét affaire, que nous l'auions preſque pour ſuſpecte; les affaires de Dieu ſont au commencement trauerſées, mais elles ne laiſſent pas d'auoir leur effet. Ces ſept Hurons que i'ay

dit eſtre arriuez le quinzieſme de ce mois, partans de leur Païs, n'auoient pas deſſein de venir iuſques aux François, mais ſeulement d'aller iuſques à l'Iſle, pour voir ſi leur Nation auroit le paſſage libre; car le bruit couroit que ces Sauuages de l'Iſle, les plus ſuperbes de tous ces Peuples, vſoient de quelques menaces. Tout fut appaiſé par les Hurons, qui renuoyerent deux dés leurs donner aduis, que la riuiere eſtoit libre, & cependant deſcẽdirẽt aux trois Riuieres. Or cõme l'vn de ces ſept eſtoit Capitaine de la Bourgade où ſont nos Peres aux Hurons, & qu'il auoit porté l'an paſſé le P. le Mercier, & témoigné beaucoup d'affection, il nous demanda ſi perſonne de nos Peres n'alloit à ſon Païs, qu'il en voudroit bien mener vn, pourueu qu'on luy donnaſt vn Canot, car ils eſtoient ſept dans celuy qu'ils auoient; on luy trouue auſſi toſt vn Canot de Montagnés, bien plus petit que les Canots des Hurons; l'ayant veu il s'en contenta. L'affaire eſtant concluë, on luy fait des preſens, & à ceux qui s'embarquoient auec luy; les voila tres contens, & le Pere Chaſtelain encor plus de ſe voir deſtiné pour partir auec ce Capitaine. Ceux qui eſtoiẽt

dans l'autre Canot, voyans qu'il y auoit encor vn Pere à embarquer, nous vindrent dire qu'il ne falloit pas le ſeparer d'auec ſon Compagnon, & qu'ils ſeroient bien aiſes de le loger auec eux dans leur petit Nauire d'écorce. Voila les temps bien changez, les années paſſées il falloit aller & venir, interpoſer l'authorité de tout le monde, & l'affection de pluſieurs, pour trouuer place à vn de nos Peres parmy ces Barbares, & cette année les ſept premiers qui ſont deſcendus en ont eux-meſmes demandé. On donna aux deux chefs & gouuerneurs de ces deux Canots, chacun vne couuerture, aux autres chacun vn capot, vn baril de pois, du pain, & quelques pruneaux; c'eſt la nourriture de nos Peres, & de leurs Sauuages, qui n'auoient point fait de caches en deſcendant, & tout cela pour vingt ou trente iours, dans des chemins qui font horreur à en ouïr parler; noſtre Seigneur leur veüille donner ſa ſaincte benediction.

Le dernier iour de ce mois, Monſieur le General retourna aux trois Riuieres. Voicy les particularitez de ſon voyage. Ayant trouué les Sauuages aſſemblez à la Riuiere des Hiroquois, il leur parla des

differens qu'ils auoient les vns auec les autres, & leur fit faire quelques preſens, pour aualer plus doucement, comme ils parlent, leurs mécontentemens. En vn mot, il mit la paix parmy-eux; & pour accouſtumer touſiours leurs oreilles à entendre parler de noſtre creance, il leur diſoit, que s'ils aymoient les François, ils deuoient aymer & écouter ceux que les François cheriſſent, & auſquels ils prétent l'oreille; qu'ils leurs deuoient donner leurs enfans pour les inſtruire, il parloit de nous, adiouſtant que le grand Capitaine venu de nouueau à Kébec auoit eſté inſtruit dans nos écoles; que luy meſme auoit eſté enſeigné de noſtre main, & que s'ils deſiroient que nous ne fuſſions qu'vn Peuple par enſemble, qu'il falloit commencer par là. A tout cela ils répondirent, hô! hô! hô! ſelon leur couſtume, quand ils approuuent quelque diſcours.

Au depart ces Barbares s'en allerent chercher quelque pauure miſerable Hiroquois; car la plus part de leurs guerres ſe paſſent dans les ſurpriſes, ſe guettans les vns les autres, comme on feroit vn Sanglier. Cependant Monſieur le Gene-

ral monte plus haut, donne iuſques à la Riuiere des Prairies. A ſon retour il nous décriuit ces lieux comme vn Paradis terreſtre : Les terres, diſoit-il, y ſont meilleures, les arbres mieux nourris, les prairies en abondance, la beauté du Païs rauiſſante, la peſche monſtrueuſe en quantité, en qualité, & grandeur de poiſſon ; voila bien des richeſſes aſſemblées en vn endroit ; mais les Maringoins ſont les petits dragons qui gardent ces belles pommes d'or, qu'on n'aura pas ſans peine, non plus que les autres preſens de la terre.

Le treiziéme iour d'Aouſt, arriua vn Canot du Païs des Hurons qui auoit rencontré le Pere Garnier, & le Pere Chaſtelain à la petite Nation des Algonquins. Les Peres m'écriuoient ce peu de mots ſur vn feüillet de tablettes, faute de papier. *Ces porteurs vous diront mieux comme s'appelle le lieu où ils nous ont rencontré que nous autres ; nous ſommes en bonne ſanté, graces à Dieu ; nous-nous en allons tous courans dans nos gondoles d'écorce ; nous volons à ce Paradis tãt deſiré auec vn ſurcroiſt de courage, que Dieu nous a donné.* Kionché *fait pour le moins auſſi bon traittement au Pere Garnier, qu'* Aenons *au Pere Chaſtelain ; ils ont bien mé-*

nagé nos viures, nous auons encor vn peu de pain: ie n'ay peu lire le reſte.

Le dixieſme du meſme mois, le Capitaine de Tadouſſac retourna de la guerre auec ſon eſcoüade; il nous dit qu'ils auoient trouué vne Cabane delaiſſée, où peut eſtre trois cens Hiroquois auoient couché, qu'vne partie de leurs trouppes les pourſuiuoient, pluſieurs ayant tourné viſage, dont il eſtoit du nombre, pour quelque diſpute qui eſtoit ſuruenuë entre eux. Le lendemain vindrent nouuelles que le reſte de l'armée retournoit, & qu'on auoit mis à mort quelques ennemis. Enfin le treiziéme parurent vne partie de ces guerriers dans leur Canot, ils portoient en forme de Guidons les perruques de ceux qu'ils auoient tuez, car c'eſt leur couſtume d'arracher la peau de la teſte auec tout le poil de celuy qu'ils maſſacrent. Ces peaux ſont de grands trophées. On les voyoit voltiger auec leurs mouſtaches chacune au bout d'vn long baſton qu'ils éleuoient en l'air, comme des guidons; les femmes accoururent incontinent à la veuë de ces palmes, & de ces lauriers, quitterent leurs robbes, & ſe ietterent à la nage apres ces guirlandes;

c'eſtoit à qui en attraperoit quelqu'vne pour la pendre dans leurs Cabanes comme vne marque de leur generoſité. On nous vint racompter cette barbarie; nous nous tranſportaſmes aux Cabanes; comme ie regardois ces perruques, les femmes qui s'en eſtoient ſaiſies, s'en voulurent glorifier; mais elles furent bien eſtonnées quand elles entendirent les reproches que nous leur fiſmes de leur vanité. Or pour deduire en deux mots le ſuccez de cette guerre, quelques cent Sauuages & plus s'eſtans debandez, le reſte pourſuiuit ſa pointe. Ils s'en vont à coſté d'vne bourgade de leurs ennemis, rencontrans vn ou deux pauures miſerables, ils les ſaiſiſſent, & leur promettent la vie s'ils découurent en quel endroit on pourroit faire rencontre de leurs compatriotes; ils leurs enſeignent vne riuiere non pas bien eſloignée de là, où quelques hommes eſtoient allez, partie pour la peſche, partie pour faire de grands colets d'écorces propres à prendre des Cerfs. Il y auoit auſſi pluſieurs femmes qui recueilloient le chanvre du païs, ce ſont des hortes, dont ils font de fort bons cordages; ces Barbares y accourent auſſi toſt, ſe iet-

tent ſur ces pauures gens, comme des loups deſſus leur proye; voila vn cry qui ſe fait de tous coſtez, les vns s'enfuient, les autres ſe defendent, les femmes hurlent, & taſchẽt de ſe ſauuer: bref ils prennent, & tuent en tout vingt-huict perſonnes, à ce qu'ils diſent, tant hommes, que femmes & enfans; la plus grande partie eſtoit de femmes, ils ramenerent en vie trois hommes, vne ieune femme, & vne ieune fille. Les Sauuages qui ſont au deſſus des trois Riuieres eurent pour leur part deux hõmes & la fille, ceux d'icy bas en eurent vn & la ieune femme; ils en euſſent amené dauantage, mais cõme ils craignoient d'eſtre pourſuiuis de leurs ennemis, ils tuoiẽt en chemin ceux qui ne marchoiẽt pas bien; ils diſent que cette ieune femme voyãt qu'on en tuoit pour ne pouuoir cheminer, eſtoit la premiere en teſte de toute l'armée, portãt la fatigue mieux qu'vn homme; car figurez vous qu'ils furent plus ieurs iours ſans rien manger du tout, fuyans à perte d'haleine, par vn tẽps de pluie fort faſcheux; on ne trouue point là de maiſon de retraitte pour ſe ſeicher, celuy qui les moüille les ſeiche, cõme l'on dit. Cette pauure femme ne diſoit aucun

mot, paroiſſant ſans crainte au milieu de ces Loups ; elle auoit la face modeſte, mais l'œil ſi aſſeuré, que ie la prenois pour vn homme. Il eſt vray que les Barbares ne font point ordinairement de mal aux femmes, non plus qu'aux enfans, ſinon dans leurs ſurpriſes, voire meſme quelque ieune homme ne fera point de difficulté d'épouſer vne priſonniere, ſi elle trauaille bien, & par apres elle paſſe pour vne femme du pays. Pour les hommes il n'en va pas ainſi, c'eſt la cruauté meſme qui les martyriſe. Si toſt que celuy qui fut conduit aux trois Riuieres eut mis pied à terre, les femmes & les enfans ſe iettent deſſus ; c'eſt à qui luy aſſenera le mieux ſon coup ; cependant le priſonnier chante, paſſe chemin ſans ſe retourner pour voir qui le frappe : vn miſerable boiteux le voyant tout nud prend vne groſſe corde en double & la décharge ſur ce pauure corps, ſur le dos & ſur le ventre, & ſur l'eſtomach, en ſorte qu'il chancela & penſa tomber, ſa chair en reſta toute liuide, & toute morte : d'autres luy mirent du feu dans la bouche, d'autres approchoient des tiſons en diuers endroits, pour le faire roſtir, puis on luy donnoit vn peu de relâ-

che, le faiſant chanter & dancer : vne femme le vint mordre par vn doigt, taſchant de l'arracher, comme feroit vn chien ; en fin n'en pouuant venir à bout elle prend vn couſteau, & le coupe, puis luy met dans la bouche pour luy faire aualer, il taſche de le faire, mais il ne pût ; l'ayant rendu à cette Tygreſſe, elle le fait roſtir pour le donner à manger à des enfans, qui le ſucçoient déja ; vn de nos ſoldats ſuruenant le demanda, à peine ces enfans le vouloient-ils quitter ; il s'en ſaiſit donc, & le ietta dans la riuiere abhorrant ces cruautez. Deux ieunes hommes prirent vne autrefois ce pauure miſerable par les deux bras, & à belles dents comme des Loups enragez mordoient dedans, le ſecoüant comme vn dogue furieux ſecouë vne charongne pour en emporter la piece. Dés que i'eus appris que ces rages ſe faiſoient à noſtre porte, & deuant les yeux de nos François, ie deſcendis aux Cabanes, & tançay fort & ferme ces bourreaux, les menaçans que les François ne les aimeroient plus : & en effet il faudroit remarquer ceux qui exercent ces manies, & les exclurre des maiſons de tous les Frãçois, cela les retiendroit : les hommes ne

me repartirent rien, baiſſans la teſte tous honteux & confus. Quelques femmes nous dirent que les Hiroquois faiſoient encore pis à leurs peres, à leurs maris, & à leurs enfans, me demandant ſi i'aimois vne ſi meſchante Nation : ie leur repars que ie ne l'aimois pas, mais qu'ils pouuoient tuer ce miſerable ſans le traitter auec cette fureur. En vn mot ie leur fis entendre que ſi leurs ennemis n'auoient point d'eſprit, qu'il ne falloit pas les imiter ; que ce n'eſtoit pas vne marque de courage & de generoſité de battre & de mordre vn homme lié, que parmy eux meſmes les plus vaillans n'exerçoient point ces cruautez, & me tournant vers ceux que ie iugeois les plus genereux ; ce ſont ceux là qui pourſuiuent les Hiroquois, qui les tuent dans la chaleur du combat, qui les prennent, qui les lient, & qui les amenent ; & les poltrons qui demeurent au foyer des Cabanes en font curée comme des chiens ; ils ſe mirent à rire, & m'aduouërent qu'ils n'euſſent pas voulu exercer cette boucherie. Il y eut neantmoins vn Capitaine eſtranger nommé la Perdrix, qui ſe faſcha, me dit-on, par apres de ce que i'auois dit, aſſeurant que

ſi le priſonnier luy euſt appartenu, qu'il m'auroit chaſſé de ſa Cabane. Ie ſçay bien qu'il ne l'auroit pas faict, car ie n'aurois garde de parler aux Algonquins, notamment à ceux de l'Iſle, comme ie parle à nos Montagnés. Ie me ſuis laiſſé dire que Monſieur de Champlain les eſtant allé ſecourir dans leurs guerres, & voyans que l'vn d'eux traittoit rudement quelque femme priſonniere, ou quelque enfant, il leur voulut faire entendre que cette barbarie eſtoit aliene de la bonté naturelle à l'homme : vn Sauuage de l'Iſle l'entendant luy dit, Regarde comme ie feray, puis que tu en parles, il prend par le pied vn enfant qui eſtoit encor à la mammelle, & luy caſſe la teſte contre vne roche, ou contre vn arbre. Si ces ſuperbes ont parlé en cette ſorte à vn Capitaine qui auoit les armes en main, que feroient-ils à vne perſonne qui n'a que ſa parole ? Ie ſçay bien qu'il faut vſer de grande diſcretion auec ces Peuples, qui ne veulent receuoir aucun ioug. Ie ſçay bien encor qu'ils ont quelque ſorte de raiſon, ou pluſtoſt d'excuſe, traittans leurs ennemis en cette ſorte; car les Hiroquois les tenans ſont encor plus enragez qu'eux; mais ie ſçay bien

bien auſſi que qui iamais ne commence vne affaire, iamais ne l'acheue : ie ne preſte point l'oreille à ceux qui penſent auoir tout dit, quand ils vous ont repreſenté que c'eſt leur couſtume, qu'il les faut laiſſer faire, qu'on n'y gaignera rien ; ils ſe trompent ; nous ne ſommes pas ſeuls qui cognoiſſons à l'œil qu'on a beaucoup gaigné depuis quelque temps ſur vne bonne partie de ces Barbares ; quand ce ne ſeroit que de ſe donner la hardieſſe & l'authorité de les reprendre lors qu'ils commettent ces grands deſordres, cela profite touſiours. La premiere année que nous vinſmes icy quand i'euſſe ſceu la Langue en perfection, ie n'aurois eu garde de prendre ſur eux l'aſcendant que ie pourrois prendre maintenant auec mon begayement, ils m'auroient bien-toſt impoſé le ſilence. Mais quand ie voy des hommes crians tous les iours à la faim à nos portes, que nous obligeons inceſſamment, qui n'ont point d'autre appuy que nos François ; il me ſemble qu'en contrechange des ſecours qu'ils reçoiuent de nos mains, nous pouuons exiger d'eux quelque courtoiſie : il eſt vray que quand on les reprend il ne faut iamais les mena-

çer d'aucune violence, ce ſeroit tout perdre : auſſi leur dis-ie ordinairement que s'ils veulent eſtre opiniaſtres dans leurs couſtumes, que nous tiendrons ferme dans les noſtres : que s'ils ne nous aiment iuſques à ce poinct de quitter quelque choſe de leur cruauté en noſtre conſideration, qu'à la verité nous ne leur ferons aucun mal, mais que nous ne les cherirons pas iuſques là, que nous nous oſtions le morceau de la bouche pour les aſſiſter dans leurs beſoins : que nous remarquerons fort bien ceux qui feront quelque impudence publique, ou qui entreront dans ces rages, & dans ces manies, pour leur fermer la porte, & l'ouurir à ceux qui ſont bons parmy eux ; pleuſt à Dieu que nos François fiſſent le meſme. Les Sauuages nos voiſins dependent beaucoup de nous ; ſi nous nous accordions tous à renuoyer ſans iniure ceux qui font des choſes ſi éloignées de la raiſon & de la nature, on verroit bien-toſt du changement parmy eux. Au reſte ils ſçauent que ie les aime, c'eſt pourquoy ils ne me veulent pas ſi aiſément choquer. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait encor qui ſe gauſſent, & qui ſe rient de ce que nous leur diſons ;

mais ce n'eſt rien en comparaiſon des iniures que i'ay beu autrefois : & apres tout cela ie ne puis dire qu'on trouue plus de reſiſtance interieure en vn Chreſtien enchaiſné des mauuaiſes habitudes de ſes vies, qu'en vn Sauuage tant barbare ſoit-il. Pour conclure ce poinct, le Capitaine que i'auois notamment tancé, car c'eſt à luy le priſonnier, on le luy a donné en échange d'vn ſien frere tué par les Hiroquois : ce Capitaine, dis-ie, m'eſtant venu voir le lendemain, ie luy repreſentay qu'il deuoit prendre tout ce que ie luy auois dit comme vne marque de mon affection en ſon endroit ; que i'eſtois marry dans le cœur que luy qui fait profeſſion d'aimer les François, permiſt qu'on fiſt en leur preſence des actions qu'ils haïſſent comme la mort ; que nos ſoldats s'en retournans en France diroient à nos compatriotes, que ces Peuples icy ſont des chiens, & qu'ils ſont prouenus de quelques chiens ; & que moy qui les aime ſerois faſché de cette nouuelle : qu'il ne peut pas douter de mon amitié ; que luy meſme a dit à Monſieur le General qu'il n'y auoit plus que luy & moy qui l'aimaſſions ; que i'ay prié ce grand Capitaine de le prendre ſouz

ſa protection, contre ceux qui le vouloient tuer; qu'il a fait des preſens en ſa conſideration pour appaiſer leurs differens; qu'il ſçait bien que ie l'ay ſecouru dans ſa neceſſité; qu'il a touſiours eſté aſſiſté des François; qu'il veut hyuerner à Kébec, où ie me dois trouuer aupres du grand Capitaine de tous les Capitaines François qui ſont en leur païs; que ce Capitaine eſt vn homme doux & humain; qu'il n'aime point le ſang, ny le carnage, ſinon dans la fureur de la guerre. Nous vous accordons quelquefois ce que vous nous demandez, accordez nous auſſi ce que nous vous demandons, afin que nous venions petit à petit à n'eſtre plus qu'vn meſme Peuple. Il m'auoüa que i'auois raiſon, & qu'il aimeroit touſiours ſon amy Monſieur noſtre Gouuerneur, me priant de le ſecourir en ſes neceſſitez, qui vont eſtre d'autant plus grandes, que l'âge luy va interdire la guerre & la chaſſe.

Le quatorziéme du meſme mois d'Aouſt les Sauuages vindrent voir en corps Monſieur le General, pour luy preſenter cette ieune Hiroquoiſe: celuy qui l'auoit priſe voyant tout le monde aſſis de part & d'autre, ſe leua & harangua en cet-

te ſorte. Eſcoutez, François, ie vous vais tançer, car que pourroit faire autre choſe vn gros animal comme moy, qui prend la hardieſſe de parler deuant des Capitaines ? Si i'eſtois Capitaine i'aurois droit de parler ; ie ne ſuis qu'vn chien, ſi faut-il que ie parle, & que ie vous faſſe vne querelle d'amitié. Nos Peres & nos vieux Capitaines ſe ſont entr'aimez, ils ſont morts maintenant, nous nous entr'aimons & François & Sauuages ; nous nous entr'aimons, oüy nous nous entr'aimons : c'eſt pourquoy il euſt eſté biẽ à propos de voir quelques-vns de vos ieunes gens parmy nous à la guerre ; mais cela nous ayant manqué, nous auons fait ce que nous auons pû. Voicy vne ieune priſonniere que nous vous preſentons pour mettre en la place de l'vn des trois François qui ont eſté tuez il y a quelque temps bien prés d'icy : ie voy encor le ſang tout rouge qui accuſe la cruauté de nos ennemis & des voſtres : ce preſent en cachera vne partie ; c'eſt peu de choſe, mais c'eſt tout ce que nous auons, le reſte ayant eſté tué : ſi nous euſſions eſté ſecourus, nous euſſions fait dauantage, mais on nous a quitté de tous coſtez. Ce fut à peu prés le ſommaire de

ſon diſcours, qui finit par cette acclamation hô, hô, hô, tirée du creux de l'eſtomach de tous ſes compagnons. Cela fait, on preſente cette pauure ieune femme, qui me parut cette fois fort triſte, & me ſemble que baiſſant les yeux elle ietta quelques larmes: on luy demanda neantmoins ſi elle n'eſtoit pas bien-aiſe d'eſtre donnée à vn ſi braue Capitaine, qui l'aimeroit fort, & qui la mettroit auec ſa Sœur; elle teſmoigna qu'elle en eſtoit bien contente; mais on la réiouyt grandement puis apres, quand on luy dit que les François eſtoient fort honneſtes, & qu'on ne luy feroit aucune iniure; qu'elle ſeroit accompagnée paſſant en France de quelques filles de ce pays-cy; elle ſouſrit de bonne grace à cette nouuelle, qui luy agrea fort. Ie luy fis dire par vn Sauuage deux iours apres, que ſi quelqu'vn dans vn ſi grand nombre de perſonnes qu'elle rencontreroit en la flotte qui repaſſe en France, luy vouloit faire quelque inſolence, qu'elle en auertiſt le Capitaine, Monſieur le general, ou bien l'vn de mes Freres qui deuoit repaſſer. Elle repartit qu'elle eſtoit maintenant de leur Nation, qu'elle ne craignoit point qu'on luy fiſt

aucune iniure ; que ſi on luy commandoit de ſe marier, qu'elle obeïroit, mais qu'autre que celuy qu'on luy auroit donné ne l'approcheroit. Ie ſupplierois Meſſieurs de la Compagnie à qui on la doit preſenter, de la loger auec les Hoſpitalieres qui doiuent paſſer en la Nouuelle France, pour apprende en leur maiſon à cognoiſtre Dieu, & à ſecourir les malades, à deſſein de la mener auec elles, ſi elle reüſſit. Mais retournons à noſtre harangueur. Monſieur le General luy fit répondre, qu'il cheriroit ce preſent en conſideration de la main de ſes amis, dont il partoit, & non pas du Païs d'où il eſtoit ſorty, qu'il haïſſoit à mort ; qu'au reſte ils voyoiẽt bien eux-meſmes, que ſi les François les euſſent ſuiuis, qu'ils les auroient abandonnez ſur le diſcord ſuruenu parmy eux ; & que ſi nous allions iamais en guerre, nous irions forts & puiſſans, pour ne point retourner que nous n'ayons détruit les bourgades entieres. Ils prirent plaiſir à cette réponſe, ſupplians qu'en ſigne de réioüiſſance, & d'amour mutuel les vns les autres, on fiſt danſer quelques-vns de nos ieunes gens au ſon d'vne vielle, que tenoit vn petit François. Ce qui leur fut

accordé à leur grand contentement.

Le quinzieſme du meſme mois, iour dedié à la glorieuſe Aſſomption de la ſainte Vierge, quelques Canots deſcendans à Kébec, car tout cecy ſe paſſoit aux trois Riuieres, emmenerent le priſonnier pour le faire mourir là; ie marqueray cy apres les particularitez de ſa mort, ſi on me les mande, ou ſi ie les apprends deſcendant bien toſt là bas; car i'écry maintenant iour pour iour, ce que ie penſe meriter vn traict de plume.

Ce meſme iour arriua vn Canot des Hurons, qui réioüit fort Monſieur le General, ayant pris reſolution de partir dans cinq iours, s'il n'euſt receu cette nouuelle: la ſaiſon de nauiger eſtant faſcheuſe ſur le declin de l'Automne. Ce Canot fut enuoyé deuant par le Pere Daniel, lequel ayant apris de nos Peres, qu'il auoit rencontré en chemin, que Monſieur le General ne s'engageroit pas dans l'arriere ſaiſon pour retourner, luy enuoya, auec bien de la peine, ce Courrier d'enuiron cent cinquante lieuës au deſſus des trois Riuieres, pour l'aſſeurer de la deſcente des Hurons. Voicy comme il m'écrit. *Ie demeure à l'Iſle, en attendant le*

gros de la bande, tant des Hurons, que des Nipiſiriniens. Les Sauuages de ce lieu auoient déja renuoyé treize Canots de Hurons, leur defendant de paſſer aux François ; mais leur Capitaine nommé Taratouan, *ayant apris que ie deſcendois, a tenu ferme iuſques à mon arriuée ; car comme il eſt party deuant nous des Hurons, auſſi ſommes nous arriuez apres luy à l'Iſle. Il m'a donc dit, que les habitans de cette Iſle luy defendoient le paſſage ; comme ie luy en demandois la raiſon, il m'a répondu, qu'on ne luy a dit autre choſe, ſinon que le corps d'vn Capitaine nouuellement mort, c'eſtoit le Borgne de l'Iſle, n'eſtoit pas encor caché ; vous ſçauez ce que c'eſt à dire, & partant que paſſer par deuant, c'eſtoit ietter du feu pour accroiſtre leur douleur, & irriter de nouueau les ieunes gens, qui ſont fort faſcheux & mutins. Ie luy ay reparty qu'il priſt courage, que ie parlerois à ce Capitaine. En effet ie l'ay veu, il m'a fait aſſez bon accueil Dieu mercy. Leur propoſition eſtoit, qu'ils nous remeneroient nous autres François vers vous, mais que les Hurons euſſent à s'en retourner. Or i'ay pris reſolution de ne point paſſer, ſi les Hurõs ne paſſent ; ie le leur ay déja promis, dont ils ont eſté fort ioyeux. Ces difficultez leur font voir qu'il eſt important que nous demeurions dans leur Païs, ce qu'ils*

cognoiſſent fort bien. I'ay prié le Capitaine de trouuer bon que i'enuoyaſſe deuant vn Canot pour donner aduis de noſtre deſcente; c'eſt celuy qui vous porte ces lettres. Ie rencontray nos Peres le troiſiéme d'Aouſt, trois iournées au deſſus de l'Iſle; ils eſtoient tous deux chauſſez dans leurs Canots ſans ramer, ce qui me fait penſer qu'ils ſont doucement traittez; cela me fit faire pour leur gens, ce que ie n'auois pas encor voulu faire pour les miens, ce fut de leur faire preſent d'vne herbe qu'ils adorent, & que nous n'aymons point; c'eſt du Petun, dont la cherté eſt grande cette année. Ie voudrois bien en eſtre quitte pour dix fois autant à l'Iſle, & vous voir au pluſtoſt auec de ieunes Hurons; ie n'épargneray rien pour ce ſujet. Cét affaire eſt trop important. De douze petits enfans, qui m'auoient promis de me ſuiure auec le conſentement de leurs parens, ie n'en ay que trois auec moy, dont l'vn eſt petit fils d'vn fort grand Capitaine; i'en eſpere aſſez de grandelets, ſi vous en voulez, nous les verrons enſemble, quand i'auray le bonheur de vous voir; les petits ont de la peine à quitter leurs meres pour faire trois cens lieuës. I'écry à Monſieur du Pleſſis qu'il y a peu de Canots, mais qu'ils portent tres grande quantité de marchandiſes. Ie vous recommande les porteurs, que mes pro-

meſſes s'il y a moyen ſe trouuent veritables; cela eſt de conſequence. Voila le contenu, voicy la datte de ſa Lettre. *De l'Iſle ce ſeptiéme d'Aouſt, à la lueur d'vne écorce brulante; ce ſont les chandelles & les flambeaux du Païs.*

Ie penſe auoir déja dit autrefois que cette Iſle, dont il eſt icy parlé, eſt dans le grand Fleuue de ſainct Laurens, enuiron à cent cinquante lieuës au deſſus des trois Riuieres; que les Sauuages qui l'habitent ſont extremément ſuperbes. Les Hurons & les François qui demeurent en leur païs, voulans deſcendre ça bas, paſſent premierement par les terres des Nipiſiriniens, & puis viennent aborder cette Iſle, dont les habitans leur font tous les ans quelque peine. Ces Inſulaires voudroient bien que les Hurons ne vinſſent point aux François, & que les François n'allaſſent point aux Hurons, afin d'emporter eux ſeuls tout le trafic; c'eſt pourquoy ils ont fait tout ce qu'ils ont peû pour nous boucher le chemin: mais comme ils craignent les François, ceux qui accompagnent les Hurons, leurs facilitent le chemin. C'eſt choſe eſtrange, que quoy que les Hurons ſoient dix contre

vn ſeul Inſulaire, ſi eſt-ce qu'ils ne paſſeront pas, ſi vn ſeul Inſulaire s'y oppoſe, tant ils gardent étroittement les loix du Païs. Les preſens ouurent pour l'ordinaire cette porte, quelque fois on les fait plus grands, quelque fois plus petits, ſelon les occurrences. Cette année ils doiuent eſtre plus riches, pour ce qu'vn Capitaine de l'Iſle eſtãt mort ce Printemps, les larmes n'eſtans pas encor eſſuyées, aucune Nation eſtrangere ne peut paſſer par là qu'elle ne faſſe quelque don, pour leur faire aualer, comme ils diſent, plus doucement la triſteſſe qu'ils ont receu à la mort de leur Capitaine. Quand on a fait reuiure ce trépaſſé; c'eſt à dire, quand on a donné ſon nom à vn autre, & des preſens à ſes parens, alors on dit que le corps eſt caché, ou pluſtoſt que le mort eſt reſuſcité, & ainſi on ne paye que le tribut ordinaire quand on paſſe ſur les marches, & ſur les limites de ces Inſulaires.

Puis que i'ay dit cecy pour l'intelligence de cette Lettre; i'adiouſteray encor ſur ce que le Pere Daniel cõclud que le Pere Garnier, & le Pere Chaſtelain eſtoient doucement traittez par leurs hoſtes, puis qu'ils eſtoient chauſſez, &

qu'ils ne ramoient point ; c'eſt à dire, que quand on va auec ces Barbares, il ſe faut bien donner de garde de porter tant ſoit peu de terre ou de ſable dans leurs Canots ; c'eſt pourquoy les Peres y entrent pieds nuds, qu'il faſſe froid ou chaud, il en faut paſſer par là, ſi on ne rencontre de bons Sauuages, qui nous laiſſent faire à noſtre mode. De plus il faut ſçauoir manier l'auiron, qui veut voguer auec eux ; & comme c'eſt vn grand trauail, notamment au commencement qu'on n'y eſt pas accouſtumé, nous donnons à chaque Canot où s'embarque quelque Pere vn grand drap qui ſert de voile, pour les racheter de cette peine : mais encore qu'on diſe à ces Barbares, que cette voile eſt l'auiron des Peres, qu'ils n'en manient point d'autres, ils ne laiſſent pas quelquefois de leur en faire prendre vn de bois, qu'il faut bien remuer pour les contenter. Quant aux enfans dont le Pere fait mention, c'eſt vne Prouidence de Dieu, qu'il n'en amene pas ce qu'il eſperoit, car nous n'auons ny baſtimens à Kébec pour les loger, ny viures pour les nourrir, ny eſtoffes pour les couurir commodément, comme nous deſirerions, &

qu'il eſt à propos en ces commencemens, veu meſme qu'il nous en faut déja entretenir quelques autres ; nous ne laiſſerons pas d'en eſperer vne demy douzaine. Dieu qui nourrit les oyſeaux du ciel ne les abandonnera pas ; il a commencé l'ouurage, il ſçaura bien le mettre à chef.

Le dix-huictieſme du meſme mois, le ſieur Godefroy, ieune homme fort leſte, & diſpoſt de ſon corps, deuança à la courſe vn Huron aux yeux de quatre ou cinq Nations, ſur vne gageure qu'auoit fait pour luy vn Montagnés ; dequoy les Hurons demeurerent bien eſtonnez, car ils nous tiennent pour des tortuës, au reſpect de tous les Sauuages.

Le dix-neufieſme du meſme mois d'Aouſt, arriua vne partie du gros des Hurons. Si toſt que nous viſmes paroiſtre leurs Canots ſur le grand Fleuue, nous deſcendiſmes du Fort pour receuoir le Pere Daniel & le Pere Dauoſt, & quelques-vns de nos François que nous attendions : Monſieur le General s'y trouua luy meſme. Le Pere Daniel eſtoit en cette premiere trouppe, le Pere Dauoſt en l'arriere garde, qui ne paroiſſoit point encor ; & meſme on nous faiſoit douter ſi

les Sauuages de l'Iſle ne les feroient point retourner. A la veuë du Pere Daniel, noſtre cœur s'attendrit; il auoit la face toute gaye & ioyeuſe, mais toute défaite, il eſtoit pieds nuds, l'auiron à la main, couuert d'vne méchante ſoutane, ſon Breuiaire pendu au col, ſa chemiſe pourrie ſur ſon dos. Il ſalüa nos Capitaines & nos François; nous l'embraſſames, & l'ayans conduit en noſtre petite chambre, apres auoir beny & adoré noſtre Seigneur, il nous raconta en quel point eſtoient les affaires du Chriſtianiſme aux Hurons, me rendant les Lettres & la Relation qu'on enuoyoit de ce Païs. Et nous obligeant à chanter vn *Te Deum*, en action de graces des benedictions que Dieu va verſant ſur cette Nouuelle Egliſe. Ie ne parleray point des difficultez de ſon voyage, tout cela eſt déja dit; ce luy eſtoit aſſez d'auoir baptiſé vn pauure miſerable qu'on menoit à la mort, pour adoucir tous ſes trauaux.

I'appris de luy, que Louys de ſaincte Foy, deuant que de partir pour aller à la guerre, tint ce diſcours à ſon pere, comme il l'a ſceu du pere meſme. Mon pere, puis que vous deſirez d'eſtre Chreſtien,

& que vous voulez deſcendre là bas aux François; ie vous ſupplie de prendre garde pourquoy vous deſirés le Bapteſme, n'y meſlez point les conſiderations humaines; faites le pour honorer Dieu, & pour le ſalut de voſtre ame, & non pour l'attente de quelque bien, ou de quelque faueur des François. Vous auez déja aſſez de coliers de Porcelaine; i'en ay encor que ie vous laiſſe. Tout eſt à vous, n'en recherchez pas dauantage; nous aurons aſſez de bien, ſi nous croyons en Dieu, & ſi nous luy obeïſſons. Quand vous ſerez là bas aux François n'allez point ioüer de Cabanes en Cabanes, n'allez point par les maiſons des François, faire l'importun, ou le caimant; viſitez ſouuent Monſieur de Champlain, & ne vous eſloignez que fort peu des Peres. Voila les cõſeils que le fils donnoit au pere: il le cognoiſſoit porté au ieu, & aux biens de la terre; c'eſt pourquoy, comme il voyoit que nos Peres parloiẽt de le baptiſer pour les inſtances qu'il en faiſoit, il pria qu'on ne ſe hataſt point, deſirant voir vne plus grande diſpoſition en ſon pere, pour vn Sacremẽt de ſi grande importance. Or nos Hurons eſtans arriuez, ils tindrent leurs conſeils,

&

& firent des preſens pour eſſuyer les larmes, & aualler plus doucement l'amertume que nos François receuoiẽt de la mort de feu Monſieur de Champlain. Item, pour confirmer l'amitié qui eſtoit contractée dés long temps, entre eux & nous. Le Pere Daniel aſſiſta à ce conſeil, & me dit que Monſieur le General auoit fort ſatisfait ces Sauuages, par ſes réponſes. Apres ces conſeils ils ſe mirent à traiter, ou vendre leurs marchandiſes, & cela fait, ils tindrent encor vne aſſemblée auec nos François. Et comme les premieres aſſemblées s'eſtoient faites en leur conſideration; celle cy ſe faiſoit pour les affaires des François. Ayant donc quelque choſe à leur repreſenter, ie priay Monſieur le General de m'ouïr ſur ce que i'auois à dire; ce qu'il fit, & m'obligea. Ie voulois notamment parler pour auoir des enfans, & commencer vn Seminaire, comme vne choſe tres importante au ſalut de ces Nations, & au bien de Meſſieurs de la Compagnie; car leurs enfans nous ſeront autant d'oſtages, pour l'aſſeurãce des François qui ſont parmy eux, & pour l'affermiſſement du commerce. Monſieur le General auoit déja bien conceu cette rai-

ſon. Voila pourquoy il n'épargna riẽ pour en auoir; il dit, & nous laiſſa dire ſur ce ſujet, tout ce que l'eſprit nous pouuoit ſuggerer. Où il faut remarquer que nos Peres auoient diſpoſé dans le Païs douze petits garçons, fort gentils, & tres-contens de deſcendre ça bas, le Pere Daniel venoit pour les dreſſer & inſtruire, comme ayant déja vne aſſez bonne cognoiſſance de leur langue; mais quand ce vint à partir, les meres, & notamment les grãdes meres, ne pouuoiẽt laiſſer ſortir leurs enfans, pour faire trois cens lieuës, & demeurer auec des Eſtrangers, de façons de faire & de mœurs, bien differentes dés leurs. Quelques-vns neantmoins s'embarquerent, mais quand ils furent arriuez, les peres de ces enfans reculoient, & cherchoient mille excuſes. Le pauure Pere Daniel alloit & venoit de tous coſtez, amadoüoit les vns, faiſoit quelques preſens aux autres; & apres tout cela, il ſe vit quaſi maiſtre ſans écoliers, & paſteur ſans oüailles: vn ſeul ieune homme, petit fils d'vn Capitaine, tint ferme, n'abandonnant iamais la reſolution qu'il auoit priſe de le ſuiure. Là deſſus on tient conſeil, tout le monde aſſemblé. Monſieur le Ge-

neral fait ſes preſens, en conſideration de l'amour qu'ils nous portoient, & de leurs viſites. Item, pour alleger leurs bras des trauaux qu'ils auoient pris ramans ſi long-temps pour nous venir trouuer; pour les induire auſſi à continuer leur bien-veillance, & leur affection enuers les Peres, & enuers tous les Frãçois qui ſont en leur Païs. Bref pour les exciter à venir de bonne heure l'an prochain; le Truchement qui ſçait les façons de faire du Païs, ſe ſeruoit de leurs façons de s'enoncer. Voila, diſoit-il, vn preſent pour graiſſer vos bras, & les fomenter pour les délaſſer du trauail qu'ils ont pris en chemin. En voicy vn autre pour attacher vne corde à vos Canots, afin de les tirer çà bas de bonne heure l'an prochain; bref apres que ces preſens furent faits, Monſieur le General leur dit, qu'il auoit encor quelques points d'importance à leur communiquer.

Il leur fit donc demander s'ils nous aymoient autant que nous les aymions; ils répondirent, qu'en effet ils nous aymoiẽt. D'où vient donc que vous ne témoignez pas voſtre amitié. Vous dõnez des robbes de Caſtors aux François, & ils vous donnent des haches & d'autres marchãdiſes,

tout cela s'appelle trafiquer : ce ne ſont point les marques du vray amour que ie recherche ; mais s'entre-viſiter, s'entre-ſecourir, aller les vns dans le païs des autres, s'allier par enſemble cõme les doigts de la main, ce ſont des actes d'amitié ; c'eſt ce que nous faiſons, nous allons dans voſtre païs, nous y enuoyons nos Peres, nos Maiſtres, ce que nous auons de plus cher, ceux qui nous enſeignent le chemin du Ciel, & pas vn de vous ne veut demeurer auec nos François. Pourquoy ne vous confiez vous pas autant en nous, comme nous-nous confions en vous ? Quoy donc n'y a-t'il qu'vne Bourgade aux Hurons qui nous ayme ? Nous mettons l'amitié en ce point que nous gardons ; pourquoy n'y correſpõdez-vous ? I'auois fait aſſeoir le ieune homme qui auoit eſté conſtant entre le Pere Daniel & moy, Monſieur le General le careſſant, dit tout haut, qu'il l'aymoit comme ſon frere, que rien ne luy manqueroit, que pour faire entendre à ceux de ſa Bourgade l'eſtat que nous en faiſons, il leur faiſoit vn preſent : que pour luy il ne pouuoit faire feſtin à ceux qui eſtoient venus, eſtant fort preſſé de ſon retour, mais que ce ieune homme le fe-

roit en ſa place, qu'il luy donneroit dequoy les traiter; qu'au reſte s'ils vouloiẽt l'an prochain nous témoigner leur affection, qu'ils deuoient amener des enfans pour demeurer auec les François. Il leur fit encor dire qu'ils eſtoient tous les iours dans les alarmes en leur païs, qu'ils ſouhaitteroiẽt bien auoir des Frãçois pour le defendre, que cela eſtoit en leur pouuoir; car s'ils vouloient donner vingt petits Hurons, on leur dõneroit vingt François, que nous ne parlions qu'auec grande raiſon. A tout cecy, ils repartirent, premierement qu'il falloit parler de cela dans le païs. Le Pere Daniel prit la parole, & dit, que le Pere Brebeuf en auoit parlé dans la Rochelle, c'eſt le nom de l'vne de leurs Bourgades; qu'il auoit fait des preſens ſur ce ſujet, qu'on les auoit acceptez, & qu'ils manquoient maintenant de parole. Secondement ils dirẽt qu'il y auoit de grãds dangers de deſcendre çà bas, pour les courſes de leurs ennemis. On leur demãde, s'il y auoit plus de danger pour eux à nous venir voir, que pour nous à nous tranſporter en leur païs. Ils dirent que les enfans dependoient des parens, que le chemin eſtoit rude & faſcheux, que les

meres auoient le cœur tendre. On leur replique que nos meres nous aymoient, & que nous enuoyons là haut des enfans qui n'eſtoient pas moins aymez de leurs parens, que les petits Hurons dés leurs; qu'on ne laiſſoit pas de leur faire paſſer ce grand chemin pour marque de noſtre amour en leur endroit, & qu'ils deuoient nous imiter en ce point, s'ils vouloient cultiuer noſtre amitié. Nous voyons bien que ces pauures gens eſtoient conuaincus; qu'on les preſſoit de raiſons fortes, & qu'ils eſtoient en peine. Enfin vn vieillard prenant la parole, dit qu'on laiſſoit ce ieune homme comme à l'épreuue, qu'on le traitaſt bien, & que ſelon le raport qu'il feroit l'année ſuiuante qu'on pourroit auoir des enfans: on receut ſon excuſe, leur faiſant entendre, que s'ils auoient du cœur & de l'amour pour nous, qu'ils nous témoigneroient autant d'affection qu'auoit fait cette Bourgade, d'où eſtoit *Satouta*, c'eſt le nom de celuy qui demeuroit. Ils ſe departirent là deſſus, mais ils ne furẽt pas bien loing, que quelques-vns des principaux d'vne certaine Bourgade, ne tinſſent entre-eux vne conſulte, en laquelle le Capitaine commen-

ce à dire, qu'ils deuoient auoir honte de ſe monſtrer moins affectionnez aux François, que la Nation des Ours, d'où eſtoit *Satouta*; que nous eſtions bons & courtois, qu'il n'y auoit point de danger de demeurer auec nous. Et là deſſus ſe tournant vers ſon neueu, il luy dit, Mon neueu, il faut que vous demeuriez auec les François, prenez courage, ne craignez point ils vous aymeront; & vous vn tel, parlant à vn autre, il faut que vous luy teniez cõpagnie. Comment n'auons nous point d'amour? Sommes nous des hommes? N'auons nous point de cœur, de ne pas aymer vne nation ſi bonne; ſoyez conſtans, demeurez auec eux, & vous y comportez ſagement. Ces deux ieunes hommes s'y accordent aiſément, & tout ſur l'heure vn de leurs parens en vint donner aduis au Pere Daniel. Nous l'allons témoigner à Monſieur le General, qui ne ſçauoit comment declarer ſa ioye, tant il eſtoit content, faiſant mille careſſes au Sauuage qui en apportoit la nouuelle. Comme il eſtoit déja nuict, on attendit le lendemain à nous amener ces deux ieunes garçõs. Le pere de l'vn d'iceux, luy fit vne belle harangue, & luy dit, *Mon fils ſois*

conſtant, ne deſiſte point de ta reſolution; tu t'en vas auec de bonnes perſonnes, tu ne manqueras de rien auec ces gens-là, ne prends rien ſans le congé d'Antoine; c'eſt ainſi qu'ils appellent le Pere Antoine Daniel; *ne frequente point les Montagnés, mais les François ſeulement; ſur tout obey à ceux qui portent des habits noirs, auec leſquels tu dois demeurer; ſi tu prends des Cerfs à la chaſſe, donne la chair, & retiens la peau, n'entre point dans les Canots auec les Frãçois, de peur que ne vous entendans pas les vns les autres, vous ne vous faſchiez; prends courage iuſques à l'an qui vient, que ie te verray.* Nous fiſmes quelques preſens à leurs parens, & les inuitaſmes au feſtin deuant noſtre depart. La deſſus on vint demander au Pere Daniel de la part du Capitaine & des habitans de la Rochelle, ſi nous portions moindre affection à cette Bourgade qu'aux autres. Pourquoy donc nous ne leur donnions point de François à embarquer? Nous répondiſmes, que s'ils en deſiroient qu'ils en auroient, & comme le Pere Brebeuf me demandoit pluſieurs Peres pour les diſpoſer là haut à la moiſſon; ie leur donnay le Pere Iſaac Iogues, le Pere Daniel leur fait des preſens pour le porter, & le traiter douce-

ment ; & les voila les plus contens du monde. Or comme le temps preſſoit Monſieur le General, & qu'il ſe trouuoit incommodé de ſa ſanté, il voulut partir. Comme nous acheuions quelques affaires, & que nous ne conduiſions point nos Seminariſtes, ils nous venoient déja demander, ſi nous ne les embarquerions pas auec nous, tant ils en auoient d'enuie, nous les priſmes & menaſmes à la Chalouppe, il faiſoit beau voir leurs parens les apoſtrophans, & leurs recommandans d'auoir courage, de ne rien prendre parmy nous ; que ce n'eſtoit point noſtre couſtume d'eſtre larrons; bref ils firent cette action auec tant de témoignage d'amour, que tous nos François en eſtoient conſolez. Nous montaſmes donc dans la Barque, on leue l'ancre, on tire le canon du Fort, & les pierriers, & autres pieces de fonte de la Barque pour ſalut, & nous voila ſous voile. Arreſtons nous vn peu.

Voila déja, par la grace de Dieu, vn Seminaire de Hurons commencé. Si vous en voulez deux autres, vous les aurez, l'vn ſera encor de Hurons, & d'au-

tres Nations voiſines dans le meſme païs des Hurons, où l'on pourroit inſtruire plus de cinq cens enfans, ſi on auoit aſſez de monde & de forces: le troiſieſme ſera de Montagnés; i'ay déja dit qu'il ne manque plus ſinon dequoy loger & entretenir leurs enfans. Si Meſſieurs de la Compagnie continuent, cõme nous eſperons, de nous enuoyer des perſonnes, qui employent l'authorité qu'ils leur donnent pour le ſeruice de Dieu, tout ira bien, & la Nouuelle France imitera vn iour la pieté de ſa ſœur aiſnée. I'ay déja dit que Monſieur noſtre Gouuerneur s'y monſtre zelé au poſſible. Monſieur le General de la flotte s'en retourne auec cette loüange deuant Dieu, de n'auoir rien oublié icy pour la gloire de ſa Majeſté.

Le lendemain de noſtre depart des trois Riuieres, nous arriuaſmes à Kébec: nos Hurons qui ſont ieunes hommes leſtes & bien-faits, le Pere Daniel & moy, ayans ſalué noſtre Gouuerneur, nous nous retiraſmes à Noſtre Dame des Anges, où ie trouuay le Pere Nicolas Adam frappé d'vne paralyſie, qui luy interdit quaſi tout l'vſage des pieds & des mains; ce ſont les

reliques d'vne fiévre qui le ſaiſit quelques iours apres ſon arriuée : on me parle de le renuoyer pour le recouurement de ſa ſanté, mais il dit qu'il eſt venu icy pour y donner ſa vie à noſtre Seigneur, & aux ames, qu'il a rachetées ; qu'il eſt preſt d'obeïr, mais que le ſentimẽt de ſon cœur ſeroit de ne point reculer, & d'aller au Ciel du haut de la Croix où Dieu l'a mis: nous le retiendrons donc, ſon exemple nous inſtruira, & ſa patience obtiendra de nouuelles benedictions ſur ces deſerts.

Ie me ſouuiens d'auoir dit cy-deſſus que le quinziéme de ce mois le priſonnier Hiroquois eſtoit deſcendu à Kébec pour y eſtre mis à mort par les Sauuages : voicy les particularitez de ſon ſupplice, ſelon que le Pere de Quen m'en a informé. Si toſt, dit-il, que cette pauure victime mit pied à terre, les femmes s'en ſaiſirent, & le menerent en leurs Cabanes ; là on le fit dãſer ; cependãt vne Megere parut armée d'vn foüet de cordes à pluſieurs nœuds, qui luy décharge des coups à tour de bras auec autãt de rage, qu'elle auoit de force : vne autre luy frappe la poictrine, l'eſtomach, & le vẽtre d'vn gros caillou ; & vne

troiſiéme luy decouppe les épaules auec vn couteau, & luy fait ruiſſeler le ſang de tous coſtez. Quelque temps apres vn Sauuage ſec & défait cõme vn ſquelet, eſtant malade depuis pluſieurs mois reprit des forces à la veuë de ce miſerable, il luy ſaute au collet, l'atrappe par l'oreille comme vn chien, la luy emporte à belles dents, la luy met dans la bouche ; le priſonnier la prend ſans ſe troubler, la mâche quelque temps, & ne la pouuant aualer, la crache dans le feu : voila l'accueil qu'on luy fit. Apres cela on luy dõne quelque relaſche, on le traitte des meilleures viandes qui fuſſent en la Cabane ; & ce qui ſemble incroyable cét homme ſe réioüyſſoit, comme s'il euſt appris nouuelle de ſa liberté. Sur le ſoir ils le trainent lié de cordes de Cabane en Cabane, pendant qu'vne femme enragée le foüettoit à la cadence d'vne chanſon ; on dit qu'ils exercerent vne autre cruauté ſur luy, qui feroit rougir ce papier. Monſieur le Gouuerneur eſtant informé de tout cecy, leur fit ſignifier qu'il eſtoit mécontent de ces cruautez, & qu'ils ſe retiraſsẽt ailleurs, pour ne bleſſer la veuë de nos François par des barbaries

inſupportables à nos yeux ; cela leur fit abreger leur manie : ils paſſerent donc de-la le grand fleuue, & firent eſtrangler cette victime, qu'ils roſtirent au feu, puis la donnerent aux chiens, iettant les os dans la riuiere. C'eſt iuſques où peut aller la rage & la furie des ames qui ne cognoiſſent point Dieu; ceux ou celles qui s'attachent plus aſprement à ces cruautez ſont gens dont les peres, ou les maris, ou les plus proches parens ont eſté traittez auec pareilles furies aux terres de leurs ennemis; c'eſt le ſouuenir de la mort de leurs plus proches, qui iette cette rage dans leur cœur.

Comme i'écris cecy le vingt huictiéme d'Aouſt, voila que le Pere Buteux me mande le depart du Pere Iogues, l'arriuée d'vne autre troupe de Hurons, de qui le ſieur Nicolet a encores obtenu trois ieunes garçons, ſur le rapport que leur ont fait leurs compagnõs du bon traittement que Monſieur le General & tous les autres François leur auoient fait. Ie finis, priant Noſtre Seigneur de vouloir eſtre le Pere nourricier pour l'ame & pour le corps de ceux qu'il nous enuoye de ſur-

croiſt. Dés l'hyuer prochain nous allons congedier vne partie de nos hommes, à raiſon du manquement de viures; car de refuſer cette benediction du Ciel, & de renuoyer vne partie de nos Sauuages, nous ne le ferons iamais, nous leur donnerions pluſtoſt la moitié de nous meſmes; l'affaire eſt trop importante pour la gloire de Noſtre Seigneur: qu'il ſoit beny à iamais dans les temps & dans l'eternité.

Nous ſommes icy à défricher ce petit coin de la vigne du grand Pere de famille, vingt-ſix des noſtres pour le preſent, vingt Preſtres, & ſix de nos Freres coadiuteurs: voicy les lieux de leur demeure, commençant par les plus éloignez. En la reſidence de ſainct Ioſeph aux Hurons le R. Pere Iean Brebeuf Superieur de cette Miſſion, le P. François Mercier, le P. Pierre Pijart, le Pere Pierre Chaſtelain, le Pere Charles Garnier, & le Pere Iſaac Iogues.

En la Reſidence de la Conception aux trois Riuieres, le Pere Iacques Buteux, & le Pere Charles du Marché: on baſtit en cette Reſidence, nous y enuoyerons encore vn Pere quand on l'y pourra loger.

En la Reſidence de Noſtre Dame de Recouurance à Kébec, le Pere Iean de Quen & moy; on baſtit encor icy pour le Seminaire & pour le College; ſi toſt qu'il y aura place i'y feray venir des Peres: cependant le Pere de Quen enſeignera les Eſcoliers François, moy quelques Sauuages; & auec tout cela il faut ſecourir nos François, qui ſont déja vne petite Paroiſſe, & eſtudier à la langue Montagnaiſe.

En la Reſidence de Noſtre Dame des Anges, le R. Pere Charles Lallemant Superieur de cette Maiſon, le Pere Nicolas Adam, le Pere Enemond Maſſe, le Pere Anne Denouë, le Pere Antoine Daniel, le Pere Ambroiſe Dauoſt: nos Freres Gilbert Burel, Pierre le Telier, Iean Liegeois, Pierre Feante, Ambroiſe Cauuet, & Loüys Gobert.

En la Reſidence de Miskou, le Pere Claude Quentin, s'il y peut arriuer, & le Pere Charles Turgis.

En la Reſidence de S. Anne au Capbreton, le Pere Daudemare, & le Pere André Richard. Dieu ſçait ſi nous implorons tous auec ardeur, pour nous, & pour

ces pauures Peuples le ſecours des prieres de V. R. & de tous nos Peres, & Freres. Ie le fais pour mon particulier, de toute l'étenduë de mon cœur, comme celuy qui me diray au nom de tous, ce que ie ſuis en verité,

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſeruiteur en noſtre Seigneur,

PAVL LE IEVNE.

I'ay tracé fort à la haſte cette Relation, tantoſt en vn endroit, tantoſt en vn autre; quelquefois ſur les eaux, d'autre fois ſur la terre; enfin ie la conclus en la Reſidence de noſtre Dame des Anges, proche de Kébec en la Nouuelle France, ce 28. d'Aouſt 1636.

RELATION

de ce qui s'eſt paſſé dans le

PAYS DES HVRONS

EN L'ANNEE 1636.

Enuoyée à Kébec au R. P. Paul le Ieune Superieur de la Miſſion de la Compagnie de IESVS, *en la Nouuelle France.*

MON REVEREND PERE,

Ayant appris, tant par vos lettres, que par le recit des Peres, qui arriuerent heureuſement l'an paſſé, comme l'ancienne France bruſle de tres-ardens deſirs pour la Nouuelle; que noſtre R. P. General cherit cette Miſſion comme la prunelle de ſes yeux; que le P. Prouincial s'y porte de tout ſon cœur; que le feu eſt ſi grand dans nos Colleges, qu'il eſt plus difficile d'appaiſer les

larmes de ceux qu'on éconduit, & auſquels on refuſe de nous venir ayder, que de trouuer des ouuriers; qu'vne infinité de perſonnes Religieuſes & ſeculieres, offrent continuellement à Dieu leurs prieres & leurs vœux pour la conuerſion des pauures Barbares de tout ce pays, & qu'en la Maiſon de Montmartre, ſans parler des autres, il y a inceſſamment nuict & iour vne Religieuſe proſternée deuant le S. Sacrement, qui prie à ceſte intention: Tout cela nous fait croire & eſperer, que Dieu veut maintenant ouurir les threſors de ſes graces & faueurs deſſus ces pauures Peuples, & leur deſſiller les yeux de l'ame pour cognoiſtre la verité. Car il n'inciteroit pas tant de deuotes perſonnes à demander, s'il n'auoit enuie de les exaucer: Ioint que nous ſçauons que la peuplade de Kebec ſe va grandement multipliant par les ſoins de Meſſieurs les Aſſociez de la Compagnie de la Nouuelle France, qui n'eſpargnent rien de leur coſté; & que nous eſperons que le bon exemple de nos François ſeruira grandement, tant à ramaſſer & encourager les Sauuages errants, & faineants au trauail, qu'à les porter à vouloir faire pour Dieu ce qu'ils verront eſtre faiſable. Outre que ie puis di-

re auec raiſon, que ſi la diuine Bonté continuë à répandre ſes faueurs & benedictiõs ſur nos Hurons, & ſur nous, qui les cultiuons, ainſi comme elle a fait depuis noſtre arriuée, il faut ſans doute attendre icy vn iour vne plantureuſe moiſſon des ames. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait parmy ces Peuples beaucoup d'erreurs, de ſuperſtitions, de vices, & de tres-mauuaiſes couſtumes à déraciner, encore plus que nous ne nous eſtions figurez au commencement, ainſi qu'il ſe verra au cours de ceſte Relation. Mais auec Dieu rien n'eſt impoſſible; c'eſt par ſon ayde que nous auons deſia planté la Croix parmy ceſte Barbarie, & que nous commençõs & continuërons, s'il luy plaiſt, à publier le nom & les merueilles de celuy, qui par la Croix a racheté le monde. Mais en voila aſſez en general, il faut deſcendre plus en particulier; ce que ie feray volontiers, & amplement, vous aſſeurant que ie n'auanceray rien que ie n'aye veu moy-meſme, ou que ie n'aye appris de perſonnes dignes de foy.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la conuerſion, Bapteſme & heureuſe mort de quelques Hurons, & de l'Eſtat du Chriſtianiſme en ceſte Barbarie.

IL y en a eu ceſte année quatre-vingts ſix de baptiſez, auſquels ioignant les quatorze de l'année paſſée, ce ſont en tout cent, que nous croyons eſtre ſortis de la ſeruitude du diable en ce pays depuis noſtre retour. De ce nõbre Dieu en a appellé dix au Ciel, ſix en bas aage, & quatre plus aduancez. L'vn d'iceux nõmé François *Sangaati* eſtoit Capitaine de noſtre village; il eſtoit naturellement bon, & conſentit tres volontiers à eſtre inſtruit, & receuoir le S. Bapteſme, qu'il auoit auparauant loüé & approuué en autruy. I'admiray la douce Prouidence de Dieu en la conuerſion d'vne femme, qui eſt l'vne des quatre decedez; laquelle ie bap-

tiſay cet Automne au village de *Scanonaenrat*, en retournant de la maiſon de Louys de ſaincte Foy, où nous eſtions allez inſtruire ſes parens. La ſurdité de ceſte malade, & la profondeur des myſteres que ie luy propoſois, faiſoit qu'elle ne m'entendoit pas ſuffiſamment, ioinct que l'accent de ceſte Nation, vn peu different de celuy des Ours où nous ſommes, meſme mon ignorance en la langue, accroiſſoient la difficulté, & me rendoient moins intelligible. Mais Noſtre Seigneur qui vouloit ſauuer ceſte ame, nous pourueut incontinent d'vn ieune hõme, lequel nous ſeruit de truchement. Il s'eſtoit trouué auec nous en la Cabane de Louys, & nous auoit ouy diſcourir de nos myſteres, de ſorte qu'il en poſſedoit deſia vne bonne partie, & conceuoit fort bien ce que ie luy diſois. On dit que ceſte femme qui fut nommée Marie, dans ſes plus grandes foibleſſes, predit qu'elle ne mourroit de huict iours; ce qui arriua.

Ils ne recherchent preſque le Bapteſme que pour la ſanté. Nous taſchons de purifier ceſte intention, & les diſpoſer à receuoir également de la main de Dieu la maladie & la ſanté, la mort & la vie, & leurs enſeignons que les eaux viuifiantes du S.

Bapteſme, nous conferent principalement la vie de l'ame, & non celle du corps. Cependant ils ont ceſte opinion ſi fort imprimée, que les baptiſez, nommément les enfans, ne ſont plus maladifs, qu'ils l'auront tãtoſt diuulguée & publiée par tout, de ſorte qu'on nous apporte pluſieurs enfans à baptiſer de deux, de trois, voire meſmes de ſept lieuës.

Au reſte la diuine Bonté, qui agit en nous ſuiuant la meſure de la Foy, a conſerué iuſques à preſent ces petits enfans en bonne ſanté : de ſorte que la mort de ceux qui ſont decedez, a eſté attribuée aux maladies incurables & deſeſperées dont ils eſtoient malades auparauant, & ſi quelqu'autre a eſté par fois atteint de quelque petite maladie, les parens bien qu'encores infideles, l'ont rapportée à la negligence & au meſpris qu'ils ont fait paroiſtre au ſeruice de Dieu.

Il y a en noſtre village vne petite fille Chreſtienne nommée Louyſe, laquelle à ſix mois a commencé à marcher toute ſeule : les parens aſſeurent n'auoir encor rien veu de ſemblable, & l'attribuent à l'efficace du S. Bapteſme. Vn autre nous diſoit vn iour auec beaucoup de ioye, que ſon petit

garçon, qui eſtoit preſque touſiours malade, & comme tout etique auant le Bapteſme, s'eſtoit du depuis parfaictement bien porté. Cecy ſuffira pour monſtrer comme Noſtre Seigneur va leur imprimant vne grande opinion de ce diuin Sacrement; laquelle ſe fortifie par la bonne & entiere ſanté que Dieu nous donne, & qu'il a touſiours donnée à tous les François qui ont eſté en ce pays: car, diſent-ils, c'eſt merueille qu'horſmis vn ſeul qui eſt mort icy de ſa mort naturelle, tous les autres, depuis vingt-cinq ans ou enuiron qu'on y hante, n'ayent quaſi pas eſté malades.

De tout cecy on pourra facilement recueillir l'eſtat preſent du Chriſtianiſme naiſſant en ce pays, & l'eſperance du futur. Deux ou trois choſes y ſeruiront encor. La premiere eſt la methode que nous tenons à l'inſtruction des Sauuages. Nous aſſemblons les hommes le plus ſouuent que nous pouuons, car leurs conſeils, leurs feſtins, leurs ieux, & leurs danſes ne nous permettent pas de les auoir icy à toute heure, ny tous les iours. Nous auons égard particulierement aux Anciens, d'autant que ce ſont eux qui determinent & decident des affaires, & tout ſe fait ſuiuant leurs aduis.

Tous viennent volontiers nous entendre, tous vniuerſellement diſent qu'ils ont enuie d'aller au Ciel, & qu'ils redoutent ces braiſes ardentes de l'enfer : ils n'ont quaſi rien à nous repliquer, nous ſouhaitterions quelquesfois qu'ils propoſaſſent plus de doutes, ce qui nous donneroit touſiours plus d'occaſiõ de leur déchiffrer par le menu nos ſaincts Myſteres. En verité les Cõmandemens de Dieu ſont tres-iuſtes & tres-raiſonnables, & ceux là doiuent eſtre moins qu'hommes qui y trouuent à redire; car nos Hurons qui n'ont encor que la lumiere naturelle, les ont trouué ſi beaux, & ſi conformes à la raiſon, qu'apres en auoir ouy l'explication, ils diſoient par admiration *ca chia atiſain aa arrihſaa*, certes voila des affaires d'importance, & dignes d'eſtre propoſées dans des conſeils; ils diſent la verité, ils ne diſent rien hors de propos, nous n'auons iamais entendu de tels diſcours. Entre autres choſes qui leur ont fait auoüer la verité d'vn Dieu, Createur, Gouuerneur & Conſeruateur de toutes choſes, fut l'exemple que ie leur apportay de l'enfant cõçeu dans le ventre de la mere. Car qui eſt-ce, diſois-ie, ſinõ Dieu, qui organiſe le corps de cet enfant, qui d'vne meſme matiere

forme le cœur, le foye, le poulmon, bref vne infinie varieté de membres ſi neceſſaires, & tous ſi bien proportionnez & ioints les vns auec les autres: ce n'eſt pas le pere, car ces merueilles s'accompliſſent en ſon abſence, & quelquesfois apres ſa mort. Ce n'eſt non plus la mere, car elle ne ſçait ce qui ſe paſſe dedans ſon ventre: que ſi c'eſt le pere ou la mere qui forment ce corps à diſcretion, pourquoy n'engendrent-ils vn fils ou vne fille quand ils veulent? pourquoy ne produiſent-ils des enfans beaux, grands, forts & adroits. Et ſi les parens donnent l'ame à leurs enfans? pourquoy ne leur departent-ils à tous de grands eſprits, vne heureuſe memoire, & toutes ſortes de belles & loüables qualitez, veu qu'il n'y a perſonne qui ne deſiraſt auoir de tels enfans, s'il eſtoit en ſon pouuoir? A cela nos Hurons s'eſtonnent, & n'ayant que reſpondre, ils cõfeſſent que nous diſons la verité, & qu'en effet il y a vn Dieu, que d'oreſnauant ils le veulent recognoiſtre, le ſeruir & honorer, deſirans d'eſtre promptement inſtruits, de ſorte qu'ils demandent que nous leur faſſions tous les iours le Catechiſme: mais cõme i'ay deſia dit, leur occupations & diuertiſſemens ne le permettent pas.

Outre cela, la conformité de tous les poincts de la Doctrine Chreſtienne leur plaiſt merueilleuſement ; car, diſent-ils, vous parlez conformément, & touſiours conſecutiuement à ce que vous auez dit; vous n'extrauaguez point; vous ne dites riẽ hors de propos, mais nous autres nous parlõs à l'étourdy, ſans ſçauoir ce que nous diſons. C'eſt le propre de la fauſſeté de s'ébaraſſer dans vne infinité de contradictions.

Le mal eſt, qu'ils ſont ſi attachez à leurs vieilles couſtumes, que cognoiſsãt la beauté de la verité ils ſe contentent de l'approuuer ſans l'embraſſer. Leur répõſe ordinaire eſt, *onion dechaten*, la couſtume de noſtre païs eſt telle. Nous auons combattu ceſte excuſe, & la leur auons oſtée de la bouche, mais non encores du cœur; noſtre Seigneur le fera quand il luy plaira.

C'eſt ainſi que nous agiſſons auec les Anciens; car pour autant que les femmes & les enfans nous cauſoient beaucoup de trouble, nous auons trouué ceſte inuention, qui nous reüſſit aſſez bien: le P. Antoine Daniel, & les autres Peres vont tous les iours par toutes les Cabanes enſeigner aux enfans, ſoit baptiſez ou non, la doctrine Chreſtienne, ſçauoir eſt le ſigne de la Croix,

le *Pater*, *l'Aue*, *le Credo*, les Commandemens de Dieu, l'Oraiſon à l'Ange Gardien, & autres briefues prieres ; le tout en leur langue, pource que ces Peuples ont vne ineptitude naturelle d'en apprendre vne autre.

Les Dimanches nous aſſemblons toute ceſte ieuneſſe par deux fois dãs noſtre Cabane qui nous ſert de Chappelle. Le matin nous les faiſons aſſiſter à la Meſſe iuſques à l'offertoire ; deuant laquelle nous faiſons ſolemnellement l'eau beniſte, puis ie leur fais dire à tous enſemble apres moy le *Pater*, *l'Aue*, & autres prieres qu'ils ſçauent. L'apreſdinée ie leur propoſe quelque petite demande du Cateehiſme, & leur fais rendre compte de ce qu'ils ont appris pendant la ſemaine, donnant à chacun quelque petit prix ſelon ſon merite.

Ceſte methode coniointe auec ces petites recompenſes a des effects incroyables: car premierement cela a allumé parmy tous les enfans vn ſi grand deſir d'apprendre, qu'il n'y en a point du tout, pourueu qu'ils ſçachent tant ſoit peu beguayer, qui ne vueillent eſtre inſtruits, & comme ils ſont quaſi tous d'vn aſſez bon eſprit, c'eſt auec vn grand progrez ; car meſme ils

s'inſtruiſent les vns les autres.

Ie ne ſçaurois dire le contentement & la conſolation que nous donne ceſte petite ieuneſſe, quand nous conſiderons leurs Peres plongez encor dans leurs ſuperſtitions, quoy qu'ils recognoiſſent ſuffiſamment la verité. Il nous vient en penſée de craindre que Dieu irrité par leurs pechez ne les ayt rebutez encor pour vn temps; car pour les enfans ſans doute il leur tend les bras, & les attire à ſoy; l'ardeur qu'ils teſmoignent à apprendre ce qui regarde le deuoir d'vn Chreſtien nous empeſche d'en douter; les plus petits ſe viennent ietter entre nos bras quand nous allons par les Cabanes, & ne ſe font point prier pour dire & eſtre inſtruits. Le P. Daniel a trouué l'inuention d'appaiſer vn petit enfant, quand il le trouue pleurant entre les bras de ſa mere; qui eſt de luy faire faire le ſigne de la Croix: Et de fait, vn iour que ie venois de leur faire le Catechiſme en noſtre Cabane; cet enfant nous fit rire: ſa mere le portoit entre ſes bras, & s'en alloit, mais elle ne fut pas ſi toſt ſur le ſeüil de la porte qu'il ſe prit à pleurer, de ſorte qu'elle fut contrainte de rentrer; elle luy demande ce qu'il auoit, Que ie recommence,

dit-il, que ie recommence, ie veux encor dire. Ie luy fis donc faire derechef le ſigne de la Croix, & il ſe prit incontinent à rire, & à ſauter d'aiſe. I'ay veu le meſme vne autrefois pleurer bien fort pour auoir eu le doigt froiſſé, cependant s'appaiſer, & rire, auſſi-toſt qu'on luy euſt fait faire le ſigne de la Croix. Ie m'eſtend volontiers ſur ce ſuiet, ne doutant point que les bonnes ames ne prennent plaiſir d'entendre toutes ces particularitez ; dans les commencemens de ceſte Egliſe naiſſante, que pouuons nous raconter ſinon les begayemens de nos enfans ſpirituels ? Nous auons vne petite fille entre autres nõmee Marie *Aoeſi8a*, qui n'a point ſa pareille ; vous diriez que tout ſon contentement ſoit de faire le ſigne de la Croix, & de dire ſon *Pater* & *Aue*, à peine auons nous mis le pied dans ſa Cabane, qu'elle quitte tout pour prier Dieu. Quand nous aſſemblons les enfans pour la priere ou pour le Catechiſme, elle ſe trouue touſiours des premieres, & y accourt plus gayement que pluſieurs ne feroient au ieu ; elle ne bouge de chez nous, & ne ſe laſſe point de faire le ſigne de la Croix, & de dire & redire cinquante fois le iouſ le *Pater* & *Aue* ; elle le fait faire aux autres, & vn de nos

François eſtant arriué de nouueau ; pour tout compliment, elle luy priſt la main, & luy fit faire le ſigne de la Croix. Souuent elle ſe trouue dans la campagne quand nos Peres y recitent leur Office, elle ſe tient dans le chemin, & preſque autant de fois qu'ils ſe retournent, elle ſe met à faire le ſigne de la Croix, & à prier Dieu à haute voix.

Vne autre petite nommee Catherine, auoit fait ſouuent la difficile à ſe faire inſtruire, & en ſuite n'auoit point eſté recompenſee comme les autres : quelques iours apres vne ſienne compagne l'amena à vn des noſtres, luy faiſant accroire qu'elle eſtoit toute diſpoſee à dire ; mais quand ce fut au fait & au prendre, elle fit à l'ordinaire ; alors ceſte petite qui l'auoit amenee ſe miſt en humeur, & employa toute ſa petite rhetorique naturelle pour luy déſerrer les levres, & la faire parler, tantoſt vſant de menaces, tantoſt luy faiſant eſperer quelque recompenſe de moy, ſi elle diſoit bien, & fit ſi bien qu'elle en vint à bout au grand contentement de celuy des noſtres qui l'eſcoutoit.

Vn autre bien qu'apporte ceſte practique conforme à noſtre Inſtitut, eſt que les grãds meſmes demeurent par ce moyen inſtruits ;

car le deſir que les peres & meres ont que leurs enfans ſoient loüez & recompenſez de quelque prix, fait qu'ils s'inſtruiſent eux-meſmes, pour inſtruire leurs enfans; particulierement beaucoup de grandes filles prennent plaiſir à imiter les petites. Quand elles retournent du bois, ſouuent elles s'arreſtent au premier de nos Peres qu'elles rencontrent, & luy diſent *ta arrihaienſtan ſen*, enſeigne moy ie te prie, & quoy qu'elles ſoient bien chargees, elles ne ſont point contentes qu'on ne leur ait fait dire le *Pater* & l'*Aue*. Quelquesfois meſmes elles nous preuiennent, & de ſi loin qu'elles apperçoiuent quelqu'vn de nous autres, elles ſe mettent à dire ce qu'elles ſçauent. Quelle conſolation d'entendre retentir ces campagnes du nom de IESVS, où le diable a eſté, pour ainſi dire, adoré & recognu pour Dieu par tant de ſiecles.

Ce meſme exercice fait que nous profitons beaucoup en l'vſage & cognoiſſance de la langue, qui n'eſt pas vn petit fruict. Vniuerſellement parlant ils loüent & approuuent la Religion Chreſtienne, & blaſment leurs meſchantes couſtumes; & quand ſera-ce qu'ils les quitteront tout à fait? Quelques-vns nous diſent, Penſez-vous

venir à bout de renuerſer le Pays, c'eſt ainſi qu'ils appellent le changement de leur vie Payenne & Barbare, en vne vie ciuile & Chreſtienne? Nous reſpondons que nous ne ſommes pas ſi preſomptueux, mais que ce qui eſt impoſſible aux hommes, eſt non ſeulement poſſible, mais facile à Dieu. Voicy encor vn autre indice de leur bonne volonté pour la Foy. Monſieur de Champlain & Monſieur le General du Pleſſis Bochart, nous obligerent grandement l'annee paſſee, exhortant les Hurons en plein conſeil à embraſſer la Religion Chreſtienne, & leur diſant que c'eſtoit là l'vnique moyen non ſeulement deſtre vn iour veritablement heureux dans le Ciel, mais auſſi de lier à l'auenir vne tres-eſtroite amitié auec les François, leſquels en ce faiſant viendroient volontiers en leur Pays, ſe marieroient à leurs filles, leurs apprendroient diuers arts & meſtiers, & les aſſiſteroient contre leurs ennemis; & que s'ils vouloient amener quelques-vns de leurs enfans l'an prochain, qu'on les inſtruiroit à Kébec, que nos Peres en auroient vn grand ſoin; Et pour autant que les Capitaines du pays n'eſtoient pas là bas, ils leur dirent qu'ils tinſſent conſeil tous enſemble quand ils

ſeroient

ſeroient de retour touchant les poincts ſuſdits, & qu'ils me rendiſſent les lettres dont il leur pleuſt m'honorer, par leſquelles ces Meſſieurs nous donnoient aduis de ce qui auoit eſté dit, afin que nous aſſiſtaſſions au Conſeil des Hurons, & ſçeuſſions nous preualoir de ce qu'ils auoient fait. Conformement à cela au mois d'Auril dernier ayant eſté inuité à vne Aſſemblee ou Conſeil, où eſtoient tous les Anciens & les Chefs de la Nation des Ours, pour deliberer ſur leur grande feſte des morts, ie pris l'occaſion de leur repreſenter la lettre de ces Meſſieurs, & demander qu'ils deliberaſſent meurement ce qu'ils deſiroient y reſpondre; Ie leur dis que tous les hommes ayant l'ame immortelle alloient finalement apres ceſte vie en l'vn de ces deux lieux, ſçauoir en Paradis ou en Enfer, & ce pour vn iamais: mais que ces lieux eſtoiẽt grandement differents, car le Paradis eſtoit vn lieu remply de toutes ſortes de biens, & exempt de toutes ſortes de maux; & l'Enfer eſtoit vn eſtat deſtitué de tout bien, & remply de toutes ſortes de maux, que c'eſtoit vne fournaiſe tres-ardente au milieu de laquelle les damnez ſeroient à iamais tourmentez & brulez ſans eſtre conſom-

mez, qu'ils auiſaſſent maintenant auquel de ces deux lieux ils deſiroient vn iour aller pour vn iamais, & ce pendant qu'ils eſtoiẽt encor en vie; car pour tous les defunts pour qui ils auoient fait, & alloient faire la feſte, que c'eſtoit vne affaire decidee, que tous ayãt ignoré Dieu, & outrepaſſé ſes cõmandemens, auoiẽt ſuiuy le chemin de l'Enfer, où ils eſtoient maintenant tourmentez de ſupplices qui ne ſe peuuent imaginer, & qu'il n'y auoit plus de remede. Que pour eux s'ils vouloient aller au Ciel nous leur enſeignerions le chemin ; & pour autant que toutes les affaires d'importance ſe font icy par preſens, & que la Pourcelaine qui tient lieu d'or & d'argent en ce Pays, eſt toute puiſſante, ie preſentay en ceſte Aſſemblee vn collier de douze cens grains de Pourcelaine, leur diſant, que c'eſtoit-là pour applanir les difficultez du chemin de Paradis; ce ſont les termes dont ils ont couſtume de ſe ſeruir quand ils font quelques preſens pour venir à bout de quelque difficile entrepriſe. Alors tous opinans à leur tour, dirent qu'ils redoutoient ces feux ardens de l'Enfer, & qu'ils aymoient mieux prendre le chemin du Ciel : il y en eut neãtmoins vn lequel ou ſerieuſement, ou plu-

toſt en gauſſant dit, que cela alloit bien que tous vouluſſent aller au Ciel, & eſtre bien-heureux, pour luy qu'il n'importoit pas quand il ſeroit brulé dedans l'Enfer. Ie repartis que Dieu nous donnoit à tous l'option de l'vn & de l'autre, mais qu'il ne ſçauoit pas quel eſtoit le feu d'Enfer, & que i'eſperois qu'il changeroit de reſolution quand il en ſeroit mieux informé.

Voila la diſpoſition qu'ont les Hurons, & notamment la Nation des Ours à receuoir le Chriſtianiſme, à quoy ſeruira grandement que nous auons deſia baptiſé beaucoup d'enfans; car, diſent-ils, nous ne voulons pas abandonner nos enfans, nous deſirons aller au Ciel auec eux. Tu peux iuger, diſent ils, combien nous agreons tes diſcours, puis que nous-nous y trouuons volontiers, & ſans mot dire, & que nous permettõs que nos enfans ſoient baptiſez. Il ne faut pas que ie m'oublie à ceſte occaſion de teſmoigner la ſatisfaction que nous donne Louys de ſaincte Foy; il eſt vray qu'il nous a autant edifiez & contentez dans le deuoir de Chreſtien, qu'il y auoit manqué par le paſſé. A ce mois de Septembre il eut vn deſir de retourner pour hyuerner chez nous à Kébec, afin d'y rapprendre paiſiblement

les bons enſeignemens qu'il auoit eu autrefois de nos Peres en France, & ſe remettre parfaictement dans le train de la vertu & pieté Chreſtienne. Nous approuuions fort ce deſſein, veu meſmement qu'il euſt mené auec luy quelque ieune homme de ſes parens, qui euſt pû eſtre inſtruit & baptiſé là bas: mais quelque difficulté ayant trauerſé ceſte reſolution, il ſe delibera de paſſer vne bonne partie de l'Hyuer auec nous, ce qu'il a fait auec beaucoup de contentement & de profit, tãt de ſon coſté que du noſtre; car il s'eſt remis dans la hantiſe des Sacremens, & dans l'vſage de la priere. A Noël il fit vne fort bonne Confeſſion generale depuis ſon Bapteſme: d'autre part en nos Catechiſmes & inſtructions que nous faiſions aux Sauuages il nous ſeruoit de Truchement, & nous a traduit pluſieurs choſes en langue Huronne, où nous admirions la facilité qu'il auoit à entendre noſtre langue, & à comprendre & expliquer les myſteres les plus difficiles. Bref il teſmoigne que veritablement il a la crainte de Dieu.

Pour concluſion de ce chapitre nous eſperons vous renuoyer les Peres Antoine Daniel, & Ambroiſe Dauot auec vne bande de braues petits Hurons, afin de donner

commencement au Seminaire, duquel on peut eſperer auec raiſon de grands fruits pour la conuerſion de ces Peuples. Que s'il y auoit à Kébec des Religieuſes, ie croy qu'on vous pourroit auſſi enuoyer de petites Seminariſtes, il y a icy quantité de braues petites filles, leſquelles ſi elles eſtoient bien eſleuees ne cederoient en rien à noſtre ieuneſſe Françoiſe. Ce nous eſt vn grand creue-cœur de voir ces petites innocentes ſoüiller incontinent la pureté de leur corps & beauté de leur ame faute de bon exemple & bonne inſtruction; ie ne doute nullement que la diuine Bonté ne comble de grands biens, particulierement ceux qu'elle inſpirera de contribuer à la fondation de ces Seminaires, & à l'education de ces petites plantes de ceſte Egliſe naiſſante.

CHAPITRE II.

Contenant ſelon l'ordre des temps les autres choſes remarquables aduenuës pendant ceſte année.

LA premiere choſe eſt la ſechereſſe de l'Eſté paſſé laquelle a eſté fort vniuer-

ſelle en tous ces Pays, autant que i'ay peu apprẽdre tant des lettres de Kébec, comme de diuers Sauuages reuenans des traittes loingtaines, tout eſtoit ſi ſec & ſi aride qu'à la moindre étincelle de feu les foreſts & les campagnes eſtoient incontinent embraſées: d'où arriua que pluſieurs Sauuages allans par pays, & n'eſtans pas ſur leur garde eurent leurs Cabanes & viures bruſlez, comme auſſi deux de nos hommes. Mais pour ne parler que du Pays des Hurons, la ſechereſſe y fut tres-grande, car depuis Paſques iuſques a la my-Iuin il ne pleut point, ou fort peu; rien ne profitoit, tout deperiſſoit, de ſorte qu'on apprehendoit vne grande famine, & à bon droit; car tout le terroir des Hurons & des lieux circonuoiſins eſtans tout ſablonneux, s'il eſt trois iours ſans eſtre arrouſé des pluyes du Ciel, tout commence à faner & à baiſſer la teſte. Dans ces apprehenſions tout le Pays eſtoit en alarme de la famine, veu meſmement que le Printemps paſſé trois villages auoiẽt eſté bruſlez, qui ſans cet accident euſſent pû ſeruir dans la neceſſité de greniers à tout le Pays. Tous crioient à l'ayde, & imploroient à leur ordinaire le ſecours des Sorciers ou *Arendiouane*, qui ſe font icy adorer,

promettans qu'ils deſtourneroient les malheurs dont le Ciel les menace. Ces abuſeurs firent ioüer tous les reſſorts que les ſonges, & leur cruelle creuſe leur peut ſuggerer, afin de faire pleuuoir, mais en vain, le Ciel eſtoit d'airain à leurs ſottiſes. Il y eut vn de ces Sorciers nommé *Tehorenhaegnon* plus fameux que les autres, qui promiſt merueilles, pourueu que tout le Pays luy fiſt vn preſent de la valeur de dix haches, ſans conter vne infinité de feſtins: mais ces efforts furent en vain, il auoit beau ſonger, feſtiner & danſer, il n'en tomboit pas vne goutte d'eau, de ſorte qu'il cõfeſſoit qu'il n'en pouuoit venir à bout, & aſſeuroit que les bleds ne meuriroient point; mais le mal eſtoit pour nous, ou plutoſt le bon-heur, qu'il diſoit qu'il eſtoit empeſché de faire pleuuoir par vne Croix qui eſt vis à vis de noſtre porte, & que la maiſon des François eſtoit vne maiſon de demons, ou de gens méfaiſans qui eſtoiẽt venus en leur Pays afin de les faire mourir. Quelques-vns encheriſſans là deſſus diſoient que parauanture nous auions des reſſentimens de la mort d'Eſtienne Bruſlé, & que nous voulions tirer vengeance de tout le Pays pour la mort d'vne ſeule per-

ſonne. D'autres adiouſtoient que les Algonquins leur auoient dit que les François ne venoient icy que pour les faire mourir, & que d'eux eſtoit prouenuë la contagion de l'année paſſée. En ſuite de ces diſcours on nous diſoit que nous abatiſſions la Croix, & que ſi les bleds ne meuriſſoient pas, on nous pourroit bien aſſommer ainſi comme on fait icy les Sorciers, & autres gens pernicieux. Quelques-vns, à noſtre grand regret & creue cœur, diſoient qu'ils abbattroient la Croix, & vinrent iuſques à ce poinct, que des ieunes gens en ayants fait vne autre, & l'ayans plantée ſur le faiſte d'vne Cabane, ſe mirent à tirer à l'encontre, comme au blanc, auec leurs arcs & leurs fleches; mais noſtre Seigneur ne permiſt pas qu'ils la frapaſſent d'vn ſeul coup. D'autres eſtoient d'autant plus méchans qu'ils eſtoient deſia mieux informez de la cognoiſſance d'vn Dieu Createur & Gouuerneur de toutes choſes, car ils accuſoient ſa Bonté & Prouidence auec d'horribles blaſphemes. Il euſt fallu eſtre de bronze pour n'eſtre pas irrité de ces inſolences. Ce qui nous touchoit dauantage eſtoit la miſere de ce pauure Peuple, ſon aueuglement, & ſur tout l'iniure qu'on fai-

ſoit à Dieu le quittant pour des Sorciers : car pour la mort ie croy que tous euſſent eſté tres aiſes de la ſubir pour la defenſe de la Croix. Nous aſſemblaſmes donc en noſtre Cabane les hommes & les femmes de noſtre village, attendu particulierement qu'eux ſeuls n'auoient point eu recours aux Sorciers, ains nous demandoiẽt continuellement que nous fiſſions pleuuoir. Ils ont ceſte penſee que rien ne nous eſt impoſſible: Ie leur dis que ny nous, ny aucun homme ne diſpoſoit de la pluye, ou du beau temps; que celuy qui a fait le Ciel & la terre en eſtoit ſeul le maiſtre, & la diſtribuoit ſelon ſon bon plaiſir; que c'eſtoit à luy à qui il falloit auoir recours ; que la Croix que nous auions plantee n'empeſchoit point la pluye, veu que depuis que nous l'auions erigee il auoit pleu & tonné par pluſieurs fois; mais que parauanture Dieu eſtoit faſché de ce qu'ils en parloient mal, & de ce qu'ils recouroient à de meſchans *Arondiouane*, leſquels ou n'auoient point de pouuoir, ou bien peut-eſtre cauſoient eux-meſmes les ſechereſſes par les hantiſes & pacts qu'ils auoient auec le diable ; & qu'au reſte tout ce qu'ils en faiſoient n'eſtoit que pour auoir des preſens ; que s'ils y pouuoient

quelque choſe, qu'ils fiſſent dõc plouuoir. Partant que s'ils vouloient obtenir ce qu'ils deſiroient, ie leur dis qu'ils s'adreſſaſſent à celuy qui a tout fait, & qui eſt ſeul Auteur de tous biens, duquel nous leur auions tant parlé, & que nous leur enſeignerions la façon de le prier. Ceſte Nation eſt fort docile, & ſous la conſideration des biens temporels vous les flechiſſez où vous voulez. Ils me reſpondirent tous, qu'ils n'adiouſtoient point foy à leurs deuins, & que c'eſtoient des abuſeurs, qu'ils ne vouloient point d'autre Dieu que celuy que nous leur enſeignions, & qu'ils feroient ce que nous leur dirions. Ie leur dis donc qu'ils deuoient deteſter leurs pechez, & ſe reſoudre à bon eſcient à ſeruir ce Dieu que nous leur annoncions, & que d'oreſnauant nous ferions tous les iours vne Proceſſion pour implorer ſon ayde, que c'eſtoit ainſi que faiſoient tous les Chreſtiens; qu'ils fuſſent conſtans & perſeuerans, ne perdant pas courage s'ils n'eſtoient incontinent exaucez; nous adiouſtaſmes à cela vn vœu de neuf Meſſes en l'honneur du glorieux Eſpoux de noſtre Dame Protecteur des Hurons; nous expoſaſmes auſſi le S. Sacremẽt à l'occaſion de ſa Feſte qui arriua en ce temps-là.

Or il auint iuſtement que la neufuaine eſtãt accomplie, qui fut le treizieſme Iuin, nous ne peuſmes paracheuer la Proceſſion ſans pluye, qui ſuiuit fort abondante, & dura à diuerſes repriſes l'eſpace de plus d'vn mois auec vn grand amandement & accroiſſement des fruicts de la terre : & d'autant que, comme i'ay dit, ces terres ſablonneuſes demanderoient quaſi des pluyes de deux iours l'vn, vne autre ſechereſſe eſtant ſuruenuë depuis la my-Iuillet iuſques à la fin du mois, nous entrepriſmes vne autre neufuaine en l'honneur de noſtre B. Pere S. Ignace, par les prieres duquel nous euſmes dés le lendemain de la neufuaine encommencée, & du depuis, telle abondance de pluyes qu'elles firent parfaictement eſpier les bleds, & les amenerent à maturité, de ſorte qu'il y a eu ceſte année autant de bled que de long temps.

Or ces pluyes ont fait deux biens; l'vn en ce qu'elles ont accreu les fruicts de la terre, & l'autre en ce qu'elles ont étouffé toutes les mauuaiſes opinions & volontez conçeuës contre Dieu, contre la Croix, & contre nous; car tous les Sauuages de noſtre cognoiſſance, & notamment de noſtre village, ſont venus expreſſément nous trou-

uer pour nous dire qu'en effet Dieu eſtoit bon, & que nous eſtions auſſi bons, & qu'à l'auenir ils vouloient ſeruir Dieu, adiouſtant mille poüilles à l'encontre de leurs *Arendiouane*, ou deuins. A Dieu ſoit pour iamais la gloire de tout; il permet la ſechereſſe des terres, pour arrouſer les cœurs de ſes benedictions.

L'année 1628. que les Anglois defirent la flotte de la Compagnie de la Nouuelle France, dont la perte a eſté la damnation de pluſieurs Canadois, & le retardement de la conuerſion de quelques autres, cõme il eſt à croire, il m'arriua en ce pays vne hiſtoire quaſi pareille à la precedente, laquelle à raiſõ de la conformité ie penſe eſtre bõ de raconter icy. La ſechereſſe eſtoit extraordinaire par tout, mais ſingulierement en noſtre village, & aux enuirons. Certes ie m'eſtonnois de voir quelquesfois l'air tout chargé de nuées ailleurs, & ouyr bruire les tonnerres, & au contraire en nos quartiers le Ciel y eſtre tres pur, tres ſerain, & trés ardent. Il ſembloit meſme que les nuées ſe diuiſoient à l'abord de noſtre contrée; Ce meſme ſuppoſt du diable, que i'ay nommé cy-deuant *Tehorenhaegnon*, eſtant prié de faire plouuoir, reſpondit qu'il ne le pouuoit

pas faire, & que le tonnerre qu'ils feignent eſtre vn oyſeau, auoit peur de la Croix qui eſtoit deuant la maiſon des François, & que ceſte couleur rouge dont elle eſtoit peinte, eſtoit comme vn feu ardent & flamboyant qui diuiſoit les nuées en deux, quand elles venoient à paſſer par deſſus.

Les Capitaines du village ayant entendu ces nouuelles me firent appeller, & me dirent; Mon nepueu, voila ce que dit vn tel, que reſponds-tu à cela ? nous ſommes perdus, car les bleds ne meuriront point. Si au moins nous mourrions par la main & les armes de nos ennemis, qui ſont preſts de venir fondre ſur nous, encor à la bonne heure, nous ne languirions pas, mais ſi eſtans eſchapez de leur fureur, nous tombons dãs la famine, c'eſt aller de mal en pis, qu'en penſe-tu? tu ne voudrois pas eſtre cauſe de noſtre mort? & puis il t'importe autant qu'à nous: nous ſerions d'auis que tu abbatiſſe ceſte Croix, & que tu la cachaſſe pour vn temps ou dedans ta Cabane, ou bien dans le lac, afin que le tonnerre & les nuées ne la voyent plus, & qu'ils n'en ayent plus de peur, & puis apres la moiſſon tu la replanteras. A cela ie reſpondis, Pour moy iamais ie nabbattray, ny ne cacheray la Croix

où eſt mort celuy qui eſt la cauſe de tous nos biens. Pour vous ſi vous la voulez abbatre, auiſez-y ie ne pourray pas vous en empeſcher, mais prenez garde qu'en l'abbatant vous n'irritiez Dieu, & que vous n'accroiſſiez voſtre miſere. Croyez-vous à cet abuſeur ; il ne ſçait ce qu'il dit, il y a plus d'vn an que ceſte Croix a eſté plantée, voyez combien de fois il a pleu icy depuis : c'eſt vn ignorant de dire que le tonnerre craint ; ce n'eſt pas vn animal, mais vne exhalaiſon ſeiche & embraſée, qui eſtant enfermée court ça & là pour ſortir ; & puis que craint le tonnerre ? ceſte couleur rouge de la Croix ? oſtez donc auſſi vous meſmes toutes ces figures & peintures rouges qui ſont ſur vos Cabanes. A cela ils ne ſçauoient que me repartir, ils s'entre-regardoient, & diſoient, il dit vray, il ſe faut bien garder de toucher à ceſte Croix ; & cependant, adiouſtoient-ils, *Tehorenhaegnon* dit cela. Il me vint vne penſée, Puis, diſie, que *Tehorenhaegnon* dit que le tonnerre apprehende ceſte couleur de la Croix, ſi vous voulez nous la peindrons d'vne autre couleur, de blanc ou de noir, ou en quelqu'autre façon ; & ſi incontinent apres il vient à plouuoir, vous croirez que *Tehorenhaegnõ* a

dit vray, ſinon que c'eſt vn impoſteur. C'eſt fort bien auiſé, dirent-ils, ainſi le faut-il faire. On peint donc la Croix de blanc, mais vn, deux, trois & quatre iours ſe paſſent qu'il ne plouuoit non plus qu'auparauant; & cependant tous ceux qui voyoient la Croix ſe faſchoient contre ce Sorcier, qui auoit eſté la cauſe de la défigurer de la ſorte. Sur cela i'allay trouuer les Anciens; Et bien a-il pleu dauantage qu'auparauant? Eſtes vous contens? Ouy, dirent-ils, nous voyõs bien que *Tehorenhaegnon* n'eſt qu'vn abuſeur: mais dis nous toy, qu'eſt-ce que nous ferons, & nous t'obeyrons. Alors noſtre Seigneur m'inſpira de les inſtruire du myſtere de la Croix, & de l'honneur que par tout on luy rendoit, & de leur dire que i'eſtois d'auis qu'ils vinſſent tous en corps, hommes & femmes adorer la Croix, pour reparer l'honneur d'icelle: & d'autant qu'il s'agiſſoit de faire croiſtre les bleds, qu'ils apportaſſent chacun vn plat de bled pour en faire offrande à noſtre Seigneur, & que ce qu'ils donneroient fuſt puis apres diſtribué aux pauures du village. L'heure eſt dõnée au lendemain; Ils ne l'attendent pas, mais la preuiennent: nous enrourons la Croix repeinte de ſes premieres couleurs,

ſur laquelle i'auois mis vn Crucifix; Nous faiſons quelque priere, puis i'adoray & baiſay la Croix pour leur monſtrer comme ils deuoient faire, ils me ſuiuirent les vns apres les autres apoſtrophants noſtre Seigneur crucifié par des prieres que la Rhetorique naturelle, & la neceſſité du temps leur ſuggeroit. Certes leur feruente ſimplicité me donnoit de la deuotion; bref ils firent ſi bien que dés la meſme iournée Dieu leur donna de la pluye, & enfin vne tres heureuſe recolte, auec vne tres-grande admiration de la Puiſſance diuine.

Pour concluſion de ces deux hiſtoires, ie diray que ces Peuples ſont grands admirateurs, & font eſtat des perſonnes qui ont quelque choſe de releué par deſſus le commun; à ceſte occaſion ils les appellent, *oki* du meſme nom qu'ils donnent aux demõs: Partant s'il y auoit icy quelqu'vn doüé du don de miracles, ainſi qu'eſtoient les premiers qui ont annoncé l'Euangile au monde, il conuertiroit à mon aduis ſans difficulté, tous ces Barbares; mais Dieu depart telles faueurs, quand, à qui, & comment il luy plaiſt, & parauanture veut-il que nous attẽdions la recolte des ames auec patience & perſeuerance. Auſſi certes ne ſe portent-ils

encore

encore à leur deuoir que par vn reſpect temporel, ſur lequel on pourroit bien leur faire ce reproche de l'Euangile ; *Amen, amen dico vobis, quæritis me, non quia vidiſtis ſigna, ſed quia manducaſtis ex panibus, & ſaturati eſtis.*

Nous auons eu ceſte année deux alarmes, dont enfin, Dieu mercy, il ne nous eſt reſté que la peur; ç'a eſté ſur l'apprehenſion des ennemis. La premiere, qui auoit quelque apparence, fut l'Eſté paſſé, & dura tout le mois de Iuin ; c'eſt vn des temps des plus propres à ſemblables eſpouuantes, d'autant que pour lors le Pays eſt deſnué des hommes, qui vont en traitte qui d'vn coſté, qui d'vn autre. L'autre a eſté cet Hyuer, & s'eſt trouuée fauſſe; en l'vne & en l'autre on la nous donnoit bien verte aſſez ſouuent, tant de iour que de nuict; les femmes & les enfans commençoient à plier bagage ſur le rapport des crieurs; ce ſont icy nos eſpions. La fuite eſt aucunement tolerable en Eſté, car on ſe peut échaper en quelque Iſle, ou cacher dans l'obſcurité de quelque épaiſſe foreſt ; mais en Hyuer quand les glaces ſeruent de pont pour aller fureter les Iſles, & que la cheute des fueilles a éclaircy les foreſts, vous ne ſçauriez

où vous retirer, puis on deſcouure incontinent les veſtiges ſur la neige; ioinct qu'il fait bien froid en Hyuer pour coucher long temps à l'enſeigne de la Lune. Il y a quelques villages aſſez bien fortifiez, où on pourroit demeurer, & attendre le ſiege & l'aſſaut, ceux qui peuuent s'y retirent, les autres gagnent au pied, ce qui eſt le plus ordinaire; car le petit nombre d'hommes, le manquement d'armes, le grand nombre d'ennemis, leur font redouter la foibleſſe de leurs forts, il n'y a que les vieilles gens qui pour ne pouuoir aller attendent de pied quoy la mort dans leurs Cabanes. Voilà où nous en ſommes d'ordinaire. Cet Hyuer nous fuſmes ſur le poinct de fuyr, mais où cacher nos petites commoditez? car les Hurons en ſont auſſi frians que les Iroquois. D'ailleurs neantmoins ces eſpouuantes n'ont pas eſté iuutiles; car outre les prieres & les vœux que nous auons faits pour deſtourner les fleaux; outre le ſoin que chacun apportoit pour ſe diſpoſer à la mort, ou à l'eſclauage, & outre que de là nous prenions occaſion d'inſtruire les Sauuages du ſecours qu'ils doiuent attendre de Dieu; nous-nous ſommes rendus aymables, recommandables, & vtiles à tout le

Pays, tant en leur donnant des fers de fleches, comme en nous diſpoſant de les aller ſecourir dans leurs forts ſelon noſtre pouuoir. En effect nous auions quatre de nos François munis de bonnes arquebuſes, qui eſtoient tous preſts de courir au premier village où ſe fuſt donné l'aſſaut, & moy i'eſtois reſolu de les aller accompagner pour les aſſiſter ſpirituellement, & pour prendre les autres occaſions qui ſe fuſſent preſentées d'auancer la gloire de Dieu. De là ie vous laiſſe à penſer ſi nous auons beſoin du ſecours d'enhaut, & que ceux qui viuent en repos & en aſſeurance, le nous obtiennent par leurs prieres; c'eſt ce que nous leur demandons humblement.

Les Hurons nous ſont demeurez fort affectionnez de la promptitude que nous leur auons monſtrée à les aſſiſter. Nous leur auons dit auſſi que d'oreſnauant ils fiſſent leurs forts quarrez, & tiraſſent leurs pieux en ligne droicte, & qu'au moyen de quatre petites tourelles aux quatre coings, quatre François pourroient facilement auec leurs arquebuſes ou mouſquets conſeruer & defendre tout vn village. Ils ont fort gouſté cet aduis, & ont deſia commencé à le practiquer à la Rochelle, où il ſou-

haittent paſſionnément auoir des noſtres. Dieu ſe ſert de tout pour donner entrée aux porteurs de l'Euangile.

L'Eſté eſt icy vne ſaiſon fort incommode pour inſtruire les Sauuages; les traittes & les champs emmenent tout, hommes, femmes & enfans, il ne demeure quaſi perſonne dans les villages; voicy comme nous paſſaſmes le dernier.

En premier lieu nous-nous recueilliſmes tous par les exercices ſpirituels à la façon de noſtre Compagnie. Nous en auons d'autant plus beſoin, que l'excellence de nos fonctions requiert plus d'vnion auec Dieu; & que nous ſommes contraints de viure continuellement dans le tracas; c'eſt ce qui nous fait ſouuent recognoiſtre qu'il faut que ceux qui viennent icy y apportent vn bon fonds de vertu, s'ils veulẽt y en cueillir les fruicts. Apres nos exercices nous fiſmes vn memorial confus des mots que nous auions remarquez depuis noſtre arriuée, & puis nous eſbauchaſmes vn Dictiõnaire de la langue des Hurons, qui ſera tres-profitable. On y verra les diuerſes ſignifications, on y recognoiſtra ayſément la difference des mots par enſemble, qui ne conſiſte quelquesfois qu'en vne ſeule lettre, ou meſ-

me en vn accent. Finalement nous-nous occupaſmes à reformer, ou plutoſt à ranger vne Grammaire. Ie crains qu'il ne nous faille faire ſouuent de ſemblables reformes, car tous les iours nous allons deſcouurans de nouueaux ſecrets en ceſte ſcience; ce qui nous empeſche d'enuoyer rien à imprimer pour le preſent. Nous en ſçauons, graces à Dieu, tantoſt ſuffiſamment, tant pour entendre que pour eſtre entendus, mais non encor pour mettre au iour. C'eſt à la verité vne choſe bien laborieuſe de vouloir comprendre de tous poincts vne langue eſtrangere, tres-abondante, & autant differente de nos langues Europeanes qu'eſt le Ciel de la terre, & ce ſans maiſtre & ſans liures. Ie n'en dis pas dauantage, parce que i'en fais vn Chapitre plus bas. Nous y trauaillons tous auec ferueur; c'eſt vne de nos plus ordinaires occupations, il n'y en a point qui ne iargonne deſia, & ne ſe faſſe entendre, les Peres nouuellement venus auſſi bien que les anciens; i'eſpere en particulier que le P. Mercier y ſera bientoſt maiſtre.

Le neufieſme d'Aouſt arriua de Kébec vn de nos hommes, deux mois & douze iours apres ſon embarquement d'icy, Dieu

ſçait auec quel contentement nous l'écoutaſmes ſur l'eſtat de tous les François de Kébec, & des trois Riuieres, que le bruit nous auoit dépeints comme tous morts de la contagion. Nous fuſmes auſſi tres-aiſes d'entendre l'heureuſe arriuée des cinq vaiſſeaux de Meſſieurs de la Compagnie, commandez par Monſieur le General du Pleſſis Bochart, qu'on nous faiſoit croire s'eſtre perdus dans les glaces. Noſtre ioye fut vn peu rabatuë par la crainte qu'on auoit qu'il ne fuſt arriué quelque accident au Capitaine Bontan; mais on nous a releuez de ceſte apprehenſion.

Le treizieſme du mois d'Aouſt le P. Mercier arriua, & le P. Pijart le dix-ſept, le P. Mercier s'eſtant tres-bien porté depuis la France, fut ſaiſi d'vne petite fiéure vn iour ou deux auant ſon arriuée aux Hurons, mais dés le lendemain qu'il fut arriué, il en fut quitte pour vne legere émotion, qui fut ſuiuie d'vne parfaite ſanté. C'eſt vne benediction du Ciel, ce ſemble, que ce nous eſt aſſez d'eſtre aux Hurons pour nous bien porter. Au reſte tous les Peres ont eſté fort doucement conduits, ils n'ont ny ramé, ny porté, ſinon leurs petites hardes; mais plutoſt ont eſté honorez, & por-

tez eux-meſmes aux endroits faſcheux & difficiles: & partant qu'aucun n'apprehende les difficultez qu'il y a à monter icy, pour auoir leu noſtre Relation de l'an paſſé ; les commencemens ſont touſiours difficiles, & puis les cauſes de nos peines eſtoient extraordinaires; & enfin ie croy que mes pechez qui demandoient cela pour moy, redonderent encor ſur les autres; mais plaiſe à Dieu que nous ayons épuiſé le calice des amertumes iuſques à la derniere goutte; quoy que nul ne deuroit perdre courage quand les trauaux ſeroient touſiours égaux, noſtre Seigneur en a bien enduré dauantage pour le ſalut des ames. Noſtre petit bagage nous a eſté auſſi apporté tres-fidelement, & aſſez bien conſerué; vous ne ſçauriez croire le bien qu'ont fait les pois, le pain, & le ſagamité que vous diſtribuaſtes l'an paſſé à nos Hurons, & le bon viſage que vous leur monſtrâtes. Ce bon traictement vous a gagné, & à nous auſſi, leurs cœurs; nous n'allons en aucun lieu qu'on ne nous diſe, que nos Freres de Kébec ſont tres courtois & tres liberaux : Toutes choſes nous diſpoſent ces Peuples à receuoir la ſemence de l'Euangile, car l'affectiõ qu'ils nous portent leur rend croyable ce que nous leur diſons.

Sur l'Eclypſe de Lune du vingt-ſeptieſme d'Aouſt, nos Barbares s'attendoient à vne grande défaite des leurs, parce qu'elle parut ſur le Pays ennemy, qui eſt à leur égard au Su-eſt; car ſi elle paroiſt en Orient, c'eſt à leur cõpte que la Lune eſt malade, ou qu'elle a receu quelque deſplaiſir; iuſques à nous inuiter, ie ne ſçay ſi c'eſtoit en riant, de tirer contre le Ciel, pour la deliurer du danger, nous aſſeurans que c'eſtoit leur couſtume d'y décocher pluſieurs fleches à cet effect. Il eſt vray qu'ils crient tous tant qu'ils peuuent en ces occaſions, & font des imprecations à leurs ennemis, diſans, que telle & telle Nation periſſe. I'eſtois pour lors en vn autre village, où demeuroit ce fameux Sorcier, dont i'ay deſia parlé, *Tehorenhaegnon*; il fit feſtin, ce dit-on, pour deſtourner les mal-heurs de ceſte Eclypſe.

Le vingtieſme Octobre mourut dans ſon infidelité vn vieillard de noſtre village, dont la fin eſtonna pluſieurs, & leur laiſſa de bons deſirs de ſe conuertir; il ſemble que noſtre Seigneur luy auoit communiqué depuis vn an pluſieurs bons mouuements, il aſſiſtoit volontiers à toutes nos Aſſemblées, eſcoutant nos inſtructions; c'eſtoit le premier à faire le ſigne de la Croix:

mais apres il taſchoit d'accorder noſtre creance auec leurs ſuperſtitions & reſueries, & diſoit qu'il vouloit aller auec ſes Anceſtres. Quelque ſonge ſembloit l'auoir diſpoſé au biẽ; mais comme il aymoit à faire bonne chere, & à dire le mot, Dieu le chaſtia. Eſtant malade pour la derniere fois, il fit ſon *Athataion*, ou feſtin d'adieu, en vne grande Aſſemblée, où il ſe traicta des mieux à leur façon; renouuellant ces careſſes à chaque ſyncope qui luy ſuruenoit. Nous l'allaſmes voir, & ce fut à nous inuiter d'autant, nous menaçant que ſi nous ne luy faiſions raiſon de chanter à noſtre mode, il renuerſeroit tout apres ſa mort dans noſtre Cabane, & meſme l'emporteroit. Vn iour il nous demãda le Bapteſme, mais comme il sẽbloit ſe remettre, nous-nous défiaſmes de ſon humeur. Sur le ſoir y eſtans retournez il dormoit. A peine eſtions nous hors de ſa Cabane qu'il expira, & Dieu ne permit pas que ce qu'il auoit meſpriſé pendant la vie, luy fuſt accordé à la mort. *Iudicia Dei abyſſus multa.*

Le vingtieſme de Septembre le pere de Louys de ſaincte Foy nous vint viſiter en noſtre Cabane, & nous dire la volonté qu'il auoit luy & toute ſa famille de ſe faire bapti

ſer, pouſſé à cela, diſoit-il, entre autres motifs, parce que en leur défaite par les Iroquois Dieu luy auoit conſerué extraordinairement la vie.

Le quatrieſme de Nouembre nous partiſmes pour aller inſtruire ceſte maiſon, & conſiderer plus exactement la diſpoſition qu'ils auoient à la Foy. En chemin nous baptiſaſmes deux malades, que nous croyons eſtre maintenant dans le Ciel; nous demeuraſmes ſept iours en noſtre voyage, pendant lequel nous inſtruiſiſmes toute ceſte famille de tous les poincts importans de la Religion Chreſtienne. Louys nous ſeruoit en cela de truchement, lequel poſſede fort bien nos myſteres, & les explique auec affection. Tous approuuoient & gouſtoient grandement les veritez Chreſtiennes, & tant s'en faut qu'ils iugeaſſent aucun des commandemens de Dieu difficiles, que meſmes ils les trouuoient faciles. La continence coniugale, & l'indiſſolubilité du mariage, leur ſembloit deuoir plus empeſcher le progrez de l'Euangile, & en effect ce nous ſera entre autres vne pierre d'achoppement. Cependant ils diſoient qu'eu égard à vne vie eternellement heureuſe, ou eternellement malheureuſe, rien

ne deuoit ſembler difficile. Et puis, diſoit le pere de Louys, ſi vous diſiez qu'il falluſt paſſer les deux, les trois, & pluſieurs iours ſans manger, on y pourroit trouuer de la peine; mais en tout le reſte il n'y en a point. Il diſoit que les François qui auoient eſté icy, ne leur auoient iamais parlé de Dieu, ains s'eſtoient eux-meſmes adonnez comme eux à courir & folaſtrer auec les femmes. Au reſte il diſoit au P. Pijart qui eſtoit auec moy, qu'il appriſt promptement la langue, afin d'aller demeurer à leur village, & y eſtre le Superieur d'vne maiſon.

En ceſte viſite ie remarquay deux ou trois choſes. Le pere de Louys entendant qu'il falloit apprendre le ſigne de la Croix, le *Pater*, l'*Aue*, & le Symbole des Apoſtres, dit que tout cela eſtoit peu, & qu'il n'auroit gueres d'eſprit s'il ne pouuoit l'apprendre; qu'eſtant allé en diuerſes Nations on luy auoit commis quelquesfois plus de vingt ſortes d'affaires, & qu'au retour il les auoit toutes rapportées tres-fidelement, & partant qu'il auroit bien-toſt appris & retenu ce peu que nous luy impoſions; cependant ce bel eſprit trauailla fort à apprendre le ſigne de la Croix. C'eſt merueille combien les hommes ſont prompts

&éueillez aux affaires du monde, eſtans hebetez en celles de Dieu.

I'eus du plaiſir à oüir Louys expliquant nos Myſteres à ſes parens, il le faiſoit auec grace, & monſtroit qu'il les comprenoit & poſſedoit tres-bien; Ah que ie ſouhaitterois parler en Huron auſſi bien que luy, car il eſt vray qu'en comparaiſon ie ne fais que begayer, & cependant la façon de dire donne toute vne autre face. Comme i'eus mis en auant l'embraſement des cinq villes abominables, & la preſeruation de Loth & de ſa famille, pour monſtrer comme Dieu chaſtie ſeuerement dés ceſte vie les meſchans & les vilains, & comme il ſauue les bons, Louys en tira ceſte conſequence pour ſes parents, que s'ils ſeruoient fidelement Dieu, leur Cabane ne bruleroit pas, quand bien tout le village ſeroit embraſé.

Parauanture trouuera-on ces choſes trop baſſes pour eſtre eſcrites; mais quoy? *Cùm eram paruulus, loquebar vt paruulus, ſapiebam vt paruulus; cùm autem factus ero vir, euacuabo quæ erant paruuli.* Quand ceſte Egliſe ſera creuë, elle produira d'autres fruits, on eſcrira peut-eſtre vn iour les grandes aumoſnes, les ieuſnes, les mortifications, la patiẽce admirable, voire les martyres des Hu-

rons Chreſtiens: Maintenant qu'ils ne ſont encor qu'au berceau, on ne doit attendre que des begayemens d'enfans ; & partant ie continueray dans le recit de ces petites choſes, qui ſeront, Dieu aydant, la ſemence de plus grandes.

Expoſant aux parens de Louys le commandement de ne point deſrober, & diſant qu'en France on faiſoit mourir les larrons, ſon pere demanda ſi deuenant Capitaine il les feroit auſſi mourir ? Et Louys luy repartit, que le Pays ſeroit bien toſt dépeuplé, car il faudroit tout tuer ; vn Huron & vn larron eſtant preſque la meſme choſe. Tandis que nous eſtions icy nous fiſmes obſeruer le premier Vendredy & le premier Samedy qui ayt eſté iamais obſerué par les Hurons. Dés le Ieudy ils porterent ailleurs le reſte de leur ſagamité, & de leur viande, & le Vendredy & Samedy ayans eſté inuitez au feſtin, ils diſoient que ſi on leur donnoit de la viande ils la garderoient pour le Dimanche ; & de fait nous auons veu vne fois en noſtre village le pere de Louys refuſer en vn feſtin le Vendredy, vn morceau de chair qu'on luy preſentoit, ne faiſant pas neantmoins de ſcrupule de mãger du ſagamité où on l'auoit cuit. Ce nou-

ueau proſelyte n'en ſçauoit pas dauantage. Nous les laiſſaſmes en bonne diſpoſition & bonne volonté, & ce fut tout; le fruict n'eſt pas encor meur.

Le quinzieſme d'Octobre nous allaſmes auvillage *d'Ienrio* viſiter quelques malades, où noſtre Seigneur nous ayda par le moyen d'vne ieune fille de noſtre village qui s'y trouua, & deſ-abuſa ſi à propos vne pauure femme malade, ſur la crainte qu'elle auoit que le Bapteſme ne luy aduançaſt ſes iours, qu'elle ſe rendit enfin, & vne autre auec elle.

Le premier de Nouembre voyant vne femme groſſe aux abois de la mort, nous fiſmes vn vœu à ſainct Ioſeph, au cas qu'elle gueriſt, & que l'enfant fuſt baptiſé, auſſi toſt elle commença à ſe bien porter, & quelque temps apres accoucha d'vne fille, laquelle par le Bapteſme a eſté miſe au rang des enfans de Dieu.

Le huictieſme de Decembre nous celebraſmes auec toute la ſolemnité poſſible, la Feſte de l'immaculée Conception de la Vierge, & voüaſmes de dire chacun vne Meſſe tous les mois de l'année en l'honneur de ce meſme ſainct Myſtere, auec les autres particularitez que voſtre R. nous

auoit preſcrites. Nous croyons que la Bienheureuſe Vierge a eu pour agreables nos petites deuotions, car dés la meſme iournée nous baptiſaſmes trois petites filles, dont l'vne nommée Marie de la Conception eſt ceſte petite qui eſt ſi feruente à apprendre, dont nous auons parlé cy-deſſus, & deuant la fin du mois nous en euſmes baptiſé vingt-huict; & du depuis nous y voyons vn notable changement, ſi bien que chaque mois nous en auons touſiours gagné bon nombre, en ſuite de ceſte offrande.

Le iour de la Purification ayant aſſemblé tous les enfans Chreſtiens parez le mieux qu'il ſe peût, auec leurs parens; nous fiſmes en leur preſence la benediction des cierges, puis ayant expliqué aux grands cõme à tel iour noſtre Dame auoit offert ſon Fils au Temple au Pere Eternel, & qu'à ſon imitation ils deuoient auſſi preſenter leurs enfans au ſeruice de Dieu, & qu'en ce faiſant Dieu en prendroit vn ſoin plus particulier, ils en furent tres-contens. C'eſt pourquoy prenant vn Crucifix en main ie prononçay en leur langue ceſte Oraiſon.

Sus eſcoutez vous qui auez fait la terre, & vous
Io ſakhrihote de Sondechichiai, dinde
qui Pere vous appellez, & vous ſon Fils
eſa d'Oiſtan ichiatſi, dinde de hoen
qui vous appellez, & vous Eſprit Sainct qui vous appel-
ichiatſi, dinde de Eſken d'oatatoecti ichiat-
lez, ſus eſcoutez car ce n'eſt pas choſe de peu d'importance que
ſi; Io ſakhrihote, onekindé oeron d'icga-
nous faiſons, regardez ces aſſemblez
kerha, atiſacagnren cha ondikhucgaté
enfans, deſia ce ſont tes creatures tous; parce que
Atichiahà, onne atiſatagan ágeti; aerhon
on les a baptiſez. Mais voicy que vne autrefois nous
onatindecgaeſti. Caati onne gáto eſátaan-
te les preſentons eux tous, nous te les abandonnons tous,
cgas echa ágeti, ágeti eſátonkhiens,
c'eſt ce que penſent ce que voila aſſem-
ondayee echa genderhay cha gendikhu-
blées femmes, elles penſent maiſtre
cgaté otindekhien, genderhay agandio
qu'il ſoit de tous les enfans. Sus donc maintenant
agaton ega tichiaha. Io ichien nonhga
prenez courage gardez-les, defendez-les. Qu'ils
etſaon hatſacaratai, atſatanonſtat. Enon-
ne deuiennent point malades, qu'ils ne pechent
che gatinonhgaké, enonché gatirihgan-
iamais, deſtournez tout ce
derâké, aonhgentſannenhan, ſerrega ega
qui eſt mal; que ſi la contagion nous attaque
d'otechienti, din de ongnratarríé etſeſo-
derechef, deſtourne-là auſſi; que ſi la famine
nachien, ſerrega itondi; din de onrendich
nous

nous attaque deſtourne-la auſſi ; que ſi la guer-
eſonachien, ſerrega itondi; din de ogken-
re nous aſſault deſtourne la auſſi ; que ſi
raetac eſonachien, ſerrega itondi; din de
le démon nous prouoque, c'eſt à dire le mauuais demõ,&
oki eſoniatoara ondayee d'okiaſti. chia
les meſchans qui par poiſon font mourir, deſtourne les
daononcgaieſſa d'oki aſaoio, ſerrega
auſſi. Finalement deſtourne tout ce qui eſt de mauuais.
itondi. ocgetacgi ſerrega ege d'otechienti.
Ieſus noſtre Seigneur de Dieu Fils, c'eſt ce à quoy tu
Ieſus onandaerari Dieu hoen ondayee
exhorteras ton Pere, car il ne te refuſe
achiehetſaron de hiaiſtan, oneké tehia-
point Et vous auſſi Marie de Ieſus la Mere qui
nonſtas. chia deſa garie Ieſus ondge de
eſtes Vierge, cela auſſi dis. Ainſi
chigkhoncgan, ondayee itondi chihon. to
ſoit il.
hayagan.

Ceſte Oraiſon entre autres leur aggrea, d'autant que nous demandions à Dieu qu'il les preſeruaſt de la contagion, de la famine, & de la guerre ; ils n'y deſirerent de plus que ces deux prieres, qu'ils ne fiſſent point naufrage, & ne ſe bruſlaſſent point. *enonche gat.gareha*, *enonche gatiátaté* ; cela y eſtant ils la iugerent accomplie. Dieu ſoit infiniement loüé, & la B. Vierge, car nous pouuons dire que de ce iour-là nous priſmes poſſeſſion de ceſte petite ieuneſſe, qui

a continué depuis à s'aſſembler tous les Dimanches dans noſtre Cabane pour prier Dieu. Il eſtoit bien raiſonnable que puis qu'ils auoient commencé à naiſtre enfans de Dieu le iour de l'immaculée Conception de ceſte ſaincte Vierge, ils commençaſſent auſſi le iour de ſa Purification à practiquer le deuoir de Chreſtien, pour le continuer le reſte de leur vie; c'eſt ce que nous eſperons par l'entremiſe de ceſte Mere de miſericorde, qui nous fait aſſez paroiſtre que ſans doute elle veut eſtre la Mere de ceſte nouuelle Egliſe.

Le vingt-vnieſme de Mars vne femme qui auoit eſté enuiron vingt-quatre heures en trauail d'enfant, accoucha heureuſement, auſſi toſt qu'on luy eut appliqué vne Relique de N. B. P. S. Ignace; ſon fruict ne veſquit qu'autant qu'il fallut pour aller au Ciel par le Bapteſme.

Le vingt-huictieſme de Mars François Marguerie qui eſtoit allé hyuerner auec les Sauuages de l'Iſle, nous en amena quatre; Ce nous fut vne grande conſolation de receuoir des viſites Françoiſes en vne telle ſaiſon, & d'entendre des nouuelles de Kébec, & des trois Riuieres. Nous fuſmes auſſi ſurpris d'eſtonnement de voir qu'vn ieune

homme comme luy aagé de vingt à vingt-deux ans, euſt le courage de ſuiure les Sauuages ſur les glaces, dans les neiges, & au trauers des foreſts quarante iours continus, & l'eſpace de quelques trois cens lieuës, portant, trainant & trauaillant autant & plus que pas vn de ſa bande ; car ces Barbares eſtans arriuez au giſte luy faiſoient faire leur chaudiere, tandis qu'ils ſe chauffoient & ſe repoſoient ; Il nous fait au reſte vne belle leçon, car ſi pour contenter vn deſir de voir, il a tant pris de peine, & deuoré tant de difficultez venant en vne ſaiſon ſi faſcheuſe, & par des chemins ſi étranges, certainement des perſonnes Religieuſes pouſſées du ſainct deſir de gagner des ames à Dieu, ne doiuent nullement redouter l'aſpreté des chemins, que la commodité des Canots, la ſaiſon plaiſante de l'Eſté, & la compagnie des Sauuages aſſez ſecourables, rendent non ſeulement beaucoup moindre, mais auſſi en quelque façon agreable ; outre que Dieu a des conſolations admirables pour ceux qui le craignent, mais beaucoup plus pour ceux qui l'ayment.

L'occaſion de la venuë des Sauuages de l'Iſle en ce pays des Hurons, eſtoit la mort

de vingt trois perſonnes que les Iroquois auoient maſſacrez nonobſtãt la paix: Cette perfidie leur cauſoit vn grand deſir de ſe venger. Ils auoient amaſſé quelques vingt-trois colliers de Pourcelaine afin de ſouſleuer les Hurons & les Algonquins à prendre les armes, & leur preſter main forte, ſe promettant que nos François ſeroient de la partie, comme contre vn commun ennemy; Mais ny les Hurons ny les Algonquins n'y ont point voulu entendre, & ont refuſé leurs preſens; les Biſſiriniens n'y ont non plus voulu entendre à cauſe des extorſions qu'ils ſouffrent deſdits Sauuages de l'Iſle en deſcendant à la traitte; Pour les Hurons, ils ont couuert leurs refus de l'apprehenſion d'vne armée dont on les menaçoit en bref. Mais en effet ç'a eſté pour ce que la Nation des Ours qui fait la moitié des Hurons, s'eſt piquée de ce que les Sauuages de l'Iſle ne les inuitoient point comme les autres, ne leur faiſants point part de leurs preſens, au contraire defendant qu'on ne leur en parlaſt.

Cependant d'vn autre coſté nous apprehendons que ce ne ſoient tous ſtratagémes de Satan pour empeſcher la conuerſion de ces Peuples, car ceux de l'Iſle ſe voyans

éconduits s'en ſont retournez fort meſcontẽs tant des Hurons, que des Biſſiriniens, & ont menacé qu'ils ne lairroient paſſer ny les vns, ny les autres pour aller aux François.

Le Borgne de l'Iſle diſoit aux Hurons en noſtre preſence, pour recommander le ſuiet de ſon Ambaſſade, que ſon corps eſtoit des haches, il vouloit dire, que la conſeruation de ſa perſonne, & de ſa Nation, eſtoit la conſeruation des haches, des chaudieres, & de toute la traitte des François pour les Hurons; meſmes on dit, ſoit vray, ſoit faux, qu'il s'eſt vanté qu'il eſtoit maiſtre des François, & qu'il nous remeneroit à Kébec, & nous feroit repaſſer la mer à tous; ie dis qu'on le dit, & qu'on luy attribuë ces rodomontades, car nous ne les auons pas ouyes, au contraire ils ſe departirent d'auec nous auec toute ſorte de ſatisfaction & de contentement.

Ils nous firent à la verité vn grand diſcours comme d'amis, qui tendoit, ou à nous faire quitter tout à fait le Pays des Hurons, ou au moins la Nation des Ours, comme la plus meſchante de toutes, qui auoit maſſacré Eſtienne Bruſlé, & le bon Pere Nicolas Recolet auec ſon compa-

gnon; & qui pour vn coup leur auoit autresfois aſſommé huict de leurs hommes; Et pour moy en particulier, en me flattant & me loüant, ils me dirent, que plutoſt que de riſquer ma vie parmy vne Nation ſi perfide, ils me conſeilloient de deſcendre à Kébec, au moins apres auoir paſſé icy encor vn an, pour ſçauoir parfaictement la langue, que ie ſerois vn grand Capitaine, & qu'il n'y auroit que moy qui parleroit dans les conſeils; C'eſt ainſi que ces braues conſeillers nous donnoient des aduis, auec pluſieurs & longs diſcours, pour monſtrer l'amitié qu'ils auoient touſiours portée aux François par deſſus toutes les Nations. Nous leur reſpondiſmes que nous n'eſtiõs pas venus en ces Pays pour ſeruir de truchement, ny ſous eſperance de nous y enrichir, ou de deuenir vn iour grands Capitaines; mais que nous auions abandonné nos parens, nos moyens, & toutes nos poſſeſſions, & auions trauerſé la mer afin de leur venir enſeigner la voye de ſalut, au peril de nos vies; qu'au reſte nous taſchions, & que nous taſcherions de ſi bien nous cõporter, que les autres Nations auroient plus de ſuiet de nous aymer, que de nous mal-faire. Bref nous leur diſmes qu'vn iour

quelqu'vn des noſtres pourroit demeurer en leur Pays pour les inſtruire, & qu'il y en auroit deſia n'eſtoit leur vie errante; Ils teſmoignerent en eſtre fort contens, & acquieſcerent à nos raiſons: pour comble de quelles nous leur donnaſmes vn Canot, auec quelques autres petits preſens, dont ils demeurerent tres-ſatisfaits, diſans qu'ils eſtoient deſia de retour en leur Pays, & firent mille remerciemens auec forces promeſſes de bien traitter les noſtres quand ils paſſeront ſur leurs terres. Nous taſchons de nous concilier l'amitié de tous ces Peuples afin de les conqueſter à Dieu.

La Semaine Saincte Louys de ſaincte Foy nous vint viſiter, & fit ſes Paſques auec nous pour ſe diſpoſer à aller à la guerre auec vn ſien oncle contre les Iroquois; il n'eſt pas encor de retour; on nous veut faire accroire qu'il eſt deſcendu à Kébec; ie m'en rapporte.

Le quatorzieſme d'Auril le fils du Capitaine Aenons apres auoir perdu au ieu de pailles vne robe de Caſtor, & vn collier de quatre cens grains de Pourcelaine, eut vne telle apprehenſion de ſes parens, que n'oſant entrer dans la Cabane, il ſe deſeſpera, & ſe pendit à vn arbre. C'eſtoit vn eſprit

fort melancholique; dés cet Hyuer il auoit eſté deſia ſur le point de ſe défaire ſoy-meſme, mais vne petite fille le prit ſur le fait: comme on luy demandoit qui l'auoit porté à ceſte meſchante reſolution, Ie ne ſçay, dit-il, mais il me ſemble que i'ay quelqu'vn dedans moy qui me dit continuellement, pends toy, pends toy. Le ieu ne porte iamais à rien de bon; en effect les Sauuages meſmes remarquent que c'eſt quaſi l'vnique cauſe des batteries & des meurtres.

Le huictieſme de May, eſtant allé à la Rochelle, vne femme qui venoit d'accoucher, me preſenta ſon petit enfant à baptiſer; comme il ſe portoit bien, & que noſtre couſtume eſt, ſinon en cas de neceſſité de ne baptiſer que dans noſtre Cabane auec les ceremonies de l'Egliſe, pour plus grand reſpect de ce Sacrement; ie fus tout preſt de luy dire que ce ſeroit aſſez qu'elle nous l'apportaſt à la premiere commodité: neanmoins ie me ſenty inſpiré de paſſer outre; & ſans doute ce fut vne Prouidence toute particuliere, car peu de iours apres ſes parens nous vinrent apporter la nouuelle de ſa mort.

Le huictieſme de Iuin, le Capitaine des Naiz percez, ou de la Nation du Caſtor,

qui eſt à trois iournées de nous, vint nous demander quelqu'vn de nos François pour aller auec eux paſſer l'Eſté, dans vn fort qu'ils ont fait, pour la crainte qu'ils ont des *Agearſiaenrrhonon*, c'eſt à dire, des gens puants, qui ont rompu le traicté de paix, & ont tué deux des leurs, dont ils ont fait feſtin.

Le neufieſme aborda icy vn Sauuage mort ſous les glaces. Tout le village y accourut, & rendit à ſes parens les deuoirs accouſtumez de ſi bonne grace, que parmy les preſens mutuels l'intendance des ceremonies leur fut deferée en ceſte occaſion, le mort s'eſtant trouué n'eſtre point des leurs.

Le treizieſme du meſme mois nous euſmes nouuelle qu'vne troupe de Hurons qui s'en alloient en guerre, & s'eſtoient cabanez à la portée d'vn mouſquet du dernier village, à vne iournée de nous, apres auoir paſſé pres de deux nuicts à chanter & à manger, furent ſurpris d'vn ſi profond ſommeil, que l'ennemy ſuruenant en fendit la teſte à douze ſans reſiſtance, le reſte ſe ſauua à la fuite.

I'euſſe pû adiouſter icy beaucoup de choſes qui ſe ſont paſſées ceſte année, & dont nous auons eſté teſmoins oculaires; mais

i'ay iugé plus à propos de les reſeruer à la ſeconde partie de ceſte Relation ; I'eſpere que i'éuiteray par ce moyen plus ayſément la confuſion, & contenteray à mon aduis dauantage tous ceux qui ſont curieux de ſçauoir les mœurs & les couſtumes de ces Peuples.

CHAPITRE III.

Aduertiſſement d'importance pour ceux qu'il plairroit à Dieu d'appeller en la Nouuelle France, & principalement au Pays des Hurons.

NOus auons appris que le ſalut de tant d'ames innocentes lauées, & blanchies dans le Sang du Fils de Dieu, touche bien ſenſiblemẽt le cœur de pluſieurs, & y allume de nouueaux deſirs de quitter l'ancienne France, pour ſe tranſporter en la Nouuelle. Dieu ſoit beny à iamais qui nous fait paroiſtre par là qu'il a enfin ouuert à ces Peuples les entrailles de ſon infinie miſericorde. Ie ne ſuis pas pour refroidir ceſte genereuſe reſolution ; helas ce ſont ces

cœurs ſelon le cœur de Dieu que nous attendons; mais ie deſire ſeulement leur donner vn mot d'aduis.

Il eſt vray que *fortis vt mors dilectio*, l'amour de Dieu a la force de faire ce que fait la mort, c'eſt à dire, de nous détacher entierement des creatures & de nous meſme; neantmoins ces deſirs que nous ſentons de cooperer au ſalut des Infideles ne ſont pas touſiours des marques aſſeurées de cet amour épuré; il peut y auoir quelquesfois vn peu d'amour propre, & de recherche de nous meſme, ſi nous regardons ſeulement le bien & le contentement qu'il y a de mettre des ames dans le Ciel, ſans conſiderer meurement les peines, les trauaux, & les difficultez qui ſont inſeparables de ces fonctions Euangeliques.

Doncques afin que perſonne ne ſoit abuſé en ce point, *oſtendam illi quanta hîc oporteat pro nomine Ieſu pati.* Il eſt vray que les deux derniers venus, les Peres Mercier & Pijart, n'ont pas eu tant de peine en leur voyage, mais en comparaiſon de nous qui eſtions montez l'année precedente; ils n'ōt point ramé, leurs gens n'ont point eſté malades comme les noſtres, il ne leur a point fallu porter de peſantes charges. Or non-

obſtant cela pour facile que puiſſe eſtre la trauerſée des Sauuages, il y a touſiours aſſez dequoy abbatre bien fort vn cœur qui ne ſeroit pas bien mortifié ; la facilité des Sauuages n'accourcit pas le chemin, n'applanit pas les roches, n'éſloigne pas les dangers. Soyez auec qui que vous voudrez il faut vous attendre à eſtre trois & quatre ſemaines par les chemins tout au moins, de n'auoir pour compagnie que des perſonnes que vous n'auez iamais veu, d'eſtre dans vn Canot d'eſcorce en vne poſture aſſez incommode, ſans auoir la liberté de vous tourner d'vn coſté ou d'autre, en danger cinquante fois le iour de verſer, ou de briſer ſur les roches. Pendant le iour le Soleil vous bruſle, pendant la nuict vous courez riſque d'eſtre la proye des Maringoins. Vous montez quelquesfois cinq ou ſix faults en vn iour, & n'auez le ſoir pour tout recõfort qu'vn peu de bled battu entre deux pierres, & cuit auec de belle eau claire; pour lit la terre, & bien ſouuent des roches inégales & raboteuſes, d'ordinaire point d'autre abry que les eſtoiles, & tout cela dans vn ſilence perpetuel; ſi vous vous bleſſez à quelque rencontre, ſi vous tombez malade, n'attendez de ces Barbares d'aſſi-

ſtance, car où la prendroient-ils. Et ſi la maladie eſt dangereuſe, & que vous ſoyez éloignez des villages, qui y ſont fort rares, ie ne voudrois pas vous aſſeurer, que ſi vous ne vous pouuez ayder vous meſme pour les ſuiure, ils ne vous abandonnent.

Quand vous arriuerez aux Hurons vous trouuerez à la verité des cœurs pleins de charité, nous vous receurons à bras ouuerts comme vn Ange de Paradis, nous aurons toutes les bonnes volontez du monde de vous faire du bien, mais nous ſommes quaſi dans l'impoſſible de le faire; nous vous receurons dans vne ſi chetiue Cabane que ie n'en trouue point quaſi en France d'aſſez miſerables pour vous pouuoir dire, voila comment vous ſerez logé. Tout haraſſé & fatigué que vous ſerez, nous ne pouuons vous donner qu'vne pauure natte, & tout au plus quelque peau pour vous ſeruir de lict; & de plus vous arriuerez en vne ſaiſon où de miſerables petites beſtioles, que nous appellons icy *Taghac*, & pulces en bon François, vous empeſcheront quaſi les nuits entieres de fermer l'œil; car elles ſont en ces pays-cy incomparablement plus importunes qu'en France; la pouſſiere de la Cabane les nourrit, les Sauuages nous les apportẽt,

nous les allons querir chez eux, & ce petit martyre, ſans parler des Maringoins, Mouſquites, & autre ſemblable engeance dure d'ordinaire les trois & quatre mois de l'Eſté.

Il faut faire eſtat pour grãd maiſtre & grãd Theologien que vous ayez eſté en France d'eſtre icy petit Eſcolier, & encor, ô bon Dieu, de quels maiſtres! des femmes, des petits enfans, de tous les Sauuages, & d'eſtre expoſé à leur riſée. La langue Huronne ſera voſtre ſainct Thomas, & voſtre Ariſtote, & tout habile homme que vous eſtes, & bien diſant parmy des perſonnes doctes & capables, il vous faut reſoudre d'eſtre aſſez long-temps muet parmy des Barbares; ce ſera beaucoup pour vous, quand vous commencerez à begayer au bout de quelque temps.

Et puis comment penſeriez-vous paſſer icy l'Hyuer? apres auoir ouy tout ce qu'on endure hyuernant auec les Sauuages Montagnets, ie puis dire que c'eſt à peu prés la vie que nous menons icy parmy les Hurons; ie le dis ſans exaggeration, les cinq & ſix mois de l'Hyuer ſe paſſent dans ces incommoditez preſque continuelles, les froidures exceſſiues, la fumée, & l'importunité des Sauuages; nous auons vne Cabane ba-

ſtie de ſimples écorces, mais ſi bien iointes, que nous n'auons que faire de ſortir dehors pour ſçauoir quel temps il fait: la fumée eſt bien ſouuent ſi eſpaiſſe, ſi aigre & ſi opiniaſtre, que les cinq & ſix iours entiers, ſi vous n'eſtes tout à fait à l'eſpreuue, c'eſt bien tout ce que vous pouuez faire que de cognoiſtre quelque choſe dans voſtre Breuiaire: Auec cela nous auons depuis le matin iuſques au ſoir noſtre foyer quaſi toujours aſſiegé de Sauuages; ſur tout ils ne manquent gueres à l'heure du repas: que s'il arriue que vous ayez quelque choſe d'extraordinaire, ſi peu que ce ſoit, il faut faire eſtat que la plus part de ces Meſſieurs ſont de la maiſon; ſi vous ne leur en faites part, vous paſſerez pour vn vilain. Pour la nourriture, elle n'eſt pas ſi miſerable, bien que nous nous paſſions d'ordinaire d'vn peu de bled, auec vn morceau de poiſſon ſec & fumé, outre quelques fruicts dont ie parleray icy bas.

Au reſte iuſques à preſent nous n'auons eu que des roſes, d'oreſnauant que nous auons des Chreſtiens quaſi en tous les villages; il faut bien faire eſtat d'y faire des courſes en quelque ſaiſon de l'annee que ce ſoit, & d'y demeurer ſelon les occurren-

ces les quinze iours & les trois ſemaines entieres, dans des incommoditez qui ne ſe peuuent dire. Adiouſtez à tout cela que noſtre vie ne tient quaſi qu'à vn filet, & ſi en quelque lieu du monde que nous ſoyons nous deuons attendre la mort à toute heure, & auoir touſiours noſtre ame entre nos mains, c'eſt particulierement en ce pays. Car outre que voſtre Cabane n'eſt que comme de paille, & que le feu y peut prendre à tout moment, nonobſtant le ſoin que vous apportez pour deſtourner ces accidens, la malice des Sauuages vous donne ſujet de ce coſté-là d'eſtre dans des craintes quaſi perpetuelles : vn meſcontant vous peut bruſler, ou fendre la teſte à l'eſcart. Et puis vous eſtes reſponſable de la ſterilité ou fecondité de la terre, ſous peine de la vie; vous eſtes la cauſe des ſechereſſes, ſi vous ne faites plouuoir, on ne parle pas moins que de ſe défaire de vous. Ie n'ay que faire de parler du danger qu'il y a du coſté des ennemis, c'eſt aſſez de dire que le treizieſme de ce mois de Iuin ils ont tué douze de nos Hurons auprés du village de Contarrea qui n'eſt qu'à vne iournée de nous ; que peu de temps auparauant à quatre lieuës du noſtre, on deſcouurit dans les champs quelques

Iroquois

Iroquois en embuſcade, qui n'eſpioient que l'occaſion de faire vn coup aux deſpens de la vie de quelque paſſant. Ceſte Nation eſt fort craintiue, ils ne ſe tiennent pas ſur leur garde, ils n'ont pas quaſi le ſoin de preparer des armes & de fermer de pieux leurs villages; leurs recours ordinaire, principalement quand l'ennemy eſt puiſſant, eſt à la fuite. Dans ces alarmes de tout le Pays ie vous laiſſe à penſer ſi nous auons ſuiet nous autres de nous tenir en aſſeurance.

Or apres tout, ſi nous eſtions icy pour les attraits exterieurs de la pieté, comme en France, encore ſeroit-ce. En France la grande multitude, & le bon exemple des Chreſtiens, la celebrité des Feſtes, la maieſté des Egliſes ſi bien parées vous preſchent la pieté; & dans nos Maiſons la ferueur des noſtres, leur modeſtie, & tant de belles vertus qui éclatent en toutes leurs actions, ſont autant de voix puiſſantes qui vous crient ſans ceſſe, *reſpice, & fac ſimiliter.* Vous auez la conſolation de celebrer tous les iours la ſaincte Meſſe; en vn mot vous eſtes quaſi hors des dangers de tomber, ou au moins les cheutes ne ſont que fort legeres, & vous auez incontinent les ſecours en main. Icy nous n'auons rien, ce ſemble, qui

porte au bien ; Nous ſommes parmy des Peuples qui s'eſtonnent quand vous leur parlez de Dieu, qui n'ont ſouuent que d'horribles blaſphemes en la bouche. Souuent il vous faudra vous priuer du ſainct Sacrifice de la Meſſe, & quand vous aurez la commodité de la dire, vn petit coing de voſtre Cabane vous ſeruira de Chapelle, que la fumée, la neige, ou la pluye vous empeſchent d'orner & embellir, quand meſme vous auriez dequoy. Ie laiſſe à part le peu de moyen qu'il y a de vous recolliger parmy des Barbares, qui ne vous quittent preſque point, qui ne ſçauent ce que c'eſt de parler bas. Sur tout ie n'oſerois parler des dangers de ſe perdre parmi leurs impuretez, à qui n'a le cœur plein de Dieu, pour reietter fortement ce poiſon. En voila bien aſſez, le reſte ſe cognoiſt en l'experience.

Mais quoy, me dira quelqu'vn, n'y a-il que cela? Penſez-vous par vos raiſons auoir ietté de l'eau ſur le feu qui me brule, & diminué tant ſoit peu le zele que i'ay pour la conuerſion de ces Peuples? Ie vous declare que cela n'a ſeruy qu'à me confirmer dauantage dans ma vocation, que ie me ſens plus porté que iamais d'affection pour la Nouuelle France, & que ie porte vne ſaincte en-

uie à ceux qui ſont deſia aux priſes auec toutes ces ſouffrances; tous ces trauaux ne me ſemblent rien en comparaiſon de ceque ie voudrois endurer pour Dieu; ſi ie ſçauois vn lieu ſous le Ciel où on ſouffriſt encor dauantage ie voudrois y aller. Ah qui que vous ſoyez à qui Dieu donne ces ſentimens & ces lumieres, venez, venez, mon cher Frere, ce ſont des ouuriers tels que vous eſtes que nous demandons icy; c'eſt à des ames ſemblables à la voſtre, que Dieu a deſtiné la conqueſte de tant d'autres que le Diable tient encor maintenant en ſa puiſſance; n'apprehendez aucunes difficultez, il n'y en aura point pour vous, puis que toute voſtre conſolation eſt de vous voir crucifié auec le Fils de Dieu; le ſilence vous ſera doux, puis que vous auez appris à vous entretenir auec Dieu, & à conuerſer dans les Cieux auec les Saints, & les Anges: les viãdes ſeroient bien inſipides ſi le fiel de noſtre Seigneur ne vous les rendoit plus douces & plus ſauoureuſes que les mets les plus delicieux du monde. Quel contentement d'aller par ces faults, & de grauir ſur les roches, à celuy qui a deuant les yeux cét aymable Sauueur haraſſé de tourmens, & montant le Caluaire chargé de ſa Croix;

l'incommodité du Canot eſt bien aiſée à ſouffrir à qui le conſiderera crucifié. Quelle conſolation ? car il faut que i'vſe de ces termes, autrement ie ne vous ferois pas plaiſir; quelle conſolation donc de ſe voir meſme par les chemins abandonné des Sauuages, languir de maladie, ou mourir de faim dans les bois, & de pouuoir dire à Dieu; Mon Dieu c'eſt pour faire voſtre ſainte volonté que ie ſuis reduit au poinct où vous me voyez; ſur tout conſiderant cét homme-Dieu qui expire en la Croix, & crie à ſon Pere, *Deus meus, Deus meus, vt quid dereliquiſti me.* Que ſi Dieu parmy toutes ces incommoditez vous conſerue en ſanté, ſans doute vous arriuerez doucement au pays des Hurons dans ces ſainctes penſées. *Suauiter nauigat quem gratia Dei portat.*

Maintenant pour ce qui eſt de l'habitation, du viure, & du coucher, oſeray-ie dire à vn cœur ſi genereux, & qui ſe mocque de tout ce que i'en ay touché cy-deſſus; qu'encore bien que nous n'ayons en cecy gueres d'auantage par deſſus les Sauuages, neantmoins ie ne ſçay comment la diuine Bonté adoucit tout ce qu'il y pourroit auoir de difficile, & tous tant que nous ſommes nous trouuons tout cela quaſi auſſi peu étrange

que la vie de France. Le ſommeil que nous prenons couchez ſur nos nattes, nous ſemble auſſi doux que dans vn bon lit; les viandes du Pays ne nous dégouſtent point, quoy qu'il n'y ait gueres d'autre aſſaiſonnement que celuy que Dieu y a mis, & nonobſtant les froidures d'vn hyuer de ſix mois paſſé à l'abry d'vne Cabane d'écorces percée à iour, nous ſommes encor à en reſſentir les effets, perſonne ne s'eſt plaint de mal de teſte ou d'eſtomac; nous ne ſçauons ce que c'eſt que fluxions, reumes, catarres; ce qui me fait dire que les delicats n'entendent rien en France à ſe defendre contre le froid; ces chambres ſi bien tapiſſées, ces portes ſi bien ioinctes, & ces feneſtres fermées auec tant de ſoin, ne ſeruent qu'à en faire reſſentir des effets plus cuiſans; c'eſt vn ennemy auec lequel on gagne quaſi plus à luy tendre les bras, qu'à luy faire vne ſi cruelle guerre. Pour le viure, ie diray encor cecy, que Dieu nous a fait paroiſtre à l'œil ſa Prouidence tres-particuliere, nous auons fait en huict iours noſtre prouiſion de bled pour toute l'année, ſans faire vn ſeul pas hors noſtre Cabane; on nous apporte auſſi du poiſſon ſec en telle quantité, que nous ſommes contraincts d'en refuſer, & de dire

que nous en auons aſſez; vous diriez que Dieu voyant que nous ne ſommes icy que pour ſon ſeruice, afin que nous ne trauaillions que pour luy, nous vueille luy meſme ſeruir de pouruoyeur. Ceſte meſme Bonté ne laiſſe pas de nous donner de temps en temps quelques rafraichiſſemens de poiſſõ frais. Nous ſommes ſur le bord d'vn grãd Lac qui en porte d'auſſi bons que i'aye gueres veu, ou mangé en France; il eſt vray, comme i'ay deſia dit, que nous n'en faiſons point d'ordinaire; & encore moins de la chair, qui ſe void icy plus rarement. Les fruicts meſmes ſelon la ſaiſon, pourueu que l'année ſoit vn peu fauorable, ne nous mãquent point, les fraiſes, les framboiſes & les meures y ſont en telle quantité qu'il n'eſt pas croyable. Nous y cueillons force raiſins, & aſſez bons, les citroüilles nous durent quelquesfois les quatre & cinq mois, mais en telle abondance qu'elles ſe donnẽt preſque pour rien; & ſi bonnes qu'eſtant cuites dans les cendres, elles ſe mangent comme on fait les pommes en France: de ſorte qu'à vray dire, pour ce qui touche les viures nous nous pouuons fort aiſément paſſer de la France, le ſeul bled du Pays eſt vne nourriture ſuffiſante quand on y eſt vn peu habi-

tué; les Sauuages l'appreſtent en plus de vingt façons, & ne ſe ſeruent cependant que de feu & d'eau; il eſt vray que la meilleure ſaulce eſt celle qu'il porte auec ſoy.

Pour les dangers de l'ame à parler nettement, il n'y en a point pour celuy qui apporte aux Pays des Hurons la crainte & l'amour de Dieu; au contraire i'y trouue des aduantages nompareils pour acquerir la perfection. N'eſt-ce pas deſia beaucoup de n'auoir dans le viure, le veſtir & le coucher aucun attrait que la ſimple neceſſité? N'eſt-ce pas vne belle occaſion de s'vnir à Dieu, quand il n'y a creature quelconque qui vous donne ſuiet de vous y attacher d'affection? quand les exercices que vous practiquez vous obligent ſans violence à la recollection interieure? Outre vos exercices ſpirituels vous n'auez point d'autre employ que l'eſtude de la langue, & la conuerſation auec les Sauuages. Ah! qu'il y a de plaiſir pour vn cœur ſelon Dieu de ſe faire le petit Eſcolier d'vn Sauuage, & d'vn petit enfant pour les gagner par apres à Dieu, & les rẽdre Diſciples de noſtre Seigneur! Que Dieu ſe communique volontiers, & liberalement à vne ame qui practique pour ſon amour ces actes heroïques

d'humilité ; autant de mots qu'il apprend ce luy ſont autant de threſors qu'il amaſſe, autant de deſpoüilles qu'il enleue ſur l'ennemy commun du genre humain ; de ſorte qu'il auroit ſuiet de dire cent fois le iour, *Lætabor ſuper eloquia tua tanquam qui inuenit ſpolia multa.* Pour ceſte conſideration les viſites des Sauuages, quoy que frequentes, ne luy peuuent eſtre importunes ; Dieu luy apprend ceſte belle leçon qu'il fit autrefois à Saincte Catherine de Sienne, de luy faire vn cabinet ou vn temple de ſon cœur, où il ne manque iamais de le trouuer toutes & quantesfois qu'il s'y retire : que s'il y rencontre des Sauuages, ils ne luy apportent aucun trouble dans ſes prieres, ils ne ſeruent qu'à les rendre plus feruentes ; il prend de là occaſion de preſenter ces pauures miſerables à ceſte ſouueraine Bonté, & la ſupplier inſtamment pour leur conuerſion.

Il eſt certain que nous n'auons point icy cet appareil exterieur, qui réueille & entretient la deuotion. Nous n'y voyons proprement que le ſubſtantiel de noſtre Religion, le ſainct Sacrement de l'Autel, où il faut que noſtre Foy ouure les yeux ſur ſes merueilles, ſans y eſtre aidée d'aucune marque ſenſible de ſa grandeur, non plus que les

Mages iadis en l'eſtable. Mais il ſemble que Dieu ſuppleant à ce qui nous manque, & comme en recompenſe de la faueur qu'il nous a faite de le tranſporter, pour ainſi dire, au deça de tant de mers, & de luy auoir trouué place dans ces pauures Cabanes, nous vueille combler des meſmes benedictions parmy ces Peuples infideles, dont il a accouſtumé de fauoriſer quelques Catholiques perſecutez en Pays heretique. Ces bonnes gens ne voyent gueres ny d'Egliſes ny d'Autels; mais ce peu qu'ils en voyent leur ſert au double de ce qu'il feroit en pleine liberté. Quelle conſolation à voſtre aduis de ſe proſterner par fois deuant vne Croix au milieu de ceſte Barbarie? de porter les yeux & penetrer au milieu de nos petites fonctions domeſtiques, iuſques au departement que le Fils de Dieu a daigné prendre dans noſtre petite habitatiõ? N'eſt-ce pas eſtre en Paradis iour & nuict, de n'eſtre ſeparé de ce Bien-aymé des Nations, que de quelque eſcorce ou branche d'arbre? *En ipſe ſtat poſt parietem noſtrum. Sub vmbra illius quem deſideraueram, ſedi.* Voila pour le dedans. Sortons-nous hors du logis, le Ciel nous eſt ouuert, & ces grands baſtiments, qui portent leur teſte dans les

nuës, au milieu des bonnes villes ne nous en dérobent point la veuë; de façon que nous pouuons faire nos prieres en toute liberté deuant ce bel Oratoire, que ſainct François Xauier aymoit mieux qu'aucun autre. Que s'il eſt queſtion des vertus au fonds, ie me glorifieray, non pas en moy, mais au partage qui m'eſt eſcheu, ou s'il faut le récognoiſtre humblement au coſté de la Croix, que noſtre Seigneur de ſa grace nous donne à porter apres ſoy; il eſt certain que ce Pays, ou l'employ que nous y auons, eſt beaucoup plus propre à engraiſſer vne ame des fruicts du Ciel, que de ceux de la terre. Ie ne ſçay ſi ie me trompe, ſi eſt-ce que ie me repreſente, qu'il y a beau moyẽ d'y croiſtre en la Foy, en l'Eſperance, & en la Charité. Y ietterions-nous la ſemence de la Foy ſans en profiter pour nous? Seroit-il poſſible que nous miſſions noſtre confiance hors de Dieu en vne Region, où du coſté des hommes toutes choſes nous manquent? Pourrions-nous ſouhaitter vne plus belle occaſion d'exercer la Charité, que dans les aſpretez & meſ-aiſes d'vn monde nouueau, que pas vn art ny induſtrie humaine n'a encore pourueu d'aucune commodité? & d'y viure pour ramener à Dieu des hommes ſi

peu hommes, qu'il faut s'attendre iournellemẽt de mourir de leur main, ſi la fantaiſie leur en prend, ſi vn ſonge les y porte, ſi nous ne leur fermons & ne leur ouurons le Ciel à diſcretion, leur donnant la pluye & le beau temps à commandement. Ne nous font-ils pas reſponſables de ces diſpoſitions de l'air? & ſi Dieu ne nous inſpire, ou que nous ne voulions pas cooperer à la foy des miracles; ne ſommes nous pas continuellement en danger, comme ils nous en ont menacé, de les voir courir ſus à ceux qui n'auront point le tort? Certes ſi celuy qui eſt la Verité meſme ne l'auoit aduancé, qu'il n'y a pas plus grande charité que de mourir par effect vne fois pour ſes amis. Ie conçeurois quelque choſe d'égal ou de plus releué, à faire ce que diſoit l'Apoſtre aux Corinthiens. *Quotidie morior per veſtram gloriam, fratres, quam habeo in Chriſto Ieſu Domino noſtro.* A traiſner vne vie aſſez penible dans des dangers aſſez frequens & ordinaires d'vne mort inopinée, que ceux-là vous procureront, que vous pretendiez ſauuer. Ie me remets par fois en memoire ce qu'eſcriuoit iadis Sainct François Xauier au P. Simon, & ſouhaitte qu'il plaiſe à Dieu de faire en ſorte que pour le moins on puiſſe dire ou eſcrire vn

iour le meſme de nous, quoy que nous n'en ſoyons pas dignes. Voicy ſes termes. *Optimi è Moluco perferuntur nuntij, quippe in maximis ærumnis perpetuiſque vitæ diſcriminibus, Ioannes Beira eiúſque ſocij verſantur, magno cum Chriſtianæ Religionis incremento.*

Vne choſe, ce ſemble, auroit à donner icy de l'apprehenſion à vn Enfant de la Compagnie, de ſe voir au milieu d'vn Peuple brutal & ſenſuel, de qui l'exemple pourroit ternir le luſtre de la vertu la plus & la moins delicate d'entre toutes, qui n'en prendroit vn ſoin particulier, c'eſt la Chaſteté.

Oſeray-ie dire pour eſſuyer ceſte difficulté, que s'il y a lieu au monde où ceſte vertu ſi precieuſe ſoit en aſſeurance, pour vn homme d'entre nous qui veut eſtre ſur ſes gardes, c'eſt icy. *Niſi Dominus cuſtodierit ciuitatẽ, fruſtrà vigilat qui cuſtodit eam. Sciui quoniam aliter non poſſem eſſe continens, niſi Deus det. Et hoc ipſum erat ſapientia, ſcire cuius eſſet hoc donum.* On dit que les victoires que ceſte Fille du Ciel emporte ſur ſon ennemy, ſe gagnent en fuyant; mais ie croy que c'eſt Dieu ſans plus, qui fait fuyr ce meſme ennemy aux plus grandes occaſions, deuant ceux qui ne craignans rien tant que ſes approches, vont la teſte baiſſée, & le

cœur plein de confiance en ſa Bonté, où ſa gloire les appelle. Et où pourrions nous chercher ceſte gloire ? ie diray mieux, où la trouuer plus épurée & deſgagée de nos propres intereſts ; qu'en vn lieu auquel il n'y a rien à eſperer que la recompenſe de les auoir tous quittés pour l'amour de celuy, de qui S. Paul diſoit. *Scio cui credidi.* Vous ſouuient-il de ceſte herbe, nommée la crainte de Dieu, dont on diſoit au commencement de noſtre Compagnie, que nos Peres charmoient l'eſprit d'impureté; elle ne croiſt point dans la terre des Hurõs, mais il y en tombe du Ciel à foiſon ; ſi peu qu'on ſoit ſoigneux d'y cultiuer celle qu'on y apporte. La barbarie, l'ignorance, la pauureté & la miſere, qui rend la vie de ces Sauuages plus déplorable que la mort, nous eſt vne leçon continuelle, de regreter la cheute d'Adam, & de nous ſouſmettre entierement à celuy qui chaſtie encore ſa deſobeyſſance en ſes enfans, d'vne façon ſi remarquable, apres tant de ſiecles. Saincte Thereſe diſoit autrefois, qu'elle ne ſe trouuoit iamais mieux en ſes meditations, que dans les myſteres où elle trouuoit noſtre Seigneur à l'eſcart, & ſans compagnie, cõme ſi elle euſt eſté au iardin des Oliues. Et

elle appelloit cela vne de ſes ſimplicitez. On comptera cecy ſi l'on veut parmy mes ſottiſes; mais il me ſemble que nous auons icy d'autant plus de loiſir pour careſſer, par maniere de dire, & entretenir noſtre Seigneur à cœur ouuert, au milieu de ces terres inhabitées, que moins il y a de perſonnes qui s'en mettent en peine. Et moyennant ceſte faueur, nous pouuons dire hardimẽt, *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Bref ie me repreſente que tous les Anges Gardiens de ces Nations incultes & delaiſſées, ſont continuellement en peine & en action, pour nous ſauuer de ces dangers. Ils ſçauent bien que s'il y auoit choſe au monde qui nous deuſt donner des aiſles, pour retourner d'où nous ſommes venus, & par obeyſſance, & par inclination propre, ce ſeroit ce malheur, ſi nous n'en eſtions à couuert ſous la protection du Ciel. C'eſt ce qui les réueille à nous en procurer les moyens, pour ne perdre la plus belle eſperance qu'ils ayent iamais euë par la grace de Dieu, de la conuerſion de ces Peuples.

Ie finis ce diſcours & ce Chapitre auec ce mot. Si dans la veuë des peines & des Croix qui nous ſont icy preparées, quelqu'vn ſe ſent ſi fortifié d'en-haut, que de

pouuoir dire que c'eſt trop peu, ou comme S. François Xauier, *Amplius, amplius;* l'eſpere que noſtre Seigneur tirera auſſi de ſa bouche au milieu des conſolations qu'il luy donnera, ceſte autre confeſſion, que ce ſera trop pour luy, qu'il n'en pourra plus. *Satis eſt, Domine, ſatis eſt.*

CHAPITRE IV.

De la langue des Hurons.

CE n'eſt que pour en donner quelque petit auant-gouſt, & en marquer quelques particularitez, attendant vne Grammaire, & vn Dictionnaire entier.

Ils ont vne lettre dont nous n'auons point la pareille, nous l'exprimons par KHi, l'vſage en eſt commun aux Montagnés & Algonquins. Ils ne cognoiſſent point de B. F. L. M. P. X. Z. & iamais I. E. V. ne leur ſont conſones. La plus part de leurs mots ſont compoſez de voyelles. Toutes les lettres labiales leur manquent; c'eſt volontiers la cauſe qu'ils ont tous les lévres ouuertes de ſi mauuaiſe grace, & qu'à peine les entend-

t'on quand ils ſiflent, ou qu'ils parlent bas. Comme ils n'ont preſque ny vertu, ny Religion, ny ſcience aucune, ou police, auſſi n'ont-ils aucuns mots ſimples propres à ſignifier tout ce qui en eſt. Delà eſt que nous demeurõs courts à leur expliquer pluſieurs belles choſes tirées de ces cognoiſſances. Les mots compoſez leur ſont plus en vſage, & ont la meſme force que l'adiectif & ſubſtantif iointsenſemble parmy nous. *Andataraſé*, pain frais. *Achitetſi*, vn pied long. La varieté de ces noms compoſez eſt tres-grande, & c'eſt la clef du ſecret de leur Langue. Ils ont diuerſité de genres comme nous, de nombre comme les Grecs. De plus vne certaine declinaiſon relatiue qui enueloppe touſiours auec ſoy le pronom poſſeſſif, *meus*, *tuus*, *ſuus*, par exemple, *Iatacan*, mon frere, *aiatacan*, mes freres, *ſatacan*, ton frere, *tſatacan*, tes freres, *otacan*, ſon frere, *atotacan*, ſes freres.

Pour les cas ils les ont tous, ou les ſuppléent par des particules fort propres.

La merueille eſt que tous leurs noms vniuerſellement ſe coniuguent; par exemple, *Aſſé*, il eſt frais, *aſſé chen*, il eſtoit frais, *gaon*, vieux, *agaon*, il eſt vieux, *agaonc*, il eſtoit vieux, *agaonha*, il va deuenir vieux; & ainſi

du

du reſte. De meſme en eſt-il de ce mot *iatacan*, qui ſignifie, mon frere, *oniatacan*, nous ſommes freres, *oniatacan ehen*, nous eſtions freres; cela eſt riche. Voicy qui ne l'eſt gueres. Vn nom relatif parmy eux enueloppe touſiours la ſignification d'vne des trois perſonnes du pronom poſſeſſif, ſi bien qu'ils ne peuuent dire ſimplement, Pere, Fils, Maiſtre, Valet, mais ſont contraincts de dire l'vn des trois, mon pere, ton pere, ſon pere. Quoy que i'aye traduit cy-deuant en vne Oraiſon vn de leurs noms par celuy de Pere, pour plus grande facilité. Suiuant cela nous-nous trouuons empeſchez de leur faire dire proprement en leur Langue, *Au nom du Pere, & du Fils, & du ſainct Eſprit.* Iugeriez-vous à propos, en attendãt mieux, de ſubſtituer au lieu, *Au nom de noſtre Pere, & de ſon Fils, & de leur ſainct Eſprit.* Certes il ſemble que les trois Perſonnes de la treſſaincte Trinité ſeroient ſuffiſamment exprimées en ceſte façon, la troiſieſme eſtant en effect l'Eſprit ſainct de la premiere & de la ſeconde; la ſeconde, le Fils de la premiere; & la premiere, noſtre Pere, aux termes de l'Apoſtre, qui luy affecte ces propres mots aux Epheſ. 3. Adiouſtez que noſtre Seigneur a donné exemple de ceſte façon

de parler, non ſeulement en l'Oraiſon Dominicale, ainſi que nous la nommons pour ſon reſpect; mais auſſi commandant à la Magdelaine, en ſainct Iean 20. de porter de ſa part ces beaux mots à ſes Freres ou Diſciples. *Ie monte à mon Pere & au voſtre.* Oſerions nous en vſer ainſi, iuſqu'à ce que la langue Huronne ſoit enrichie, ou l'eſprit des Hurons ouuert à d'autres langues? nous ne ferons rien ſans conſeil.

Or à propos de ce nom de *Pere*, ie ne veux pas oublier la difficulté qui s'eſt auſſi rencontrée à faire dire, *Noſtre Pere qui es aux Cieux*, à ceux qui n'en auoient point ſur terre; leur parler des morts qu'ils ont aymé, c'eſt les iniurier. Peu s'en fallut qu'vne femme à qui ſa mere eſtoit morte depuis peu, ne perdiſt tout à fait l'enuie de ſe faire baptiſer, ſur ce qu'on luy auoit aduancé par meſgarde, *Pere & Mere honoreras.*

Quant aux verbes ce qui eſt de plus remarquable en leur langue eſt; 1. Qu'ils en ont d'autres pour ſignifier des choſes animées, & d'autres pour celles qui ſont ſans vies. 2. Qu'ils varient leurs temps en autant de façons que les Grecs; leurs nombres auſſi, outre que la premiere perſonne tant du duel que du plurier, eſt encor double, car

pour dire, par exemple, nous partons toy & moy, il faut dire, *kiaraſcha*, & pour dire nous partons luy & moy, *aiaraſcha*. De meſme au plurier, nous partons nous autres, pluſieurs, *agaraſcha*, nous partons auec vous, *cgaraſcha*.

Outre tout cela il ſe remarque double coniugaiſon, & ie croy que cecy eſt commun aux langues Americaines : l'vne eſt ſimple & abſoluë, ſemblable à nos coniugaiſons Latine & Françoiſe; Par exemple, ce verbe *ahiaton*, qui ſignifie eſcrire, ſe coniugue abſolument de ceſte façon; *ichiaton*, i'eſcris, *chiehiatonc*, tu eſcris, *thahiatonc*, il eſcrit, *agahiatonc*, nous eſcriuons, *ſogahiatonc*, vous eſcriuez, *attihiatonc*, ils eſcriuent.

L'autre façon de coniuguer ſe peut nommer reciproque, d'autant que l'action ſignifiée par le verbe ſe termine touſiours à quelque perſonne, ou à quelque choſe; de ſorte que au lieu que nous diſons en trois mots ie m'ayme, les Hurons diſent ſeulement *iatenonhgé*, ie t'ayme, *onnonhgé*, ie vous ayme tous deux, *inonhgé*, ie vous aymevous pluſieurs, *ganonhgé*, & ainſi du reſte.

Ce que ie trouue de plus rare, eſt qu'il y a vne coniugaiſon feminine, au moins en la troiſieſme perſonne, tant du ſingulier que

du plurier; car nous n'en auons pas découuert dauantage, ou bien peu. En voicy vn exemple, *ihaton*, il dit, *iaton*, elle dit, *ihonton*, ils diſent, *ionton*, elles diſent. La principale diſtinction de ceſte coniugaiſon feminine d'auec la maſculine eſt le manquement de la lettre H. dont la maſculine abonde, peut-eſtre pour donner à entendre aux femmes qu'il ne doit y auoir rien d'aſpre ny de ſeuere en leurs paroles, & en leurs mœurs, mais que la grace & la loy de clemence doiuent eſtre poſées ſur leurs langues, ſuiuant ce traict du Sage, *lex clementiæ in lingua eius*. C'eſt aſſez de ce ſuiet pour ceſte heure, ſi ce n'eſt que quelqu'vn ſoit bien ayſe d'apprendre auſſi quelque choſe de leur ſtile. Ils vſent de comparaiſons, de mots du temps, & de prouerbes aſſez ſouuent. En voicy vn des plus remarquables. *Tichiout etoátendi*; voila, diſent-ils, l'eſtoile cheute, quand ils voyent quelqu'vn qui eſt gras & en bon poinct; c'eſt qu'ils tiennent qu'vn certain iour vne eſtoile tomba du Ciel en forme d'vne Oye graſſe. *Amantes ſibi ſomnia fingunt.*

SECONDE PARTIE.

De la creance, des mœurs & des couſtumes des Hurons.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que penſent les Hurons de leur origine.

ON s'eſtonnera de voir tant d'aueuglement pour les choſes du Ciel, en vn Peuple qui ne manque point de raiſon & de lumiere, pour celles de la terre. C'eſt ce que leurs vices & leurs brutalitez leur ont merité enuers Dieu. Il y a quelque apparence qu'ils ont eu autrefois quelque cognoiſſance du vray Dieu pardeſſus la nature, comme il ſe peut remarquer en quelques circonſtances de leurs fables; & quand ils n'en auroient point eu que celle que la Nature leur pouuoit fournir, encore euſſent-ils deu eſtre plus raiſonnables en ce ſuiet, s'il ne leur fuſt arriué

arriué ſelon le dire de l'Apoſtre. *Cùm cognouiſſent Deum, non ſicut Deum glorificauerunt, aut gratias egerunt, ſed euanuerunt in cogitationibus ſuis, & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum.* Pour n'auoir pas voulu recognoiſtre Dieu en leurs mœurs & actions, ils en ont perdu la penſée, & ſont deuenus pires que beſtes pour ſon regard, & pour l'eſtime qu'ils en ont.

Or pour commencer par ce qui eſt comme le fondement de leur croyance, la plus part ſe vantent de tirer leur origine du Ciel, ce qu'ils fondent ſur ceſte fable, qui paſſe parmy eux pour vne verité.

Ils recognoiſſent pour chef de leur Nation vne certaine femme qu'ils appellent *Ataentſic*, qui leur eſt, diſent-ils, tombée du Ciel; car ils ſuppoſent que les Cieux eſtoiẽt long-temps auparauant ceſte merueille, & ne ſçauroient vous dire, ny quand, ny comment ces grands corps ont eſté tirez des abyſmes du neant; ils ſuppoſent meſme que ſur les voûtes des Cieux il y auoit, & y a encor maintenant, vne terre ſemblable à celle-cy, des bois, des lacs, des riuieres & des champs, comme nous auons icy bas, & des Peuples qui habitent ces terres. Ils ne s'accordent pas en la façõ qu'arriua ceſte cheu-

te ſi heureuſe. Les vns diſent qu'vn iour qu'elle trauailloit dans ſon champ elle apperçeut vn Ours, ſon chien ſe mit à le pourſuiure, & elle meſme apres: l'Ours ſe voyant preſſé de prés, & ne cherchant qu'à eſquiuer les dents du chien, tõba par meſgarde dans vn trou; le chien le ſuiuit, *Aataentſic*, s'eſtant approchée de ce precipice, voyant que ny l'Ours ny le chien ne paroiſſoient plus, touchée de deſeſpoir, s'y ietta auſſi; neantmoins ſa cheute ſe trouua plus fauorable qu'elle n'euſt penſé; car elle tomba icy bas dans les eaux ſans ſe bleſſer, quoy qu'elle fuſt enceinte, apres quoy les eaux s'eſtant aſſechées peu à peu, la terre parut, & ſe rendit habitable.

Les autres attribuent ceſte cheute à vne autre cauſe, qui ſemble auoir quelque rapport au fait d'Adam, mais le menſonge y a preualu. Ils diſent que le mary d'*Aataentſic* eſtant fort malade ſongea qu'il falloit couper vn certain arbre dont viuoient ceux qui demeuroient dans le Ciel, & qu'il n'auroit pas ſi toſt mangé de ſon fruict qu'il ſeroit incontinent guery. *Aataentſic* cognoiſſant la volonté de ſon mary, prend ſa hache, & s'en va auec la reſolutiõ de n'en faire à deux fois, mais elle n'eut pas plutoſt aſſené le premier

coup, que l'arbre fondit en meſme temps preſque ſous ſes pieds, & tomba icy bas, dequoy elle demeura ſi eſtonnée, qu'apres en auoir porté la nouuelle à ſon mary, elle retourna & ſe ietta apres. Or comme elle tõboit, la Tortuë leuant par hazard la teſte hors de l'eau l'apperçeut, & ne ſçachant à quoy ſe reſoudre, eſtonnée qu'elle eſtoit de ceſte merueille, elle appelle les autres animaux aquatiques pour prendre leurs aduis; les voila incontinent aſſemblez, elle leur monſtre ce qu'elle voyoit, leur demande ce qu'ils iugent à propos de faire; la pluſpart s'en rapportent au Caſtor, lequel par bienſeance remet le tout au iugemẽt de la Tortuë, qui fut donc enfin d'aduis qu'ils miſſent tous promptement la main à l'œuure, qu'ils ſe plongeaſſent au fond de l'eau, & en apportaſſent de la terre, & la miſſent ſur ſon dos. Auſſi-toſt dit, auſſi-toſt fait, & la femme tomba fort doucement ſur ceſte Iſle. Quelque temps apres, comme elle eſtoit tombée enceinte, elle ſe deliura d'vne fille, laquelle ne demeura gueres ſans eſtre groſſe, ſi vous leur demandez comment, vous les mettez bien en peine; tant y-a, vous diſent ils, qu'elle ſe trouua groſſe; quelques-vns en reiettent la cauſe ſur quelques eſtrã-

gers qui aborderent à ceſte Iſle. Ie vous prie accordez cecy auec ce qu'ils diſent, qu'auant qu'*Aataentſic* fuſt tombée du Ciel, il n'y auoit point d'hõmes ſur la terre. Quoy que s'en ſoit elle enfanta deux garçons, *Taȣiſcaron* & *Iȣskeha*, leſquels eſtant deuenus grands eurent quelque pique par enſemble; iugez ſi cela ne reſſent point quelque choſe du maſſacre d'Abel. Ils en vindrent aux mains; mais auec des armes bien differentes; *Iȣskeha* auoit le bois d'vn Cerf, *Taȣiſcaron* ſe contenta de quelques fruits de roſier ſauuage, ſe perſuadant qu'il n'en auroit pas ſi toſt frappé ſon frere, qu'il tomberoit mort à ſes pieds; mais il en arriua tout autrement qu'il ne s'eſtoit promis, & *Iȣskeha* au contraire luy porta vn ſi rude coup dans les flancs, que le ſang en ſortit en abõdance. Ce pauure miſerable ſe miſt auſſitoſt en fuite, & de ſon ſang, dont ces terres furent arrouſées, naſquirent certaines pierres ſemblables à celles dont nous nous ſeruons en France pour battre le fuſil, que les Sauuages appellent encor auiourd'huy *Taȣiſcara*, du nom de cet infortuné, ſon frere le pourſuiuit & l'acheua, voila ce que la pluſpart croyent de l'origine de ces Nations.

Il y en a qui ne montent pas ſi haut, & ne ſont pas ambitieux iuſques à ce poinct, que de croire qu'ils ayent tiré leur origine du Ciel. Ils diſent qu'au commencement du monde la terre eſtoit toute couuerte d'eau, à la reſerue d'vne petite Iſle qui portoit toute l'eſperance du genre humain, ſçauoir eſt vn ſeul homme, qui n'auoit pour toute compagnie qu'vn Renard & vn petit animal ſemblable à vne Foüine, qu'ils appellent *Tſhendaia*. L'homme ne ſçachant que faire ſe voyant retranché dans vne ſi petite étenduë de pays inuita le Renard à ſe plonger dans l'eau pour voir s'il y auoit fonds, mais il ne ſe fut ſi toſt moüillé les pattes qu'il ſe retira, craignant que ceſte experiẽce ne luy couſtaſt la vie. Dequoy l'homme s'eſtant indigné, *Teſſandiõ* tu n'as point d'eſprit, luy dit-il, & le ietta dans l'eau d'vn coup de pied, où il beut vn peu plus que ſon ſaoul. Cependant il ne deſiſta point de ſon deſſein, & encouragea ſi bien ce petit animal qui luy reſtoit de compagnie, qu'il ſe reſolut en fin de ſe plonger, & comme il ne s'imaginoit pas qu'il y euſt ſi peu de fond, il le fit ſi rudement, qu'il ſe heurta bien fort contre la terre, & en rapporta le muzeau tout couuert de vaſe, l'homme bien reſiouy

de ceſte heureuſe deſcouuerte, l'exhorte de continuer, & d'apporter de la terre pour croiſtre ceſte Iſlette ; ce qu'il fit auec tant d'aſſiduité, qu'il luy fit perdre ſon nom, & la changea en ces vaſtes campagnes que nous voyons. Si vous les preſſez encor icy, & leur demandez ce qu'ils penſent de cet homme, qui luy a donné la vie ? qui l'a mis ſur ceſte petite Iſle ? comment il a peu eſtre le pere de toutes ces Nations, puis qu'il eſtoit ſeul, & n'auoit point de compagne ; vous ne gagnerez rien de leur faire toutes ces queſtions, au moins n'aurez vous que ceſte ſolution, qui ne ſeroit pas mauuaiſe, ſi leur Religion eſtoit bonne ; *Nous ne ſçauons, on le dit ainſi, nos Peres ne nous en ont pas enſeigné dauantage.* Que diriez vous à cela ? tout ce que nous faiſons c'eſt de leur teſmoigner que nous leur portons compaſſion de les voir dans vne ſi groſſiere ignorance ; nous prenons de là ſuiet, quand nous les en iugeons capables, de leur expliquer quelques vns de nos Myſteres, & de leur monſtrer combien ils ſont conformes à la raiſon ; ils les entendent fort volontiers, & en demeurent grandement ſatisfaits.

Mais pour retourner à *Aataentſic* & *Iuskeha*, ils tiennent que *Iuskeha* eſt le Soleil, &

Aataentſic la Lune, & toutesfois que leur Cabane eſt ſituée au bout de la terre, c'eſt à dire vers noſtre mer Oceane: car au delà c'eſt vn pays perdu pour eux, & auant qu'ils euſſent eu quelque commerce auec nos François, ils ne s'imaginoient pas qu'il y euſt ſous le Ciel vne autre terre que la leur, & maintenant qu'ils ſont deſ-abuſez de ce coſté-là, encor croyent-ils, au moins pluſieurs, que leur terre & la noſtre ſont deux pieces tout à fait detachées, & parties des mains de diuers ouuriers. Ils diſent donc que quatre ieunes hommes entreprirent autresfois ce voyage pour s'informer eux-meſmes de la verité, qu'ils trouuerent *Iøskeha* tout ſeul dans ſa Cabane qui les reçeut fort humainement. Apres quelques complimẽs de part & d'autre à la mode du Pays, il leur donna aduis de ſe cacher en quelque coing, autrement qu'il ne reſpondoit pas de leur vie, qu'*Aataentſic* eſtoit pour leur ioüer vn mauuais tour, s'ils ne ſe tenoient ſur leur garde. Ceſte Megere arriue ſur le ſoir, & comme elle prend telle figure que bon luy ſemble, s'apperceuant qu'il y auoit de nouueaux hoſtes en la maiſon, elle priſt la forme d'vne belle ieune fille bien parée, auec vn beau collier, & des bracellets de

Pourcelaine, & demanda à ſon fils où eſtoient ſes hoſtes; il reſpond qu'il ne ſçauoit ce qu'elle vouloit dire, là deſſus elle ſort de la Cabane, *Iaskeha* ſe ſeruit de l'occaſion pour auertir ſes hoſtes, & leur ſauua la vie. Or encor que leur Cabane ſoit ſi fort eſloignée, ils ſe trouuent neantmoins l'vn & l'autre aux feſtins, & aux danſes qui ſe font par les villages, *Aataentſic* y eſt ſouuent bien bourrée, *Iaskeha* en reiette la faute ſur vn certain *oki* cornu appellé *Tehõrreſſandeen*, mais il ſe trouue au bout du conte que c'eſt luy meſme qui ſe deſguiſe, & outrage ainſi ſa mere.

Au reſte ils s'eſtiment grandement obligez à ce perſonnage; car premierement, au dire de quelques-vns qui ſont dans vne opinion toute contraire à ceux dont nous auõs parlé iuſques à preſent, ſans luy nous n'aurions pas tant de belles riuieres, & tant de beaux lacs. Au commencement du monde, diſent-ils, la terre eſtoit ſeiche & aride, & toutes les eaux eſtoient ramaſſées ſous l'aiſſelle d'vne groſſe grenoüille, de ſorte que *Iaskeha* n'en pouuoit auoir vne goutte que par ſon entremiſe. Vn iour il ſe reſolut de ſe deliurer luy & toute ſa Poſterité de ceſte ſeruitude, & pour en venir à bout, il luy fit

vne inciſion ſous l'aiſſelle, d'où les eaux ſortirent en telle abondance, qu'elles ſe répandirent par toute la terre, & de là les fleuues, les lacs, & les mers ont pris naiſſance. Voiés ſi ce n'eſt pas ſouldre ſubtilement la queſtiõ de nos Echoles ſur ce poinct. Ils tiennent auſſi que ſans *Iuskeha* leur chaudiere ne pourroit bouillir; & qu'il a appris de la Tortue l'inuention de faire du feu. Sans luy ils ne feroient pas ſi bonne chaſſe, & n'auroient pas tant de facilité à prendre, comme ils font, les animaux à la courſe; car ils ſont dans ceſte croyance que les animaux n'ont pas eſté en liberté dés le commencement du monde, mais qu'ils eſtoient renfermez dans vne grande cauerne, où *Iuskeha* les gardoit: peut-eſtre y a-il en cela quelque alluſion à ce que Dieu amena tous les animaux à Adam. Qu'vn iour il ſe reſolut de leur donner congé afin qu'ils multipliaſſent, & rempliſſent les foreſts, en telle façon neantmoins qu'il en peuſt ayſément diſpoſer quand bon luy ſembleroit. Voicy ce qu'il fit pour en venir à bout. A meſure qu'ils ſortirent de cét antre, il les bleſſa tous au pied d'vn coup de fleche; toutesfois le Loup eſquiua le coup; de là vient, diſent-ils, qu'ils ont de la peine à le prendre à la courſe.

Ils paſſent encor plus auant, & le regardent comme faiſoit iadis l'Antiquité profane, vne Cerés; à les entendre c'eſt *Iouskeha* qui leur donne le bled qu'ils mangent, c'eſt luy qui le fait croiſtre, & le conduit à maturité; s'ils voyent leurs campagnes verdoyãtes au Printemps, s'ils recueillent de belles & plantureuſes moiſſons, & ſi leurs Cabanes regorgent d'eſpics, ils n'en ont l'obligation qu'à *Iouskeha*. Ie ne ſçay ce que Dieu nous garde ceſte année, mais à entendre les bruits qui courent nous ſommes menacez tout de bon d'vne grande ſterilité. On a veu, dit-on, *Iouskeha* tout défait & maigre comme vne ſquelete, auec vn épy en ſa main mal fourny; d'autres adiouſtent qu'il portoit vne iambe d'homme, & la déchiroit à belles dents; tout cela, diſent ils, eſt vne marque indubitable d'vne fort mauuaiſe année: mais le plaiſir eſt, qu'il ne ſe trouue dans le Pays qui diſe, ie l'ay veu, ou ay parlé à homme qui l'a veu; & cependant tout le monde croit cecy comme vne choſe indubitable, & perſonne ne ſe met en peine de faire vne plus curieuſe recherche de la verité. S'il plaiſoit à la diuine Bonté faire mentir ces faux Prophetes, ce ne nous ſeroit pas vn petit auantage pour authoriſer noſtre

croyance dans le Pays, & donner cours à la publication du ſainct Euangile. Nous auõs receu, & receuons tous les iours tant de faueurs du Ciel, que nous auons ſuiet d'eſperer encor celle-cy, ſi tant eſt que ce ſoit la gloire de Dieu.

CHAPITRE II.

Quel eſt le ſentiment des Hurons touchant la nature & l'eſtat de l'ame, tant en ceſte vie, qu'apres la mort.

C'Eſt vn plaiſir de les entendre parler des ames, ou pour mieux dire, c'eſt vne choſe tout à fait digne de compaſſion, de voir des hommes raiſonnables auoir des ſentimens ſi bas, d'vne eſſence ſi noble, & qui porte des traicts ſi vifs de la Diuinité. Ils luy donnent diuers noms ſelon ſes diuers eſtats ou diuerſes operations. Entant qu'elle anime ſeulement le corps, & luy donne la vie, ils l'appellent *khiondhecʒi*; entant qu'elle eſt raiſonnable, *oki andaérandi*, ſemblable à vn demon, qui contrefait le demon : entant qu'elle penſe & delibere

ſur

ſur quelque choſe, ils l'appellẽt *endionrra*, & *gonennoncȣal*, en tant qu'elle ſe porte d'affection vers quelque obiect, d'où vient qu'ils diſent ſouuent, *ondayee ihaton onennoncȣat*; voila ce que le cœur me dit, voila ce que mon appetit deſire. Maintenant ſi elle eſt ſeparée du corps, ils l'appellent *esken*, & les os meſmes des morts *atisken*; à mon auis ſur cette fauſſe perſuaſion qu'ils ont, que l'ame y demeure en quelque façõ attachée quelque temps apres la mort, au moins qu'elle n'en eſt pas beaucoup éloignée, ils ſe la figurent diuiſible; & vous auriez toutes les peines du monde à leur faire croire, que noſtre ame eſt toute entiere en toutes les parties de noſtre corps, ils luy donnẽt meſme vne teſte, des bras, des iambes, en vn mot vn corps; & pour les mettre bien en peine, il ne faut que leur demander par où l'ame ſort à la mort, ſi tant eſt qu'elle ſoit corporelle, & ayt vn corps auſſi grand que celuy qu'elle anime; car à cela ils n'ont point de réponſe.

Pour ce qui eſt de l'eſtat de l'ame apres la mort, ils tiennent qu'elle ſe ſepare tellement du corps, qu'elle ne l'abandonne pas incontinent: quand on le porte au

tombeau, elle marche deuãt, & demeure dans le cimetiere iuſques à la feſte des Morts: de nuict elle ſe pourmene par les Villages, & entre dans les Cabanes, où elle prend ſa part des feſtins, & mange de ce qui eſt reſté le ſoir dans la chaudiere; d'où vient que pluſieurs, pour cette conſideration, n'en mangent pas volontiers le lendemain; il y en a meſme qui ne ſe trouuent point aux feſtins qui ſe font pour les ames, croyans qu'ils mourroient indubitablement, s'ils auoient ſeulement gouſté des viandes qui leur ſont preparées; d'autres neantmoins ne ſont pas ſi ſcrupuleux, & en mangent tout leur ſaoul.

A la feſte des Morts, qui ſe fait enuiron de douze en douze ans, les ames quittent les cimetieres, & au dire de quelques-vns ſe changent en Tourterelles, qu'ils perſecutent par apres à coups de fleches dans les bois pour en faire grillade & les manger; neantmoins la plus commune creance eſt, qu'apres cette ceremonie, dont ie parleray icy bas, elles s'en vont de compagnie, couuertes qu'elles ſont des robbes & des colliers qu'on leur a mis dans la foſſe, à vn grand Village, qui eſt vers le

Soleil couchant, excepté toutefois les vieillards & les petits enfans, qui n'ont pas ſi bonnes iambes que les autres, pour pouuoir faire ce voyage : ceux-cy demeurent dans le pays, où ils ont leurs Villages particuliers ; on entend quelquefois, diſent-ils, le bruit des portes de leurs Cabanes, & les voix des enfans qui chaſſent les oyſeaux de leurs champs, ils ſement des bleds en la ſaiſon, & ſe ſeruent des champs que les viuans ont abandonnez ; s'il ſe bruſle quelque Village, ce qui arriue ſouuent en ce pays, ils ont ſoin de ramaſſer du milieu de cette incendie le bled roſty, & en font vne partie de leurs prouiſions.

Les ames qui ſont plus fortes & plus robuſtes, ont leur rendez-vous, comme i'ay déja dit, vers l'Occident, où chaque Nation a ſon Village particulier, & ſi l'ame d'vn Algonquin eſtoit ſi hardie de ſe preſenter au Village des ames de la Nation des Ours, elle n'y ſeroit pas la bien venuë.

Les ames de ceux qui ſont morts en guerre font bande à part, les autres les craignent, & ne leur permettent point l'entrée de leur Village, non plus qu'aux

ames de ceux qui ſe ſont défaits eux-meſmes. Quant aux ames des larrons, elles y ſont les bien venuës, & ſi elles en eſtoiẽt bannies, il n'y reſteroit ame qui viue. Car, comme i'ay dit, Huron & larron ne ſont qu'vn; & le plus homme de bien du Pays fera tout ce qu'il pourra pour faire ſa main, s'il trouue quelque choſe chez vous à l'écart qui luy agrée.

Ie demandois vn iour à vn de nos Sauuages, où ils penſoient que fuſt le Village des ames, il me répondit qu'il eſtoit vers la Nation du Petun, c'eſt à dire vers l'Occident, à huict lieuës de nous, & que quelques-vns les auoient veuës comme elles y alloient, que le chemin qu'elles tenoient eſtoit large, & aſſez battu, qu'elles paſſoient aupres d'vne roche, qu'ils appellent *Ecaregniondi*, qui s'eſt trouuée ſouuent marquée des peintures, dont ils ont accouſtumé de ſe barboüiller le viſage.

Vn autre me dit, que ſur le meſme chemin, auant que d'arriuer au Village, on rencontre vne Cabane, où loge vn certain nommé *Oſcotarach*, ou Perce-teſte, qui tire la cerueſle des teſtes des morts, & la garde; il faut paſſer vne riuiere, & pour

tout pont vous n'auez que le tronc d'vn arbre couché en trauers, & appuyé fort legerement. Le paſſage eſt gardé par vn chien qui donne le ſault à pluſieurs ames & les fait tomber; elles ſont en meſme temps emportées par la violence du torrent, & étouffées dans les eaux; mais, luy diſ-ie, d'où auez vous appris toutes ces nouuelles de l'autre monde? Ce ſont, me dit-il, des perſõnes reſuſcitées qui en ont fait le rapport. C'eſt ainſi que le diable les abuſe dans leurs ſonges; c'eſt ainſi qu'il parle par la bouche de quelques-vns, qui ayans eſté laiſſez comme pour morts, reuiennent par apres en ſanté, & diſcourent à perte de veuë de l'autre vie, ſelon les idées que leur en donne ce mauuais maiſtre: à leur dire le Village des ames n'eſt en rien diſſemblable du Village des viuans, on y va à la chaſſe, à la peſche, & au bois; les haches, les robbes, & les colliers y ſont autant en credit, que parmy les viuants. En vn mot tout y eſt pareil, il n'y a que cette difference, que iour & nuict elles ne font que gemir & ſe plaindre; elles ont des Capitaines, qui de tẽps en temps mettent le hola, & taſchent d'apporter quelque moderation à leurs

ſoûpirs, & à leurs gemiſſemẽs. Vray Dieu que d'ignorance & de ſtupidité ! *Illuminare his qui in tenebris, & in vmbra mortis ſedent.*

Or cette fauſſe creance qu'ils ont des ames s'entretient parmy-eux, par le moyen de certaines hiſtoires que les peres racontent à leurs enfans, leſquelles ſont ſi mal couſuës, que ie ne ſçaurois aſſez m'eſtonner de voir comme des hommes les croyent, & les prennent pour veritez. En voicy deux des plus niaiſes, que ie tiens de perſonnes d'eſprit & de iugement parmy-eux.

Vn Sauuage ayant perdu vne ſienne ſœur qu'il aymoit vniquement, & ayant pleuré quelque temps ſa mort, ſe reſolut de la chercher en quelque part du monde qu'elle peuſt eſtre, & fit douze iournées tirant vers le Soleil couchant; où il auoit appris qu'eſtoit le Village des ames, ſans boire ny mãger; au bout deſquels ſa ſœur luy apparut ſur le ſoir, auec vn plat de farine cuite à l'eau, à la façon du pays, qu'elle luy donna, & diſparut en meſme temps qu'il voulut mettre la main ſur elle pour l'arreſter; il paſſa outre, & chemina trois mois entiers, eſperant touſiours venir à

bout de ſes pretenſions; pendant tout ce temps elle ne manquoit pas tous les iours de ſe monſtrer, & luy rendre le meſme office qu'elle auoit commencé, allant ainſi augmentant ſa paſſion, ſans luy donner autre ſoulagement, que ce peu de nourriture qu'elle luy apportoit. Les trois mois expirez, il rencontra vne riuiere, qui le mit en peine d'abord, car elle eſtoit fort rapide, & ne paroiſſoit pas gayable; il y auoit bien quelques arbres abbatus qui tenoient le trauers, mais ce pont eſtoit ſi branlant qu'il n'auoit pas la hardieſſe de s'y fier. Que fera-il? Il y auoit au delà quelque piece de terre défrichée, ce qui luy fit croire qu'il y auoit là quelques habitans. De fait apres auoir regardé de coſté & d'autre, il apperceut à l'entrée du bois, vne petite Cabane, il crie à diuerſes repriſes, vn homme paroiſt & ſe renferme incontinent en ſa Cabane: ce qui le réioüit, & le fit reſoudre à franchir le pas, ce qu'il fit fort heureuſement, il va droit à cette Cabane, mais il y trouue viſage de bois, il appelle, il heurte à la porte; on luy répond qu'il attende, & qu'il paſſe premierement ſon bras, s'il veut entrer; l'autre fut bien eſtonné de voir vn corps, il

luy ouure, & luy demande, où il alloit, & ce qu'il pretendoit, que ce pays n'eſtoit que pour les ames. Ie le ſçay bien, dit cét Auanturier, c'eſt pourquoy i'y viens chercher l'ame de ma ſœur. Oüy da, repart l'autre, à la bonne-heure; allez, prenez courage, vous voila tantoſt au Village des ames, vous y trouuerez ce que vous deſirez; toutes les ames ſont maintenant aſſemblées dans vne Cabane, où elles danſent pour guerir *Aataentſic*, qui eſt malade; ne craignez point d'y entrer, tenez voila vne courge, vous y mettrez l'ame de voſtre ſœur; il la prend, & demande en meſme temps congé à ſon hoſte, bien aiſe d'auoir fait vne ſi bonne rencontre. Sur le depart il luy demãde ſon nom: Contente toy, dit l'autre, que ie ſuis celuy qui garde la ceruelle des morts; quand tu auras recouuré l'ame de ta ſœur, repaſſe par icy, ie te donneray ſa ceruelle. Il s'en va donc, & arriué qu'il eſt au Village des ames, il entre dans la Cabane d'*Aataentſic*, où il les trouue en effet qu'elles danſoient pour ſa ſanté, mais il ne peut encor voir l'ame de ſa ſœur: car elles furent ſi effrayées à la veuë de cét homme, qu'elles s'éuanoüirent en vn inſtant; de ſorte qu'il de-

meura maiſtre de la Cabane toute la iournée. Sur le ſoir, comme il eſtoit aſſis aupres du foyer, elles retournerent, mais elles ne ſe monſtrerent du commencement que de loing, petit à petit s'eſtant approchées elles ſe mirent de rechef à danſer; il recogneut ſa ſœur parmy la troupe, il s'efforça meſme de la prendre, mais elle s'enfuit de luy, il ſe retira à l'écart, & prit enfin ſi bien ſon temps qu'elle ne peût échapper; neantmoins il ne fut pas aſſeuré de ſa proye qu'à bonnes enſeignes; car il luy fallut luiter cõtre elle toute la nuict, & dans le combat elle diminua tellement, & deuint ſi petite, qu'il la mit ſans difficulté dans ſa courge: l'ayant biẽ bouchée, il s'en retourne ſur le champ, & repaſſe chez ſon hoſte, qui luy donne dans vne autre courge la cẽruelle de ſa ſœur, & l'inſtruit de tout ce qu'il deuoit faire pour la reſuſciter. Quand tu ſeras arriué, luy dit il, va t'en au cimetiere, prends le corps de ta ſœur, porte le en ta Cabane, & fais feſtin: tous les conuiez eſtãs aſſemblez, charge le ſur tes épaules, & fais vn tour par la Cabane, tenant en main les deux courges, tu n'auras pas ſi toſt repris ta place, que ta ſœur reſuſcite-

ra, pourueu que tu donne ordre que tous tiennent la veuë baiſſée, & que pas vn ne regarde ce que tu feras, autrement tout irà mal. Le voila donc retourné dans fort peu de temps à ſon Village, il prend le corps de ſa ſœur, fait feſtin, & execute de point en point, tout ce qui luy auoit eſté preſcrit; & de fait il ſentoit déja du mouuement dans ce cadaure demy pourry; mais comme il eſtoit à deux ou trois pas de ſa place, il y eut vn curieux qui leua les yeux, & en meſme temps cette ame s'échappa, & ne luy demeura que ce cadaure ſur les bras, qu'il fut contrainct de reporter au tombeau d'où il l'auoit tiré.

Si credere fas eſt.

Voicy vne autre de leurs fables de meſme tiſſure. Vn ieune homme des plus qualifiez d'entr'eux, apres s'eſtre bien fait prier, répondit enfin eſtant malade, que ſon ſonge portoit vn arc roulé en écorce, que ſi on vouloit luy faire eſcorte, il n'y auoit qu'vn ſeul homme ſur terre qui en euſt vn. Vne troupe de deliberez ſe mettent en chemin auec luy; mais au bout de dix iours il ne luy reſta que ſix compagnons, le reſte rebrouſſa à cauſe de la faim qui les preſſoit: les ſix vont auec luy

à grandes iournées, & ſur les piſtes d'vne petite beſte noire rencontrent la Cabane de leur homme, qui les aduertit de ne manger rien de ce qu'vne femme qui alloit reuenir leur appreſteroit pour la premiere fois; à quoy ayant obeï, & renuerſé les plats par terre, ils s'apperceurent, que ce n'eſtoient que beſtes venimeuſes, qu'elle leur auoit preſenté. S'étans refaits du ſecond ſeruice, il fut queſtion de bander l'arc roulé, dont pas vn n'ayant pû venir à bout, que le ieune hõme, pour qui le voyage auoit eſté entrepris: il le receut en don de ſon hoſte, qui l'inuita de ſuer auec luy, & au ſortir de la ſuerie metamorphoſa vn de ſes compagnons en Pin. Delà ils aborderent au Village des ames, d'où ils ne reuindrent que trois en vie, & tous effarez chez leur hoſte, qui les encouragea de retourner chez eux, à la faueur d'vn peu de farine, telle que les ames la mangent, & qui ſuſtente les corps à merueilles. Qu'au reſte ils alloient paſſer à trauers des bois, où les Cerfs, les Ours, les Orignacs eſtoient auſſi communs que les fueilles des arbres; & qu'eſtans pourueus d'vn arc ſi merueilleux, ils n'auoient rien à craindre, que

leur chaſſe ſeroit des meilleures. Les voila de retour en leur Village, & tout le monde à l'entour d'eux, à ſe réiouïr & apprendre leurs diuerſes rencontres.

Forſan & hæc olim meminiſſe iuuabit,

lors que ces pauures gens éclairez du ciel ſe riront de leurs ſottiſes, comme nous l'eſperons.

CHAPITRE III.

Que les Hurons recognoiſſent quelque diuinité: de leurs ſuperſtitions, & de la creance qu'ils ont aux ſonges.

COMME ces pauures Sauuages pour eſtre hommes n'on pû mécognoiſtre Dieu tout à fait, & pour eſtre vicieux n'en ont ſceu auoir que des conceptions indignes de ſa grãdeur, ils ne l'ont ny cherché, ny recogneu qu'en la ſurface des creatures, où ils ont eſperé leur bon-heur, ou redouté quelque malheur. Ils s'addreſſent à la Terre, aux Riuieres, aux Lacs, aux Rochers dangereux, mais ſur tout au Ciel, & croyent que tout cela eſt animé,

& qu'il y reſide quelque puiſſant Demon. Ils ne ſe contentent pas de former de ſimples vœux, il les accompagnent ſouuent d'vne eſpece de ſacrifice. I'en ay remarqué de deux ſortes. Les vns ſont pour ſe les rendre propices & fauorables; les autres pour les appaiſer, quand ils en ont receu, ſelon qu'ils s'imaginent, quelque diſgrace, ou ſe perſuadent auoir encouru leur ire & leur indignation. Voicy les ceremonies qu'ils gardent en ces ſacrifices. Ils iettent du Petun dans le feu, & ſi c'eſt par exemple au Ciel qu'ils s'addreſſent, ils diſent, *Aronhiaté onné aonſtanitas taitenr*, Ciel voila ce que ie t'offre en ſacrifice, aye pitié de moy, aſſiſte moy: ſi c'eſt pour impetrer la ſanté, *taenguiaens*, gueris moy. Ils ont recours au Ciel preſque en toutes leurs neceſſitez, & reſpectent ces grands corps ſur toutes les creatures, & y remarquent particulierement quelque choſe de diuin: auſſi eſt-ce apres l'homme la plus viue image que nous ayons de la Diuinité; il n'y a rien qui nous la repreſente ſi clairement: nous y remarquons ſa toute-puiſſance dans les prodigieux effets qu'ils cauſent icy bas; ſon immenſité dans leur vaſte eſtenduë; ſa ſageſſe dans l'or-

dre de leurs mouuemens; ſa bonté dans les benignes influences qu'ils verſent continuellement ſur toutes les creatures; & ſa beauté dans le Soleil, & ſur le front des Eſtoilles. Ie dis cecy pour monſtrer combien il ſera facile auec le temps, & l'aſſiſtance diuine, de conduire ces Peuples à la cognoiſſance de leur Createur, puis qu'ils honnorent déja ſi particulierement vne creature, qui en eſt vne ſi parfaite image : & encore puis ie dire que c'eſt proprement Dieu qu'ils honnorent, quoy qu'à l'aueugle, car ils s'imaginent dans les Cieux vn *oki*, c'eſt à dire vn Demon, ou vne puiſſance qui regle les ſaiſons de l'année, qui tient en bride les vents, & les flots de la mer, qui peut rendre fauorable le cours de leurs nauigations, & les aſſiſter en toutes leurs neceſſitez : ils redoutent meſme ſon ire, & l'appellent à teſmoin pour rendre leur foy inuiolable, quand ils font quelque promeſſe d'importance, ou paſſent quelque accord, ou traitté de paix auec l'ennemy. Voicy les termes dont ils ſe ſeruent, *Hakhrihóté ekaronhiaté ist Iosakhier ekentaté*, Le Ciel entend ce que nous faiſons auiourd'huy : & croyent apres cela que s'ils

venoient à contreuenir à leur parole, ou à rompre cette alliance, le Ciel les chaſtieroit infalliblement. Bien dauantage, ils eſtiment qu'il ne fait pas bon ſe moquer du Ciel. En voicy vne preuue bien remarquable. Vn Sorcier fort renommé dans le Païs nous menace cette année d'vne grãde famine; Les bleds croiſtront, dit-il, & monteront en épics, les enfans meſmes en feront roſtir en leur verdure; mais vne gelée blanche ſuruiendra, qui moiſſonnera les eſperances du Païs. Au reſte il ne fonde pas ſon dire ſur ces apparitions pretenduës d'*Iaskeha*; voicy ce qui le fait parler de la ſorte. On crie, dit-il, tous les iours au Ciel, *Aronhiaté onne aonſtaancgas*, & cependant on ne luy donne rien, cela irrite le Ciel, il ne manquera pas de s'en venger, & lors que les bleds commẽceront à entrer en maturité, il fera ſans doute éclatter les effets de ſa colere.

Ils croyent encore que le Ciel eſt courroucé quand quelqu'vn ſe noye, ou meurt de froid; il faut vn ſacrifice pour l'appaiſer : mais, ô bon Dieu ! quel ſacrifice, ou pluſtoſt quelle boucherie ! La chair du mort eſt la victime qui doit eſtre immo-

lée, il ſe fait vn concours des villages circonuoiſins ; on fait force feſtins, & on n'épargne point les preſents, comme eſtãt queſtion d'vne choſe à laquelle tout le Pays a intereſt : on porte le mort dans le cimetiere, on l'eſtend ſur vne natte ; d'vn coſté eſt vne foſſe, & de l'autre vn feu pour le ſacrifice : en meſme temps quelques ieunes hommes choiſis par les parens ſe preſentent, & ſe rangent autour du corps, chacun le couteau à la main ; & le protecteur du defunt ayant marqué auec du charbon les parties qui doiuent eſtre couppées, ils trauaillent à qui mieux mieux ſur ce cadaure, & en enleuent les parties les plus charnuës ; en fin ils luy ouurent le corps, & en tirent les entrailles, qu'ils iettent au feu auec toutes ces pieces de chair qu'ils ont couppées, & mettent dans la foſſe la carcaſſe toute déchar-née. I'ay remarqué que pendant cette boucherie les femmes tournent tout autour à diuerſes fois, & encouragent ces ieunes hommes qui decouppent ce corps à rendre ce bon office à tout le Païs, leur mettant des grains de Pourcelaine dans la bouche. Quelquefois meſme la mere du defunt toute baignée dans ſes larmes ſe

met

met de la partie, & chante d'vn ton pitoyable en ſe lamentant ſur la mort de ſon fils. Cela fait, ils croyent fermement auoir appaiſé le Ciel : s'ils manquent à cette ceremonie ils regardent toutes les mauuaiſes diſpoſitions de l'air, & tous les ſiniſtres accidens qui leur arriuent par apres comme autant d'effets de ſa colere.

L'an paſſé au commencement de Nouembre vn Sauuage ſe noya retournant de la peſche, on l'enterra le dix-ſeptiéme, ſans autres ceremonies ; le meſme iour les neiges tomberent en telle abondance, qu'elles nous cacherent la terre pour tout l'hyuer ; & nos Sauuages ne manquerent pas d'en reietter la cauſe ſur ce qu'on n'auoit pas decoupé le mort à l'ordinaire. Voila les ſacrifices qu'ils font pour ſe rendre le Ciel fauorable.

Sur le chemin des Hurons à Kébec il y a des Rochers qu'ils reſpectent particulierement, & auſquels ils ne manquent iamais, quand ils deſcendent pour la traitte, d'offrir du Petun. Ils appellent l'vn *Hihihʒray*, c'eſt à dire vne Roche où le Chahuan fait ſon nid : mais le plus celebre eſt celuy qu'ils appellent, *Tſanhohi Araſta*, la demeure d'*Tſanhohi*, qui eſt vne

eſpece d'oiſeau de proye. Ils diſent des merueilles de cette Roche : à les entendre c'eſtoit autrefois vn homme qui a eſté ie ne ſçay comment changé en pierre; tant y a qu'ils y diſtinguent encore la teſte, les bras, & le corps : mais il falloit qu'il fuſt merueilleuſement puiſſant; car cette maſſe eſt ſi vaſte & ſi haute, que leurs fleches n'y peuuent atteindre. Au reſte ils tiennent que dans le creux de ce Rocher il y a vn Demon qui eſt capable de faire reüſſir leur voyage; c'eſt pourquoy ils s'y arreſtent en paſſant, & luy offrent du Petun, qu'ils y mettent ſimplement dans vne des fentes, en luy addreſſant cette priere, *Oki ca ichikhon condayee aenyaen ondayee d'aonſtaancyas*, &c. Demon qui habites en ce lieu, voila du Petun que ie te preſente, aſſiſte nous, garde nous de naufrage, defends nous contre nos ennemis, & fais qu'apres auoir fait vne bonne traitte, nous retournions ſains & ſaufs à noſtre Village. Ie dirois volontiers là deſſus, *Voluntaria oris eorum beneplacita fac Domine* : Mon Dieu, eſcoutez-les, & vous faites cognoiſtre à eux, car ils veulent s'addreſſer à vous.

Ils tiennent les poiſſons raiſonnables,

comme auſſi les Cerfs, & Orignaux ; c'eſt ce qui fait qu'ils ne iettent aux Chiens ny les os de ceux cy quand ils ſont à la chaſſe, ny les arêtes de ceux-là tandis qu'ils peſchent : autrement ſur l'aduis que les autres en auroient, ils ſe cacheroient, & ne ſe laiſſeroient point prendre. Ils mariẽt tous les ans leur rets ou Seine à deux petites filles, qui ne doiuent eſtre que de ſix à ſept ans, de peur qu'elles n'ayent déja perdu leur virginité, qui eſt vne qualité bien rare parmy eux. La ceremonie de ces épouſailles ſe fait en vn bon feſtin, où la Seine eſt placée au milieu de ces deux vierges : c'eſt pour la rendre heureuſe à prendre du poiſſon. Encore ſuis je bien aiſe que la virginité reçoiue parmy eux cette ſorte d'honneur ; cela nous pourra ſeruir vn iour pour leur en faire conceuoir le prix. Les poiſſons, diſent-ils, n'aiment point les morts, & là deſſus ils s'abſtiennent d'aller à la peſche quand quelqu'vn leur eſt mort. Nagueres qu'ils tirerent du cimetiere les corps de leurs parẽs, & les porterent dans leurs Cabanes, à l'occaſion de la feſte des morts, quelques vns nous apporterent chez nous leurs rets, allegants pour pretexte la crainte qu'ils

auoient du feu; car c'eſt d'ordinaire en cette ſaiſon que le feu ruine ſouuent les Villages entiers; que chez nous nous eſtions quaſi touſiours ſur pied, & dormions fort peu; que nous eſtions éloignez du Village, & par conſequent moins en danger de ce coſté là: mais tout cela n'eſtoit que diſcours; la vraye raiſon eſtoit, comme nous appriſmes par apres, qu'ils craignoient que leurs rets ne fuſſent profanez par le voiſinage de ces carcaſſes: voila bien quelque choſe; mais voicy le fond de la plus grand part de leurs ſuperſtitions.

Ils ont vne croyance aux ſonges qui ſurpaſſe toute croyance, & ſi les Chreſtiens mettoient en execution toutes les inſpirations diuines auec autant de ſoin que nos Sauuages executent leurs ſonges, ſans doute ils deuiendroient bien toſt de grands Saincts. Ils prennent leurs ſonges pour des ordonnances & des arreſts irreuocables, & dont il n'eſt pas permis ſans crime de differer l'execution. Vn Sauuage de noſtre Village ſongea cét hyuer dés ſon premier ſommeil qu'il deuoit faire promptement feſtin, & ſur le champ toute nuit qu'il eſtoit, ſe leua, s'en vint nous

éueiller, & nous emprunter vne de nos chaudieres.

Le ſonge eſt l'oracle que tous ces pauures Peuples conſultent & eſcoutent, le Prophete qui leur predit les choſes futures, la Caſſandre qui les aduertit des malheurs qui les menacent, le Medecin ordinaire dans leurs maladies, l'Eſculape & le Galien de tout le Pays, c'eſt le maiſtre le plus abſolu qu'ils ayent; ſi vn Capitaine parle d'vn coſté, & vn ſonge de l'autre, le Capitaine a beau ſe rompre la teſte à crier, le ſonge eſt le premier obey. C'eſt leur Mercure dans leurs voyages, leur Oeconome dans leurs familles: le ſonge preſide ſouuent à leurs conſeils; la traitte, la peſche & la chaſſe s'entreprennent ordinairement ſouz ſon aueu, & ne ſont quaſi que pour luy ſatisfaire; ils ne traittent rien de ſi precieux dont ils ne ſe priuent volontiers en vertu de quelque ſonge: s'ils ont fait vne heureuſe chaſſe, s'ils retournẽt de la peſche leurs Canots chargez de poiſſon, tout cela eſt à la diſcretion du ſonge; vn ſonge leur enleuera quelquefois leur prouiſion de toute vne année: il preſcrit les feſtins, les danſes, les chanſons, les ieux, en vn mot le ſonge fait

icy tout, & eſt à vray dire comme le principal Dieu des Hurons. Au reſte qu'on ne penſe pas que ie face icy vne amplification ou exaggeration à plaiſir, l'experience de cinq ans qu'il y a que ie ſuis à eſtudier les mœurs & les façons de faire de nos Sauuages, m'obligent de parler de la ſorte.

Il eſt vray que tous les ſonges ne ſont pas dans ce credit, on a égard aux perſonnes, & il y en a tel qui aura beau ſonger, pas vn ne s'en remuëra pour cela; de meſme ſi c'eſt vn pauure, ſes ſonges ſont en fort peu de conſideration: il faut que ce ſoit vne perſonne aſſez accommodée, & dont les ſonges ſe ſoient trouuez pluſieurs fois veritables: & encor ceux qui ont le don de bien réuer n'écoutent pas tous leurs ſonges indifferemment; ils en recognoiſſent de faux & de veritables; & ceux-cy, diſent-ils, ſont aſſez rares. Toutefois dans la pratique ils agiſſent d'vne autre façon, & en executent de ſi mal fagotez, & compoſez de tant de pieces qui ont ſi peu de rapport, qu'il ne me ſeroit pas poſſible de dire quels ſont à leur iugement les faux ſonges, ou les veritables; ie penſe qu'eux

meſmes y ſeroient bien empeſchez ; c'eſt pourquoy, de peur de manquer en ce point, pluſieurs en executent la plus part; s'il y a quelque obſcurité dans vn ſonge, ou ſi les choſes qu'ils ont ſongées, ſont, ou impoſſibles, ou difficiles à recouurer, ou hors de ſaiſon, il ſe trouue des Artemidores qui les interpretent, & qui y coupent & tranchent comme bon leur ſemble. Quand les enfans ſont malades, les peres, ou les meres ſongent pour eux; nous en viſmes vn exemple cét hyuer dans noſtre Village. Vn de nos petits Chreſtiens eſtoit fort malade, ſa mere ſongea qu'il luy falloit pour ſa ſanté cent pains de Petun, & quatre Caſtors, dont elle feroit feſtin ; mais parce que le Petun eſtoit rare, les cent pains furent reduits à dix, & les Caſtors qui eſtoient hors de ſaiſon, changez en quatre grands poiſſons qui paſſerent pour Caſtors dans le feſtin, & dont les queuës furent données aux principaux pour des queuës de Caſtor. Apres cela ce petit Ange ne laiſſa pas de s'enuoler au ciel, au grand regret de ſes parens, mais auec beaucoup de conſolation de noſtre coſté. Ces ames innocentes ont ſans doute vn grand pouuoir au-

pres de Dieu, pour moyenner la conuerſion de leurs peres, & pour impetrer meſme des graces fort particulieres pour ceux qui s'employent au ſalut de ces Peuples, & qui leur ont procuré le bien, dont ils ſe voyent en poſſeſſion pour iamais. Mais paſſons, nous ne ſommes pas encor au bout de leurs ſuperſtitions.

CHAPITRE IV.

Des feſtins, danſes, ieux de plat, & de croſſe, de ce qu'ils appellent Ononharoia.

IE n'entreprends pas de deduire par le menu, tout ce que nos Sauuages ont couſtume de faire en vertu de leurs ſonges, il faudroit étaler ſur ce papier trop de chimeres; ie me contenteray de dire que leurs ſonges ſe raportent ordinairement, ou à vn feſtin, ou à châter, ou à danſer, ou à ioüer, ou enfin à vne certaine eſpece de manie qu'ils appellent en effet *Ononharoia*, c'eſt à dire renuerſement de ceruelle. Si donc il eſchet que quelqu'vn de quelque conſideration tombe malade,

le Capitaine luy va demander ſi ſouuent, de la part des Anciens, ce qu'il a ſongé, qu'enfin il tire de luy ce qu'il deſire pour ſa ſanté, & lors ils ſe mettent tous en peine de le luy trouuer, n'en fut-il point, il en faut auoir. De cette façon d'agir, & de ce qu'ils exercent entr'eux l'hoſpitalité gratuitement, ne prenant rien que de nous, de qui ils attendent touſiours quelque choſe, i'entre en eſperãce, qu'ils ſe rendront vn iour ſuſceptibles de la charité Chreſtienne.

L'ononhara eſt pour les fols; quand quelqu'vn dit qu'il faut qu'on aille par les Cabanes dire qu'on a ſongé. Alors dés le ſoir vne troupe d'inſenſez s'en vont par les Cabanes, & renuerſent tout: le lendemain ils y retournent crians à pleine teſte, Nous auons ſongé, ſans dire quoy. Ceux de la Cabane deuinent ce que ce peut eſtre, & le preſentẽt aux compagnõs, qui ne refuſent rien, iuſqu'à ce qu'ils ayent rencontré. Vous les voyez ſortir le col chargé de Haches, de Chaudieres, de Pourcelaine, & ſemblables preſens à leur façon. Quand ils ont trouué ce qu'ils cherchoient, ils remercient celuy qui le leur a donné, & apres auoir receu encore

quelques accompagnemens de ce preſent myſterieux ; comme du cuir, ou vne aleine, ſi c'eſtoit vn ſoulier ; ils s'en vont de compagnie au bois y ietter, diſent-ils, la folie, hors du Village ; & le malade commence à ſe guerir. Pourquoy non ? il a ce qu'il cherchoit, ou ce que le Diable preténdoit.

Pour le regard des feſtins ; c'eſt vne choſe infinie, le Diable les y tient ſi fort attachez, qu'il n'eſt pas poſſible de plus, ſçachant bien que c'eſt le moyen de les rendre touſiours plus brutaux, & moins capables des veritez ſurnaturelles. Ils en rapportent l'origine à vne certaine entreueuë des Loups & du Hibou, où cét animal nocturne leur predit la venuë d'*Ontarraoura*, c'eſt vne beſte qui retire au Lyon par la queüe ; lequel *Ontarraoura*, reſuſcita, diſent-ils, vn ie ne ſçay quel bon Veneur, grand amy des Loups, au milieu d'vn bon feſtin : d'où ils concluent qu'ils faut que les feſtins ſoient capables de guerir les malades, puis que meſmes ils rendent la vie aux morts. N'eſt-ce pas bien raiſonné pour des gens de ventre & de table ?

Tous ces feſtins peuuent eſtre reduits

à quatre eſpeces. *Athataiou*, eſt le feſtin des adieux. *Enditenhsa*, d'action de graces & de conioüiſſance. *Atsront aochien* eſt vn feſtin à chanter autant qu'à manger. *Asataerohi*, eſt la quatrieſme eſpece, & ſe fait pour la deliurance d'vne maladie ainſi appellée.

Les ceremonies y ſont preſque ſemblables à celles des Montagnés; c'eſt pourquoy ie m'en remets de la plus part aux Relations des années precedentes.

Ie rougis de dire que ſouuent ils y ſont les iours & les nuicts entieres: car enfin, il faut vuider la chaudiere. Et ſi vous ne pouuez aualler tout ce qu'on vous a ſeruy en vn iour, ſi vous ne trouuez qui vous vueille ayder, pour quelque preſent, quand les autres auront fait leur deuoir, on vous laiſſera-là dans vn petit retranchement, où perſonne n'entrera que vous, les vingt-quatre heures entieres. C'eſt vne choſe d'importance qu'vn feſtin, crient-ils, en chaſſant ceux qui ſe preſentent quand le ieu des dents a commencé, & que le diſtributeur a remply à chacun ſon écuelle, où d'ordinaire il y a à manger depuis le matin iuſqu'au ſoir, & qui a le pluſtoſt fait; c'eſt à luy en ſeruir

touſiours de nouueau, iuſqu'à ce que la chaudiere ſoit nette. N'eſt-il pas vray à ouïr tout cecy, & pluſieurs autres traicts de gourmandiſe, que i'obmets par bienſeance, de dire, que *ſi Regnum Dei non eſt eſca & potus;* ſi le Royaume de Dieu n'eſt pas à boire & à manger; ſi eſt bien celuy que le Diable a vſurpé ſur ces pauures aueugles. Plaiſe à noſtre Seigneur auoir pitié d'eux, & les deliurer de cette tyrannie.

Mais il n'y a rien de magnifique comme les feſtins qu'ils appellent *Atsironta ochien*, c'eſt à dire feſtins à chanter. Ces feſtins dureront ſouuent les vingt-quatres heures entieres, quelquefois il y aura trente & quarante chaudieres, & s'y mangera iuſques à trente Cerfs : cét hyuer dernier il s'en fit vn au village d'*Andiata* de vingt-cinq chaudieres, où il y auoit cinquante grands poiſſons, qui valent bien nos plus grands Brochets de France, & ſix vingts autres de la grandeur de nos Saulmons. Il s'en fit vn autre à *Contarrea*, de trente chaudieres, où il y auoit vingt Cerfs & quatre Ours, auſſi y a t'il ordinairement bonne compagnie, les huict & neuf villages y ſeront ſouuent

inuitez, & meſme tout le Païs; & en ce cas le maiſtre du feſtin enuoye à chaque Capitaine autant de buchettes qu'il inuite de perſonnes de chaque Village.

Ils font ces Feſtins quelquefois purement par magnificence, & pour ſe faire renommer; d'autrefois lors qu'ils prennent vn nouueau nom, principalement s'ils reſſuſcitent, comme ils diſent, le nom de quelque Capitaine defunct, qui ait eſté en conſideration dans le Païs pour ſa valeur & ſa conduite au maniement des affaires; mais ſur tout lors qu'ils ſe diſpoſent à prendre les armes, & aller à la guerre. La plus grande Cabane du Village eſt deſtinée pour receuoir la compagnie: ils ne font point de difficulté de s'incommoder les vns pour les autres en ces occaſions; la choſe eſt eſtimée de telle importance, qu'en meſme temps qu'on baſtit quelque Village, on dreſſe vne Cabane exprez, plus grande de beaucoup que les autres; quelquefois on luy donnera iuſques à vingt-cinq & trente braſſes de longueur.

La compagnie eſtant aſſemblée, quelquefois on ſe met à chanter auant que

de manger, quelquefois pour auoir meilleur courage on mange auparauant: ſi le feſtin doit durer, comme il arriue ſouuent, toute la iournée, vne partie des chaudieres ſe vuide le matin, & l'autre partie ſe reſerue pour le ſoir.

Parmy ces chants & ces danſes quelques-vns prennent occaſion d'aſſommer comme en ioüant leurs ennemis. Leurs cris plus ordinaires ſont *hen*, *hen*, ou *héééé*, ou bien *giiiiii*. Ils rapportent l'origine de tous ces myſteres à vn certain Geant plus qu'homme, qu'vn dés leurs bleça au front, lors qu'ils habitoient ſur le bord de la mer, pour n'auoir point répondu, le compliment *Kgai*, qui eſt la repartie ordinaire de ceux qu'on ſaluë. Ce monſtre leur ietta la pomme de diſcorde en punition de ſa bleſſeure, & apres leur auoir recommandé les feſtins de guerre, l'*Ononharoia*, & ce refrain *giiiiii*, il s'enfonça dans la terre, & diſparut. Auroit-ce bien eſté quelque eſprit infernal?

Puis que nous ſommes ſur ce propos, ie diray qu'ils recognoiſſent comme vne eſpece de Dieu en guerre: ils le figurent comme vn petit Nain. A les entendre il paroiſt à pluſieurs, lors qu'on eſt ſur le

poinct d'aller en guerre ; il careſſe les vns, & c'eſt vn ſigne, diſent-ils, qu'ils retourneront victorieux ; les autres il les frappe au front, & ceux-la peuuent bien dire qu'ils n'iront point à la guerre ſans y laiſſer la vie.

Retournons aux feſtins. L'*Astaerohi* eſt vn remede qui n'eſt que pour vne certaine ſorte de maladie, qu'ils appellent auſſi *Astaerohi*, du nom d'vn petit Demon gros comme le poing, qu'ils diſent eſtre dans le corps du malade, & ſur tout dans la partie qui luy fait mal ; ils recognoiſſent qu'ils ſont malades de cette maladie par le moyen d'vn ſonge, ou par l'entremiſe de quelque Sorcier. Eſtant vn iour allé viſiter vne femme qui ſe faiſoit malade de l'*Astaerohi*, comme ie luy aſſignois vne autre cauſe de ſa maladie, & me mocquois de ſon *Astaerohi*, elle ſe mit à dire apoſtrophant ce Demon *Astaerohi hechrio Kihenkhon. Astaerohi*, ah ! ie te prie, que cettuy-cy cognoiſſe qui tu es, & luy fais ſentir les maux que tu me fais ſouffrir.

Or pour chaſſer ce Demon, ils font des feſtins qu'ils accompagnent de quelques chanſons, que fort peu ſçauent bien

chanter. Voila bien de quoy pleurer aux pieds des Autels; mais helas ce n'eſt pas encor tout. Outre ce que ie viens de dire, ie pourrois diſtinguer encor autant d'eſpeces differentes de feſtins, qu'il y a de diuerſes extrauagances dans leurs ſonges; car, comme i'ay dit, ce ſont ordinairement les ſonges qui commandent les feſtins, & ordonnent meſmes iuſques aux moindres ceremonies qui y doiuent eſtre obſeruées. De là viennent ces feſtins à rendre gorge, qui font horreur à la plus part, & neantmoins, quiconque y eſt inuité, il faut qu'il en paſſe par là, & ſe reſolue d'écorcher le renard, autrement le feſtin ſera gaſté. Quelque fois vn malade ſongera qu'il faut que les conuiez entrent par vne certaine porte de la Cabane, & non par l'autre, qu'ils ne paſſent que par vn certain coſté de la chaudiere; autrement faute de cela il ne ſera pas guery; y a t'il rien de plus ridicule?

Il y a iuſques à douze ſortes de danſes, qui ſont autãt de ſouuerains remedes pour les maladies, de ſçauoir maintenant ſi celle-cy, ou celle là eſt propre pour telle, ou telle maladie, il n'y a qu'vn ſonge qui le puiſſe

puiſſe determiner, ou bien l'*Arendiouane*, c'eſt à dire le Sorcier.

De trois ſortes de ieux qui ſont particulierement en vſage parmy ces Peuples, ſçauoir de croſſe, de plat, & de paille. Les deux premiers ſont tout à fait, diſent-ils, ſouuerains pour la ſanté. Cela n'eſt-il pas digne de compaſſion? Voila vn pauure malade qui a le feu dans le corps, & l'ame ſur le bout des levres, & vn miſerable Sorcier luy ordonnera pour tout remede refrigeratif vn ieu de croſſe; ou le malade meſme quelquefois aura ſongé, qu'il faut qu'il meure, ou que tout le pays croſſe pour ſa ſanté, & en meſme temps s'il a tant ſoit peu de credit, vous verrez dans vn beau champ Village contre Village, à qui croſſera le mieux, & parient l'vn contre l'autre, pour s'animer dauantage, les robes de Caſtor, & les colliers de Pourcelaine.

Quelquefois auſſi vn de ces Iongleurs dira que tout le Pays eſt malade, & qu'il demande vn ieu de croſſe pour ſa gueriſon; il ne faut pas en dire dauantage, cela ſe publie incontinent par tout, & tous les Capitaines de chaque Village donnent ordre que toute la ieuneſſe faſſe ſon deuoir en ce point, autrement quelque grand

malheur accueilleroit tout le Pays.

Le ieu de plat eſt auſſi en grand credit en matiere de medecine, ſur tout ſi le malade l'a ſongé. Ce ieu eſt purement de hazard ; ils vous ont ſix noyaux de prunes, blancs d'vn coſté & noirs de l'autre, dedans vn plat qu'ils heurtent aſſez rudemẽt contre terre, en ſorte que les noyaux ſautent, & ſe tournent tantoſt d'vn coſté, tantoſt de l'autre. La partie conſiſte à amener tous blancs, ou tous noirs ; ils iouënt d'ordinaire Village contre Village. Tout ce monde s'amaſſe dans vne Cabane, & ſe range ſur des perches dreſſées iuſques au haut, de part & d'autre. On y apporte le malade dans vne couuerture, & celuy du Village, qui doit remuer le plat ; (car il n'y en a qu'vn de chaque coſté établi pour cet effet) celuy là diſ-ie marche apres, la teſte & le viſage enueloppé de ſa robe. On parie fort & ferme de part & d'autre. Quãd celuy de la partie aduerſe tient le plat, ils crient à pleine teſte *achinc*, *achinc*, *achinc*, trois, trois, trois, ou bien *ioio*, *ioio*, *ioio*, ſouhaittans qu'il n'amene que trois blancs ou trois noirs. Vous en euſſiez veu cét hyuer vne bonne troupe s'en retourner d'icy à leurs Villages, ayans perdu leurs chauſſes

en vne ſaiſon, où il y auoit prés de trois pieds de neige, auſſi gaillards neantmoins en apparence que s'ils euſſent gagné. Ce que ie trouue de plus remarquable en ce point, c'eſt la diſpoſition qu'ils y apportent. Il s'en trouue qui ieuſnent pluſieurs iours auparauant que de iouër: la veille ils s'aſſemblent tous dans vne Cabane, & font feſtin pour cognoiſtre quelle ſera l'iſſuë du ieu. Celuy qui eſt choiſi pour tenir le plat, prend les noyaux, & les met indifferemment dans vn plat, & le couure, en ſorte que perſonne n'y puiſſe mettre la main; cela faict on chante; la chanſon acheuée, on découure le plat, & les noyaux ſe trouuent ou tous blancs, ou tous noirs. Là deſſus ie demanday à vn Sauuage, ſi ceux contre leſquels ils deuoient iouër, ne faiſoient pas le meſme de leur coſté, & s'ils ne pouuoient pas rencontrer les noyaux en meſme eſtat; il me dit qu'ouy; & cependant luy diſ-ie, tous ne peuuent pas gagner; à cela il ne ſceut que répondre. Il m'apprit encor deux choſes remarquables: premierement qu'on choiſiſſoit pour manier le plat, quelqu'vn qui auoit ſongé qu'il gagneroit, ou qui auoit vn ſort; au reſte ceux qui en ont pour quoy que ce ſoit, ne s'en cachent point, &

le portent par tout auec eux; nous en auõs, dit-on, vn dans noſtre Village, qui frotte les noyaux d'vn certain onguent, & ne manque quaſi iamais de gagner. Secondement qu'en faiſant l'eſſay, quelques vns des noyaux diſparoiſſoient, & ſe retrouuoient quelque temps apres dans le plat auec les autres.

Parmy toutes ces niaiſeries ie n'oſerois dire les infamies & lubricitez, que le Diable y fait gliſſer, leur faiſant voir en ſonge, qu'ils ne ſçauroient guerir, qu'en ſe veautrant dans toute ſorte d'ordures. Celuy qui nous a ſauuez par le ſang de l'Agneau immaculé, y veüille remedier au pluſtoſt, acceptant pour cet effect, ſi beſoin eſt, nos ames & nos vies, que nous luy offrons de tres-bon cœur, pour le ſalut de ces Peuples, & la remiſſion de nos pechez.

CHAPITRE V.

S'il y a des Sorciers aux Hurons.

EN voicy quelques coniectures; les plus ſages en iugeront. Premierement ce Peuple n'eſt pas ſi hebeté, qu'il ne cherche & ne reconnoiſſe quelque choſe de releué

au deſſus des ſens : & d'ailleurs ſa vie licentieuſe & ſes débordemens l'empeſchans de rencontrer Dieu ; il eſt bien facile au Diable de s'ingerer & luy offrir ſon ſeruice, dans les neceſſitez preſſantes où il le void, ſe faiſant payer d'vn culte qui ne luy eſt pas deub, & ſe familiariſant à quelques eſprits plus ſubtils, qui le mettent en credit auprés de ces pauures gens.

2. Vous ne voyez icy rien de plus frequent que les ſorts ; les enfans en heritent de leurs peres, s'ils ont eſté trouuez bons, & ils ne s'en cachent point, comme ie viens de dire. Nous auons vn Sauuage en noſtre Village, ſurnommé le *Peſcheur*, pour l'heur qu'il a à peſcher ; cét homme attribuë tout ſon bien aux cendres d'vn certain petit oyſeau qu'on appelle *Obguione* ; qui penetre, à l'entendre dire, les troncs des arbres ſans reſiſtance. Allant à la peſche il demeſle auec vn peu d'eau ſes cendres, & en ayant frotté ſon rets, il s'aſſeure, que le poiſſon donnera dedans en abondance ; en effect il en a acquis le renom.

3. Il y a parmy ce Peuple des hommes qui font eſtat de commander aux pluyes & aux vents ; d'autres, de predire les choſes à venir ; d'autres, de trouuer celles qui ſont

perduës; d'autres finalement de rendre la ſanté aux malades, & ce auec des remedes, qui n'ont aucun rapport aux maladies. Qu'ils ayent ces dons de Dieu, perſonne, à mon aduis, ne l'oſera dire. Que tout leur faict ſoit tromperie ou imagination, cela ne s'accorde gueres bien auec le credit qu'ils ont acquis, & le long-temps qu'il y a qu'ils font cette profeſſion. Quel moyen que leurs fourbes n'euſſent point eſté découuertes depuis tant d'années, ou que leur meſtier euſt eſté ſi bien accredité, & ſi bien recompenſé de tout temps, s'il n'euſt iamais reüſſy que par pure fantaiſie. Perſone n'oſe leur contredire; ils ſont continuellement en feſtins, qui ſe font par leur ordonnance. Il y a donc quelque apparence, que le Diable leur tient la main par fois, & s'ouure à eux pour quelque profit temporel, & pour leur damnation eternelle. Voyons-en quelques exemples. *Onditachiaé* eſt renommé en la Nation du Petun, comme vn Iuppin parmy les Payens iadis, pour auoir en main les pluyes & les vents, & le tonnerre. Ce tonnerre, à ſon conte, eſt vn homme ſemblable à vn coq-d'Inde; le Ciel eſt ſon Palais, il ſe retire là quand l'air eſt ſerain; il en deſcend & vient ſur terre faire ſa proui-

ſion de couleuures & de ſerpens, & de tout ce qu'ils appellent *Oki*, quand les nuës grondent; les éclairs ſe font à meſure qu'il étend ou replie ſes aiſles. Que ſi le tintamarre eſt vn peu plus grand, ce ſont ſes petits qui l'accompagnent, & l'aydent à bruire du mieux qu'ils peuuent. Oppoſant à celuy qui m'en faiſoit le conte, d'où venoit donc la ſeichereſſe; il me repartit qu'elle venoit des chenilles, ſur leſquelles *Ondiaachiaé*, n'a point de pouuoir. Et luy demandant pourquoy le tonnerre tomboit ſur les arbres; c'eſt là, dit-il, qu'il fait ſes prouiſions. Pourquoy bruſle-il les Cabanes, pourquoy tuë il les hommes. *Chieske*; que ſçay-ie, me dit-il, c'eſt leur refrain quand ils demeurent courts. Pour la prediction du futur, mais qui n'eſt gueres eſloigné ny difficile à connoiſtre en ces cauſes, Louys de ſaincte Foy m'a aſſeuré, qu'allant à la guerre, vn de ces Iongleurs, leur predit à poinct nommé la rencontre des Iroquois, au ſortir de la Suerie. Il y a bien de la probabilité, que le Diable eſtoit en ſentinelle pour luy. I'en dirois bien d'autres qui à la verité ſe ſont trouuées fauſſes, & ſur leſquelles vn bon vieillard me rauit il y a quelque temps. *Ah*, dit-il, *il y a vn plus grand Maiſtre*

que luy; il parloit d'vn certain faux Prophete, qui s'eſtoit trompé en ſon calcul. N'eſtoit-ce pas bien dit pour vn Sauuage? & n'y a-il pas en cela dequoy eſperer quelque choſe de ce que nous cherchons icy.

Les plus fameux d'entre ces Sorciers ou Trompeurs ſont les *Arendyane*, qui ſe meſlent de dire à vn malade le poinct & la qualité de ſa maladie, apres vn feſtin ou vne Suerie, & le laiſſent là. Il eſt vray que quelques-vns ordonnent, qui de faire feſtin d'vn chien, qui de faire croſſer, ou ioüer au plat, qui de dormir ſur vne telle & telle peau, & autres extrauagances niaiſes ou diaboliques; qui vn vomitoire, pour faire ſortir le ſort s'il y en a; comme ie veis moy-meſme eſtant à la Rochelle vne pauure femme, qui ietta vn charbon gros d'vn poulce, apres quelques priſes d'eau; & vn Sauuage m'a aſſeuré auoir veu ſortir du ſable de toutes les parties du corps d'vne autre qui eſtoit ethique, apres que ſon *Arendyane* l'eut ſecoüée comme on feroit vn crible. Autrefois ces offices d'*Arendyane* eſtoient à plus haut prix qu'à preſent; ils les ont à cette heure à force de feſtins. Vn temps fut, qu'il falloit ieuſner les trente iours entiers dans vne Cabane à l'eſcart,

ſans que perſonne en approchaſt, qu'vn ſeruiteur, qui pour eſtre digne d'y porter du bois, s'y diſpoſoit luy-meſme en ieuſnant. Les honneurs & les émoluments en ſont touſiours grands. Ces pauures gens n'ayans rien de plus cher que cette vie, faute d'en connoiſtre vne meilleure, mettent tout à cela, au recouurement de leur ſanté, & à qui fait mine de les ayder. Il nous ferment quelquefois la bouche, lors que nous les voulons deſabuſer ſur ces charlatanneries, diſans, gueriſſez-nous donc. Si quelque ſage & vertueux Medecin vouloit venir icy, il y feroit de belles cures pour les ames, en ſoulageant les corps; & ie m'aſſeure que Dieu prendroit plaiſir vn iour de luy dire comme à Abraham. *Ego ero merces tua magna nimis*. les miracles de la nature ſont de grandes diſpoſitions à ceux de la grace, quand il plaiſt à l'Autheur des vns & des autres, de s'en ſeruir.

Ie laiſſe à part vne infinité d'autres remarques ſur ce ſujet, pour raconter vne partie de ce qui a tenu vn mois entier tout ce pays en haleine. Vn Sauuage nommé *Ihongsaha* ſongea vne nuict qu'il deuiendroit *Arendiane*, c'eſt à dire maiſtre Sorcier, pourueu qu'il ieunaſt trente iours ſans manger.

Le lendemain à ſon réueil il trouua cette qualité ſi honorable & ſi aduantageuſe qu'il ſe reſolut de garder ce ieuſne tres-eſtroictement. Sur ces entrefaites on l'inuite à vn feſtin d'*Astaerohi*: il y en a peu qui ſçachent chanter au gré de ce Demon; cettuicy eſt vn des Maiſtres. Il ſe laiſſe enfin emporter, & y mangea ſi bien, & y chanta auec telle contention, qu'il en ſortit la ceruelle en écharpe; le voila en meſme temps la tortuë, ou pour mieux dire la marote à la main, en la ſaiſon la plus faſcheuſe de l'hyuer, en l'eſtat qu'il eſtoit ſorty du ventre de ſa mere, il court par les neiges, & chante nuict & iour; le lendemain, c'eſtoit le vingt-huictiéme de Ianuier, il alla au village d'*Ienrio*, où on luy fit trois ou quatre feſtins pour ſa ſanté, & en retourna auſſi fol qu'il y eſtoit allé: Quelques Sauuages diſoient que nous eſtions cauſes de tout cela, mais les plus ſages remarquerent qu'il s'eſtoit mocqué lors qu'expliquant les Commandemens de Dieu, i'auois condamné l'*Astaerohi*, & attribuerens ſa folie à vne punition diuine.

La nuict du trente-vn, il ſongea qu'il luy falloit vn Canot, huict Caſtors, deux Rays, ſix vingts œufs de Mauue, vne Tortuë, &

vn homme qui l'adoptaſt pour ſon fils ; ie vous prie queile chimere, & cependant on luy doit faire comme vn cataplaſme de tout cela pour luy guerir la ceruelle. De fait il n'a pas pluſtoſt fait recit de ſon ſonge, que les anciens du village s'aſſemblent pour aduiſer là deſſus ; ils ſe mettent en peine de luy trouuer ce qu'il auoit demandé auec autant de ſoin & d'empreſſement que s'il euſt eſté queſtion de la conſeruation de tout le Pays ; le pere du Capitaine le prit pour ſon fils, & tout ce qu'il auoit ſongé luy fut liuré le meſme iour ; pour les œufs de Mauue, ils furent changez en autant de petits pains qui donnerent de l'exercice à toutes les femmes du village. Le feſtin ſe fit ſur le ſoir, & tout cela ſans effect : le Diable n'auoit pas encor tout.

Le premier de Feurier on le danſa derechef, i'euſſe ſouhaitté que pluſieurs Chreſtiens euſſent aſſiſté à ce ſpectacle, ie ne doute point qu'ils n'euſſent honte d'eux-meſmes, voyans combien ils ſymboliſent auec ces Peuples dans leurs folies du carnaual, ils ſe traueſtirent & ſe déguiſerent, non à la verité ſi richement, mais à peu prés auſſi ridiculement qu'on fait ailleurs.

Vous en euſſiez veu les vns auec vn ſac

en la teſte, percé ſeulement aux yeux, les autres en auoient vn plein de paille à l'entour du ventre pour contrefaire les femmes groſſes. Pluſieurs eſtoient nuds comme la main, blanchis par tout le corps, noirs par le viſage comme des Diables, des plumes ou des cornes à la teſte; les autres barboüillez de rouge, de noir, & de blanc; enfin chacun ſe para auec le plus d'extrauagance qu'il peut pour danſer ce Balet, & contribuer quelque choſe à la ſanté du malade. Mais ie m'oublios d'vne circonſtance notable, les bruits de guerre eſtoient grands, ils eſtoient dans des alarmes continuelles, on attendoit l'Ennemy à toute heure, on auoit inuité toute la ieuneſſe à ſe tranſporter au village d'*Angoiens*, pour trauailler à vne palliſſade de pieux qui n'eſtoit qu'à demy faite; le Capitaine eut beau crier à pleine teſte *enonſ eienti ecoarhakhion*, ieunes gens allons, perſonne ne s'en remua, aymans mieux eſcouter ce fol, & executer toutes ſes volontez; cette medecine n'opera pas plus que les precedentes.

Apres auoir ieuſné dix-huit iours, ſans manger ce dit-on que du petun, il me vint voir, ie luy donnay ſept ou huit raiſins, il me remercia, & me dit qu'il en mangeroit

vn tous les iours, ce n'eſtoit pas pour rompre ſon ieuſne. Le quatorziéme de Feurier faiſant la ronde par les Cabanes à ſon ordinaire, il trouua qu'on preparoit vn feſtin, & alors, Ce ſera moy, dit-il, qui feray feſtin, ie veux que ce ſoit icy mon feſtin, & en meſme temps il prend des raquettes, & s'en va luy meſme pour inuiter ceux des Villages circonuoiſins : mais il y a bien de l'apparence qu'il ne fut pas pluſtoſt en campagne, qu'il s'oublia de ſon deſſein, car il ne retourna que prés de deux fois vingt-quatre heures apres, & fit, où il ſe trouua, ſept ou huit feſtins pour vn. Il luy arriua dit-on en cette courſe trois choſes memorables. La premiere, qu'il n'enfonça point du tout dans les neiges, quoy qu'elles fuſſent de trois pieds de haut. La ſeconde, qu'il ſe ietta du haut d'vne groſſe roche ſans ſe bleſſer. La troiſiéme, qu'eſtant de retour il ne parut non plus mouillé, & ſes ſouliers auſſi ſecs, que s'il n'euſt pas mis le pied hors la Cabane : celuy qui nous racontoit cecy, adiouſta qu'il ne falloit pas s'en eſtonner, qu'vn Diable le conduiſoit. Sur la fin de ſa maladie il me fit prier de l'aller voir ; ie le trouuay en apparence en aſſez bon ſens ; il me raconta le progrés, & la cauſe de ſa ma-

ladie, qu'il attribuoit à la rupture de ſon ieuſne, & me dit qu'il eſtoit reſolu d'aller iuſques au bout, c'eſt à dire iuſques au terme que ſon ſonge luy auoit ordonné. Vn autre iour il nous vint viſiter, & nous dit, que c'eſtoit tout de bon qu'il eſtoit deuenu *oki*, c'eſt à dire Demon, c'eſtoit bien encherir par deſſus la qualité de Sorcier, à laquelle ſeulement il aſpiroit, toutefois il n'eſtoit pas hors de ſa folie; il luy fallut encor reſuer vne bonne fois pour en ſortir; il ſongea donc qu'il n'y auoit qu'vne certaine ſorte de danſe, qui luy peuſt rendre tout à fait la ſanté. Ils l'appellent *akhrendoiaen*, d'autant que ceux qui ſont de cette danſe, s'entredonnent du poiſon; elle n'auoit iamais eſté pratiquée parmy cette Nation des Ours: la ſaiſon eſtoit fort faſcheuſe, la troupe eſtoit grande, & ne pouuoit qu'apporter beaucoup de deſordre dans vn petit Village; on ne s'arreſta point à toutes ces conſiderations. Voila incontinent des courriers en campagne, quinze iours ſe paſſent à les aſſembler; la bande eſtoit compoſée d'enuiron quatre-vingts perſonnes, il y auoit ſix femmes; ils ſe mettent en chemin ſans delay; il faut remarquer icy qu'ils eſtiment que le ieuſne leur rend la veuë perçante à

merueille, & leur donne des yeux capables de voir les choſes abſentes & les plus éloignées, n'eſt ce pas renuerſer toute l'Eſcole, qui tient, ce me ſemble, que rien n'affoiblit tant la veuë, que le ieuſne exceſſif; quoy que c'en ſoit, il y a bien de l'apparence que noſtre fol n'auoit pas encor aſſez ieuſné, car ſa veuë le trompa bien fort, & commença fort mal pour ſe mettre en credit de Prophete. La troupe n'eſtoit pas partie, qu'il la faiſoit à deux lieuës du Village.

Or eſtans arriuez enuiron à la portée d'vn mouſquet, ils s'arreſterent & ſe mirent à chanter; ceux du Village leur répondirent. Dés le ſoir meſme de leur arriuée ils danſerent, pour prendre cognoiſſance de la maladie, le malade eſtoit au milieu de la Cabane ſur vne natte; la danſe finie, parce qu'il eſtoit tombé à la renuerſe, & auoit vomy, ils le declarerent tout à fait de la Confrairie des fols, & en vinrent au remede qui leur eſt ordinaire en cette maladie, & qui ſeroit capable de les faire paſſer pour tels, quand ils ſeroient les plus ſages du monde. C'eſt la danſe qu'ils appellent *Otakrendoiae*, les Confreres *Atirenda*. I'en décrirois les particularitez, ſi ie n'auois peur d'eſtre trop long. Ce ſera pour vne autre fois, ſi i'ap-

prends qu'on deſire les ſçauoir. Suffit pour le preſent de dire en general, que iamais les Bacchantes forcenées du temps paſſé ne firent rien de plus furieux en leurs orgyes. C'eſt icy à ſ'entretuer, diſent-ils, par des ſorts qu'ils s'entreiettent, dont la compoſition eſt d'ongles d'Ours, de dents de Loup, d'ergots d'Aigles, de certaines pierres, & de nerfs de Chien. C'eſt à rendre du ſang par la bouche, & par les narines, ou pluſtoſt d'vne poudre rouge qu'ils prennent ſubtilement, eſtans tombez ſous le ſort, & bleſſez. Et dix mille autres ſottiſes que ie laiſſe volontiers. Le plus grand mal eſt, que ces malheureux ſous pretexte de charité vangent ſouuent leurs iniures, & donnent à deſſein vn boucon à leurs malades au lieu de medecine. Ce qui y eſt de plus remarquable, eſt l'experience qu'ils ont pour guerir les ruptures, à quoy s'entendent auſſi pluſieurs autres en ces quartiers. La ſuperſtition la plus notoire eſt, que leurs drogues & leurs onguens ſe plaiſent, à leur dire, au ſilẽce & aux tenebres. S'ils ſont recogneus, ou ſi leur ſecret eſt découuert, il eſt ſans ſuccez. L'origine de toute cette folie vient d'vn nommé *Oatarra*, ou d'vne petite idole en forme d'vne poupée, qu'il demanda

da, pour ſa gueriſon à vne douzaine d'Enchanteurs qui l'eſtoient venus voir, & laquelle ayant mis en ſon ſac de Petun, elle ſe remua là dedans, ordonna les banquets, & autres ceremonies de la danſe, à ce qu'ils cõtent. Certes, voila biẽ des ſornettes, & i'ay bien peur qu'il n'y ait quelque choſe de plus noir & de plus caché.

CHAPITRE VI.

De la police des Hurons, & de leur gouuernement.

IE ne pretends pas icy mettre nos Sauuages en parallele auec les Chinois, Iaponnois, & autres Nations parfaitement ciuiliſées; mais ſeulement les tirer de la condition des beſtes, où l'opinion de quelques-vns les a reduits, leur donner rang parmy les hommes, & faire paroiſtre qu'il y a meſme parmy eux quelque eſpece de vie Politique & Ciuile. C'eſt déja beaucoup à mon aduis de dire qu'ils viuent aſſemblez dans des Villages, quelquefois iuſques à cinquante, ſoixante, & cent Cabanes, c'eſt à dire trois cens &

quatre cens ménages; qu'ils cultiuent des champs, dont ils tirent à ſuffiſance pour leur nourriture de toute l'année, & qu'ils s'entretiennent en paix & amitié les vns auec les autres. Il eſt vray que ie ne penſe pas qu'il y ayt peut-eſtre Nation ſouz le ciel plus recõmandable en ce point qu'eſt la Nation des Ours; oſtez quelques mauuais eſprits qui ſe rencontrent quaſi par tout, ils ont vne douceur, & vne affabilité quaſi incroyable pour des Sauuages; ils ne ſe picquent pas aiſément: & encor s'ils croyent auoir receu quelque tort de quelqu'vn, ils diſſimulent ſouuent le reſſentiment qu'ils en ont; au moins en troue-on icy fort peu qui s'échapent en public pour la colere, & la vengeance. Ils ſe maintiennent dans cette ſi parfaite intelligence par les frequentes viſites, les ſecours qu'ils ſe donnent mutuellement dans leurs maladies, par les feſtins, & les alliances, ſi leurs champs, la peſche, la chaſſe, ou la traitte ne les occupe; ils ſont moins en leurs Cabanes que chez leurs amis; s'ils tombent malades, & qu'ils deſirent quelque choſe pour leur ſanté, c'eſt à qui ſe monſtrera le plus obligeant. S'ils ont vn bon morceau, ie l'ay déja dit, ils

en font feſtin à leurs amis, & ne le mangét quaſi iamais en leur particulier. Dans leurs mariages il y a cecy de remarquable, qu'ils ne ſe marient iamais dans la parenté en quelque degré que ce ſoit ou direct, ou collateral, mais font touſiours de nouuelles alliances, ce qui n'eſt pas vn petit auantage pour maintenir l'amitié. Dauantage en cette frequentatiõ ſi ordinaire, comme ils ont la plus part l'eſprit aſſez bon, ils s'éueillent & ſe façonnent merueilleuſement; de ſorte qu'il n'y en a quaſi point qui ne ſoit capable d'entretien, & ne raiſonne fort bien, & en bons termes, ſur les choſes dont il a la cognoiſſance: ce qui les forme encor dans le diſcours ſont les conſeils qui ſe tiennent quaſi tous les iours dans les Villages en toutes occurrences: & quoy que les anciens y tiennent le haut bout, & que ce ſoit de leur iugement que dépende la deciſion des affaires, neantmoins s'y trouue qui veut, & chacun a droit d'y dire ſon aduis. Adioûtez meſme que l'honneſteté, la courtoiſie & la ciuilité, qui eſt comme la fleur & l'aggréement de la conuerſation ordinaire & humaine, ne laiſſe pas encor de ſe remarquer parmy ces Peuples; ils

appellent vn homme ciuil *Aiendaȣasti.* A la verité vous n'y voyez pas tous ces baiſe-mains, ces complimens, & ces vaines offres de ſeruice, qui ne paſſent pas le bout des léures; mais neantmoins ils ſe rendent de certains deuoirs les vns aux autres, & gardent par bien-ſceance de certaines couſtumes en leurs viſites, dãſes, & feſtins, auſquelles ſi quelqu'vn auoit manqué, il ne manqueroit pas d'eſtre releué ſur l'heure; & s'il faiſoit ſouuent de ſemblables pas de clere, il paſſeroit bien toſt en prouerbe par le village, & perdroit tout à fait ſon credit. A la rencontre pour toute ſaluade, ils s'appellent chacun de leur nom, ou diſent mon amy, mon camarade, mon oncle, ſi c'eſt vn ancien. Si vn Sauuage ſe trouue en voſtre Cabane lors que vous mangez, & que vous luy preſentiez voſtre plat, n'y ayant encor guieres touché, il ſe contentera d'en gouſter, & vous le rendra. Que ſi vous luy preſentez vn plat en particulier, il n'y portera pas la main qu'il n'en ait fait part à ſes compagnons; & ceux-cy ſe contentent d'ordinaire d'en prendre vne cuillerée. Ce ſont petites choſes à la verité, mais qui monſtrent neantmoins que ces Peu-

ples ne ſont pas tout à fait ſi rudes & mal polis que quelqu'vn ſe pourroit bien figurer. En outre, ſi les loix ſont comme la maiſtreſſe rouë qui regle les Communautez, ou pour mieux dire l'ame des Republiques : il me ſemble que i'ay droit, eu égard à cette ſi parfaite intelligence qu'ils ont entr'eux, de maintenir qu'ils ne ſont pas ſansloix. Ils puniſſent les meurtriers, les larrons, les traiſtres, & les Sorciers : & pour les meurtriers quoy qu'ils ne tiennent pas la ſeuerité que faiſoient iadis leurs anceſtres, neantmoins le peu de deſordre qu'il y a en ce point, me fait iuger que leur procedure n'eſt guieres moins efficace qu'eſt ailleurs le ſupplice de la mort : car les parens du defunct ne pourſuiuent pas ſeulement celuy qui a fait le meurtre, mais s'addreſſent à tout le Village, qui en doit faire raiſon, & fournir au pluſtoſt pour cét effet iuſques à ſoixante preſens, dont les moindres doiuent eſtre de la valeur d'vne robbe neufue de Caſtor : le Capitaine les preſente luy meſme en perſonne, & fait vne longue harangue à chaque preſent qu'il offre ; de façon que les iournées entieres ſe paſſent quelquefois dans cette cere-

monie. Il y a de deux ſortes de preſens, les vns, tels que ſont les neuf premiers qu'ils appellent *andaonhaan*, ſe mettent entre les mains des parens, pour faire la paix, & oſter de leur cœur toute l'aigreur, & les deſirs de vengeance, qu'ils pourroient auoir contre la perſonne du meurtrier: les autres ſe mettent ſur vne perche, qui eſt étẽduë au deſſus de la teſte du mort, & les appellẽt *Andaerraehaans*; c'eſt à dire qui ſe mettent ſur la perche. Or chacun de ces preſens a ſon nom particulier. Voicy ceux des neuf premiers, qui ſont les plus conſiderables, & quelque fois chacun de mille grains de Pourcelaine. Le Capitaine parlant, & hauſſant ſa voix au nom du coulpable, & tenant en ſa main le premier preſent, comme ſi la hache eſtoit encor dans la playe du mort, *condagee onſahachstagas*; voila, dit-il, dequoy il retire la hache de la playe, & la fait tomber des mains de celuy qui voudroit venger cette iniure. Au ſecond preſent, *condayee oſcotageanon*; voila dequoy il eſſuie le ſang de la playe de ſa teſte: par ces deux preſens il témoigne le regret qu'il a de l'auoir tué, & qu'il ſeroit tout preſt de luy rendre la vie s'il eſtoit poſſi-

ble. Toutefois comme ſi le coup auoit reially ſur la Patrie, & comme ſi le Païs auoit receu la plus grande playe; il adiouſte au troiſiéme preſent, en diſant *condayee onſahondechari*; voila pour remettre le Païs en eſtat, *condayee onſahondaronti, etotonhsentſiai*; voila pour mettre vne pierre deſſus l'ouuerture & la diuiſion de la terre, qui s'eſtoit faite par ce meurtre. Les metaphores ſont grandement en vſage parmy ces Peuples, ſi vous ne vous y faites, vous n'entendez rien dans leurs conſeils, où ils ne parlent quaſi que par metaphores. Ils pretendẽt par ce preſent reünir les cœurs & les volontez, & meſmes les Villages entiers, qui auoient eſté comme diuiſez. Car ce n'eſt pas icy comme en France & ailleurs, où le public & toute vne ville entiere n'épouſe pas ordinairement la querelle d'vn particulier. Icy vous n'y ſçauriez outrager qui que ce ſoit, que tout le Païs ne s'en reſſente, & ne ſe porte contre vous, & meſme contre tout vn Village; c'eſt de là que naiſſent les guerres, & c'eſt vn ſujet plus que ſuffiſant de prendre les armes contre quelque Village, quand il refuſe de ſatisfaire par les preſens ordonnez

pour celuy qui vous auroit tué quelqu'vn des voſtres. Le cinquiéme ſe fait pour applanir les chemins, & en oſter les broſſailles, *condayee onſa hannonkiai*, c'eſt à dire afin qu'on puiſſe aller doreſnauant en toute ſeureté par les chemins, & de Village en Village. Les quatre autres s'adreſſent immediatement aux parẽs, pour les conſoler en leur affliction, & eſſuyer leurs larmes, *condayee onſa hoheronti*; voila, dit-il, pour luy donner à petuner, parlant de ſon pere, de ſa mere, ou de celuy qui ſeroit pour venger ſa mort; ils ont cette creance qu'il n'y a rien ſi propre que le Petun pour appaiſer les paſſions; c'eſt pourquoy ils ne ſe trouuent iamais aux conſeils que la pippe ou calumet à la bouche; cette fumée qu'ils prennent leur donne, diſent-ils, de l'eſprit, & leur fait voir clair dans les affaires les plus embroüillées. Auſſi en ſuitte de ce preſent on en fait vn autre pour remettre tout à fait l'eſprit à la perſonne offenſée, *condayee onſa hondionroenkhra*. Le huictieſme eſt pour donner vn breuuage à la mere du defunct, & la guerir comme eſtant griefuement malade à l'occaſion de la mort de ſon fils, *condayee onſa aseannonesa*

d'ocgeton. Enfin le neufiéme eſt, comme pour luy mettre, & étendre vne natte, ſur laquelle elle ſe repoſe, & ſe couche durant le temps de ſon deüil, *condayee onſa hohiendaen.* Voila les principaux preſens, les autres ſont comme vn ſurcroiſt de conſolation, & repreſentent toutes les choſes dont ſe ſeruoit le mort pendant ſa vie; l'vn s'appellera ſa robbe, l'autre ſon collier, l'autre ſon Canot, l'autre ſon auiron, ſa rets, ſon arc, ſes fleches, & ainſi des autres. Apres cela, les parẽs du defunt ſe tiennẽt plainemẽt ſatisfaits. Autrefois les parties ne s'accordoient pas ſi aiſémẽt, & à ſi peu de frais: car outre que le public payoit tous ces preſens, la perſonne coupable eſtoit obligée de ſubir vne honte, & vne peine que quelques-vns n'eſtimeroient peut eſtre gueres moins inſupportable que la mort meſme. On étendoit le mort ſur des perches, & le meurtrier eſtoit contraint de ſe tenir deſſous, & receuoir deſſus ſoy le pus qui alloit dégoutant de ce cadaure; on luy metoit aupres de luy vn plat pour ſon manger, qui eſtoit incontinent plein de l'ordure & du ſang pourry qui peu à peu en tomboit, & pour obtenir ſeulemẽt que le plat fuſt tãt

ſoit peu reculé, il luy en couſtoit vn preſent de ſept cens grains de Pourcelaine, qu'ils appelloient *haſſaendiſta*; pour luy il demeuroit en cét eſtat tant & ſi long temps qu'il plaiſoit aux parens du defunct; & encore apres cela pour en ſortir luy falloit-il faire vn riche preſent qu'ils appelloient *akhiataendiſta*. Que ſi les parens du mort ſe vengeoient de cette iniure, par la mort de celuy qui auoit fait le coup, toute la peine retomboit de leur coſté; c'eſtoit auſſi à eux à faire des preſens à ceux meſmes qui auoient tué les premiers, ſans que ceux cy fuſſent obligez à aucune ſatisfaction, pour montrer combien ils eſtiment que la vengeance eſt deteſtable, puis que les crimes les plus noirs, tel qu'eſt le meurtre, ne paroiſſent quaſi rien en ſa preſence, qu'elle les abolit, & attire deſſus ſoy toute la peine qu'ils meritent. Voila pour ce qui eſt du meurtre: les bleſſeures à ſang ne ſe gueriſſent auſſi qu'à force de preſens, de colliers, de haches, ſelon que la playe eſt plus ou moins notable.

Ils puniſſent auſſi ſeuerement les Sorciers, c'eſt à dire, ceux qui ſe meſlent d'empoiſonner, & faire mourir par ſort;

& cette peine eſt authoriſée du conſentement de tout le Païs ; de ſorte que quiconque les prend ſur le fait, il a tout droit de leur fendre la teſte, & d'en défaire le Païs, ſans crainte d'en eſtre recherché, ou obligé de faire aucune ſatisfaction.

Pour les larrons, quoy que le Païs en ſoit remply, ils ne ſont pas pourtant tolerez ; ſi vous trouuez quelqu'vn ſaiſi de quelque choſe qui vous appartienne, vous pouuez en bonne conſcience ioüer au Roy dépoüillé, & prendre ce qui eſt voſtre, & auec cela le mettre nud comme la main ; ſi c'eſt à la peſche, luy enleuer ſon Canot, ſes rets, ſon poiſſon, ſa robbe, tout ce qu'il a : il eſt vray qu'en cette occaſion le plus fort l'emporte : tant y a que voila la couſtume du Païs, qui ne laiſſe pas d'en tenir pluſieurs en leur deuoir.

Or s'ils ont quelque eſpece de Loix qui les maintiennent entre eux, il y a auſſi quelque ordre eſtably pour ce qui regarde les Peuples eſtrangers : & premierement pour le commerce ; pluſieurs familles ont leurs traittes particulieres, & celuy-là eſt cenſé Maiſtre d'vne traitte qui en a fait le premier la découuerte : les en-

ſans entrent dans le droict de leurs parens pour ce regard, & ceux qui portent le meſme nom; perſonne n'y va ſans ſon congé, qui ne ſe donne qu'à force de preſens; il en aſſocie tant & ſi peu qu'il veut; s'il a beaucoup de marchandiſe c'eſt ſon aduantage d'y aller en fort petite compagnie, car ainſi il enleue tout ce qu'il veut dans le Païs: c'eſt en cecy que conſiſte le plus beau de leurs richeſſes. Que ſi quelqu'vn eſtoit ſi hardy que d'aller à vne traitte, ſans le congé de celuy qui en eſt le Maiſtre, il peut bien faire ſes affaires en ſecret & à la deſrobée, car s'il eſt ſurpris par le chemin, on ne luy fera pas meilleur traittement qu'à vn larron, & il ne rapportera que ſon corps à la maiſon, ou il faut qu'il ſoit en bonne compagnie: que s'il retourne bagues ſauues, on ſe contente de s'en plaindre, ſans en faire autre pourſuitte.

Dans les guerres meſmes où regne ſouuent la confuſion, ils ne laiſſent pas d'y tenir quelque ordre: ils n'en entreprennent point ſans ſuiet, & le ſuiet le plus ordinaire qu'ils ayent de prendre les armes, eſt lors que quelque Nation refuſe de ſatisfaire pour quelque mort, & de

fournir les preſens que requierent les conuentions faites entre eux; ils prennent ce refus pour vn acte d'hoſtilité, & tout le païs meſme eſpouſe cette querelle : ſur tout les parens du mort s'eſtiment obligez par honneur de s'en reſſentir, & font vne leuée pour leur courir ſus. Ie ne parle point de la conduite qu'ils tiennent en leurs guerres, & de leur diſcipline militaire, cela vient mieux à Monſieur de Champlain qui s'y eſt trouué en perſonne, & y a commandé; auſſi en a-t'il parlé amplement, & fort pertinemment, comme de tout ce qui regarde les mœurs de ces Nations barbares. Ie diray ſeulement, que ſi Dieu leur faiſoit la grace d'embraſſer la Foy, ie trouuerois à reformer en quelques vnes de leurs procedures; car premierement il y en a tel qui leuera vne trouppe de ieunes gens deliberez pluſtoſt, ce ſemble, pour venger vne querelle particuliere, & la mort d'vn amy, que pour l'honneur & la conſeruatiõ de la Patrie: & puis quand ils peuuẽt tenir quelques-vns de leurs ennemis ils les traittent auec toute la cruauté qu'ils ſe peuuent imaginer: les cinq & ſix iours ſe paſſeront quelquefois à aſſouuir leur rage, & les bruler à pe-

tit feu, & ne ſe contentent pas de luy voir la peau toute grillée, ils luy ouurent les iambes, les cuiſſes, les bras, & les parties les plus charnuës, & y fourrent des tiſons ardens, ou des haches toutes rouges; quelquefois au milieu de ces tourmens ils l'obligent à chanter; & ceux qui ont du courage le font, & vomiſſent mille imprecations contre ceux qui les tourmentent: le iour de ſa mort il faut encor qu'il paſſe par là, s'il a les forces; & quelquefois la chaudiere dans laquelle on le doit mettre boüillir ſera ſur le feu, que ce pauure miſerable chantera encore à pleine teſte. Cette inhumanité eſt tout à fait intolerable; auſſi pluſieurs ne ſe trouuent pas volontiers à ces funeſtes banquets. Apres l'auoir enfin aſſommé, s'il eſtoit vaillant homme, ils luy arrachent le cœur, le font griller ſur les charbons, & le diſtribuent en pieces à la ieuneſſe; ils eſtiment que cela les rend courageux: d'autres luy font vne incision au deſſus du col, & y font couler de ſon ſang, qui a, diſent-ils, cette vertu, que depuis qu'ils l'ont ainſi meſlé auec le leur, ils ne peuuent iamais eſtre ſurpris de l'ennemy, & ont touſiours connoiſſance de ſes approches, pour ſecrettes

qu'elles puiſſent eſtre. On le met par morceaux en la chaudiere; & quoy qu'aux autres feſtins la teſte ſoit d'vn Ours, ſoit d'vn Chien, d'vn Cerf, ou d'vn grand poiſſon eſt le morceau du Capitaine, en cetuy-cy la teſte ſe donne au plus malotru de la compagnie: en effet quelques-vns ne gouſtent de ce mets non plus que de tout le reſte du corps, qu'auec beaucoup d'horreur: il y en a qui en mangent auec plaiſir; i'ay veu des Sauuages en noſtre Cabane parler auec appetit de la chair d'vn Iroquois, & loüer ſa bonté en meſmes termes que l'on feroit la chair d'vn Cerf, ou d'vn Orignac: c'eſt eſtre bien cruel; mais nous eſperons auec l'aſſiſtance du Ciel, que la cognoiſſance du vray Dieu bannira tout à fait de ce Païs cette barbarie. Au reſte pour la garde du Païs, ils entourẽt les principaux Villages d'vne forte palliſſade de pieux, pour ſouſtenir vn ſiege: ils entretiennent des penſionnaires dans les Nations neutres, ou meſmes parmy les ennemis, par le moyen deſquels ils ſont aduertis ſouz main de toutes leurs menées: ils ſont bien ſi aduiſez & circonſpects en ce poinct, que s'il y a quelques Peuples auec leſquels ils

n'ayent pas entierement rompu, ils leur donnent en effet la liberté d'aller & venir dans le Païs; mais neantmoins pour plus grande aſſeurance on leur aſſigne des Cabanes particulieres où ils ſe doiuent rẽtirer; ſi on les trouuoit ailleurs on leur feroit vn mauuais party.

Pour ce qui regarde l'autorité de commander, voicy ce que i'en ay remarqué. Toutes les affaires des Hurons ſe rapportent à deux chefs: les vnes ſont comme les affaires d'Eſtat, ſoit qu'elles concernent ou les citoyens, ou les Eſtrangers, le public ou les particuliers du Village, pour ce qui eſt des feſtins, danſes, ieux, croſſes, & ordre des funerailles. Les autres ſont des affaires de guerre. Or il ſe trouue autant de ſortes de Capitaines que d'affaires. Dans les grãds Villages il y aura quelquefois pluſieurs Capitaines tant de la police, que de la guerre, leſquels diuiſent entre eux les familles du Village, comme en autant de Capitaineries; on y void meſme par fois des Capitaines, à qui tous ces gouuernemens ſe rapportent à cauſe de leur eſprit, faueur, richeſſes, & autres qualitez, qui les rendent conſiderables dans le Pays. Il n'y en a point, qui en vertu de leur election ſoient plus grands les vns

que

que les autres. Ceux là tiennent le premier rang, qui ſe le ſont acquis par leur eſprit, eloquence, magnificence, courage, & ſage conduite, de ſorte que les affaires du Village s'addreſſent principalement à celuy des Capitaines, qui a en luy ces qualitez; & de meſme en eſt-il des affaires de tout le Pays, où les plus grands eſprits ſont les plus grãds Capitaines, & d'ordinaire il n'y en a qu'vn qui porte le faix de tous. C'eſt en ſon nom que ſe paſſent les Traictez de Paix auec les Peuples eſtrangers; le Pays meſme porte ſon nom: & maintenant par exemple, quand on parle d'*Anenkhiondic* dans les Conſeils des Eſtrangers, on entend la Nation des Ours. Autrefois il n'y auoit que les braues hommes qui fuſſent Capitaines, & pour cela on les appelloit *Enondecha*, du meſme nom qu'ils appellent le Pays, Nation, terre, comme ſi vn bon Capitaine & le Pays eſtoient vne meſme choſe; mais auiourd'huy ils n'ont pas vn tel égard en l'élection de leurs Capitaines; auſſi ne leur donnent-ils plus ce nom là, quoy qu'ils l'appellent encor *atigarontas*, *atiganens*, *ondakhienhai*, les groſſes pierres, les anciens, les ſedentaires. Cependant ceux là ne laiſſent pas de tenir, comme i'ay dit, le premier rang tant dans

les affaires particulieres des Villages, que de tout le Pays, qui ſont les plus grands en merites & en eſprit. Leurs parens ſont cõme autant de Lieutenans & de Conſeillers.

Ils arriuent à ce degré d'honneur, partie par ſucceſſion, partie par élection, leurs enfans ne leur ſuccedent pas d'ordinaire, mais bien leurs neueux & petits fils. Et ceux cy encor ne viennent pas à la ſucceſſion de ces petites Royautez, comme les Dauphins en France, ou les enfans en l'heritage de leurs peres; mais entant qu'ils ont les qualitez conuenables, & qu'ils les acceptent, & ſont acceptez de tout le Pays. Il s'en trouue qui refuſent ces honneurs, tant parce qu'ils n'ont pas le diſcours en main, ny aſſez de retenuë ny de patience, que pource qu'ils ayment le repos; car ces charges ſont pluſtoſt des ſeruitudes, qu'autre choſe. Il faut qu'vn Capitaine faſſe eſtat d'eſtre quaſi touiours en campagne: ſi on tient Conſeil à cinq ou ſix lieuës pour les affaires de tout le Pays, Hyuer ou Eſté en quelque ſaiſon que ce ſoit il faut marcher: s'il ſe fait vne Aſſemblée dans le Village, c'eſt en la Cabane du Capitaine: s'il y a quelque choſe à publier, c'eſt à luy à le faire; & puis le peu d'authorité qu'il a d'ordinaire ſur ſes ſuiets, n'eſt pas

vn puiſſant attrait pour accepter ceſte charge. Ces Capitaines icy ne gouuernent pas leurs ſuiets par voye d'empire, & de puiſſance abſoluë; ils n'ont point de force en main, pour les ranger à leur deuoir. Leur gouuernement n'eſt que ciuil, ils repreſentent ſeulement ce qu'il eſt queſtion de faire pour le bien du Village, ou de tout le Pays. Apres cela ſe remuë qui veut. Il y en a neantmoins, qui ſçauent bien ſe faire obeyr, principalement quand ils ont l'affection de leurs ſuiets. Quelques vns ſont auſſi reculez de ces charges, pour la memoire de leurs anceſtres qui ont déſeruy la Patrie. Que s'ils y ſont receus, c'eſt à force de preſens, que les Anciens acceptent en leur Aſſemblée, & mettent dans les coffres du Public. Tous les ans enuiron le Printemps ſe font ces reſurrections de Capitaines, ſi quelques cas particuliers ne retardent ou n'aduancent l'affaire. Ie demanderois volontiers icy à ceux qui ont peu d'opinion de nos Sauuages, ce qu'il leur ſemble de cette conduite.

Mais en preuue de ce que ie viens de dire de l'eſprit de nos Capitaines, il faut que ie concluë ce Chapitre par vn diſcours que me fit ce Printemps vn Capitaine, nommé

Aenons, il pretendoit nous perſuader de tranſporter noſtre Cabane en ſon Village. Surquoy nous auons à loüer Dieu, de ce qu'il nous fait la grace d'eſtre aymez & recherchez dans le Pays ; c'eſt à qui nous aura en ſon Village : les *Arendoronnon* nous en ont ſouuent porté la parole, les *Altignenonghac*, & ceux du Village *Oſſoſſané*, que nous appellons la Rochelle, nous font encor plus d'inſtance : mais ſi nous auons égard aux importunitez, aſſeurément ce Capitaine l'emportera ; il y a plus de ſix mois qu'il ne nous donne aucun repos, quelque affaire du Païs qu'il nous raconte, il ne manque point d'en tirer expreſſément ou tacitement cette concluſion ; mais ſur tout à ce Printemps il a employé toute ſa Rhetorique pour nous faire dire le mot, & obtenir tout à fait noſtre conſentement. Allant donc vn iour à *Genrio*, pour aſſiſter vn de nos Chreſtiens malade à la mort, ie trouuay par le chemin vn Sauuage qui me venoit querir de la part d'*Aenons* ; ie l'allay voir apres auoir ſatisfait à noſtre malade, qui nous menoit particulierement. Il me fit ce diſcours : mais ie luy feray tort de le mettre icy, car ie ne luy donneray pas la grace qu'il auoit en la bou-

che de ce Capitaine ; n'importe, on verra touſiours ſes penſées, que i'ay rangées à mon aduis à peu prés dans leur ordre. Voicy comme il commença.

Echon, ie vous ay mandé pour ſçauoir au vray voſtre derniere reſolution : ie ne vous euſſe pas donné la peine de venir iuſques icy, n'euſt eſté que ie craignois de ne pas trouuer chez vous la commodité de vous parler : voſtre Cabane eſt touſiours pleine de tant de perſonnes qui vous viſitent, qu'il eſt quaſi impoſſible de vous y communiquer quelque choſe en particulier : & puis maintenant que nous ſommes ſur le poinct de nous aſſembler pour deliberer touchant l'eſtabliſſement d'vn nouueau Village, cette entreueuë euſt peû eſtre ſuſpecte à ceux qui deſirent vous retenir.

Les François ont touſiours eſté attachez à moy, & m'ont aymé, ie les ay auſſi touſiours aſſiſté en tout ce que i'ay peu, & n'ont pas trouué en toutes ces terres de meilleur amy que moy : ce n'a pas eſté ſans encourir l'enuie de tout le Païs, qui m'en regarde il y a long temps de mauuais œil, & a fait tout ce qu'il a peu pour me mettre mal aupres de vous ; iuſques là que, comme vous

ſçauez, on m'a imputé la mort de Bruſlé, & incontinent apres qu'il eut eſté tué, quand il fut queſtion de deſcendre à Kébec, on diſoit haut & clair que ſi i'y allois, ſans doute i'y laiſſerois la teſte : nonobſtant tout cela l'année ſuiuante (car pour cette année là i'allay en traite ailleurs) ie ne laiſſay pas de m'embarquer, & deſcendre, appuyé que i'eſtois ſur mon innocence. Au reſte ſi ce malheur me fuſt arriué, la hache eſtant leuée ſur ma teſte, i'euſſe demandé vn peu de temps pour parler, & ie croy que ie me fuſſe ſi bien iuſtifié, que i'euſſe obligé celuy qui commandoit ou de faire manifeſtement vne iniuſtice, ou me laiſſer la vie. Mais ie n'en fus pas en la peine, & ceux qui s'attendoient de me voir aſſommer furent bien eſtonnez, quand ils virent l'honneur qu'on me fit; iuſques là que quelques-vns diſoient, que puis qu'on traitoit ſi fauorablement vn meurtrier, le vray moyen de ſe faire aimer des François eſtoit de fendre la teſte à quelqu'vn. Tous ces diſcours n'ont point empeſché que mon innocence n'ait eſté touſiours au deſſus de l'enuie : quoy qu'on diſe, i'aimeray & obligeray toute ma vie les François en tout ce que ie pourray.

Echon, nous penſions que voſtre Village

deuſt nous ſuiure, & ſe ioindre à nous, maintenãt que nous sõmes ſur le poinct d'en faire vn autre ailleurs, & il n'a pas tenu à vous, les preſens que vous fiſtes l'an paſſé ſur ce ſuiet n'eſtoient que trop capables de les porter à cette reſolution; mais cependant, à ce que nous voyons, il n'en faut plus parler; c'eſt vne piece tout à fait détachée, & nagueres que i'allay chez vous pour ſçauoir voſtre reſolution, ie perdis courage, vous me reſpondiſtes ſi froidement, que ie m'eſtois comme reſolu de ne vous en plus parler.

Toutefois la choſe eſt de telle importance, tant pour vos intereſts que pour les noſtres, que i'ay iugé à propos de vous en dire mon ſentiment encore vne fois: ſi vous ne me reſpondez auiourd'huy diſtinctement, iamais plus ie ne vous en ouuriray la bouche. Nous nous aſſemblerons demain cinq Villages que nous ſommes pour conclure le deſſein que nous auons de nous vnir, & n'en faire qu'vn. Nous auons ſuiet de prendre cette reſolution, puis que ſi nous ſommes en paix cette année, nous ne pouuons manquer le Printemps ſuiuant d'auoir l'ennemy ſur les bras: nous n'en ſommes que trop bien informez; en l'eſtat que

vous nous voyez maintenant nous ſerions en peine, au moins pour nos femmes, & nos enfans, ſi la neceſſité nous contraignoit de prendre les armes: au lieu que ſi nous ſommes en vn bon Village bien fermé de pieux, noſtre ieuneſſe aura ſuiet de faire paroiſtre ſon courage, & nous mettrons nos femmes & nos enfans en aſſeurance. A cette occaſion tout le Païs iette les yeux ſur vous; nous nous eſtimerons tout à fait hors de crainte, pourueu que nous vous ayons auec nous; vous auez des armes à feu dont le ſeul bruit eſt capable de donner l'épouuante à l'ennemy, & le mettre en fuite.

Au reſte, il y va auſſi de vos intereſts; voyez en quelle peine vous eſtes au moindre bruit de guerre: & puis ſi on vous fait quelque tort, à qui aurez vous recours demeurans en ce petit Hameau où vous eſtes? Vous n'auez point là de Capitaine qui vous prenne en ſa protection, & vous faſſe faire raiſon; il n'y a perſonne qui tienne la ieuneſſe en deuoir: ſi les bleds vous manquent, qui donnera ordre qu'on vous en pouruoye, car voſtre Village n'eſt pas capable de vous en fournir à ſuffiſance, & quelle peine d'en aller vous meſmes cher-

cher ailleurs. Au lieu que ſi vous eſtes des noſtres, rien ne vous ſçauroit manquer; cõme nous vous aurons voulu auoir aupres de nous, auſſi ſerons nous obligez de vous nourrir: & au cas que l'on ſe portaſt laſchement à vous fournir voſtre prouiſion, ie vous donne parole que i'employeray tout mon credit pour repreſenter à nos gens l'obligation qu'ils vous auront, & ie ſçay bien qu'il n'y en a pas vn qui ne ſe mette incontinent en deuoir de vous ſeruir: de meſme quand il ſera queſtion de dreſſer voſtre Cabane, ie commanderay à toute la ieuneſſe de mettre la main à l'œuure, & vous vous verrez incontinent auſſi bien logez que vous pouuez ſouhaitter dans le Païs.

Il s'arreſta icy, & il me dit qu'il n'auoit pas neantmoins encor acheué, mais qu'il deſiroit auant que de paſſer outre, que ie communiquaſſe à vn de nos Peres qui eſtoit auec moy ce qu'il venoit de dire. Puis il continua en ces termes:

Echon, ie vois bien que vous m'allez dire que vous craignez d'eſtre plus éloignez du Lac que vous n'eſtes maintenant; & moy ie vous donne parole que vous n'en ſerez pas ſi éloignez que vous pourriez bien pen-

ſer; & puis quand ainſi ſeroit, dequoy vous mettez vous en peine ? Vous n'allez point à la peſche, tout le Village y ira pour vous : Vous aurez de la peine à embarquer vos paquets pour Kébec ; rien moins, il n'y aura perſonne dans le Village qui ne ſe tienne heureux de vous ſeruir en cette occaſion. Il eſt vray que vous ne ſerez pas au bord du Lac pour receuoir les paquets qu'on vous enuoyera; mais qu'importe, puis qu'on vous les apportera iuſques chez vous : & au cas que vous deſiriez vous ſeruir de ceux de la Rochelle, s'ils vous aiment, comme ils doiuent ordinairement paſſer deuant le Village que nous pretendons baſtir, ils ne vous donneront pas la peine de les aller querir à leur Village. *Echon*, voila ce que i'auois à vous dire : ie vous prie que ie ſçache maintenant voſtre derniere reſolution, afin que i'en faſſe demain le rapport au Conſeil.

Voila la harangue de ce Capitaine, qui paſſeroit, à mon aduis au iugement de pluſieurs pour vne de celles de Tite Liue, ſi le ſuiet le portoit : elle me ſembla fort perſuaſiue. En effet ie luy fis reſponſe, qu'il nous obligeoit de l'affection qu'il teſmoignoit pour nous, qu'il l'auoit aſſez faict paroi-

ſtre en pluſieurs occaſions; mais ſur tout en celle-cy: que nous eſtions tres-contens de tranſporter noſtre Cabane en ſon Village; qu'il y auoit long temps que nous en auions le deſſein; que nous ne nous eſtions arreſtez à *Thonatiria*, que comme en vn Village qui releuoit de luy, & qui ne faiſoit bande à part que pour vn temps: mais neantmoins que nous ne pouuions pas encor nous reſoudre à engager noſtre parole, que les Capitaines des cinq Villages qui ſe deuoient aſſembler ne nous promiſſent premierement au nom de tous leurs ſuiets, qu'ils ſeroient contens de receuoir la Foy, croire tout ce que nous croyons, & viure comme nous. Ie pris de là occaſion de luy repeter quelques principaux myſteres de noſtre Foy, & taſchay ſur tout de luy monſtrer quelle facilité ils deuoient auoir en ce poinct, puis que Dieu ne nous commandoit rien qui ne fuſt tres-raiſonnable, & qu'ils ne iugeaſſent eux meſmes par apres tres-aduantageux pour le Païs. Il m'écouta fort attentiuement, & me promit d'en faire fidelement ſon rapport au Conſeil, adiouſtant que pour luy il eſtoit dans la reſolution de ſe faire baptiſer, & que toute ſa Cabane auoit la meſme penſée.

Le Conſeil ſe tint quelques iours apres; ce Capitaine s'y trouua. On luy demanda quel eſtoit enfin le ſentiment & la reſolution des François. Il leur répondit, que nous faiſions quelque difficulté. Ils luy demanderent, quelle difficulté nous pouuions faire. Ils ne veulent point, dit-il, ſe mettre dans vn Village, qu'ils ne ſoient aſſeurez d'auoir affaire à des perſonnes, qui écouteront, & feront tout ce qu'ils enſeignent. A cela ils repartirent. Voila qui va bien: Nous en ſommes contens, il nous enſeignera, puis nous ferons tout ce qu'il deſirera. En effect ils creurent l'affaire ſi bien concluë, qu'ils nous vindrent dire par apres qu'ils venoient querir noſtre Cabane pour la tranſporter: mais ce ne ſera pas encor pour cette année, la feſte des Morts a trauerſé, dit-on, ce deſſein. Cependant ce Capitaine qui eſt ſi échauffé à nous auoir auec luy en ce nouueau Village, voyant que noſtre Cabane eſtoit quaſi inhabitable, & qu'il ſembloit que noſtre Village ſe vouluſt diſſiper; & craignant que nous ne priſſions party ailleurs, nous vint offrir ſa Cabane, à peine de s'incommoder, luy, & toute ſa famille. Neantmoins nous auons iugé plus à propos de paſſer encor vn

Hyuer où nous ſommes, tant pour cultiuer ces nouuelles plantes que nous y auons acquiſes à noſtre Seigneur, par le moyen du ſainct Bapteſme; que parce que nous eſperons que les Chefs de ces Villages qui pretendent de s'aſſembler, & ſont maintenant en diuiſion auec le reſte du Pays, pourront entre cy & le Printemps ſe reünir, & ainſi nous pourrons plus aiſément tourner du coſté que nous iugerons plus à propos pour la gloire de Dieu, ſans crainte d'offenſer perſonne. Ce qui nous ſeroit maintenant bien difficile en l'eſtat où ſont les affaires.

Cette reſolution priſe nous a obligez de penſer à reſtablir & accroiſtre noſtre Cabane: i'en fis ouuerture au Capitaine de noſtre Village; il aſſembla innontinent les Anciens, & leur communiqua noſtre deſſein, ils s'en furent ſi contens, qu'ils nous en vinrent faire des conioüiſſances; car ils craignoient de iour en iour que nous ne les quitaſſions.

Pour les encourager ie leur fis preſent d'vne douzaine de pains de Petun, & quelques peaux; ils me rendirent les peaux, diſant que c'eſtoit à eux à nous en donner; & que d'ailleurs ils nous auoient déja aſſez

d'obligation, que nous les obligions tous les iours à vne infinité d'occaſions; que ſi quelques-vns auoiẽt beſoin d'vn couſteau, ou d'vne alaiſne, ils n'auoient qu'à venir chez nous, & que nous les leurs donnions incontinent. Au reſte ces témoignages de bien-veillance ne furẽt pas ſeulement des paroles, ils furent ſuiuis de bons effets; ils mirent diligemment la main à l'œuure, & trauaillerẽt auec tãt d'aſſiduité, qu'ils nous dreſſerent preſque en trois iours vne nouuelle Cabane; auſſi perſõne ne s'y épargna, les vieillards y eſtoient les premiers. Quelques vns meſmes s'oublians de leur aage montoient iuſques au haut de la Cabane, les autres alloient querir & preparoient force écorces pour lier, ou trauailloient à dreſſer le bas de la Cabane.

La diligence du Capitaine empeſcha le dernier iour quatre d'entre nous de dire Meſſe; cas dés le point du iour il ſe mit en beſogne, & du haut de la Cabane où il eſtoit crioit à pleine teſte, & inuitoit au trauail toute la ieuneſſe qui n'eſtoit pas encor bien éueillée. Mais diſons vn mot de leurs Conſeils.

CHAPITRE VII.

De l'ordre que les Hurons tiennent en leurs Conſeils.

IE parleray icy principalement des Conſeils ou Aſſemblees generales, les particuliers eſtant quaſi ordonnez de meſme façon, quoy qu'auec moins d'appareil.

Ces Aſſemblées generales ſont comme les Eſtats de tout le Païs, & partant il s'en fait autant, & non plus que la neceſſité le requiert. Le lieu d'iceux eſt d'ordinaire le Village du principal Capitaine de tout le Païs: la Chambre de Conſeil eſt quelque fois la Cabane du Capitaine, parée de nattes, ou ionchées de branches de Sapin, auec diuers feux, ſuiuant la ſaiſon de l'année. Autrefois chacun y apportoit ſa buſche pour mettre au feu; maintenant cela ne ſe pratique plus, les femmes de la Cabane ſupportent cette dépenſe, elles font les feux, & ne s'y chauffent pas, ſortant dehors pour ceder la place à Meſſieurs les Cõſeillers. Quelquefois l'aſſemblée ſe fait au milieu du Village, ſi c'eſt en Eſté, &

quelquefois auſſi en l'obſcurité des foreſts à l'écart, quand les affaires demandent le ſecret : le temps eſt pluſtoſt de nuict que de iour, ils y paſſent ſouuent les nuicts entieres.

Le Chef du Conſeil eſt le Capitaine qui l'aſſemble. Les affaires s'y decident à la pluralité des voix, où l'authorité des Chefs en attire pluſieurs à leur opinion : de fait la commune façon d'opiner eſt de dire aux Anciens. *Aduiſez y vous autres, vous eſtes les Maiſtres.*

Les gages ordinaires de ces Meſſieurs ſont aſſignez ſur la force de leurs bras, ſur leur diligence & bon ménage : s'ils eſſartent mieux que les autres, s'ils chaſſent mieux, s'ils peſchent mieux ; bref s'ils ſont heureux à la traitte, ils ſont auſſi plus riches qu'eux ; ſinon ils ſont les plus neceſſiteux, ainſi comme l'experience le fait voir en quelques vns.

Leurs parties caſuelles ſont premierement les meilleurs morceaux des feſtins, où on ne manque point de les inuiter. 2. Quand quelqu'vn fait quelque preſent ils y ont la meilleure part. 3. Quand quelqu'vn ſoit Citoyen, ſoit Eſtranger, veut obtenir quelque choſe du Païs, la couſtume

me eſt de graiſſer les mains des principaux Capitaines, au branle deſquels tout le reſte ſe remuë. Ie ſuis tres aſſeuré de ce que ie viens de dire, le regret que quelques particuliers ont de ſemblables deſordres, & l'enuie meſme des autres Capitaines, qui ne ſont pas appellez au butin, en découurẽt plus qu'on ne deſireroit; ils ſe décrient les vns les autres, & le ſeul ſoupçon de ces preſents ſecrets émeut quelquefois de grands debats & diuiſions, non pas tant pour le deſir du bien public, que pour le regret de n'eſtre pas de la partie; & cette ialouſie empeſche par fois de bonnes affaires. Mais venons à l'ordre qu'ils tiennent en leurs Conſeils.

Premierement le Chef ayant déja conſulté en particulier auec les autres Capitaines & Anciens de ſon Village, & iugé que l'affaire merite vne aſſemblée publique, il enuoye conuier au Conſeil par chaque Village autant de perſonnes qu'il deſire; les Meſſagers ſont ieunes hommes volontaires, ou aucunefois vn Ancien, afin que la ſemonce ſoit plus efficace, d'autant qu'on n'adiouſte pas touſiours foy aux ieunes gens. Ces Meſſagers addreſſent leur commiſſion au principal Ca-

pitaine du Village, ou bien en ſon abſence à celuy qui le ſuit de plus prés en authorité, deſignant le iour auquel on ſe doit aſſembler. Ces ſemonces ſont des prieres, non pas des commandemens, & partant quelques-vns s'excuſent tout à fait, d'autres dilayent à partir; d'où vient que ces aſſemblées ſont quelquefois longues, car ils ne ſe mettent pas volontiers en chemin auec le mauuais temps, & certainement ils ont encor aſſez de peine de venir à beau pied par fois de dix & douze lieuës, & ce en Hyuer & ſur les neiges.

Tous eſtans arriuez, ils prennent ſeance chacun en ſon quartier de la Cabane; ceux d'vn meſme Village ou meſme Nation proche l'vn de l'autre, afin de conſulter par enſemble: ſi d'auenture quelqu'vn mãque, on met en queſtion, ſi nonobſtant ſon abſence cette aſſemblée ſeroit legitime, & quelquefois faute d'vne ou de deux perſonnes toute l'aſſemblée ſe diſſout, & ſe remet à vne autre fois. Que ſi tous ſont aſſemblez, ou que nonobſtant ils iugent deuoir paſſer outre, alors on donne ouuerture au Conſeil. Ce ne ſont pas touiours les Chefs du Conſeil qui la font, la difficulté de parler, leur indiſpoſition,

ou meſme leur grauité les en diſpenſe.

Apres les ſalutations, les remerciemens de la peine qu'ils ont priſe à venir, les actions de graces renduës ie ne ſçay à qui, de ce que tout le monde eſt arriué ſans fortune, que perſonne n'a eſté ſurpris des ennemis, n'eſt point tombé en quelque ruiſſeau ou Riuiere, ou ne s'eſt point bleſſé; bref de ce que tous ſont arriuez heureuſement; on exhorte tout le monde à deliberer meurement: en apres on propoſe l'affaire dont il eſt queſtion, & dit on à Meſſieurs les Conſeillers qu'ils y aduiſent.

C'eſt alors que les Deputez de chaque Village, ou ceux d'vne meſme Nation conſultent tout bas ce qu'ils doiuent reſpondre. Lors qu'ils ont bien conſulté par enſemble ils opinent par ordre, & s'arreſtent à la pluralité des opinions, où pluſieurs choſes ſont dignes de remarque. La premiere eſt en la maniere de parler, laquelle à cauſe de ſa diuerſité a vn nom different, & s'appelle *acsentonch*; elle eſt commune à tous les Sauuages; ils hauſſent & flechiſſent la voix comme d'vn ton de Predicateur à l'antique, mais lentement, poſément, diſtinctement, meſmes

repetant vne meſme raiſon pluſieurs fois. La ſeconde choſe remarquable eſt, que les opinans reprennent ſommairement la propoſition, & toutes les raiſons qu'on a alleguées auant que dire leur aduis.

I'ay autrefois ouy dire à quelque Truchement, que ces Nations icy auoient vn langage particulier en leurs Conſeils; mais i'ay experimenté le contraire: ie ſçay bien qu'ils ont quelques termes particuliers, ainſi qu'on a en toutes ſortes d'arts, & de ſciences, comme au Palais, aux Eſcoles, & ailleurs. Il eſt vray que leurs diſcours ſont d'abord difficiles à entendre, à cauſe d'vne infinité de Metaphores, de pluſieurs circonlocutions, & autres façons figurées: par exemple parlant de la Nation des Ours, ils diront, l'Ours a dit, a fait cela; l'Ours eſt fin, eſt meſchant; les mains de l'Ours ſont dangereuſes: quand ils parlent de celuy qui fait le feſtin des Morts, ils diſent, celuy qui mange les ames: quand ils parlent d'vne Nation, ils n'en nomment ſouuent que le principal Capitaine: comme parlant des Montagnets, ils diront, *Atſirond* dit: c'eſt le nom d'vn des Capitaines. Bref, c'eſt en ces lieux où ils releuẽt leur ſtile, & taſchẽt

de bien dire. Quaſi tous ces eſprits ſont naturellemẽt d'vne aſſez bonne trempe, ratiocinent fort bien, & ne bronchent point en leurs diſcours; auſſi font-ils eſtat de ſe mocquer de ceux qui bronchent: quelques vns ſemblent eſtre nés à l'eloquence.

3. Apres que quelqu'vn a opiné, le Chef du Conſeil repete, ou fait repeter ce qu'il a dit: de ſorte que les choſes ne peuuent qu'elles ne ſoient bien entenduës eſtans tant de fois rebatuës. Ce qui m'arriua fort heureuſement au Conſeil dont ie vous ay parlé, où ie leur fis vn preſent pour les encourager à prendre le chemin & la route du Ciel; car vn des Capitaines repeta fort heureuſement tout ce que i'auois dit, & le dilata, & amplifia mieux que ie n'auois fait, & en meilleurs termes; car en effet dans le peu de cognoiſſance que nous auons de cette Langue, nous ne diſons pas ce que nous voulons, mais ce que nous pouuons.

4. Chacũ cõclud ſon aduis en ces termes, *Condayauendi Ierhaydecha nonhsicsahachen:* c'eſt à dire, Voila ma pẽſée touchãt le ſuiet de noſtre Conſeil: puis toute l'Aſſemblée répond par vne forte reſpiratiõ tirée

du creux de l'eſtomach, *Haau.* I'ay remarqué que quand quelqu'vn a parlé au gré, ce *Haau* ſe tire auec beaucoup plus d'effort.

La cinquiéme choſe remarquable eſt leur grande prudence & moderation de paroles : ie n'oſerois pas dire qu'ils vſent touſiours de cette retenuë, car ie ſçay que quelquefois ils ſe picquent ; mais cependant vous remarquez touſiours vne ſinguliere douceur & diſcretion. Ie n'ay gueres aſſiſté en leurs Conſeils, mais toutes les fois qu'ils m'y ont inuité i'en ſuis ſorty auec eſtonnement ſur ce poinct.

Vn iour ie vis vn debat pour la preſeance entre deux Capitaines de guerre : vn Vieillard qui eſpouſoit le party de l'vn, dit qu'il eſtoit ſur le bord de ſa foſſe, & que parauenture le lendemain ſon corps ſeroit placé dans le Cimetiere ; mais cependant qu'il diroit ingenuëment ce qu'il croyoit eſtre de iuſtice, non pour aucun intereſt qu'il y euſt, mais pour l'amour de la verité : ce qu'il fit auec ardeur, quoy qu'aſſaiſonnée de diſcretion. Et lors vn autre Ancien reprenant la parole le reprit, & luy dit fort à propos : Ne parle point maintenant de ces choſes, ce n'en eſt pas

la saiſon ; voila l'ennemy qui nous va aſſieger, il eſt queſtion de nous armer, & de fortifier vnanimement nos palliſſades, & non pas de diſputer des rangs. Sur tout ie fus eſtonné de la ſage conduite d'vn autre Conſeil, où i'aſſiſtay, qui ſembloit eſtre confit en humeur condeſcendante & belles paroles, nonobſtant l'importance des affaires dont il s'agiſſoit.

Ce Conſeil eſtoit l'vn des plus importans que les Hurons ayent: ſçauoir de leur feſte des Morts: ils n'ont rien de plus ſacré : la choſe eſtoit fort chatoüilleuſe; car il s'agiſſoit de faire que tout le Païs mit ſes morts en vne meſme foſſe, ſuiuant leur couſtume : & cependant il y auoit quelques Villages mutinez qui vouloient faire bande à part, non ſans vn regret de tout le Pais. Cependant la choſe ſe paſſa auec toute la douceur & paix imaginable : à tous coups les Maiſtres de la Feſte qui auoient aſſemblé le Conſeil exhortoient à la douceur, diſant que c'eſtoit vn Conſeil de paix. Ils nomment ces Conſeils, *Endionraondaoné*, comme ſi on diſoit, Conſeil égal & facile comme les plaines & raſes campagnes. Quoy que diſſent les opinãs, les Chefs du Conſeil ne faiſoient que

dire, Voila qui va bien. Les mutins excuſoient leur diuiſion, diſant qu'il n'en pouuoit arriuer du mal au Païs : que par le paſſé il y auoit eu de ſemblables diuiſions, qui ne l'auoient pas ruiné. Les autres addouciſſoient les affaires, diſans que ſi quelqu'vn des leurs s'égaroit du vray chemin, il ne falloit pas incontinent l'abandonner ; que les freres auoient par fois des riotes par enſemble. Bref, c'eſtoit choſe digne d'eſtonnement de voir dans des cœurs aigris vne telle moderation de paroles. Voila pour leurs Conſeils.

CHAPITRE VIII.

Des Ceremonies qu'ils gardent en leur ſepulture, & de leur dueil.

NOs Sauuages ne ſont point Sauuages en ce qui regarde les deuoirs, que la Nature meſme nous oblige de rendre aux morts : ils ne cedent point en cecy à pluſieurs Nations beaucoup mieux policées. Vous diriez que toutes leurs ſueurs, leurs trauaux, & leurs traittes, ne ſe rapportent quaſi qu'à amaſſer dequoy

honorer les Morts; ils n'ont rien d'aſſez precieux pour cét effet; ils proſtituent les robbes, les haches, & la Pourcelaine en telle quantité, que vous iugeriez à les voir en ces occaſions, qu'ils n'en font aucun eſtat, & toutefois ce ſont toutes les richeſſes du Païs; vous les verrez ſouuent en plein hyuer quaſi tous nuds, pendant qu'ils ont de belles & bonnes robbes en leurs quaiſſes qu'ils mettent en reſerue pour les Morts; auſſi eſt-ce là leur point d'honneur. C'eſt en cette occaſion qu'ils veulent ſur tout paroiſtre magnifiques. Mais ie ne parle icy que de leurs funerailles particulieres. Ces bonnes gens ne ſont pas comme beaucoup de Chreſtiens, qui ne peuuent ſouffrir qu'on leur parle de la mort, & qui dans vne maladie mortelle, vous mettent en peine toute vne maiſon pour trouuer moyen de faire porter cette nouuelle au malade, ſans le faire mourir par auance. Icy quand on deſeſpere de la ſanté de quelques-vns, non ſeulement on ne fait point de difficulté de leur dire, que c'eſt fait de leur vie; mais meſme on prepare en leur preſence tout ce qui eſt neceſſaire pour leur ſepulture: on leur montre ſouuent la robbe, les chauſſes, les ſou-

liers, & la ceinture qu'ils doiuent emporter; ſouuent on les enſeuelit à leur mode auãt qu'ils ayẽt expiré, ils font leur feſtin d'adieu à leurs amis, où ils chantent quelquefois ſans mõſtrer aucune apprehenſiõ de la mort, qu'ils regardent fort indifferemment, ne ſe la figurant que cõme vn paſſage à vne vie fort peu differẽte de celle cy. Auſſi-toſt que le malade a rendu le dernier ſouſpir, ils le mettent en l'eſtat qu'il doit eſtre dans le tombeau, ils ne l'étendẽt pas de ſon long cõme nous faiſons; mais ils le mettent en peloton, quaſi en la meſme poſture que les enfans ſont au vẽtre de la mere. Iuſques là ils tiennent la bonde de leurs larmes. Apres luy auoir rendu ces deuoirs, toute la Cabane commence à retentir de ſouſpirs, de gemiſſemens, & de plaintes, les enfans crient *Aiſtan*, ſi c'eſt leur pere, & la mere *Aien*, *Aien*; mon fils, mon fils. Qui ne les verroit tout baignez de leurs larmes, iugeroit à les entendre, que ce ne ſont que pleurs de ceremonies; ils fléchiſſent leurs voix tous d'vn meſme accord, & en vn ton lugubre, iuſques à ce que quelque perſonne d'authorité faſſe le hola; en meſme temps ils s'arreſtent, le Capitaine s'en va prom-

ptement par les Cabanes aduertir qu'vn tel eſt mort. A l'arriuée des amis ils recommencent de nouueau à pleurer, & ſe plaindre. Souuent quelqu'vn des plus conſiderables prendra la parole, & conſolera la mere & les enfans, tantoſt s'étendant ſur les louanges du defunct, loüant ſa patience, ſa debonnaireté, ſa liberalité, ſa magnificence, & s'il eſtoit guerrier, la grandeur de ſon courage : Tantoſt il dira, Que voulez-vous, il n'y a plus de remede, il falloit bien qu'il mouruſt, Nous ſommes tous ſujets à la mort, Et puis il y auoit trop long temps qu'il trainoit, &c. Il eſt vray qu'en cette occaſion, ils ne manquent point de diſcours. Ie me ſuis quelquefois eſtonné de les voir long temps ſur ce propos, & apporter auec tant de diſcretion, toutes les conſiderations capables de donner quelque conſolation aux parens du defunct.

On enuoye auſſi donner auis de cette mort aux amis qui demeurent és autres Villages ; & comme chaque famille en a vn autre qui a le ſoin de ſes Morts, ceux-là viennent au pluſtoſt pour donner ordre à tout, & determiner le iour des funerailles : d'ordinaire ils enterrent les Morts

le troiſiéme iour ; & dés le matin la Capitaine donne ordre que par tout le Village on faſſe chaudiere pour le mort. Perſonne n'épargne ce qu'il a de meilleur. Ils font cecy à mon auis pour trois raiſons. Premierement pour ſe conſoler les vns les autres, car ils s'entr'enuoyent des plats, & quaſi perſonne ne mange de la chaudiere qu'il a preparée. Secondement, à l'occaſion de ceux des autres Villages, qui viennent ſouuent en aſſez bon nombre. Tiercement, & principalement pour obliger l'ame du defunct, qu'ils croyent y prẽdre plaiſir, & en mãger ſa part. Toutes les chaudieres eſtant vuidées, ou au moins diſtribuées, le Capitaine publie par le Village, que l'on va porter le mort au Cimetiere. Tout le Village s'aſſemble en la Cabane ; on renouuelle les pleurs, & ceux qui ont ſoin des funeraílles appreſtẽt vn brancard, où le mort eſt couché ſur vne natte, & enueloppé d'vne robbe de Caſtor, & puis ils le leuent & le portent à quatre : tout le Village ſuit en ſilence iuſques au Cimetiere. Il y a là vn Tombeau fait d'écorce & dreſſé ſur quatre pieux d'enuiron huit à dix pieds de haut. Cependant que l'on y accommode le

mort, & qu'on agence les écorces, le Capitaine publie les preſens qui ont eſté faits par les amis. En ce Païs auſſi bien qu'ailleurs les conſolations les plus agreables dans la perte des parẽs ſont touſiours accompagnez de preſens, qui ſont chaudieres, haches, robes de Caſtor, & colliers de Pourcelaine. Si le defunct eſtoit en quelque conſideration dans le Païs, non ſeulement les amis & les voiſins, mais meſmes les Capitaines des autres Villages viendront en perſonne apporter leurs preſens. Or tous ces preſens ne ſuiuent pas le mort dans le tombeau : on luy mettra quelquefois au col vn collier de Pourcelaine, & aupres de luy vn peigne, vne courge pleine d'huile, & deux ou trois petits pains : voila tout. Vne grande partie s'en va aux parens pour eſſuyer leurs larmes : l'autre partie ſe donne à ceux qui ont donné ordre aux funerailles pour recompenſe de leur peine. On met auſſi ſouuent en reſerue quelques robes, ou quelques haches pour faire largeſſe à la Ieuneſſe. Et le Capitaine met entre les mains de quelqu'vn d'entre eux vn baſton d'enuiron vn pied, propoſant vn prix à celuy qui le luy oſtera. Ils ſe iettent

deſſus en troupe à corps perdu, & demeurent quelquefois vne heure entiere aux priſes. Cela fait chacun s'en retourne paiſiblement en ſa Cabane.

Ie m'eſtois oublié de dire que d'ordinaire pendant toute cette ceremonie la mere ou la femme ſeront aux pieds du tombeau appellant le defunct en chantant, ou pluſtoſt en ſe plaignant d'vn ton lugubre.

Or toutes ces ceremonies ne ſe gardent pas touſiours ; car pour ceux qui ſont morts en guerre, ils les mettent en terre, & les parens font des preſens à leurs patrons, s'ils en auoient, ce qui eſt aſſez ordinaire dans le Païs, pour les encourager à faire vne leuée de ſoldats, & venger la mort du defunct. Pour les noyez on les enterre auſſi apres auoir enleué par pieces les parties du corps les plus charnuës, comme i'ay expliqué plus en particulier, parlant de leurs ſuperſtitions. On double les preſens en cette occaſion, & tout le Païs s'y trouue ſouuent, & y contribuë du ſien ; & tout cela, diſent-ils, pour appaiſer le Ciel, ou le Lac.

Il y a meſmes des ceremonies particu-

lieres pour les petits enfans decedez au deſſous d'vn mois ou deux; ils ne les mettent pas non plus comme les autres dans des ſepulchres d'écorce dreſſez ſur des pieux; mais les enterrent ſur le chemin, afin, diſent-ils, que quelque femme paſſant par là, ils entrent ſecretement en ſon ventre, & que de rechef elle leur donne la vie, & les enfante. Ie me doute que le bon Nicodeme y euſt trouué bien de la difficulté, quoy qu'il n'oppoſaſt que pour les vieillards, *Quomodo poteſt homo naſci cùm ſit ſenex.* Cette belle ceremonie ſe fit cét Hyuer en la perſonne d'vn de nos petits Chreſtiens, qui auoit eſté nommé Ioſeph au bapteſme. Ie l'appris à cette occaſion de la bouche meſme du pere de l'enfant.

Les funerailles faites, le deüil ne ceſſe pas, la femme le continuë toute l'année pour le mary, & le mary pour la femme: mais le grand deüil proprement ne dure que dix iours: pendant ce temps ils demeurent couchez ſur leurs nattes, & enueloppez dans leurs robes, la face contre terre, ſans parler, ny reſpondre, que *Cháy*, à ceux qui les viennent viſiter: ils ne ſe chauffent point meſmes en Hyuer, ils

mangent froid, ils ne vont point aux feſtins, ne ſortent que de nuit pour leurs neceſſitez: ils ſe font coupper au derriere de la teſte vne poignée de cheueux, & diſent que ce n'eſt pas ſans grande douleur principalement quand le mary pratique cette ceremonie à l'occaſion de la mort de ſa femme, ou la femme à l'occaſion de la mort du mary. Voila pour ce qui eſt du grand deüil.

Le petit deüil dure toute l'année: quand ils veulent viſiter ils ne ſaluent point, & ne diſent point *Cray*, ils ne ſe graiſſent point les cheueux; les femmes neantmoins le font quand leurs meres le leur commandent, qui ont en leur diſpoſition leur cheuelure, & meſmes leurs perſonnes; c'eſt à elles de les enuoyer aux feſtins, ſans cela pluſieurs n'y iroient point. Ce que ie trouue de remarquable eſt que pendant toute l'année la femme ny le mary ne ſe remarient point, autrement ils feroient parler d'eux dans le Pays.

Les ſepultures ne ſont pas perpetuelles; comme leurs Villages ne ſont ſtables que pour quelques années que dure la commodité des bois: les corps ne demeurent dans les Cimetieres que iuſques à la feſte

des

Morts, qui ſe fait d'ordinaire de douze en douze ans. Or dans ce terme ils ne laiſſent pas d'honnorer ſouuent les defuncts: de temps en temps ils font faire chaudiere pour leus ames par tout le Village, comme le iour des funerailles, & reſſuſcitent leur nom le pluſtoſt qu'ils peuuent. A cét effet ils font des preſens aux Capitaines, pour donner à celuy qui ſera content de prendre le nom du defunct; & s'il eſtoit en conſideration & en eſtime dans le Païs de ſon viuant, celuy qui le reſſuſcite apres vn feſtin magnifique à tout le Païs, pour ſe faire cognoiſtre ſous ce nom, fait vne leuée de ieunes gens deliberez, & s'en va en guerre pour faire quelque braue coup, qui faſſe paroiſtre à tout le Païs, qu'il a non ſeulement herité du nom, mais auſſi des vertus & du courage du defunct.

CHAPITRE IX.

De la Feſte ſolennelle des Morts.

LA feſte des Morts eſt la ceremonie la plus celebre qui ſoit parmy les Hu-

rons ; ils luy donnent le nom de feſtin, d'autant que, comme ie diray tout maintenant, les corps eſtans tirez des Cimetieres, chaque Capitaine fait vn feſtin des ames dans ſon Village : le plus conſiderable & le plus magnifique eſt celuy du Maiſtre de la Feſte, qui eſt pour cette raiſon appellé par excellence le Maiſtre du feſtin.

Cette Feſte eſt toute pleine de ceremonies, mais vous diriez que la principale eſt celle de la chaudiere, cette-cy étouffe toutes les autres, & on ne parle quaſi de la feſte des Morts, meſmes dans les Conſeils les plus ſerieux, que ſous le nom de chaudiere : ils y approprient tous les termes de cuiſine ; de ſorte que pour dire auancer ou retarder la feſte des Morts, ils diront détiſer, ou attiſer le feu deſſous la chaudiere : & quand on eſt ſur ces termes, qui diroit la chaudiere eſt renuerſée, ce ſeroit à dire, il n'y aura point de feſte des Morts.

Or il n'y a d'ordinaire qu'vne ſeule feſte dans chaque Nation ; tous les corps ſe mettent en vne meſme foſſe : ie dis d'ordinaire, car cette année que c'eſt faite la feſte des Morts, la chaudiere a eſté diui-

ſée, & cinq Villages de cette pointe où nous ſommes ont fait bande à part, & ont mis leurs morts dans vne foſſe particuliere. Celuy qui eſtoit Capitaine de la feſte precedente, & qui eſt comme le Chef de cette pointe, a pris pour pretexte que ſa chaudiere & ſon feſtin auoit eſté gaſté, & qu'il eſtoit obligé d'en refaire vn autre: mais en effet ce n'eſtoit qu'vn pretexte: la principale cauſe de ce diuorce eſt que les groſſes teſtes de ce Village ſe plaignent il y a long temps de ce que les autres tirent tout à eux; qu'ils n'entrent pas comme iis voudroient bien dans la cognoiſſance des affaires du Païs, & qu'on ne les appelle pas aux Conſeils les plus ſecrets & les plus importans, & au partage des preſens. Cette diuiſion a eſté ſuiuie de défiance de part & d'autre; Dieu vueille qu'elle n'apporte point d'empeſchement à la publication du ſainct Euangile: mais il faut que ie touche briefuement l'ordre & les circonſtances de cette feſte, & que ie finiſſe.

Les douze ans ou enuiron eſtant expirez, les Anciens & les Notables du Païs s'aſſemblent pour deliberer preciſément de la ſaiſon en laquelle ſe fera la feſte, au contentement de tout le Païs, & des Na-

tions eſtrangeres qui y ſeront inuitées. La reſolution priſe, comme tous les corps ſe doiuent tranſporter au Village où eſt la foſſe commune, chaque famille donne ordre à ſes morts, mais auec vn ſoin & vne affection qui ne ſe peut dire : s'ils ont des parens morts en quelque endroit du Païs que ce ſoit, ils n'épargnent point leur peine pour les aller querir: ils les enleuent des Cimetieres, les chargent ſur leurs propres épaules, & les couurent des plus belles robes qu'ils ayent. Dans chaque Village ils choiſiſſent vn beau iour, ſe tranſportent au Cimetiere, où chacun de ceux qu'ils appellent, *Aiheonde*, qui ont eu ſoin de la ſepulture, tirent les corps du tombeau en preſence des parens qui renouuellent leurs pleurs, & entrent dans les premiers ſentimens qu'ils auoient le iour des funerailles. Ie me trouuay à ce ſpectacle, & y inuitay volontiers tous nos domeſtiques ; car ie ne penſe pas qu'il ſe puiſſe voir au monde vne plus viue image & vne plus parfaite repreſentation de ce que c'eſt que l'homme. Il eſt vray qu'en France nos Cimetieres preſchent puiſſamment, & que tous ces os entaſſez les vns ſur les autres ſans diſcretion des pauures

d'auec les riches, ou des petits d'auec les grands, ſont autant de voix qui nous crient continuellement la penſée de la mort, la vanité des choſes du monde, & le mépris de la vie preſente : mais il me ſemble que ce que font nos Sauuages à cette occaſion touche encor dauantage, & nous fait voir de plus prés, & apprehender plus ſenſiblement noſtre miſere. Car apres auoir fait ouuerture des tombeaux, ils vous étallent ſur la place toutes ces Carcaſſes, & les laiſſent aſſez long temps ainſi découuertes, donnant tout loiſir aux ſpectateurs d'apprendre vne bonne fois ce qu'ils ſeront quelque iour. Les vnes ſont toutes décharnées, & n'ont qu'vn parchemin ſur les os ; les autres ne ſont que comme recuites & boucannées, ſans monſtrer quaſi aucune apparence de pourriture ; & les autres ſont encor toutes groüillantes de vers. Les parens s'eſtant ſuffiſamment contentez de cette veuë, les couurent de belles robes de Caſtor toutes neufues : en fin au bout de quelque temps ils les décharnent, & en enleuent la peau & la chair qu'ils iettent dans le feu auec les robes & les nattes dont ils ont eſté enſeuelis. Pour les corps entiers de ceux qui

ſont nouuellement morts, ils les laiſſent en meſme eſtat, & ſe contentent ſeulement de les couurir de robes neufues. Ils ne toucherent qu'à vn Vieillard dont i'ay parlé cy-deuant, qui eſtoit mort cette Automne au retour de la peſche: ce gros corps n'auoit commencé à ſe pourrir que depuis vn mois à l'occaſion des premieres chaleurs du Printemps; les vers fourmilloient de toutes parts, & le pus & l'ordure qui en ſortoit rendoit vne puanteur preſque intolerable; cependant ils eurent bien le courage de le tirer de la robbe où il eſtoit enueloppé, le nettoyerent le mieux qu'ils peurent, le prirent à belles mains, & le mirent dans vne natte, & vne robbe toute neufue, & tout cela ſans faire paroiſtre aucune horreur de cette pourriture. Ne voila pas vn bel exemple pour animer les Chreſtiens, qui doiuent auoir des penſées bien plus releuées, aux actions de charité, & aux œuures de miſericorde enuers le prochain. Apres cela qui aura horreur de la puanteur d'vn Hoſpital, & qui ne prendra vn ſingulier plaiſir de ſe voir aux pieds d'vn malade tout couuert de playes, dans la perſonne duquel il conſidere le Fils de

Dieu. Comme ils eſtoient à décharner toutes ces carcaſſes, ils trouuerent dans le corps de deux vne eſpece de ſort, l'vn que ie vis de mes yeux eſtoit vn œuf de Tortuë auec vne courroye de cuir; & l'autre que nos Peres manierent eſtoit vne petite Tortuë de la groſſeur d'vne noix; ce qui fit croire qu'ils auoient eſté enſorcelez, & qu'il y auoit des Sorciers en noſtre Village; d'où vint la reſolution à quelques-vns de le quitter au pluſtoſt: en effet deux ou trois iours apres vn des plus riches, craignant qu'il ne luy arriuaſt quelque malheur, tranſporta ſa Cabane à deux lieuës de nous au Village d'*Arontaen.*

Or les os eſtans bien nettoyez, ils les mirent partie dans des ſacs, partie en des robbes, les chargerent ſur leurs épaules, & couurirent ces pacquets d'vne autre belle robbe pendante. Pour les corps entiers, ils les mirent ſur vne eſpece de brãcart, & les porterent auec tous les autres chacun en ſa Cabane, où chaque famille fit vn feſtin à ſes morts.

Retournant de ceſte feſte auec vn Capitaine qui a l'eſprit fort bon, & eſt pour eſtre quelque iour bien auant dans les af-

faires du Païs, ie luy demanday pourquoy ils appelloient les os des morts *Atisken*. Il me répondit du meilleur ſens qu'il euſt, & ie recueilly de ſon diſcours, que pluſieurs s'imaginent que nous auons deux ames, toutes deux diuiſibles & materielles, & cependant toutes deux raiſonnables; l'vne ſe ſepare du corps à la mort, & demeure neantmoins dans le Cimetiere iuſques à la feſte des Morts, apres laquelle, ou elle ſe change en Tourterelle, ou ſelon la plus commune opinion, elle s'en va droit au village des ames. L'autre eſt comme attachée au corps & informe, pour ainſi dire, le cadaure, & demeure en la foſſe des morts, apres la feſte, & n'en ſort iamais, ſi ce n'eſt que quelqu'vn l'enfante de rechef. Il m'apporta pour preuue de cette metempſychoſe, la parfaite reſſemblance qu'ont quelques-vns auec quelques perſonnes defuntes; Voila vne belle Philoſophie. Tant y a, que voila pourquoy ils appellent les os des morts, *Atisken*, les ames.

Vn iour ou deux auparauant que de partir pour la feſte, ils porterẽt toutes ces ames dans vne des plus grandes Cabanes du Village, où elles furent vne partie at-

tachée aux perches de la Cabane, & l'autre eſtallée par la Cabane, & le Capitaine les traita, & leur fit vn feſtin magnifique au nom d'vn Capitaine defunct, dont il porte le nom. Ie me trouuay à ce feſtin des ames, & y remarquay quatre choſes particulieres. Premierement, les preſens que faiſoient les parens pour la feſte qui conſiſtoient en robbes, colliers de Pourcelaine, & chaudieres, eſtoient étendus ſur des perches tout le long de la Cabane, de part & d'autre. Secondement, le Capitaine chanta la chanſon du Capitaine defunct, ſelon le deſir que luy meſme auoit témoigné auant ſa mort, qu'elle fuſt chantée en cette occaſion. Tiercement, tous les conuiez eurent la liberté de ſe faire part les vns aux autres de ce qu'ils auoient de bon, & meſmes d'en emporter chez eux contre la couſtume des feſtins ordinaires. Quatrieſmement, à la fin du feſtin pour tout compliment à celuy qui les auoit traitez, ils imiterent, comme ils diſent le cry des ames, & ſortirent de la Cabane en criant *haéé*, *haé*.

Le maiſtre du feſtin, & meſme *Anenkhiondic*, Capitaine general de tout le Païs, nous enuoya inuiter pluſieurs fois

auec beaucoup d'inſtance. Vous euſſiez dit que la feſte n'euſt pas eſté bonne ſans nous. I'y enuoyay deux de nos Peres quelques iours auparauant pour voir les preparatifs, & ſçauoir au vray le iour de la feſte. *Anenkhiondic* leur fit tres-bon accueil, & à leur depart les conduiſit luy-meſme à vn quart de lieuë de là où eſtoit la foſſe, & leur monſtra auec grand témoignage d'affection tout l'appareil de la feſte.

La feſte ſe deuoit faire le Samedy de la Pentecoſte ; mais quelques affaires qui ſuruindrent, & l'incertitude du temps la fit remettre au Lundy. Les ſept ou huict iours de deuant la feſte ſe paſſerent à aſſembler, tant les ames, que les Eſtrangers, qui y furent inuitez ; cependant depuis le matin iuſques au ſoir, ce n'eſtoit que largeſſe que faiſoient les viuans à la ieuneſſe en conſideration des defuncts. D'vn coſté les femmes tiroient de l'arc à qui auroit le prix, qui eſtoit quelque ceinture de Porc-épic, ou quelque collier, ou chaiſne de Pourcelaine ; de l'autre coſté en pluſieurs endroits du Village les ieunes hommes tiroient au baſton à qui l'emporteroit. Le prix de cette victoire eſtoit vne

hache, quelques couſteaux, ou meſme vne robbe de Caſtor. De iour à autre arriuoient les ames. Il y a du contentement de voir ces conuois, qui ſont quelquefois de deux & trois cens perſonnes; chacun porte ſes ames; c'eſt à dire, ſes oſſemens empacquetez ſur ſon dos, à la façon que i'ay dit, ſouz vne belle robbe. Quelques-vns auoient accommodé leurs pacquets en figure d'homme ornez de colliers de Pourcelaine, auec vne belle guirlande de grand poil rouge. A la ſortie de leur Village, toute la troupe crioit *haéé, haé*, & reïteroient ce cry des ames par le chemin. Ce cry, diſent ils, les ſoulage grandement; autrement ce fardeau, quoy que d'ames, leur peſeroit bien fort ſur le dos, & leur cauſeroit vn mal de coſté pour toute leur vie. Ils vont à petites iournées; noſtre Village fut trois iours à faire quatre lieuës, & à aller à *Oſſoſſané*, que nous appellons la Rochelle, où ſe deuoient faire toutes les ceremonies. Auſſi-toſt qu'ils arriuent aupres de quelque Village, ils crient encor leur, *haéé, haé*: Tout le Village leur vient au deuant, il ſe fait encor à cette occaſion force largeſſes. Chacun a ſon rendez vous dans quelqu'vne des

Cabanes, tous ſçauent où ils doiuent loger leurs ames; cela ſe fait ſans confuſion. En meſme temps les Capitaines tiennent Conſeil pour deliberer combiẽ de temps la troupe ſeiournera dans le Village.

Toutes les ames de huict ou neuf Villages, s'eſtoient rendus à la Rochelle dés le Samedy de la Pentecoſte; mais la crainte du mauuais temps obligea, comme i'ay dit, de remettre la ceremonie au Lundy. Nous eſtions logez à vn quart de lieuë de là, au vieux Village dans vne Cabane, où il y auoit bien cent ames penduës & attachées à des perches, dont quelques vnes ſentoient vn peu plus fort que le muſq.

Le Lundy ſur le midy, on vint auertir qu'on ſe tinſt preſt, qu'on alloit commencer la ceremonie; on détache en meſme temps ces pacquets d'ames, les parens les déueloppent derechef pour dire les derniers adieux; les pleurs recommencerent de nouueau. I'admiray la tendreſſe d'vne femme enuers ſon pere, & ſes enfans; elle eſt fille d'vn Capitaine, qui eſt mort fort âgé, & a eſté autrefois fort cõſiderable dãs le Païs; elle luy peignoit ſa cheuelure elle manioit ſes os les vns apres les autres, auec la meſme affectiõ que ſi elle luy euſt voulu

rendre la vie ; elle luy mit aupres de luy ſon *Atſatonegai*, c'eſt à dire ſon pacquet de buchettes de Conſeil, qui ſont tous les liures & papiers du Païs. Pour ſes petits enfans elle leur mit des braſſelets de Pourcelaine & de raſſade aux bras, & baigna leurs os de ſes larmes ; on ne l'en pouuoit quaſi ſeparer, mais on preſſoit, & il fallut incontinent partir. Celuy qui portoit le corps de ce vieux Capitaine marchoit à la teſte, les hommes ſuiuoient, & puis les femmes, ils marchoient en cét ordre, iuſques à ce qu'ils arriuerent à la foſſe.

Voicy la diſpoſition de cette place, elle eſtoit enuiron de la grandeur de la place Royale à Paris. Il y auoit au milieu vne grande foſſe d'enuiron dix pieds de profondeur, & cinq braſſes de diametre ; tout autour vn échaffaut & vne eſpece de theatre, aſſez bien fait de neuf à dix braſſes de diamettre, & de dix à neuf pieds de hauteur ; au deſſus du theatre il y auoit quantité de perches dreſſées, & bien arrangées, & d'autres en trauers pour y pendre, & attacher tous ces pacquets d'ames. Les corps entiers comme ils deuoient eſtre mis au fond de la foſſe eſtoiẽt

dés le iour precedent ſouz l'échaffaut, étendus ſur des écorces, ou des nattes dreſſées ſur des pieux de la hauteur d'vn homme aux enuirons de la foſſe.

Toute la Compagnie arriua auec ſes corps enuiron à vne heure apres Midy, & ſe departirent en diuers cantons, ſelon les familles & les Villages, & déchargerent à terre leurs paquets d'ames à peu prés comme on fait les pots de terre à ces Foires de Villages : ils déployerent auſſi leurs pacquets de robbes, & tous les preſens qu'ils auoiẽt apporté, & les étendirẽt ſur des perches, qui eſtoient de 5. à 600. toiſes d'étenduë; auſſi y auoit il iuſques à douze cens preſens qui demeurerent ainſi en parade deux bonnes heures, pour donner loiſir aux Eſtrangers de voir les richeſſes & la magnificence du Païs. Ie ne trouuay pas que la Compagnie fuſt grãde comme ie m'eſtois figuré : s'il y auoit deux mille perſonnes c'eſtoit quaſi tout. Enuiron les trois heures chacun ſerra ſes pieces, & plia ſes robbes.

Sur ces entrefaites chaque Capitaine par ordre donna le ſignal, & tout incontinent chargez de leurs paquets d'ame courans comme à l'aſſaut d'vne ville, monte-

rent ſur ce Theatre à la faueur des échelles qui eſtoient tout autour, & les pendirent aux perches : chaque Village y auoit ſon departement. Cela fait, on oſta toutes les échelles, & quelques Capitaines y demeurerent, & paſſerent tout le reſte de l'apreſdinée iuſques à ſept heures à publier des preſens qu'ils faiſoient au nom des defuncts à quelques perſonnes particulieres.

Voila, diſoient ils, ce qu'vn tel defunct donne à vn tel ſon parent. Enuiron les cinq à ſix heures ils pauerent le fond de la foſſe, & la borderẽt de belles grãdes robes neufues de dix Caſtors, en telle façon qu'elles s'eſtendoient plus d'vn pied au dehors de la foſſe. Comme ils preparoient les robbes qui deuoient eſtre employées à cét vſage, quelques-vns deſcendirent au fond, & en apporterent leurs mains pleines de ſable : ie m'enquis que vouloit dire cette ceremonie, & appris qu'ils ont cette creance que ce ſable les rend heureux au ieu. De ces douze cens preſents, qui auoient eſté étallez ſur la place, quarante-huit robbes ſeruirent à pauer & border la foſſe, & chaque corps entier, outre la robbe dont il eſtoit enueloppé,

en auoit encor vne, & quelques-vns iuſques à deux, dont ils furent couuerts. Voila tout; de ſorte que ie ne penſe pas que chaque corps euſt la ſienne, l'vn portant l'autre, qui eſt bien le moins qu'il peuſt auoir pour ſa ſepulture; car ce que ſont les draps & les linceux en France, ſont icy les robbes de Caſtor. Mais que deuient donc le reſte, ie le diray tout maintenant.

Sur les ſept heures ils deſcendoient les corps entiers dans la foſſe: nous euſmes toutes les peines du monde d'en aborder; iamais rien ne m'a mieux figuré la confuſion qui eſt parmy les damnez. Vous euſſiez veu décharger de tous coſtez des corps à demy pourris, & de tous coſtez on entendoit vn horrible tintamarre de voix confuſes de perſonnes qui parloient & ne s'entendoient pas: dix ou douze eſtoient en la foſſe & les arrangeoient tout autour les vns aupres les autres. Ils mirent tout au beau milieu trois grandes chaudieres qui n'eſtoient bonnes que pour les ames; l'vne eſtoit percée, l'autre n'auoit point d'anſe, & la troiſiéme ne valloit gueres mieux: i'y vis fort peu de colliers de Pourcelaine; il eſt vray qu'ils

en

en mettent beaucoup dans les corps. Voila tout ce qui ſe fit cette iournée.

Tout le monde paſſa la nuit ſur la place, ils allumerent force feux, & firent chaudiere. Nous autres nous nous retiraſmes au vieux Village auec reſolution de retourner le lendemain au poinct du iour qu'ils deuoient ietter les os dans la foſſe; mais nous ne peuſmes quaſi arriuer aſſez à temps, nonobſtant toute la diligence que nous apportaſmes, à raiſon d'vn accident qui arriua. Vne de ces ames qui n'eſtoit pas bien attachée, ou peut eſtre trop peſante pour la corde qui la portoit, tomba d'elle meſme en la foſſe: ce bruit éueilla la Compagnie, qui courut & monta incontinent à la foule ſur l'échaffaut; & vuida ſans ordre chaque paquet dans la foſſe, reſeruant neantmoins les robbes deſquelles elles eſtoient enueloppées. Nous ſortions pour lors du Village, mais le bruit eſtoit ſi grand, qu'il nous ſembloit quaſi que nous y eſtions. Approchans nous viſmes tout à fait vne image de l'Enfer: cette grande place eſtoit toute remplie de feux & de flammes, & l'air retentiſſoit de toutes parts des voix confuſes de ces Barbares: ce bruit neantmoins ceſ-

ſa pour quelque temps, & ſe mirent à chanter, mais d'vn ton ſi lamentable & ſi lugubre, qu'il nous repreſentoit l'horrible triſteſſe & l'abyſme du deſeſpoir, dans lequel ſont plongées pour iamais ces ames malheureuſes.

Tout eſtoit preſque ietté quand nous arriuaſmes, car cela ſe fit quaſi en vn tour de main; chacun s'eſtoit preſſé, croyant qu'il n'y euſt pas aſſez de place pour toutes ces ames; nous en viſmes neantmoins encore aſſez pour iuger du reſte. Ils eſtoient cinq ou ſix dans la foſſe auec des perches à arrãger ces os. La foſſe fut pleine à deux pieds prés: ils renuerſerent par deſſus les robbes qui la débordoient tout autour, & couurirent tout le reſte de nattes, & d'écorces. Pour la foſſe ils la comblerent de ſable, de perches, & de pieux de bois qu'ils y ietterent ſans ordre. Quelques femmes y apporterẽt quelques plats de bled, & le meſme iour & les ſuiuants pluſieurs Cabanes du Village en fournirent des manes toutes pleines qui furent iettées ſur la foſſe.

Nous auons quinze ou vingt Chreſtiens enterrez auec ces Infideles, nous diſmes pour leurs ames vn *De profundis*: auec vne

ferme eſperance, que ſi la diuine bonté n'arreſte le cours de ſes benedictions ſur ces Peuples, cette feſte ne ſe fera plus, ou ne ſera que pour les Chreſtiens, & ſe fera auec des ceremonies auſſi ſainctes, que celles-là ſont ſottes & inutiles; auſſi commencent-elles à leur eſtre à charge, pour les excez & dépenſes ſuperfluës qui s'y font.

Toute la matinée ſe paſſa en largeſſes; & la pluſ-part des robbes, dans leſquelles auoient eſté toutes ces ames, furent coupées par pieces, & iettées du haut du Theatre au milieu de l'aſſemblée à qui les emporteroit: c'eſtoit vn plaiſir quand ils ſe trouuoient deux ou trois ſur vne peau de Caſtor; car pour s'accorder il falloit la couper en autant de pieces; & ainſi ils ſe trouuoient quaſi les mains vuides, car ce lambeau ne valloit pas quaſi le ramaſſer. I'admiray icy l'induſtrie d'vn Sauuage, il ne ſe preſſoit pas bien fort pour courir apres ces pieces volantes; mais comme il n'y a rien eu de ſi precieux cette année dans le Païs que le Petun, il en tenoit quelque morceau dans ſes mains, qu'il preſentoit incontinent à ceux qui diſputoient à qui auroit la peau, & en

conuenoit ainſi à ſon profit

Auant que de ſortir de la place, nous apprimes que la nuict qu'on auoit fait des preſens aux Nations eſtrangeres de la part du maiſtre du feſtin, on nous auoit auſſi nommez ; & de fait comme nous nous en allions *Ænenkhiondic*, nous vint preſenter vne robbe neufue de dix Caſtors, en conſideration du collier, dont ie leur auois fait preſent en plain Conſeil, pour leur faire le chemin du ciel. Ils s'eſtoient trouuez ſi fort obligez de ce preſent, qu'ils en auoient voulu témoigner quelque recognoiſſanee en vne ſi belle aſſemblée. Ie ne l'acceptay pas neantmoins, luy diſant, que comme nous ne leur auions fait ce preſent, que pour les porter à embraſſer noſtre foy, ils ne nous pouuoient obliger dauantage qu'en nous écoutant volontiers, & en croyant en celuy qui a tout fait. Il me demãda ce que ie deſirois donc qu'il fiſt de la robbe ; Ie luy répondis qu'il en diſpoſaſt comme bon luy ſembleroit, dequoy il demeura parfaitement ſatisfaict.

Pour le reſte des douze cens preſens, quarante huict robbes furent employées à parer la foſſe. Chaque corps entier em-

porta ſa robbe, & quelques-vns deux & trois. On en donna vingt au maiſtre du feſtin pour remercier les Nations qui auoient aſſiſté à la feſte. Les defunct en diſtribuerent quantité, par les mains des Capitaines, à leurs amis viuans. Vne partie ne ſeruit que de parade, & fut retirée de ceux qui les auoient expoſées. Les Anciens, & les groſſes teſtes du Païs, qui en auoient l'adminiſtration & le maniment, en tirerent auſſi ſouz-main vne aſſez bonne quantité, & le reſte fut coupé en pieces, comme i'ay dit, & ietté par magnificence au milieu de l'aſſemblée. Cependant il n'y a que les riches qui ne perdent rien, ou fort peu, à cette feſte. Les medions, & les pauures y apportent, & y laiſſent ce qu'ils auoient de plus precieux, & ſouffrent beaucoup pour ne point paroiſtre moins que les autres en cette celebrité. Tout le monde ſe picque d'honneur.

Au reſte il ne s'en eſt preſque rien fallu, que nous n'ayons auſſi eſté de la feſte : dés cét Hyuer le Capitaine *Aenons*, dont i'ay parlé cy-deuant, nous en vint faire ouuerture de la part des Anciens de tout le Païs. Pour lors la chaudiere n'eſtoit pas

encor diuiſée. Il nous propoſa donc, ſi nous ſerions contens de leuer les corps des deux François, qui ſont morts en ce Païs, ſçauoir eſt de Guillaume Chaudron, & Eſtiẽne Bruſlé, qui fut tué il y a quatre ans, & que leurs os fuſſent mis dãs la foſſe commune de leurs morts. Nous luy répondiſmes d'abord, que cela ne ſe pouuoit faire; que cela nous eſtoit defendu, que comme ils auoient eſté baptiſez, & eſtoiẽt comme nous eſperions dans le ciel, nous reſpections trop leurs os pour permettre qu'ils fuſſent meſlez auec les os de ceux qui n'ont point eſté baptiſez; & puis que ce n'eſtoit pas noſtre couſtume de releuer les corps.

Nous adiouſtaſmes neantmoins apres tout cela, que comme ils eſtoient enterrez dans les bois, & puis qu'ils le deſiroiẽt ſi fort, nous ſerions contens de leuer leurs os, à condition qu'ils nous accordaſſent de les mettre en vne foſſe particuliere auec les os de tous ceux que nous auions baptiſez dans le Païs.

Quatre raiſons principales nous porterent à leur faire cette réponſe. 1. Comme c'eſt le plus grand témoignage d'amitié & d'alliance qu'ils ayent dans le Païs, nous

leur accordions déja en ce point ce qu'ils ſouhaittoient, & faiſions paroiſtre par là, que nous deſirions les aymer comme nos freres, & viure & mourir auec eux. 2. Nous eſperions que Dieu en ſeroit glorifié, principalement, en ce que ſeparant par l'aueu de tout le Païs les corps des Chreſtiens, d'auec les corps des Infideles, il n'euſt pas eſté difficile par apres d'obtenir des particuliers que leurs Chreſtiens fuſſent enterrez en vn Cimetiere à part, que nous benirions pour cét effect. 3. Nous pretendions les enterrer auec toutes les ceremonies de l'Egliſe. 4. Les Anciens de leur propre mouuement deſiroient que nous y fiſſions dreſſer vne belle & magnifique Croix, comme ils nous témoignerent par apres plus particulierement. Ainſi la Croix euſt eſté authoriſée de tout le Païs, & honorée en cette Barbarie, & ils n'euſſent eu garde par apres de luy imputer, comme ils ont fait par le paſſé, les malheurs qui leur arriueroient.

Ce Capitaine trouua noſtre propoſition fort raiſonnable, & les Anciens du Païs en demeurerent fort contens. Quelque temps apres la chaudiere fut diuiſée, &

comme i'ay dit, cinq Villages de cette pointe où nous ſommes, ſe reſolurent de faire leur feſte à part.

Au Printemps il ſe fit vne Aſſemblée generale des Notables de tout le Païs, pour aduiſer à tout ce qui concernoit cette feſte, & pour taſcher d'oſter ce ſchiſme, & reünir la chaudiere. Ces eſprits mécontens s'y trouuerent : i'y fus auſſi inuité ; on me fit la meſme propoſition : ie reſpondis que nous en ſerions tres-contents, pourueu que cela ſe fiſt auec les conditions que nous auions demandé. On me fit inſtance ſur la diuiſion de la chaudiere, & me demanderent, puis qu'il y auoit deux chaudieres, c'eſt à dire deux foſſes, de quel coſté ie deſirois que fuſt noſtre foſſe particuliere. A cela ie leur fis reſponſe, pour n'offenſer perſonne, que ie remettois la choſe à leur iugement, qu'ils eſtoient bons & ſages, qu'ils y aduiſaſſent entre eux. Le Maiſtre du feſtin de la Rochelle dit là deſſus par condeſcendance, que pour luy il n'y pretendoit rien, & qu'il eſtoit content que l'autre, qui eſt le Chef de cette pointe, euſt de ſon coſté les corps de nos deux François. Cetui-cy reſpondit qu'il ne pretendoit rien à celuy qui auoit

uoit eſté enterré à la Rochelle; mais que pour le corps d'Eſtienne Bruſlé il luy appartenoit, que c'eſtoit luy qui l'auoit embarqué & emmené en ce Païs: ainſi voila les corps diuiſez l'vn d'vn coſté, l'autre de l'autre. Là deſſus quelqu'vn dit ſous main, qu'en effet il auoit droit de demander le corps d'Eſtienne Bruſlé, & qu'il eſtoit bien raiſonnable qu'ils rendiſſent quelque honneur à ſes os, puis qu'ils l'auoient tué. Cecy ne ſe peût dire ſi ſecrettement, que ce Capitaine n'en euſt le vent; il diſſimula neantmoins ſur l'heure ſes ſentimens. Apres le Conſeil, comme nous eſtions déja ſortis, il releua cette reproche, & ſe prit bien fort de parole auec le Capitaine de la Rochelle; & en fin ſe deporta entierement du corps de Bruſlé, pour ne point aigrir & enſanglanter dauantage cette playe, de laquelle ceux de cette pointe n'ont peu encor ſe purger.

Ce qui nous fit auſſi reſoudre à faire trouuer bon à ceux de la Rochelle, que nous ne touchaſſions ny à l'vn, ny à l'autre. Veritablement il y a dequoy admirer icy les ſecrets iugemens de Dieu; car cét infame auſſi bien ne meritoit pas cét honneur; & pour dire le vray nous euſſions eu

aſſez de peine à nous reſoudre de faire à ſon occaſion vn Cimetiere particulier, & de tranſporter en Terre ſaincte vn corps qui a mené vne vie ſi ſcandaleuſe dans le Païs, & donné aux Sauuages vne ſi mauuaiſe impreſſion des mœurs des François. D'abord quelques-vns trouuerent mauuais que nous en demeuraſſions là, & s'en offenſerent, nous alleguant que cela eſtant, ils ne pourroient pas ſe vanter, comme ils eſperoient, aupres des Peuples eſtrangers d'eſtre parens des François; autrement qu'on leur pourroit dire qu'il n'y auoit gueres d'apparence, puis que nous n'auons voulu mettre les os des noſtres auec les leur: par apres neantmoins ayant ouy toutes nos raiſons, ils iugerent que nous faiſions prudemment, & que c'eſtoit le vray moyen de nous maintenir en amitié les vns auec les autres.

Finiray-ie la preſente par cette ceremonie funebre? Ouy, puis qu'elle eſt vne marque aſſez claire de l'eſperance d'vne vie future, que la nature ſemble nous fournir dans l'eſprit de ces Peuples, comme vn moyen tres-propre à leur faire gouſter les promeſſes de Ieſus-Chriſt. N'y a-t'il pas occaſion d'eſperer qu'ils le fe-

ront, & au pluſtoſt. Certes i'oſeray bien aſſeurer que eû égard à ce qui paroiſt, nous auons dequoy fortifier nos courages, & dire ſur nos Hurons ce que ſainct Paul eſcriuoit aux Philippiens : *Confidens hoc ipſum, quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet vſque in diem Chriſti Ieſu.* Ces pauures gens ouurent les oreilles à ce que nous leur diſons du Royaume du Ciel, ils le trouuent fort raiſonnable, & n'oſent y contredire : ils apprehendent les iugemens de Dieu en l'autre vie, ils commencent à auoir recours auec nous à ſa bonté en leurs neceſſitez ; & Noſtre Seigneur ſemble les y fauoriſer par fois de quelque aſſiſtance particuliere. Ils procurent le Bapteſme à ceux qu'ils voyent en danger de mort : ils nous donnent leurs enfans pour eſtre inſtruits, iuſques à permettre qu'ils faſſent les trois cens lieuës à cét effet, nonobſtant les tendres affections qu'ils ont pour eux ; ils ſe promettent de les ſuiure vn iour, & nous témoignent qu'ils ne nous donneroient pas des gages ſi precieux, s'ils n'auoient enuie de nous tenir parole. Vous diriez qu'ils ne s'attendent qu'à en voir vn d'entre eux qui franchiſſe le premier ce pas redoutable, &

qui oſe aller contre la couſtume du Pays. C'eſt au reſte vn Peuple qui a ſa demeure arreſtée, iudicieux, capable de raiſon, & aſſez multiplié.

Ie fis mention l'an paſſé de douze Nations toutes ſedentaires & nombreuſes, qui entendent la langue de nos Hurons: & nos Hurons ſont en vingt Villages enuiron trente mille ames; ſi le reſte eſt à proportion, en voila plus de trois cens mille de la ſeule langue Huronne. Dieu nous donne du credit parmy eux, nous y met en eſtime, & fait que nous y ſoyons aimez iuſques là, que nous ne ſçauons à qui entendre, tant vn chacun eſt aſpre à nous auoir. En verité nous ſerions bien ingrats à la grace de Dieu, ſi nous perdions courage parmy tout cela, & ne luy donnions le loiſir de porter ſon fruit en ſa ſaiſon.

Il eſt vray que i'ay quelque peu d'apprehenſion pour le temps auquel il faudra leur tenir vn langage nouueau ſur leurs mœurs, & leur apprendre à clouër leurs chairs, & les retenir dans l'honneſteté du Mariage, en retranchant les diſſolutions par la crainte des iugemens de Dieu ſur les luxurieux; lors qu'il ſera queſtion de

leur dire en tout plein d'occaſions, *Quoniam qui talia agunt regnum Dei non poſſidebunt.* I'ay peur qu'ils faſſent les rétifs, quand on leur parlera de ſe reueſtir de Ieſus-Chriſt, de porter ſa liurée, & ſe diſtinguer en qualité de Chreſtiens d'auec ce qu'ils auront eſté auparauant, par vne vertu dont à peine cognoiſſent-ils le nom, quand on leur criera auec l'Apoſtre, *C'eſt là la volonté de Dieu, voſtre ſanctification, qu'vn chacun ſçache conſeruer ſon corps comme vn vaſe precieux en ſanctification & en honneur, & non le laiſſant aller aux paſſions de ſes deſirs, comme les Gentils qui ne cognoiſſent point Dieu.* Il eſt, dis-ie, bien à craindre qu'ils ne s'effrayent ſur le propos de la pureté & chaſteté, & qu'ils ne ſe rebutent à ſon occaſion de la doctrine du Fils de Dieu, diſans auec les Capharnaïtes ſur vn autre ſuiet, *Durus eſt hic ſermo, & quis poteſt eum audire?* Toutefois puis qu'auec la grace de Dieu nous auons déia obtenu d'eux, par la profeſſion ouuerte que nous auons fait de cette vertu, qu'ils n'oſent ny faire, ny dire en noſtre preſence choſe aucune qui luy ſoit contraire, iuſques à menacer les Eſtrangers quand ils s'échappent deuant nous, & les aduertir que les Fran-

çois, & ſur tout les Robbes noires deteſtent ces priuautez. N'eſt-il pas plus croyable que ſi le ſainct Eſprit les entreprend vne fois, il leur imprimera ſi auant en tout lieu & en tout temps le reſpect qu'ils doiuent à ſa diuine preſence & immenſité, qu'ils ſeront bien aiſes d'eſtre chaſtes pour eſtre Chreſtiens, & demanderont auec inſtance d'eſtre Chreſtiens pour pouuoir eſtre chaſtes. Ie me figure que c'eſt pour ce deſſein particulier que Noſtre Seigneur nous a inſpiré de les mettre en la protection de ſainct Ioſeph: Ce grand Sainct qui a eſté donné autresfois pour Eſpoux à la glorieuſe Vierge, & pour cacher aux yeux du monde, & du Diable vne virginité que Dieu honora de ſon Incarnation, a tant de pouuoir enuers cette Saincte Dame, entre les mains de laquelle ſon Fils a mis comme en depoſt, nommément toutes les graces qui concourent à cette vertu celeſte, qu'il n'y a preſque rien à craindre dans le vice contraire pour ceux qui luy ſont deuots ſolidement, tels que nous deſirons eſtre nos Hurons & nous. C'eſt à cét effet, & pour la conuerſion entiere de tous ces Peuples, que nous

nous recommandons cordialement aux prieres de tous ceux qui aiment, ou veulent aimer Dieu, & en particulier de tous nos Peres & Freres.

De la Residence de S. Ioseph, aux Hurons, au Village nommé Ihonatiria, *ce* 16. *de Iuillet*, 1636.

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur en nostre Seigneur,

IEAN DE BREBEVF.